

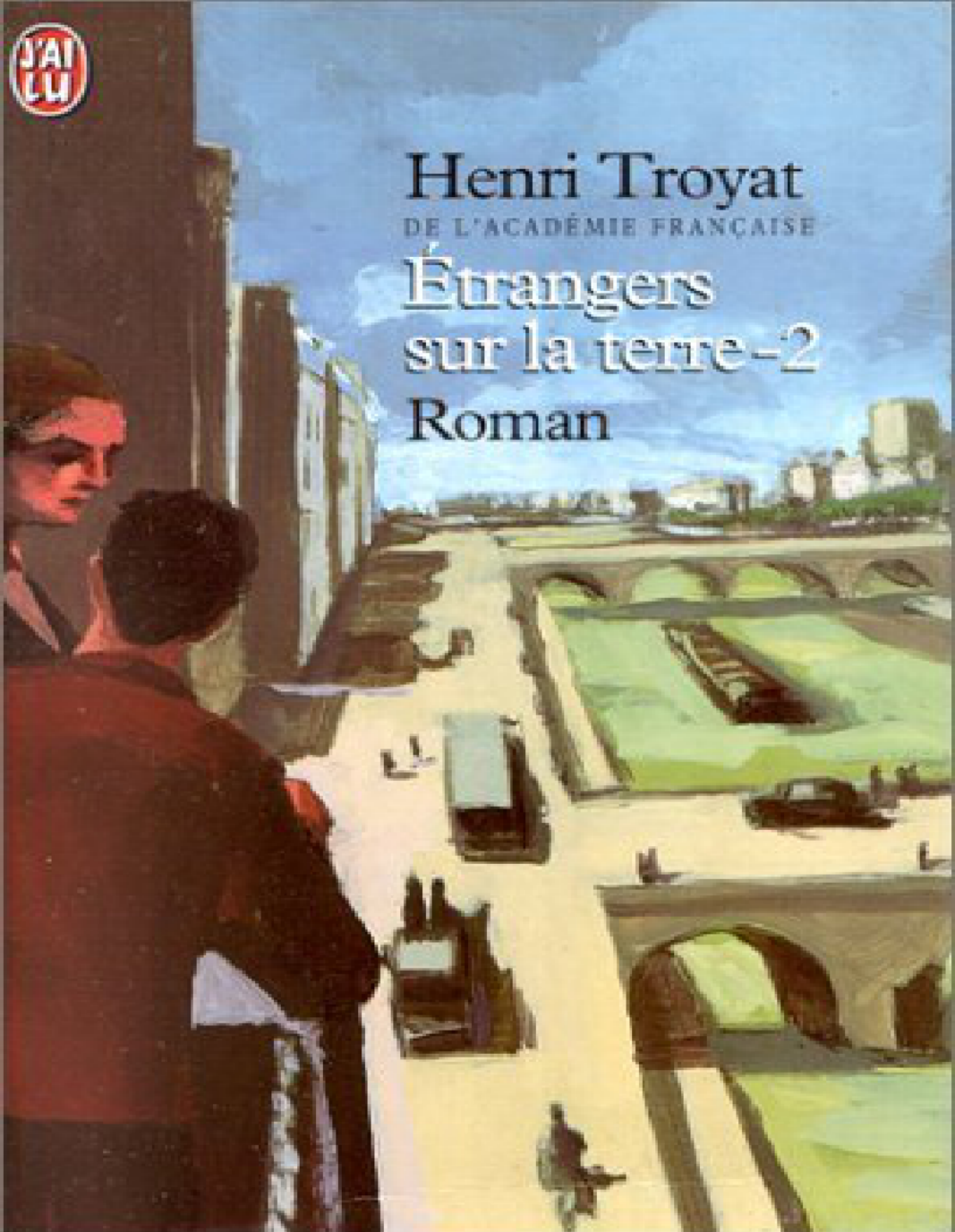
A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark gray color, framing the central text.

étrangers sur la terre (tome 2)

Henri Troyat

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



J'AI
LU

Henri Troyat
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Étrangers
sur la terre-2
Roman

HENRI TROYAT
de l'Académie française

ÉTRANGERS SUR LA TERRE

Tome II

FRANCE LOISIRS
123, boulevard de Grenelle.
Paris

TROISIÈME PARTIE

I

Nina vida un paquet de petits-beurre dans une assiette creuse, ouvrit un pot de confiture, disposa le tout sur un plateau et poussa la porte du musée. Dès le seuil, une mâle odeur de tabac lui piqua la gorge. Les coudes sur la table, le visage entouré de fumée, les hommes buvaient du thé fort et discutaient avec animation. En plus de Michel, Akim avait invité à cette réunion le capitaine Ivanoff, le cornette Vijivine et deux autres officiers de son régiment, dont Nina ignorait les noms. Entre les tasses à demi pleines et les cendriers hérissés de mégots, s'amoncelaient des journaux français et russes aux titres largement imprimés. Dominant le tumulte de la conversation, Akim lisait un article à voix haute :

— « Après une semaine de recherches, que sait-on au juste de l'événement ? Le dimanche 26 janvier 1930, le général Koutiépoïf devait assister à un service funèbre dans la chapelle de l'Union de Gallipoli, rue Mademoiselle. Il sortit de son appartement, sis au n° 26 de la rue Rousselet, à dix heures et demie du matin. Un ancien officier russe l'aperçut, vers dix heures quarante, faisant les cent pas sur le boulevard, en face du métro Duroc. À dix-sept heures, M^{me} Koutiépoïf apprit que son mari ne s'était point montré à l'office de la rue Mademoiselle. Le général, chef de l'Union des anciens combattants russes, avait disparu. L'enquête menée conjointement par la police et par la presse a déjà permis d'établir ce qui suit : rue Rousselet, les allées et venues du général étaient surveillées par ses ennemis politiques, réfugiés dans un bar qui fait l'angle de la rue Rousselet et de la rue de Sèvres. Depuis plusieurs dimanches, un espion, déguisé en gardien de la paix, se tenait en faction au croisement de la rue Rousselet et de la rue Oudinot. Enfin, le jour du drame, à onze heures, un garçon de salle de la maison de santé des Frères Saint-Jean-de-Dieu, rue Rousselet, vit deux individus qui faisaient monter de force, dans une voiture, un homme vêtu de noir et portant la barbe. Tous les renseignements recueillis et vérifiés jusqu'à ce jour autorisent à supposer que le général Koutiépoïf a été victime de l'espionnage soviétique en France. L'opinion française ne saurait admettre plus longtemps la présence active à Paris des émissaires du Guépéou. Il y a là une question de prestige national. Souhaitons que le gouvernement le comprenne et poursuive les coupables, avec vigueur et rapidité. »

— Pas mal, pas mal, marmonna Ivanoff.

Akim se tut, replia le journal avec précaution et le glissa dans la poche de son veston. Nina profita du silence pour placer le pot de confiture et l'assiette de biscuits au centre de la table. Michel lui sourit d'un air absent, écrasa sa cigarette dans une soucoupe et murmura :

— Merci, Nina.

— Eh bien, dit Akim, j'ai l'impression que, pour la première fois depuis dix ans, les Français ont enfin pris conscience du péril soviétique. Les journaux russes ne sont plus seuls à dénoncer le complot. *Le Matin*, *Le Petit Parisien*, *L'ami du Peuple*, *Le Journal*, *L'Écho de Paris*, *La Liberté*, *L'Action française*, se déclarent de tout cœur avec nous. Seules, *L'Humanité*, *L'Œuvre* et *L'Ère nouvelle*, la feuille de Herriot, restent à l'écart du courant. Le président Tardieu est décidé à diriger personnellement l'affaire. Chiappe a mis la police en état d'alerte. En enlevant le chef de l'Union générale des anciens combattants russes, les bolcheviks ont lancé un défi à la France. Espérons qu'ils le paieront cher.

— Vous n'avez plus besoin de moi ? demanda Nina.

— Non, dit Akim. Mais tu peux rester...

— J'ai des poupées à finir.

— Ah ! les poupées ! gémit Akim en se renversant sur sa chaise. Toute la colonie russe est en deuil, mais Nina pense à ses poupées. Va, va retrouver tes poupées...

Nina se retira sur la pointe des pieds et referma la porte. Ivanoff croqua un biscuit.

— Ce ne sont pas des paroles d'indignation qui feront retrouver Koutiépoïff, grommela Vijivine. Si la police parisienne avait le courage de perquisitionner rue de Grenelle, les ravisseurs seraient découverts sur-le-champ.

— Fort bien, dit Michel, seulement l'immeuble de l'ambassade jouit du privilège d'exterritorialité. Le gouvernement français n'a pas le droit d'ordonner des recherches sur cette parcelle de sol russe.

La figure mince et nerveuse de Vijivine se colora violemment au front et aux pommettes.

— Mais les Soviets, eux, s'écria-t-il, ont le droit, au mépris de lois françaises, de capturer en plein jour leurs ennemis politiques dans les rues de la capitale ?

Michel sourit à ce contradicteur ardent et mal vêtu, dont la manche gauche pendait, vide, le long du corps. L'intolérance et la pauvreté, la fièvre et la jeunesse de Vijivine lui étaient sympathiques. Il alluma une cigarette et dit :

— Si l'enquête permettait de réunir un nombre suffisant de preuves sur la culpabilité des agents soviétiques, il est hors de doute que Tardieu n'hésiterait pas à forcer le repaire de la rue de Grenelle. Mais, pour l'instant, il s'agit de suppositions...

— Il s'agit de certitudes, clama Vijivine. Les témoins sont formels. Chaque heure perdue en hésitations est utilisée par les bolcheviks pour mieux effacer les traces de leur forfait. Demain, il sera trop tard. On ne trouvera rien. Puisque les autorités françaises paraissent si lentes à se décider, le devoir des anciens combattants russes est de venger la mémoire de leur chef.

— Cette manière de penser a été critiquée par le remplaçant de Koutiépoïf à la tête de l'organisation, dit Michel.

— C'est exact, reprit Akim. Le général Miller a expressément déconseillé toute manifestation hostile aux Soviets pendant la durée de l'instruction.

— Il n'y a plus d'instruction ! Nous sommes dans une impasse ! répliqua Vijivine. Et nous n'en sortirons qu'en frappant un grand coup. Entre la timidité des pouvoirs publics et l'arrogance des bolcheviks, quelle doit être notre attitude ? Exigez-vous que nous nous laissions dévorer vivants, l'un après l'autre, sans nous défendre ?

— Ne vous y trompez pas, renchérit Ivanoff ; en laissant le crime impuni, la police française encouragera ces messieurs à recommencer leur exploit. Ils s'attaqueront successivement à tous les chefs du mouvement antisoviétique. Ils extermineront les meilleurs d'entre nos frères de combat. La prochaine victime sera le général Miller. Après lui, viendra le général Chalitoff. Est-ce là ce que vous désirez ?

Il y eut un silence. Du haut de leurs cadres, des photographies de généraux aux faces jaunies, des portraits d'empereurs défunts, des autographes de capitaines illustres, considéraient ce groupe d'officiers, désarmés et habillés de vêtements civils, qui parlaient de revanche en fumant des cigarettes françaises. Dans un coin, le mannequin symbolique, portant l'uniforme noir des hussards d'Alexandra, montait la garde, tourné vers une épouvantable absence d'ennemi. Machinalement, Ivanoff avança la main, toucha du bout des doigts un étrier posé sur une tablette. Son gros visage rude frémit, heurté par une réminiscence. Il grogna :

— Oui... Nous devrions les pourchasser, les balayer...

— En agissant de la sorte, dit Michel, vous dresserez contre nous l'opinion publique française qui, pour l'instant, nous est si favorable...

La porte s'ouvrit et Nina, passant la tête par l'entrebâillement, demanda :

— Voulez-vous encore du thé ?

— Non, dit Akim.

— Je peux desservir ?

— Oui.

Elle prenait les tasses vides, l'une après l'autre, et les rangeait sur un plateau. Vijivine se leva pour l'aider de sa seule main droite. Tout en empilant les soucoupes, il parlait d'une voix vibrante :

— Croyez-moi, Michel Alexandrovitch, on n'est jamais aussi bien servi que par soi-même. Si les agents de Chiappe découvrent la vérité, ils se garderont bien de la publier, par crainte des complications internationales. De par sa nature même, l'affaire Koutiépoïf est donc destinée à demeurer sans résultat. Mais, si une bombe éclate demain dans l'hôtel de l'ambassade, les canailles rouges de Paris comprendront que les Russes blancs sont décidés à vendre chèrement leur peau. Alors, peut-être renonceront-ils à développer le Guépéou en France. On ne gagne pas à feindre la douceur devant les Soviets. Vous devriez le savoir, depuis le temps qu'ils règnent sur notre pays.

— Je le sais, soupira Michel, mais je sais aussi que nous sommes en France. Notre situation d'émigrés, d'invités, nous oblige à une extrême prudence...

— Le tsarisme est mort grâce à cette politique de prudence, gronda Ivanoff entre ses dents.

Nina souleva à deux mains le plateau lourdement chargé et se dirigea vers la porte. Sur la table, tendue d'une toile cirée à carreaux, ne restaient plus que les journaux et les cendriers. Akim ramassa dans le creux de sa paume quelques miettes de biscuit, les porta à sa bouche et prononça avec une intonation conciliante :

— Messieurs, j'estime qu'entre la solution d'attente préconisée par notre camarade Danoff et la solution d'agression exposée par notre camarade Vijivine, il existe une attitude intermédiaire, à la fois efficace et raisonnable. Je reconnais qu'il est urgent pour nous de prévoir un système de défense contre les menées du Guépéou. Mais je reconnais aussi qu'en utilisant des méthodes terroristes nous risquons d'irriter l'opinion publique française. Il faudrait donc suggérer à l'Union générale des anciens combattants russes la création d'une sorte de police secrète, qui ne serait nullement destinée à l'attaque, mais à l'information, au contre-espionnage. Nul ne pourrait nous reprocher de veiller par des moyens pacifiques, à la sécurité de notre colonie. Après tout, si le général Koutiépoïf a été enlevé, c'est que quelqu'un l'a poussé dans un guet-apens. Quelqu'un en qui il avait confiance. Il y a des traîtres à la solde des bolcheviks dans toutes les organisations de Russes blancs. Le premier devoir de cette police secrète serait d'effectuer l'épuration nécessaire...

— À qui pensez-vous en parlant de traîtres ? demanda Ivanoff. Moi, je connais plusieurs de nos camarades dont la brusque prospérité mériterait une enquête.

— Savez-vous que Vladenko a sollicité l'octroi d'un passeport soviétique pour lui, sa femme et son fils ? demanda un officier.

— Il crève la faim, dit Akim. Il espère que, là-bas, tout ira pour lui. Eh bien, qu'il aille...

— Oui, rétorqua Ivanoff, mais le passeport lui a été, paraît-il,

refusé. Vladenko restera donc en France. Qui nous dit qu'il ne s'agit pas d'un subterfuge ? Qui nous dit que Vladenko n'a pas été laissé à Paris pour renseigner l'ambassade sur les affaires des émigrés ?...

— Je n'aurais guère supposé, déclara Michel, que les pauvres émigrés constituassent un sujet d'inquiétude pour le gouvernement soviétique.

— Il faut croire que si, dit Akim. Nous sommes plus redoutables que nous ne l'imaginons. Non pas tant par notre nombre, que par notre faculté de propagande anticomuniste. Dans tous les pays d'Europe occidentale, nous jouons le rôle de témoins. Nous avons vu le paradis rouge. Nous pouvons dire en quoi il consiste. Cela, les chefs du Kremlin ne nous le pardonneront jamais !

Il se leva et plia un peu les jarrets, pour se dégourdir.

— Messieurs, dit Vijivine, j'ai l'intention de passer à *La Renaissance* pour tenter d'obtenir des renseignements complémentaires sur la question. Je compte quelques amis parmi les rédacteurs du journal. Voulez-vous m'accompagner ?

Une rumeur de consentement salua cette proposition positive. Le journal russe *La Renaissance* consacrait la majeure partie de son activité à la recherche des ravisseurs du général Koutiépoff. Ses bureaux étaient devenus l'état-major de tous les enquêteurs bénévoles.

— Allons-y, dit Akim. Peut-être apprendrons-nous que nos craintes sont injustifiées ?

Ils sortirent en groupe. Nina les suivit jusqu'à la porte. L'un après l'autre, ils s'inclinèrent devant elle, lui baisèrent la main et la remercièrent pour son hospitalité. Elle les regarda s'éloigner dans le couloir des chambres de bonnes. Ils marchaient deux par deux, car le passage était étroit. Leurs voix résonnaient fortement entre les murs bas et sales, marqués de graffiti obscènes. Elle entendit encore :

— Le général Koutiépoff... Le général Miller... Le Guépéou...

Les têtes coiffées de chapeaux mous, se balançaient à contretemps. Elle songea brusquement que ces hommes étaient des malades du passé, des survivants aveugles. Leur cause lui parut tout ensemble vaine et touchante, puérile et sublime. Elle se souvenait d'une parade de l'armée soviétique, sur la Place Rouge. Une marée de jeunes gaillards, aux uniformes neufs, coulait à pleins bords entre les haies de spectateurs. Les bottes sonnaient sur le sol. Les tanks grondaient. Des avions traversaient le ciel. Et ici ? Elle accorda un dernier coup d'œil à cette petite troupe de personnages aimables et fatigués qui s'enfonçaient dans le corridor. Son cœur se serra : « À quoi bon ? Comment ne comprennent-ils pas ? » Arrivé au bout du couloir, Akim cria :

— Au revoir, Nina. Ne m'attends pas pour le dîner !

Il paraissait fier d'être un homme. Elle retourna dans sa chambre,

s'assit devant sa table à ouvrage et attira une poupée sur ses genoux.

Dans les bureaux du journal *La Renaissance*, régnait une activité désordonnée et bruyante. Les portes battaient. Le téléphone sonnait. Les machines à écrire mitraillaient à bout portant les feuilles blanches. Des inconnus pénétraient dans la salle de rédaction, exigeaient de voir, séance tenante, le directeur. Les uns prétendaient lui faire des révélations sensationnelles sur les circonstances de l'enlèvement du général Koutiépoff. D'autres venaient offrir leurs services pour hâter les recherches. D'autres encore apportaient de simples suggestions, ou un article, ou un poème vengeur. Un chauffeur de taxi avait cru apercevoir la mystérieuse voiture filant vers la porte de Versailles. Un maître d'hôtel avait remarqué, la veille, un personnage, ressemblant trait pour trait au disparu, qui déambulait devant le métro Villiers. Une voyante extralucide se faisait fort, si on lui remettait un objet ayant appartenu au général, de retrouver le lieu de sa cachette. Un groupe de scouts russes proposait d'organiser une battue dans la forêt de Fontainebleau. Les secrétaires du journal dépouillaient des monceaux de lettres anonymes, classaient les dénonciations, comparaient les pistes contradictoires. Vijivine eut grand-peine à obtenir quelques minutes d'entretien avec un rédacteur de sa connaissance. L'homme, fatigué, excédé, ouvrait les bras, levait les yeux au ciel :

— C'est de la folie ! Tous les émigrés russes se sont transformés en détectives ! Nous sommes submergés par un afflux de bonnes volontés !

— Y a-t-il du nouveau ? demanda Michel. Hier, on laissait entrevoir la possibilité d'une rupture diplomatique.

— N'y comptez pas, dit le journaliste. Les preuves ne sont pas encore suffisantes. Depuis deux jours, les bolcheviks s'efforcent de brouiller les cartes.

On l'appelait au téléphone.

— Excusez-moi ! cria-t-il.

Et il disparut. À ce moment, quelqu'un toucha le coude de Michel d'une main hésitante. Il se retourna. Malinoff était devant lui.

— Bonjour, Arkady Grigorievitch, dit Michel. Vous faites comme nous ? Vous venez aux renseignements ?

— Pas exactement, murmura Malinoff. J'avais rendez-vous avec le rédacteur en chef au sujet d'une affaire personnelle. Vous savez que j'ai pu organiser une soirée à mon bénéfice, pour dimanche prochain. Sans doute avez-vous reçu mon invitation ?... et vous aussi, je pense, Akim Constantinovitch. Oh ! ce sera très simple. Je lirai quelques souvenirs. Deux actrices réciteront des poèmes. Il y aura un buffet à l'entracte. J'espère ainsi réunir un peu d'argent. Mais il me déplairait

de donner cette représentation dans une atmosphère d'inquiétude patriotique. La disparition du général Koutiépoïff... La juste indignation de toute la colonie russe... Je me suis donc arrangé pour retarder de quinze jours la date de cette petite fête. Et on m'a promis, ici comme aux *Dernières Nouvelles*, de publier un entrefilet rectificatif...

— J'approuve votre décision, dit Akim. À l'heure qu'il est, peu d'esprits sont tournés vers la littérature.

Malinoff hocha son long visage à la barbe rare. Une lueur triste parut dans ses yeux. Il dit :

— J'ai connu personnellement le général Koutiépoïff. C'était un homme remarquable, exemplaire...

— Pourquoi parlez-vous de lui au passé ? demanda Akim avec brusquerie.

Malinoff ne répondit pas. Un garçon d'une quinzaine d'années traversa la pièce, en courant. Il portait des feuilles de l'Agence Havas. Derrière une porte close, une voix criait :

— Allô... Mais qui êtes-vous ?... Vous ne voulez pas donner votre nom ?... Une révélation d'une extrême importance ?... Parlez, je prends note...

Il était neuf heures du soir, lorsque Michel rentra à la maison. La concierge se tenait sur le pas de sa porte, un journal à la main. En apercevant son locataire, elle fit un bref sourire et grogna :

— Alors, monsieur Danoff, votre Koutiépoïff bat toujours la campagne ? Paraît qu'il s'est enfui avec la caisse d'une organisation d'anciens combattants.

— À votre place, je changerais de journal, répliqua Michel.

— Ce n'est pas mon journal qui le dit, c'est mon mari.

— Alors, je changerais de mari.

La concierge eut un haut-le-corps. Son cou s'engonça dans ses fortes épaules. Elle siffla :

— Quand on est étranger, on surveille sa langue. J'ai une lettre pour vous, du propriétaire. Rapport au terme que vous n'avez pas payé.

Elle tira une enveloppe de la poche de son tablier et la tendit à Michel, en grommelant :

— J'espère que vous serez moins fier après avoir lu ça.

— Je ne le crois pas, madame la concierge, dit Michel.

Et, lui tournant le dos, il se dirigea vers la cage de l'ascenseur.

Durant le repas, il ne fut question que de l'enlèvement du général Koutiépoïff. Michel exposait une à une toutes les hypothèses qui avaient été énumérées par les journaux. Tania, qui connaissait M^{me} Koutiépoïff pour l'avoir rencontrée à une vente de charité,

s'attendrissait sur le sort de la malheureuse, imaginait ses angoisses et parlait de lui adresser un billet de sympathie. Assis entre son père et sa mère, Boris écoutait leur propos avec un intérêt passionné. Le départ de son frère et la mort de Marie Ossipovna l'avaient encore rapproché de ses parents. Trois convives à table. Une chambre condamnée. Certains sujets douloureux étaient, d'un commun accord, proscrits de la conversation. Ainsi, Michel ne tolérait-il pas qu'on prononçât devant lui le nom de Serge. Il feignait d'avoir oublié jusqu'à l'existence de son fils aîné, qui, présentement, voyageait en Amérique, avec Kisiakoff et Lucienne Pérez. Boris savait qu'une lettre de Serge était arrivée au courrier du soir. Comment Tania annoncerait-elle la nouvelle à son mari ? Sans doute attendrait-elle d'être seule avec lui pour en parler ?

— Si le gouvernement français, dit Michel, ne réagit pas rapidement et avec une extrême violence, il se couvrira de ridicule en face des Soviets. Pourtant, le président Tardieu ne peut pas être soupçonné de bienveillance à l'égard des bolcheviks...

— Est-il vrai, demanda Boris, que Koutiépoïf était non seulement un grand général, mais aussi un héros ?

— Sa bravoure était, en effet, légendaire, répondit Michel. Durant la guerre russo-japonaise, comme durant la grande guerre, il entraînait les soldats par son exemple. As-tu entendu parler de la campagne des glaces de 1918, dans le Kouban ? Ce fut Koutiépoïf qui, sous la neige et la grêle, réalisa la traversée de ce torrent réputé infranchissable. L'oncle Akim te raconterait mieux que moi les péripéties de l'expédition. Et voilà ! Un homme de valeur disparaît. L'événement devient un fait divers. Les boutiquiers, les concierges, lisent les détails de cette histoire comme ils liraient le récit d'un meurtre passionnel. Jamais le sentiment de l'exil ne m'a paru plus difficile à supporter qu'aujourd'hui.

Il inclina la tête, comme pris d'une somnolence subite. Deux rides sèches encadraient sa moustache. Ses paupières, striées de petits plis bruns, étaient agitées d'un frémissement à peine perceptible. Tania toussota, jeta sur son fils un regard implorant. « Sûrement, elle va parler », songea Boris. Une angoisse se fit dans son cœur.

— Je voulais te dire, Michel, murmura Tania, que, ce soir, au courrier, j'ai trouvé une lettre de Serge.

Une contraction creusa les joues de Michel.

— Tant mieux pour toi, dit-il.

— Veux-tu que je te la lise ?...

— Non.

— Il m'écrit très gentiment. Il me demande de tes nouvelles. Mais il ne parle pas encore de retour. Dois-je lui répondre ?

— Tu feras ce que tu voudras.

— Ils se sont installés à New York. Ils y resteront quelques mois encore. Puis...

— Assez, Tania, soupira Michel. Tu sais bien que les aventures de Serge ne m'intéressent plus. Depuis quatre ans qu'il vit au frais de cette folle, à Paris, à Rome, à Londres, à Madrid, à New York, je n'ai pas cessé un seul jour de regretter qu'il soit notre fils.

Les lèvres de Tania s'ouvrirent mollement. Son regard s'éteignit. Elle prononça d'une voix faible :

— Excuse-moi, Michel. Je croyais bien faire. Je suis maladroite...

Sous la lueur blanche de la suspension, elle parut à Boris plus pesante et plus lasse qu'à l'ordinaire. Il recensa tristement les épaules abattues, le menton empâté, les yeux bleus cernés d'une bouffissure mauve, et cette cendre indéfinissable qui, par endroits, ternissait l'éclat blond des cheveux. Incontestablement, depuis la fuite de Serge, elle avait vieilli d'âme et de visage. Pour détourner la conversation, Boris parla de ses études. Il préparait sa licence ès sciences et comptait se présenter, l'année prochaine, au concours de l'École Supérieure d'Électricité. Michel l'écoutait avec sympathie en marmonnant :

— Oui, oui... Très bien... Alors, qu'a répondu le professeur ?...

Soudain, il dit :

— Tu as choisi une belle carrière, Boris. Le diplôme d'ingénieur électricien est valable dans tous les pays. Avec tes connaissances, tu pourras faire ton chemin en France, en Amérique, en Russie...

— Mais je ne compte pas quitter la France ! chuchota Boris.

— Sait-on jamais ! dit Michel. Tu es jeune. Tu vas avoir vingt ans. L'avenir t'appartient. Peut-être, dans quelques années, les circonstances politiques nous permettront-elles de retourner chez nous. Si tu étais avocat, ou journaliste, par exemple, tu aurais du mal à continuer en Russie une activité commencée en France. Mais le talent d'un ingénieur ignore les frontières. On aura sûrement besoin d'ingénieurs pour rebâtir et moderniser notre pays. Tu seras au premier rang...

— Oui, bien sûr, balbutia Boris.

Et une crainte invouable l'envahit. Une fois de plus, il venait de comprendre qu'une incompatibilité totale existait entre ses espoirs personnels et ceux de ses parents. Ce retour en Russie, qu'ils appelaient de tous leurs vœux, lui paraissait singulièrement indésirable. Il ne pouvait pas, comme eux, construire sa vie sur cette promesse toujours différée. Bien que la France ne fût pas sa patrie, c'était en la quittant qu'il s'expatrierait.

— Je crois, en effet, dit-il, que la Russie manque de techniciens...

— Parbleu ! Ils n'ont pas eu le temps de les former. Leurs ingénieurs sont tout juste bons à faire des contremaîtres. Pour les postes importants, ils convoquent des personnalités allemandes ou

américaines. Lorsque le régime communiste tombera, des garçons comme toi seront les bienvenus. Je reprendrai les Comptoirs Danoff... Je te céderai une aile de la maison, où tu t'installeras d'une manière absolument indépendante... Rien ne t'empêchera, par exemple, d'utiliser le bâtiment du garage comme laboratoire...

Boris connaissait par cœur ce discours sur l'organisation de leur existence future à Moscou. Généralement, Tania rabattait l'optimisme de son mari par quelques remarques sceptiques. Mais, pour le moment, elle était tout entière absorbée par le souvenir de Serge. Délivré de son contradicteur habituel, Michel s'abandonnait aux séductions du mirage. Son vieux rêve le grisait comme une drogue. Il parlait fort et facilement, distribuait des chambres, engageait des domestiques, ravalait une façade, octroyait à son fils une voiture, un abonnement au théâtre, un cheval de selle, un laboratoire. Boris se demanda si son père croyait vraiment à la possibilité d'un pareil retour de fortune, ou s'il s'agissait pour lui d'une sorte de jeu inoffensif et délassant. Peut-être Michel avait-il besoin d'entretenir en lui cette fausse espérance pour supporter les innombrables déconvenues de l'exil ? Une pitié infinie poussait Boris vers cet homme fatigué. Il n'ignorait pas les sacrifices que Michel s'imposait pour lui permettre de continuer ses études. Ayant liquidé son affaire d'articles de bureau, il était entré comme simple représentant dans une entreprise concurrente. Il vendait du papier carbone pour le compte des autres. Les derniers bibelots de valeur avaient disparu de la maison. Ça et là, sur les murs, sur les cheminées, sur les tablettes, des places vides attestaient l'appauvrissement inexorable de la famille Danoff.

— Sais-tu que, si je peux remonter les Comptoirs Danoff, nous aurions tout intérêt à ouvrir une succursale en Sibérie ? Mon père s'était opposé, jadis, à ce projet. Mais la Sibérie s'est peuplée, s'est développée, depuis quinze ans. Un commerçant doit marcher avec son époque...

Tout en parlant, Michel tira de sa poche une enveloppe, la décacheta, parcourut du regard la lettre qu'elle contenait. Une ride coupa son front verticalement. Sans doute s'agissait-il d'un rappel à l'ordre du propriétaire. Comme si elle eût flairé une mauvaise nouvelle, Tania émergea de son isolement et demanda :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Rien, marmonna Michel. Un... un client... Je disais donc que la Sibérie...

Dans la salle à manger rustique flottait un parfum de ragoût. Le papier des murs avait pâli, s'était usé : depuis cinq ans, Tania méditait de faire retapisser la pièce. Boris se leva :

— Je vais travailler, papa. Tu m'excuses.

— Dieu que tu sembles grand, quand tu es debout ! gémit Tania. Où est mon petit garçon d'autrefois ?

Il sortit, accompagné par un regard d'adoration exclusive. La porte refermée, il entendit encore la voix de sa mère qui disait :

— Il est si sérieux ! Il sait que tout notre avenir dépend de lui !

— Pourquoi parles-tu ainsi, Tania ? répliqua la voix de Michel. Si l'affaire d'Amérique aboutit, comme je l'espère, dans les six mois...

Boris entra dans sa chambre et tourna le commutateur. Une lumière crue tomba d'une ampoule, fichée au cœur d'un volubilis en verre dépoli. Le lit de Serge ayant été descendu à la cave, la pièce paraissait plus vaste qu'autrefois. Au mur du fond, face à la fenêtre, Boris avait fixé un tableau noir. Des cavalcades de chiffres à la craie marquaient cette surface sombre et rectangulaire. Boris jeta un coup d'œil aux équations de la veille, s'assit devant sa table et ouvrit ses cahiers de cours. Mais il lui était difficile de concentrer son attention sur ces pages hachées d'une écriture fine. Malgré lui, il songeait à l'enlèvement du général Koutiépoff, à la lettre de Serge, à l'étrange obstination de son père, qui ne concevait pas que ses fils pussent être heureux ailleurs qu'en Russie. De nouveau, la vieille interrogation surgit dans son esprit, comme la dent noire d'un récif : « Que ferais-je, si, par extraordinaire, les frontières de la Russie s'ouvraient aux anciens émigrés ? Suivrais-je mon père et ma mère, en sacrifiant pour eux les mille liens qui m'unissent à la France ? Ou, incapable de partager leur enthousiasme, les laisserais-je partir seuls pour Moscou ? Heureusement pour moi, la question ne se pose encore que sur le plan théorique. Le régime communiste tient solidement le pays. Tant que les bolcheviks seront au pouvoir, je n'aurai pas à choisir. Je dois donc souhaiter, pour ma tranquillité personnelle, que leur succès se prolonge indéfiniment. » Il tressaillit de gêne à cette seule pensée. Pourtant, il ne pouvait se permettre de nier les faits. Produit hybride de deux civilisations, inapte à se décider pour l'une ou pour l'autre, il était normal qu'il espérât le maintien de cette conjoncture politique qui le dispensait des affres de l'option. « Si, un jour, il me fallait renoncer à la Russie pour la France, ou à la France pour la Russie, je ne survivrais pas au débat. » Son regard glissait sur les chiffres. Tout à coup, il se demanda si un Français éduqué en Russie n'était pas plus russe qu'un Russe éduqué en France. Quelles étaient les parts respectives de l'hérédité et de la culture dans la formation d'un individu ? À plusieurs reprises, il avait écouté la radio soviétique. Et, chaque fois, les propos du conférencier, son accent, le timbre de sa voix, avaient suscité en lui une impression de malaise. Sans doute, la Russie de cet orateur officiel n'avait-elle que peu de rapports avec la Russie dont Michel et Tania avaient enseigné le culte à leurs enfants déracinés. Mais il semblait à Boris que si, par miracle, il lui était

donné de rentrer demain dans un pays en tous points conforme à celui que ses parents avaient connu, il n'en ressentirait pas moins une déception incurable. Sa Russie à lui était introuvable sur terre. Il l'avait bâtie dans son cœur, à l'aide de souvenirs mille fois corrigés, de lectures exaltantes, de rêveries secrètes et de cartes postales en couleurs. Aucun peuple vivant ne pouvait être confronté sans dommage avec ce peuple abstrait. « Au moindre choc, tout s'effondrera. Pour que je sois heureux, il faut que je demeure exclu de ma patrie. *Et la fumée même de la patrie nous est douce...* » Cette phrase lui plut. Où l'avait-il lue ? Dans Homère ? Il se promit de répéter la citation à Marguerite Machécourt. Elle était sa meilleure amie. Peut-être même était-elle amoureuse de lui ? Mais elle ne le disait pas. L'incertitude était agréable. Chaque dimanche, Boris rendait visite à son ancien professeur. Dans le bureau, mal éclairé par des vitraux jaune et vert, ils discutaient de sujets scientifiques, et Marguerite, assise dans un coin, pâle et seule, les écoutait avec admiration. *Et la fumée même de la patrie nous est douce...* Il ferma à demi les paupières, saisi d'un vertige merveilleux. Derrière la cloison, des pas retentirent. Son père et sa mère regagnaient leur chambre en devisant à voix basse. « De quoi parlent-ils ? De Koutiépoïff ? Des impôts ? Du terme ? De l'argent d'Amérique ? » Les tempes bourdonnantes d'une légère fièvre, Boris jouissait de sa solitude et de son étrangeté. La glace de l'armoire lui renvoyait l'image d'un jeune homme de haute taille, au visage maigre et brusque, couronné de cheveux drus. « Personne ne me ressemble. J'ignore moi-même qui je suis. » De la cour, monta un tintement de fer. Sans doute quelque chat maraudeur avait-il renversé le couvercle d'une poubelle. Sous la lumière de la lampe, les cahiers ouverts attendaient encore un regard.

II

Il n'y avait pas plus de cinquante personnes dans la salle. Toutes les chaises du fond étaient vides. Sur l'estrade, pauvrement éclairée, une grosse dame, au visage enfariné, déclamait des vers. Un semis de paillettes bleues brillait du haut en bas de sa robe noire. Assise au premier rang des spectateurs, Nina ne perdait pas une seule grimace de cette matrone volumineuse et voyante. Pourquoi Malinoff l'avait-il choisie comme interprète ? La colonie russe de Paris comptait pourtant de nombreuses actrices plus estimables que celle-ci ? Sans doute avait-elle offert d'avancer l'argent nécessaire à la location de la salle, ou de fournir le champagne du buffet ? L'indigence de cette soirée dépassait tout ce que Nina avait pu redouter. Akim avait été retenu à une réunion d'officiers, Michel et Tania, eux-mêmes, s'étaient excusés à la dernière minute. De nombreux invités avaient suivi leur exemple. Le public clairsemé ne se composait que de quelques amis irréductibles et patients. Il était impossible que Malinoff acceptât sans tristesse une pareille désaffection autour de son nom et de son œuvre. Comme il devait souffrir, tapi derrière une porte, la tête lourde, le cœur malade ! Un maigre clapotis d'applaudissements salua la fin d'une tirade en vers. Nerveusement, Nina déplia le programme photocopié et lut le titre du morceau suivant : *La Vitre*. C'était le dernier poème de la série. Déjà, l'actrice, bombant le buste, gonflant le cou, clamait d'une voix de trompette :

*Une vitre, limpide et nulle,
Coupe mon univers en deux,
D'un côté, tout ce qui est moi,
De l'autre, tout ce qui est eux...*

Malgré la médiocrité de la récitation, Nina éprouvait une sensation de mystère qui décourageait la critique. Était-ce parce qu'elle connaissait Malinoff et qu'il lui avait parlé, autrefois, de la vie discrète des choses ? Un trouble subtil irriguait son corps. Les spectateurs tombaient en poussière. Nina était seule. Seule, en face d'une voix. Un choc la tira de cette délectation hermétique. La grosse dame s'était tue. Une fois de plus, les invités battaient des mains, dodelinaient de la tête. Sur la scène, parut un petit personnage blafard et barbu, empoté, souriant. Il portait un smoking d'emprunt, trop large pour ses

frêles épaules. Un nœud papillon noir pendait, flasque et dévié, sur son plastron cassé par les courbettes. Les applaudissements redoublèrent de violence. Quelqu'un hurla :

— Bravo, Malinoff !

Puis, le public reflua lourdement vers la sortie. Nina se fraya un chemin, à contre-courant, jusqu'au pied de l'estrade. Entouré de quelques amis, Malinoff pliait l'échine à chaque compliment. En apercevant Nina, il s'écria :

— Nina Constantinovna ! Vous êtes venue ! Comme je suis heureux !

Ne sachant que lui dire, elle murmura :

— Je vous remercie pour cette belle soirée.

— Oui... oui... Tout le monde a été si gentil pour moi !... Une vraie fête !... Mais ne partez pas encore... Attendez-moi... Je passe au vestiaire... Nous sortirons ensemble...

La salle se vidait. Bientôt, Nina fut seule devant l'estrade. Malinoff était parti pour chercher son manteau. Une assemblée de chaises désertes condamnait irrévocablement toutes les entreprises humaines. Des lambeaux de programme souillaient le plancher gris. Sur les pages froissées, on lisait : *Malinoff... Malinoff*. « Qu'est-ce que je fais ici ? pensa Nina. Pourquoi ai-je promis à cet homme de l'attendre ? Je le connais à peine. Je l'ai vu trois fois dans ma vie... » Un scout russe déambulait entre les sièges, pour vérifier si personne n'avait rien oublié :

— Vous cherchez quelque chose, madame ?

— Non, non, dit Nina en rougissant. J'attends quelqu'un.

Malinoff parut enfin, vêtu d'un imperméable à boutons de cuir.

— J'ai été retenu. Des gens me félicitaient encore. Oh ! je ne me fais pas d'illusions. Ils agissaient ainsi par pure politesse...

Ils sortirent dans la rue froide et noire.

— Puis-je vous raccompagner chez vous ? demanda Malinoff.

— Mais oui, dit Nina.

— Marchons un peu avant de prendre le métro. J'ai besoin de m'aérer. Et vous aussi, sans doute. Quelle épreuve ! Je suis rompu. Il n'y avait pas beaucoup de monde, hélas !

— Non, dit Nina.

— C'était à prévoir. J'avais retardé de quinze jours la date de la réunion. Ce contrordre a dérouté bien des gens. Mais pouvais-je faire autrement ? Deux semaines plus tôt, tous les esprits étaient encore obsédés par l'enlèvement du général Koutiépoïff. Rien de nouveau dans les journaux du soir ?

— Rien.

— Ils ne trouveront pas, reprit Malinoff. Ou, s'ils trouvent, ils se tairont. Les Français ne vont tout de même pas se brouiller avec la

Russie soviétique à cause d'un général sans armée. L'intérêt, le sale intérêt, dicte toutes les entreprises humaines. C'est triste. Moi-même, pourquoi croyez-vous que j'ai organisé cette soirée ? Par intérêt. J'avais besoin d'argent pour vivre. *L'Espoir russe* a cessé de paraître, faute de capitaux. Je dois me contenter de publier quelques articles dans *La Renaissance*. Alors, j'ai pensé... enfin cette dame, cette actrice, m'a suggéré... Je me suis laissé faire... J'ai honte...

Il releva fébrilement le col de son manteau et dit encore :

— Elle n'a aucun talent. Elle a massacré mes vers. Mais voilà, je gagne mille francs !... Comme vous avez dû vous ennuyer ! Une question me brûle les lèvres.

— Dites.

— Quel poème avez-vous préféré ?

— Je suis mauvais juge.

— Ne croyez pas cela. Je lis dans vos yeux que vous êtes sensible à la poésie. Votre opinion compte beaucoup pour moi.

— Eh bien, dit Nina, dans ces conditions, je vous avouerai que le dernier poème du programme...

— *La Vitre* ! Vous préférez *La Vitre* ! s'écria Malinoff. Comme moi ! J'en étais sûr ! Et pourquoi préférez-vous *La Vitre* ?

— Oh ! c'est bien simple, dit Nina en souriant, parce que la prosodie du morceau me semble parfaitement adaptée à l'état d'âme que vous avez voulu décrire...

Elle parlait devant lui avec une liberté qui l'étonnait elle-même. Les mots venaient facilement à sa bouche. Une humble allégresse activait le déroulement de ses pensées. Vraiment, elle se reconnaissait à peine dans cette femme bavarde et délurée qui marchait en pleine nuit, à côté de l'écrivain.

— Et le poème de *La Tortue* ? demanda-t-il encore. On n'en a lu que des fragments...

— J'ai beaucoup aimé aussi *La Tortue*. Mais, d'un poème à l'autre, comme votre mépris de l'homme s'affirme avec sérénité ! Votre échelle des valeurs est inversée. En haut, la tortue, la vitre, un papillon, en bas, le chef politique, l'ingénieur, le capitaine. Le passage d'un oiseau dans le ciel a plus d'importance que l'abolition de la dictature en Espagne. La chatte de votre concierge mérite plus d'intérêt que Mussolini ou Hindenburg. C'est un paradoxe...

— Eh ! non, dit Malinoff, je ne suis pas assez intelligent pour imaginer un paradoxe. Je suis bête, vous savez. Bête et puéril. Mais je devine certaines poussées de Dieu. Je les subis. J'écris sous leur influence. En Crimée, durant la révolution, les rouges occupèrent la région et instituèrent des lois draconiennes. Puis, vinrent les blancs, qui exterminèrent les rouges et changèrent les lois. Mais déjà, d'autres rouges, plus nombreux, déferlaient vers le littoral. Et ils massacrèrent

les blancs, qui avaient massacré les rouges, et ils rétablirent les lois qui avaient été abolies. Tour à tour, le même individu était jeté en prison comme traître, ou hissé sur le pavois politique comme héros. Or, il n'était généralement ni un traître ni un héros. Simplement, il s'était laissé porter par les circonstances. Autour de lui, les premiers venus tuaient, ou mentaient, ou volaient, au nom d'un idéal. Et les suivants recommençaient, au nom d'un autre idéal. Voyant cela, j'ai compris que l'homme était mauvais. Je me suis détourné de lui. J'ai trouvé ma consolation dans les choses. Je voudrais être moi-même une chose.

— Donc, dit Nina, vous professez un pessimisme intégral. Vous niez le progrès de l'espèce humaine. Vous ne vous sentez pas ému par la nécessité d'aider vos semblables.

— À quoi faire ? demanda-t-il avec un sourire ingénu.

— À être heureux.

— Ils refusent d'être heureux. Ils ne seront jamais heureux, tant qu'ils ne sauront pas rêver devant une bille d'agate ou une plume de pigeon.

— Moi, répliqua Nina avec force, j'aime la vie des hommes, j'éprouve le besoin d'être associée à leurs joies, à leurs douleurs, à leurs guerres, à leurs maladies ! Je n'ignore pas que leur agitation est absurde. Mais ils sont là, avec leurs corps, avec leurs âmes. Ils m'entourent. Ils me pressent de partout. Ma seule récompense est de me dire, parfois, que j'ai pu soulager une souffrance, guérir une plaie, rendre l'espoir, pour quelque temps, à un esprit en déroute.

— Comme nous sommes loin l'un de l'autre ! soupira Malinoff. Et, pourtant, nous servons le même Dieu. Moi dans ma chambre et vous dans le monde, moi dans la solitude et vous dans la mêlée. Mais il est plus difficile d'aimer les hommes que d'aimer les choses.

— Vous finirez par aimer les hommes, vous aussi, dit Nina.

— Parce qu'ils le méritent ?

— Parce qu'ils ne le méritent pas.

Malinoff s'arrêta, comme frappé d'un coup à la nuque. La lueur jaune d'un réverbère éclairait d'aplomb son visage tendu par la curiosité. On eût dit que des lames de verre, extrêmement fines, se déplaçaient entre ses paupières. Son regard bougeait. Il bégaya :

— Ce que vous venez de dire, Nina Constantinovna... Je ne sais si je comprends bien... Aimer les hommes parce qu'ils ne le méritent pas, aimer les hommes non pour eux-mêmes, mais pour... comment expliquer ?...

— Mais pour Lui, acheva Nina d'une voix douce. Pour ce qu'il y a de Lui en eux.

— Oui, oui, grommela Malinoff. Je n'y pensais plus. Il est là. Toujours. Dans le dernier. Dans le plus affreux. Dans l'assassin, dans le

parjure, dans le lâche...

Ils se remirent à marcher le long des maisons aux façades closes. Devant eux s'ouvrait un univers froid et imputrescible : lueurs immobiles, trottoirs rectilignes, ombres géométriques. L'air gelé purifiait leurs joues, creusait leurs bouches et leurs narines. Leurs pas sonnaient sur un sol sans défaut.

— J'ai désappris la pitié, murmura Malinoff. Je ne sais pas ce que c'est que la pitié. Les hommes me dégoûtent. Vous seule pouvez me réconcilier avec eux. Vous seule Nina Constantinovna, je vous ai vue rarement. Mais il me semble que nous nous connaissons depuis des siècles, que, depuis des siècles, nous marchons ainsi, côte à côte, dans la nuit. Mes paroles doivent vous paraître insensées...

Il haletait. Une vapeur ténue sortait de sa bouche avec les mots. Et Nina, au lieu de le contredire, au lieu de le calmer, participait de tout son cœur à ce désordre sublime. Une espèce d'évanouissement s'opérait en elle, qui était comme une suspension de la douleur et de la joie. Le temps d'un éclair, elle songea encore : « Pourquoi cet homme est-il si proche de moi ? Est-ce bien moi, Nina, qui accepte sa compagnie, qui lui réponds, qui l'encourage ? » Mais, déjà, il reprenait d'une voix basse, enrouée :

— Nina Constantinovna, j'ai besoin de vous...

Elle écouta cette plainte, l'accueillit dans son âme, comme un plongeur remplit d'air sa poitrine avant de s'élancer dans le vide.

— J'ai besoin de vous, continua Malinoff, car je suis sur la mauvaise route. Je vis seul parmi les objets. Il faut que vous me guérissiez de cette solitude. Nous nous reverrons. Vous me prendrez par la main. Vous me ramènerez chez les hommes. Vous m'apprendrez à préférer les hommes aux cailloux...

Elle frémit, délogée d'un refuge confortable, hésita et dit faiblement :

— Pourquoi moi ?...

— Vous seule êtes en mesure de m'aider ! Depuis des semaines, sans en comprendre la cause, j'étais prisonnier d'un malaise affreux. Les choses ne me contentaient plus. Je me heurtais à un mur de pierre, de fer, de verre et de bois, dont j'avais soigneusement consolidé la structure. J'avais froid. J'étais triste. Et j'ignorais les raisons de ce froid et de cette tristesse. Le souffle de Dieu s'était éloigné de moi, parce que je m'étais éloigné des hommes. Un ermite. Un collectionneur...

Ils traversèrent un carrefour, dépassèrent la bouche d'un métro, illuminée et odorante.

— Les hommes sentent mauvais, dit Malinoff. Mais celui qui fuit cette puanteur se sépare de Dieu. Il entre dans la sécheresse, dans l'intelligence. Il raisonne, il calcule, il est du côté de Satan. Avec

Satan, la tristesse est venue dans le monde. Quiconque se complaît dans la tristesse, se complaît aussi en Satan. Je suis sûr que la mère de Dieu, au pied de la croix, n'était pas triste. Elle souffrait. Elle avait envie de secourir son fils divin, d'arracher ces clous, d'essuyer ces glaires sanglantes, de rafraîchir ces lèvres bleues. Mais elle n'était pas triste... Je dis tout ce qui me passe par la tête... Mais vous me comprenez, Nina Constantinovna...

Elle chuchota :

— Je vous comprends.

— Vous avez vu de près la souffrance des hommes ?

— Oui.

— Votre frère m'a dit que vous aviez été infirmière sur le front.

— C'est exact.

— Et c'est là que vous les avez aimés, à cause de leur faiblesse, à cause de leurs blessures ?...

Nina ne répondit pas. Subitement, le souvenir du docteur Siféroff s'était levé dans sa mémoire. Il surgissait ainsi, pâle et ensanglanté, aux moments les plus graves de son existence. Il lui donnait un conseil. Il lui faisait un reproche. Puis, il s'effaçait dans un tourbillon de fumée. Et elle continuait sa route, le cœur pesant d'amour et de regret.

— Qu'avez-vous ? demanda Malinoff. Vous paraissez absente ?

— Non.

— Mes paroles vous fatiguent ?

Elle secoua la tête. Devait-elle lui dire qu'un sentiment de culpabilité l'avait brusquement affligée ? Comme si elle eût trahi Siféroff en éprouvant du plaisir à cette conversation nocturne. Comme si cette promenade l'eût détournée du but qu'elle avait choisi. « Pourquoi ? Je ne fais rien de mal. Je suis libre ? »

— Voulez-vous prendre le métro ? dit-il d'une voix timide.

— Non, non, marchons encore. Où sommes-nous ?

— Au carrefour Richelieu-Drouot.

Ils s'engagèrent dans le boulevard Montmartre, aspergé de lumières électriques, blanche et rouge. Les flonflons d'un orchestre traversaient les vitres embuées d'un café. Des rires fusèrent d'un porche noir, qui abritait deux femmes en cheveux. Cette rumeur humaine apaisait le tourment de Nina. De nouveau, elle se jugea heureuse. Quelqu'un avait besoin d'elle. Quelqu'un l'appelait au secours. Pouvait-elle espérer une autre tâche dans ce monde ? Il lui sembla qu'une note profonde résonnait dans sa poitrine. Siféroff l'approuvait. Siféroff la déléguaient vers cette âme en détresse. Et Akim ? Que lui dirait-elle pour expliquer son retard ? Oserait-elle lui avouer qu'elle était rentrée à pied avec Malinoff ? Il ne comprendrait pas. Il se fâcherait. Depuis qu'elle vivait chez lui, il l'entourait d'une

tendresse robuste et jalouse, comme si elle eût été une enfant confiée à sa surveillance.

— Me permettez-vous de vous revoir ? demanda Malinoff.

— Bien sûr, dit-elle. Il faut que nous nous revoyions.

Nina poussa la porte de sa chambre, avec circonspection. Mais, dès le premier coup d'œil, elle fut rassurée : Akim n'était pas encore là. Rapidement, elle se déshabilla, se coucha, éteignit la lumière. Et, dans l'obscurité, les yeux ouverts, elle évoqua un à un les moindres détails de cette soirée, comme pour les inscrire à jamais dans son cœur.

III

Boris ouvrit la porte de sa chambre et cria :

— As-tu fini, maman ?

— Un dernier coup de fer, répondit la voix de Tania. Je veux que le pli soit irréprochable.

— Il est déjà trois heures ! gémit Boris. Dépêche-toi. On m'attend.

Il lui avait dit qu'il comptait passer l'après-midi du dimanche à Saint-Germain, chez des amis. Ce mensonge l'écœurerait un peu. Mais pouvait-il confesser à sa mère la vraie raison de ces préparatifs ? Une pudeur virile, faite d'orgueil et de méfiance, le raidissait au seuil de l'aveu. Il l'appela encore :

— Maman !

— Oui, oui, j'arrive.

Il était en caleçon, les mollets nus, le torse enfermé dans une chemise blanche au col étroit et dur. D'un rapide coup d'œil, il récapitula les défaillances de son habillement : cravate élimée à l'endroit du nœud et manchettes usées jusqu'à la trame. Le complet marron que Tania était en train de repasser ne valait guère mieux que le reste de la toilette. Avant d'échoir à Boris, il avait fait les beaux jours de son frère. La veste avait été élargie, retournée, par un tailleur de quartier, et on voyait, à droite, sur la poitrine, l'emplacement de la poche supprimée. Une fois de plus, Boris regretta d'être si mal vêtu : « Comment peut-on m'aimer ? Comment ose-t-on se montrer avec moi ? »

Ayant formulé cette interrogation pessimiste, il s'adressa dans la glace un regard de farouche dignité. Quand il fronçait les sourcils et serrait les mâchoires, son visage prenait du caractère. Mais, au repos, il avait l'air d'un enfant. Il détesta son front buté, ses sourcils épais, sa bouche large et fermement dessinée. « Dommage que je n'aie pas les épaules plus développées. Je devrais faire de la culture physique. Pas le temps. Serge était plus musclé que moi, à mon âge. » Il effleura de la main son menton rasé de près, cambra la taille, vérifia d'un doigt léger l'ordonnance de sa chevelure châtain, plaquée en carapace par une pommade à la gomme adragante. Une angoisse délicate creusait son cœur.

— Alors ? Tu viens, maman ?

Tania entra dans la pièce, tenant sur ses bras, comme une parure de mariée, le complet marron broissé, repassé et parfumé d'une fine

odeur d'étoffe roussie et de linge humide. Elle souriait victorieusement au-dessus de cette dépouille remise à neuf.

— Habille-toi vite, dit-elle.

Elle resta dans la chambre pendant qu'il enfilait les pantalons, le gilet, la veste. La tête inclinée sur le côté, les paupières plissées, tel un peintre scrupuleux qui étudie son modèle, elle murmurait :

— Eh bien ? Qu'en dis-tu ? Tout cela me semble parfait. Y aura-t-il beaucoup de monde chez ton ami ?

Il rougit, désarmé par cette question ingénue et grommela :

— Je ne sais pas. Sans doute...

— Une grande réception. Je suis sûre que tu seras parmi les plus élégants. D'ailleurs, je ne tolérerais pas que mon garçon eût à souffrir de sa mise devant des étrangers. Les parents de ton ami seront là ?

— Peut-être.

Il avait hâte qu'elle changeât de conversation.

— Et leur propriété, où se trouve-t-elle ?

— Du côté de la gare, dit-il avec effort.

— Ne bourre pas tes poches. Veux-tu que je vaporise un peu de mon parfum sur tes épaules ? Arrange ta cravate. Tire tes manchettes.

Elle lui parlait comme s'il eût été un enfant incapable de se conduire dans la vie. Et, en vérité, depuis le départ de Serge, une inquiétude l'incitait à redoubler de vigilance envers son second fils. Il n'était pas rare que Boris fût mortifié par cet excès d'affection maternelle.

— Laisse-moi donc, maman, dit-il. Je sais ce que j'ai à faire.

Elle joignit les mains sous son menton. Dans sa figure pâle et ronde, précocement fanée, les prunelles bleues jetaient des rayons :

— Tu es beau comme une gravure de mode ! Je regrette que ton père ne soit pas là pour te voir. Si j'étais une jeune fille, je serais fière de t'accompagner.

Il l'embrassa très fort, tant pour cacher son trouble que pour mettre un terme à la montée des compliments. Elle rit :

— Tu m'étouffes, tu m'empêches de parler.

Puis, elle gratta du bout de l'ongle une tache invisible sur le revers du veston et poussa Boris vers la porte en disant :

— Va-t'en ! Va-t'en ! Et amuse-toi bien !...

Elle était tout heureuse de le voir partir dans un costume fraîchement repassé par ses soins. Cette allégresse ménagère déroutait Boris, comme l'eût fait la gaieté d'une infirme. Il plaignait sa mère d'en être réduite à des satisfactions de seconde main. « N'a-t-elle donc plus d'autres plaisirs dans l'existence que ceux qui lui viennent de moi ? Comme le monde se rétrécit avec les années ! » Elle l'escorta jusqu'au palier et s'appuya à la rampe pour le regarder descendre les premières marches.

— Ne rentre pas trop tard, dit-elle encore. Ce soir, tu me raconteras tout.

Une drôle de voix, étranglée, inconnue, monta vers elle par la cage de l'escalier :

— Je te le promets, maman.

Elle tressaillit, comme avertie d'un danger, et rentra dans l'appartement. Michel était sorti, peu de temps après le déjeuner, pour rendre visite au propriétaire de l'immeuble. Elle était seule et cherchait à quelle besogne employer ses loisirs. Un livre ouvert l'attendait sur la table du salon. Pourtant, la seule idée de feuilleter ce roman lui paraissait déprimante. Une force irrésistible l'entraînait vers la chambre de son fils, comme si sa vraie place eût été là, entre ce lit et cette armoire, ce tableau noir et ces piles de bouquins. Cruellement frappée dans son amour pour Serge, elle tremblait à l'idée des menaces qui entouraient Boris. Elle redoutait pour lui les maladies, les accidents, les relations dégradantes, les sujétions physiques, les mauvaises lectures et l'exemple de son frère aîné. Elle eût aimé tout savoir de lui, se glisser avec lui, dans ses vêtements, marcher dans ses chaussures, voir par ses yeux et vivre par son cœur les moindres péripéties de sa journée.

Autrefois, quand il était petit, elle s'était renseignée sur lui en lisant son journal intime. Le journal était toujours à sa place, dans l'armoire. Mais, depuis des années, Boris n'avait pas ajouté une ligne au texte de jadis. N'avait-il plus la patience de noter ses impressions ? Ou craignait-il que quelqu'un ne découvrit la cachette ? Elle regrettait beaucoup qu'il eût abandonné cette pratique puérile et charmante. Debout au centre de la pièce, elle sentait bouger en elle un instinct jaloux de gardienne. Sur le chambranle de la porte, des traits de crayon bleu indiquaient la taille de Boris, à neuf ans, à douze ans, à dix-sept ans. Elle considéra longuement cette échelle symbolique, qui lui restituait les images d'un même enfant, progressivement étiré, développé, mûri. D'innombrables Boris se dévoilaient l'un de l'autre, comme les éléments d'une table gigogne. Tout à côté, des marques, au crayon rouge, signalaient la croissance de Serge. Une ombre fine ternissait les carreaux de la fenêtre. Tania se baissa, ramassa une paire de pantoufles qui traînaient au milieu de la chambre, les rangea dans la table de nuit. Puis, subitement, sans réfléchir, elle se dirigea vers l'armoire, l'ouvrit, et glissa la main sous le papier qui recouvrait le rayon du haut. Une petite répulsion grimpa le long de son bras. « Je n'ai pas le droit. Mais c'est pour son bien. Je dois être au courant de tout pour mieux le défendre. D'ailleurs, il n'aura rien écrit de nouveau. Peut-être même a-t-il oublié l'existence de son journal ? » Ses doigts halaient vers la lumière le vieux carnet en toile cirée noire. Un moment, elle hésita à le feuilleter, comme par peur de déclencher

une catastrophe. Ce poids modeste retenait toute son attention. « Si Michel me voyait, il serait furieux. » Elle s'assit au bord du lit et ouvrit le carnet sur ses genoux. Ses yeux parcoururent rapidement les premières pages, dont elle connaissait par cœur les aphorismes ingénus et définitifs. Puis, venaient quelques feuillets blancs. Et, soudain, cette date toute récente : *23 février 1930*. Elle éprouva une secousse dans la tête « Il a repris son journal. » Le document était rédigé en français. Clignant des paupières, ravalant son souffle elle lut :

« Ai passé toute ma soirée à réfléchir aux paroles de mon professeur de physique générale, à la Faculté. Selon lui, il est absurde de songer à construire un appareil industriel qui permette de transformer directement l'énergie mécanique en courant continu. La dynamo elle-même ne produit en fait que du courant alternatif, qui est redressé à l'aide du collecteur. Or, les lames de collecteur sont d'une fabrication délicate et coûteuse. Il me semble que l'homme qui saurait mettre au point une sorte de dynamo sans collecteur, autrement dit un dispositif susceptible de fournir du courant continu à partir de l'énergie mécanique, étonnerait et servirait le monde par son invention. Une idée m'est venue, qui vaut ce qu'elle vaut, je la note au passage. Les expériences de Faraday et de Barlow prouvent qu'il est physiquement possible de concevoir des moteurs mus par un courant continu, sans passer par l'intermédiaire d'un collecteur. Si le moteur à courant continu sans collecteur est réalisable, la dynamo sans collecteur doit l'être aussi. Il faudra que j'interroge Machécourt à ce sujet. »

Les deux pages suivantes étaient couvertes d'équations et de courbes sinueuses, auxquelles Tania reconnut, avec une fierté maternelle, qu'elle ne comprenait rien. Au bas de ces calculs, une phrase tracée d'une plume rageuse :

« Je suis sûr que, théoriquement, cela doit pouvoir marcher. »

Elle sourit à ces préoccupations louables et tourna le feuillet :

« Samedi soir. Ai vu Machécourt. Il dit que, dans les expériences de Faraday et de Barlow, le champ magnétique n'agit que sur un seul conducteur, et non sur un circuit fermé. Pour les moteurs, cela donne un couple extrêmement faible. On peut songer à multiplier le nombre des conducteurs, mais ils seront toujours en parallèle. Aucun intérêt pratique. Déception. Mais je n'ai pas lâché mon dernier mot. Il faudrait inventer un schéma dans lequel les conducteurs ne seraient pas en parallèle, mais en série. Difficile. »

Encore deux pages de calculs. Le texte reprenait par ces mots :

« Surprise-party chez mon ami, Cotentin. Il m'avait demandé de venir avec une jeune fille. Pensé d'abord à inviter Marguerite Machécourt. Mais ces sortes de distractions ne sont pas pour elle. Ni

pour moi, d'ailleurs. Je danse trop mal. Finalement, résolu d'y aller seul. Comme elle le fait chaque fois que je dois me rendre en visite, maman avait repassé l'inévitable, l'inusable complet marron. Une cravate de papa. Des souliers vernis dont j'avais badigeonné les craquelures à l'encre de Chine. Bref, un désastre. Maman, elle, affirmait que j'étais d'une élégance indiscutable. Évidemment. Là-bas, j'ai retrouvé l'ambiance habituelle de ce genre de fêtes. Pénombre. Tapis roulés. Assiettes garnies de petits fours. Bouteilles dans tous les coins. Des couples se dandinaient au son du phonographe. Je me suis installé dans un fauteuil et ai continué à réfléchir au principe de la dynamo sans collecteur. »

Tania imagine Boris, assis dans son fauteuil, solitaire, pensif, tandis que, devant lui, tournoyaient des figures jeunes, touchées par l'excitation de la musique et du vin. Elle se disait : « Il est sérieux. Il est honnête. Mais il n'aime pas son complet marron. C'est dommage. Moi, je trouve que ce costume lui va bien. » L'écriture devenait nerveuse, à peine lisible :

« Cotentin, me voyant inactif, s'est approché de moi et m'a demandé pourquoi j'étais venu sans danseuse. Je lui ai dit que j'avais rompu avec Gigi, la petite vendeuse qu'il m'avait présentée. Je ne lui ai pas parlé de Marguerite. Je n'aime pas parler de Marguerite peut-être parce que je l'estime beaucoup. Il a cru que j'avais de la peine. Quelle idée ! Peut-on éprouver de la peine à cause de Gigi ? Une jolie gosse, fraîche et rieuse, qui avait l'avantage d'habiter seule. Mais pas de cœur, pas d'âme. Cela ne pouvait plus durer. Il m'a dit : "Mon pauvre vieux ! Avec qui couches-tu donc, maintenant ?" J'ai répondu : "Avec personne." Il s'est éloigné en hochant la tête, comme si je lui avais avoué que j'étais atteint d'une maladie incurable. »

Un coup de lancette traversa la poitrine de Tania. Elle connaissait bien cette inquiétude pointue à saveur d'acier. Toute sa chair se mettait en état d'alerte. D'où venait cette Gigi ? Sans doute Boris avait-il eu d'autres maîtresses avant elle ? « Je ne sais rien de sa vie intime. Moi, sa mère. » En vérité, elle craignait déjà que Boris, attiré par des femmes indignes, ne suivît les penchants de son frère aîné. Le carnet tremblait dans ses mains. Elle lut encore :

« Je demeurai près d'une demi-heure, seul et heureux avec mes pensées. Puis, une jeune fille, qui était assise non loin de moi, sur un pouf, me pria de lui verser du champagne. Un peu plus tard, elle me demanda si je savais danser. Je dis que non. Elle m'affirma, en riant, qu'elle-même n'aimait pas la danse. Je me sentis soulagé. Elle avait un beau visage mince et lisse, au nez sec tel un petit os. Son regard était chaud, fidèle et calme. Quand elle parlait, sa voix étouffée me parvenait comme à travers un tampon de gaze : "Cotentin m'a dit que vous étiez russe. Est-ce exact ? Tout ce qui touche à la Russie

m'intrigue. Je suis des cours de littérature étrangère, à la Sorbonne. Et vous ?”

« Nous avons discuté de la littérature russe. Elle a lu tout Dostoïevski, tout Tolstoï. Les compliments qu'elle leur adressait retentissaient dans mon cœur, comme si leurs œuvres eussent été ma propriété personnelle. Je n'ai pas osé lui avouer que j'ai lu Dostoïevski en français. Elle n'aurait pas compris. Elle est prodigieusement intelligente. Moi aussi, d'ailleurs, je crois avoir été très brillant. Autour de nous, des gens se trémoussaient, riaient, buvaient du champagne aux sons d'une musique idiote. Isolés au centre de cette agitation, nous poursuivions un colloque dont le moindre propos avait son importance. Elle se nomme Odile Révillat. Son père est un avocat célèbre. Elle m'a demandé ce que faisaient mes parents. Je lui ai décrit de mon mieux la situation de papa en Russie, notre fortune, nos domaines, la révolution, l'exode, l'installation en France. Elle m'écoutait avec un air hypnotisé, les lèvres entrouvertes, les prunelles fixes. Je n'avais plus honte de mes vêtements élimés. Il me semblait, bizarrement, que ces défauts de toilette me rendaient plus aimable encore. Je tirais de mon dénuement un surcroît de prestige. J'étais heureux !... »

Un point d'exclamation énorme terminait la phrase. Tania sourit à cette exaltation juvénile, jetée toute fraîche sur le papier. Puisque la dénommée Odile Révillat était une personne de bonne famille, quel mal y avait-il à ce que Boris lui fit honnêtement la cour ? Tout au plus pouvait-on regretter que cette jeune fille ne fût pas d'origine russe. Boris ne comptait guère de Russes parmi ses connaissances. Dès sa plus tendre enfance, il avait évité les milieux de l'émigration. Pourquoi ? « Il a parlé de la Russie à cette Odile Révillat. Mais que sait-il de la Russie, pauvre petit ? Il a quitté le pays à l'âge de huit ans. Grâce à nos récits, grâce à ses lectures, il s'est forgé de sa patrie une conception merveilleuse et inexacte. Maintenant, il prend pour des souvenirs personnels les images qui lui viennent de Michel et de moi. J'aurais bien ri si je l'avais entendu expliquer la Russie à cette fillette crédule. Ou peut-être aurais-je eu de la peine ? » Une sensation de délaissement de trahison, barbouillait son cœur.

« Nous avons bu du champagne. Puis, elle a voulu m'apprendre le tango : “Vous n'aurez qu'à me suivre. C'est facile.” J'ai accepté, pour lui faire plaisir. Mais j'étais confus de ma maladresse. Je la tenais dans mes bras. Je sentais contre ma poitrine un poids de chair tiède et confiante. Sous mon regard, se renversait son visage émouvant. La musique jouait dans mes genoux. J'avais mes pieds en mesure. Minutes délicieuses ! Je l'ai raccompagnée chez elle en taxi. (Cotentin m'a prêté dix francs.) Nous avons pris rendez-vous pour demain, à six heures, au café d'Harcourt. Je suis rentré. Il est tard. Pourtant, je ne

veux pas me coucher avant d'avoir noté dans mon journal les faits essentiels de cette soirée. Papa et maman dorment depuis longtemps. Je suis seul dans ma chambre. La maison est silencieuse. Dans mon cœur, montent de hautes flammes. Comme Gigi est loin de ma mémoire ! En quelques heures, Odile a eu raison de ma réserve, de ma méfiance. Je n'ai pas beaucoup d'expérience, mais je crois fermement qu'une pareille rencontre doit être qualifiée de providentielle. Est-il possible que d'autres créatures humaines aient éprouvé avant moi cette allégresse, cette certitude, à laquelle je n'ose pas encore donner le nom qu'elle mérite ? »

Au-dessous de ces lignes, trois mots étaient tracés en lettres capitales « À demain, Odile ! » Arrivée au bas de la page, Tania se rappela brusquement qu'elle n'avait pas débranché son fer à repasser. Le molleton et le bois de la table devaient être brûlés. Saisie de panique, elle se précipita dans la cuisine. Mais la fiche était sortie de la prise de courant. Le fer à repasser, froid et digne, reposait sur un support en métal. Soulagée, elle resta un moment debout, les bras ballants, tandis que se calmaient les battements de son cœur. La phrase de son fils bourdonnait dans sa tête : « À demain, Odile ! » Elle se souvenait de ses propres amours, si lointaines, si incroyables. La jeune fille qu'elle avait été n'eût pas désavoué les propos délirants de Boris. Comme Boris, elle s'était imaginé que personne au monde n'avait goûté avant elle les affres et les délices d'une véritable passion. Comme Boris, elle avait dénié à ses parents toute compétence dans le domaine de la découverte sentimentale. Elle se revoyait, penchée à la fenêtre de sa chambre, la face tendue vers la nuit tiède et lunaire, où palpitait le feuillage argenté d'un tilleul. Dans la maison familiale, une horloge tintait. Une brise légère touchait la peau nue de son cou. Sa poitrine se gonflait d'espoir, de désir, de tristesse. Elle pensait à Michel. Elle pensait à Volodia. Elle était incomprise. Elle avait dix-huit ans. Les rumeurs assourdies d'Ekaterinodar la conviaient à des rêves de bals éblouissants et de promenades romantiques. À présent, elle lisait dans le journal de son grand fils les signes d'une révélation comparable à celle qu'elle avait connue. Un choix d'illusions inusables servait d'une génération à l'autre. Dieu changeait les acteurs sans modifier la pièce. Elle se remémora un verset de la Bible, que son père, Constantin Kirillovitch, aimait à citer en présence de ses enfants : « Tant que la terre durera, les semailles et les moissons, le froid et le chaud, l'été et l'hiver, le jour et la nuit, ne cesseront point de s'entresuivre... » Ah ! tout recommençait pour ceux qui avaient la force de le vouloir, l'amour, l'inquiétude, la jalousie. Il n'y avait pas de vieux thèmes. Il n'y avait que des cœurs fatigués. Elle regarda la rangée de casseroles pendues au mur. Ses songes de jadis se heurtaient à une batterie de cuisine. Vaincue, elle baissa les épaules et retourna

dans la chambre. Le carnet gisait au pied du lit. Elle le rouvrit :

« Revu Odile au d'Harcourt. Sincèrement, elle m'a semblé plus belle encore à la clarté du jour que dans la pénombre du salon. Elle portait un petit manteau simple, garni d'un col de fourrure. Je suppose que c'était de la loutre, mais je ne m'y connais pas assez pour l'affirmer. Tout le monde nous regardait. J'étais fier. Au début, nous ne savions pas quoi nous dire. Nous nous dévisagions, confus et heureux, comme si nous venions de nous retrouver après une séparation dangereuse. Puis, tout naturellement, nous avons repris notre conversation de la veille. Comparaison entre la littérature russe et la littérature française. Voici, à peu près, ce que je lui ai expliqué. À mon avis, les manières de penser du Russe et du Français sont foncièrement différentes. Nous réfléchissons gravement, lourdement, aux problèmes essentiels de l'existence. Dieu, l'âme, la mort, le bien, le mal, l'amour, tels sont les thèmes éternels de nos méditations. Nos écrivains les tournent et les retournent sans se lasser. D'où une impression de monotonie grandiose, géniale. Les écrivains français, en revanche, sont moins obsédés par la métaphysique. Quand ils l'abordent, c'est avec le désir d'émettre une théorie nouvelle sur un vieux sujet. Ils s'amusent intellectuellement à faire jouer toutes les facettes du problème. Ce qui, pour les Russes, est un bloc énorme et uni, devient pour eux un assemblage de parcelles miroitantes. Ils analysent. Ils divisent. Ils démontent. Ils jonglent avec les pièces détachées. Si un Russe se perd dans les méandres de la déduction, il remplace la logique par le sentiment, l'intelligence par l'élan du cœur. Un Français, lui, ne renonce jamais à la logique, à l'intelligence. Pendant que je parlais, Odile Révillat me regardait si intensément que j'en étais gêné. Ses yeux transperçaient ma tête, voyaient tout, mangeaient tout. J'étais à la merci de sa curiosité... » Tania suspendit sa lecture et retourna au passage où Boris racontait sa conversation avec Odile Révillat. Où avait-il puisé ces opinions péremptoires sur les grands écrivains de son pays ? Lorsqu'il était arrivé en France, il savait à peine déchiffrer un texte russe, bien qu'il parlât couramment cette langue. Pour ses seize ans, elle lui avait offert *La Guerre et la Paix*, dans une vieille édition illustrée. Chaque soir, après le dîner, elle l'obligeait à lire tout haut quelques pages de Tolstoï. Elle l'écoutait, en tricotant. Quand il était fatigué, elle lui prenait le volume des mains et continuait à sa place. Le prince André, Pierre Bezoukhoff, la petite Natacha, animaient ces longues veillées familiales. À présent, Boris discutait de la littérature russe avec une autorité sourcilleuse. Avait-il complété son éducation en cachette de ses parents, ou feignait-il une science infaillible pour mieux étonner Odile Révillat ?

« Quarante-huit heures sans la voir. Aujourd'hui, enfin, nous nous sommes retrouvés. Mais je n'avais pas un sou. Je le lui ai dit très

simplement. Les larmes lui sont venues aux yeux. Mon cœur fondait de confiance et de gratitude. Nous avons longé les quais de la Seine. Il faisait froid. Odile se pressait contre mon épaule. Le bout de son nez était rose. J'avais envie de l'embrasser. Un jour, je ne résisterai pas à la tentation : je l'embrasserai. Peut-être le souhaite-t-elle déjà ? Je n'ose le supposer. Ce serait trop beau. Le fleuve coulait avec une lenteur majestueuse, historique. La masse de Notre-Dame baignait dans la brume d'un autre temps. Des fantômes au col relevé grelottaient devant les boîtes des bouquinistes. Tout était gris et calme, équilibré et nécessaire. Odile me serra la main, très fort, comme pour marquer le passage d'un instant délicieux. Celui qui a grandi sur la terre de ses ancêtres aurait de la peine à comprendre l'espèce de joie triomphante que j'éprouve en reconnaissant comme mien ce que je croyais être exclusivement français. Ce morceau de ciel fumeux, cette cathédrale chargée d'âmes et de drapeaux, ces façades oblitérées par les siècles, devenaient ma propriété. Malgré ma carte d'identité d'étranger, je sentais que tout cela avait été conçu et bâti pour ma satisfaction personnelle. Moi le Russe, moi l'Asiate, moi dont les pères gîtaient encore dans les forêts bourbeuses, tandis qu'on dansait le menuet à Versailles, je me déclarais chez moi sur ce sol que je n'avais pas conquis. Je tentai d'expliquer mon impression à Odile. Elle se mit à rire et me répondit que, si elle avait été obligée de vivre à Moscou, les monuments de cette ville lui eussent paru aussi indispensables à son bonheur que ceux de Paris l'étaient au mien. Je ne suis pas de son avis. Il me semble que Paris est une ville exceptionnellement ouverte. Si je devais, un jour, quitter Paris, je ne m'en consolerais pas. Un retour en Russie signifierait pour moi un second exil, plus douloureux peut-être que le premier. »

Tania relut cette phrase et reconnut, dans un éclair, l'étrange prémonition qui l'avait tant de fois bouleversée : Pauvre petit, comme il s'éloigne ! S'il avait des amis russes !... S'il consentait à sortir avec nous !... » Elle tourna la page :

« Odile me comprend, comme nul encore n'a su me comprendre. Et, pourtant, elle n'a que dix-huit ans. Je n'ai honte devant elle ni de ma pauvreté ni des mes ambitions. Ainsi, je lui ai parlé de mon projet de dynamo sans collecteur. Elle s'y intéresse beaucoup. Elle m'encourage. Faites, mon Dieu, que je n'oublie jamais cette promenade sur les quais, dans le brouillard, son visage aux yeux éblouis, sa voix si tendre. Elle m'a appelé : "Boris" pour la première fois. Douceur d'un prénom que je croyais banal. Je suis sûr qu'Odile plairait à maman. » « Pourquoi pas ? » murmura Tania. Un sentiment l'étouffait, dont elle n'aurait su dire s'il était fait de joie ou de mélancolie. Des larmes mouillaient ses yeux. À travers un voile humide, elle déchiffra péniblement :

« Dimanche visité le musée du Louvre avec Odile. Mardi promenade. Mercredi pris le thé avec elle. Samedi je crois avoir combiné une disposition astucieuse comme dans le moteur à courant continu, l'induit de ma dynamo sans collecteur sera cylindrique. Mais les conducteurs actifs se trouveront disposés selon les rayons du cylindre. Ai vendu ma collection de timbres-poste pour payer des places de théâtre. Odile se passionne de plus en plus pour mon invention... »

Tania ferma les paupières, comme pour rassembler ses forces après un ébranlement nerveux. Il ne fallait pas que cette amourette détournât Boris de son travail. Les examens étaient proches. En cas d'échec, il serait obligé de redoubler sa deuxième année de licence. Le temps, l'argent perdus. À cause d'une gamine dont on ne savait rien. Qui était-elle, cette Odile Révillat ? L'imagination de Boris la paraît de toutes les grâces physiques, de toutes les vertus morales. Mais les jeunes gens de son âge étaient enclins à l'exagération. Depuis qu'il s'était entiché de cette inconnue, il ne fréquentait plus guère les Machécourt. Or, Machécourt avait une bonne influence sur son ancien élève. Et Marguerite Machécourt, que Tania avait aperçue deux fois, au tennis, paraissait une jeune fille sérieuse. « Je devrais le raisonner. Mais à quel titre ? Dès les premiers mots, il me soupçonnerait d'avoir lu son journal. » Un silence se fit en elle. Puis, le sang se remit à parler dans ses tempes : « Je ne veux pas qu'il me reproche mon indiscrétion. Pourtant, lui, ne cesse de me mentir. Aujourd'hui, il m'a dit qu'il était invité chez un camarade, à Saint-Germain. Ce n'est pas vrai. Il est avec elle. Et, ce soir, dans ce carnet, c'est encore son nom qu'il inscrira. » Le jour baissait. Tania tendit le bras, alluma la lampe de chevet et continua sa lecture.

— C'était simple, mais j'ai eu beaucoup de mal à trouver la solution, dit Boris. Comme je vous l'ai déjà expliqué, le rotor sera cylindrique. Vous vous souvenez bien de mon dernier croquis, Odile ?

— Oui, dit-elle en souriant.

— Pourquoi souriez-vous ?

— Parce que j'aime vous entendre parler de votre invention.

Boris éprouva la sensation d'une chiquenaude au niveau du cœur. Des vibrations suaves, parties de ce point, irradiaient toute la surface de son être. Il marchait à côté d'Odile, dans l'avenue des Acacias déserte. L'air était froid. De la terre mouillée se détachait une odeur âcre et forte.

— Si vous ne comprenez pas quelque chose, n'hésitez pas à le dire, reprit-il avec amitié. J'ai tellement peur de vous ennuyer avec ces histoires !...

— Jusqu'à présent, je comprends très bien, dit-elle. J'ai tout de

même fait de l'électricité, au lycée.

Elle levait vers lui un visage merveilleusement nu. Ses prunelles, largement dilatées, exprimaient le désir de tout connaître. Cette présence, constamment attentive, incitait Boris à exposer sans contrainte le problème qui le tourmentait. Il poursuivait avec une exaltation joyeuse :

— Parfait, Odile. Vous êtes un type épatant. Donc, voici ce que j'ai décidé. Les conducteurs de liaison extérieure, placés suivant les génératrices du cylindre, seront noyés dans la masse magnétique. Les conducteurs de liaison intérieure seront disposés parallèlement à l'axe et relieront les conducteurs actifs, situés sur les faces opposées. Ils ne seront pas soumis au champ, puisqu'ils lui seront parallèles. Vous vous rendez compte ?...

Elle battit légèrement des paupières :

— Si, si, vous allez voir...

Il se baissa, ramassa une branche morte, et, s'en servant comme d'un stylet, traça dans le sol détrempé le profil d'un cylindre, avec son axe bien au centre et les lignes parallèles des conducteurs.

— Remarquez bien l'astuce, Odile : les conducteurs suivent les génératrices du cylindre dans des encoches extérieures, puis convergent vers l'axe, dans des encoches radiales, et continuent à l'intérieur. Vous saisissez maintenant ?

— Oui. Enfin... je crois...

Il se redressa, rayonnant, reprit son souffle et dit :

— L'axe sera en bronze.

— Pourquoi ?

— Pour ne pas former un shunt magnétique.

— Ah ! oui ? dit-elle, sans bien comprendre. Et le cylindre ?

— En fer doux.

— Et le fil des conducteurs ?

— Cuivre, sous isolant d'émail et de coton. Une carcasse en fer, concentrique à l'induit, enveloppera le tout pour fermer le circuit magnétique. Si le fait de noyer les conducteurs de liaison dans la masse les soustrait à l'action du champ, ma dynamo sans collecteur doit pouvoir fonctionner. Voilà.

Il brisa la branche morte et en lança les morceaux loin de lui.

— C'est magnifique ! s'écria-t-elle.

Il ne sut si ce compliment s'adressait à son invention ou au geste vigoureux qu'il avait eu pour jeter les bouts de bois.

— Oui, murmura-t-il rêveusement, si je réussissais, tout mon avenir se trouverait du même coup assuré.

— Vous doutez de votre avenir ?

— Comment n'en douterais-je pas ? Un jeune Français, au seuil de sa carrière, espère toujours qu'il sera aidé par ses parents, par les amis

de ses parents. Mais mon père est sans appuis en France. Je devrai faire mon chemin moi-même. Et vite, très vite...

— Pourquoi ?

— Parce que mes proches comptent sur moi pour les tirer d'embarras. Nous sommes des Russes, des exilés, Odile, ne l'oubliez pas...

Elle l'écoutait, sans perdre un mot, désorientée, haletante. Sans doute était-ce la première fois que quelqu'un lui parlait avec sympathie de ces émigrés, qui naguère encore, éveillaient dans son esprit l'image d'individus peu recommandables ? Des hommes rongés par le souvenir, incapables de s'acclimater en France et confinés dans les rôles subalternes de chauffeurs de taxi ou de danseurs mondains. Elle comparait mentalement la famille de Boris à sa famille personnelle, si solidement établie, si honorablement connue, avec des grappes d'oncles et de cousins dans plusieurs villes de province.

— Je crois que vous avez raison, dit-elle. Quand je pense à ma famille, je la sens unie à cinquante autres d'égale importance. Nous sommes pris dans un réseau de relations. Nous ne pouvons pas tomber. Et vous...

— Nous, soupira Boris, nous sommes suspendus dans le vide.

Une lueur de compassion se leva dans les yeux d'Odile. Un long moment, ils marchèrent côte à côte, sans échanger un mot. Elle faisait des pas petits et pointus. Ses talons hauts se plantaient énergiquement dans la boue. De toute sa personne émanait une impression d'optimisme et de bonne santé. Boris caressait du regard le jeu des ombres sur le devant du manteau, qui était coupé dans une riche laine bleue, marquée de chevrons gris.

— Je ne vous ai encore jamais vu ce manteau, dit-il.

Elle lui lança un coup d'œil vif et brillant comme une pièce de monnaie :

— Il vous plaît ?

— Beaucoup.

— On me l'a livré hier. J'ai voulu l'étréner devant vous. Oh ! c'est un modèle tout simple, de chez Harvey, sœurs.

Écartant les coudes, elle pivota sur ses talons, pour mieux faire admirer sa toilette. Un parfum acidulé souffleta le visage de Boris. Il lui sembla que les arbres, autour de lui, devenaient vagues et chancelants.

— Il y a de l'ampleur dans le bas, dit-il à tout hasard.

Elle ouvrit de grands yeux, couleur de noisette, et ses lèvres, à peine maquillées, éclatèrent sur ses dents blanches.

— Oh ! ce que vous êtes drôle ! Boris discutant de mode !

— Pourquoi n'en discuterais-je pas ?

— Parce que vous ne savez pas !... Parce que vous vous en

moquez !...

Il se fâcha un peu et décréta nettement :

— C'est entendu. Je ne vous ferai plus de compliments.

Elle lui prit la main, comme pour se faire pardonner une impertinence, et dit :

— C'est curieux. Nous marchons côte à côte. Nous parlons français. Il me semble que rien ne nous sépare. Mais, lorsque vous rentrerez chez vous, et lorsque je rentrerai chez moi, des milliers de kilomètres se dérouleront subitement entre nous. Je continuerai à parler français devant mes parents. Mais vous parlerez russe devant les vôtres. Je resterai en France. Vous réintégrerez la Russie. D'une maison à l'autre, tout sera différent : les habitudes, la langue, la manière de réagir en face des événements... Vous ne voulez pas m'apprendre à parler russe ?

— Pour quoi faire ?

Elle le menaça du doigt :

— Ah ! voilà ! C'est mon secret ! Si je savais parler russe, j'imagine que... non je ne vous le dirai pas !

Cet accès d'enjouement le décontenança. Comment pouvait-elle passer si rapidement de la gravité à la plaisanterie ? Pour ramener la conversation sur un terrain raisonnable, il dit avec force :

— Le russe est une langue extrêmement difficile.

— Vous préférez le russe au français ? demanda-t-elle en plissant les yeux comme pour viser la bouche de Boris.

— Nullement. Pourtant, je suis obligé de reconnaître que la langue russe est plus riche que la langue française. Plus riche et moins précise. L'abondance même du vocabulaire le rend impropre à l'expression des idées abstraites. Le poète russe sera à l'aise dans la merveilleuse, l'inextricable forêt des mots. Le philosophe russe éprouvera du mal à couler sa pensée dans une forme concise et sûre.

— Si j'apprends le russe, ce ne sera pas pour vous parler de philosophie, dit-elle.

Et elle rougit. Il baissa ses regards vers la terre.

— Les mots russes sont proches de la réalité, murmura-t-il, pour cacher son trouble. Ils collent à l'objet. Ils évoquent aussitôt l'image. Les mots français, moins jeunes, moins robustes, se sont peu à peu détachés du monde des sensations immédiates. Je dis : nuage, en russe, et, instantanément, dans mon esprit, pénètre un gros nuage blanc et bouclé.

— Ce doit être bien amusant. Enseignez-moi des mots, des mots de tous les jours.

Il lui apprit comment on disait nuage, soleil, route, maison, arbre. Elle répondit ces mots, syllabe par syllabe, avec un violent effort de la bouche, qui faisait grimacer sa figure. Il riait :

— Quel accent ! C'est épouvantable ! Recommencez ! Non, pas *darovo*, mais *dérévo*...

— *Dérévo* !

— Bon. Et maintenant : *niébo*.

— Qu'est-ce que c'est que : *niébo* ?

— Le ciel. L'accent tonique se place sur la première syllabe.

Elle prononça lentement :

— *Niébo, niébo*, c'est joli... *Niébo, dérévo*...

Maintenant, il l'écoutait avec émotion. Chaque mot russe qu'elle articulait de sa petite voix française malhabile le rapprochait d'elle, inexplicablement. Il eût souhaité la serrer dans ses bras pour la remercier de son application. Soudain, elle secoua la tête :

— Il faut que vous me fassiez une liste de mots. J'ai un carnet dans mon sac. Et, quand nous nous reverrons, je vous les réciterai. Parlez-moi russe, racontez-moi n'importe quoi...

Boris voulut lui dire, en russe, qu'il l'aimait et qu'elle était jolie. Mais, bien qu'il fût sûr de n'être pas compris, il hésitait à exprimer, de vive voix, une pensée si secrète et si remarquable. Il préféra lui réciter le début d'un poème de Lermontoff. Quand il eut fini, elle s'écria :

— C'est admirable !

— Pourquoi ?

— Les sons... Votre voix... Quand vous parlez russe, tout à coup vous devenez un autre... Vous vous éloignez de moi...

Elle tourmentait nerveusement la bride de son sac à main.

— Et cela vous chagrine ? demanda-t-il.

— Oh ! non. Mais je voudrais vous rattraper. Vous êtes si différent des autres !

— De quels autres ?

— Des jeunes gens que j'ai l'habitude de rencontrer.

— Vous rencontrez beaucoup de jeunes gens ?

Il avait posé cette question avec un tel élan de tristesse, qu'elle tourna vers lui un visage étonné :

— Cela n'a pas d'importance, Boris.

Mais il insistait, tête, fermé, en avançant le menton :

— Quel genre de jeunes gens ?

Elle haussa les épaules :

— Des jeunes gens, quoi ! Les fils des amis de mon père, des amies de ma mère.

Il fit un ricanement de dépit :

— Des notaires en puissance, des futurs inspecteurs des Finances, des polytechniciens et des saint-cyriens flambant neufs.

— C'est à peu près cela !

— Et vous vous plaisez avec eux ?

— Mais non.

— Pourquoi ? Eux au moins ne vous imposent pas des promenades au Bois de Boulogne, sous prétexte qu'ils n'ont plus de quoi vous payer une tasse de thé !

Aussitôt, il regretta ses paroles hargneuses. Comme s'il lui eût manqué d'égards, Odile dressait vers son compagnon une face aux joues rougies, au regard scintillant de courroux.

— Vous êtes stupide, dit-elle sur un ton irrité. Stupide et aveugle.

Elle donna un coup de pied à un caillou, qui vola et cogna le tronc de l'arbre le plus proche. Il se reconnut fautif et protesta vivement :

— Mais Odile, mettez-vous à ma place...

Elle l'interrompit d'une voix tremblante :

— Vous ne comprenez rien. Vous ne sentez rien. Pourquoi suis-je ici ? Dites. Vous ne vous l'êtes pas demandé ?

Tout ce qui subsistait en lui de honte, d'incertitude, de jalousie, fut balayé d'un seul coup. Le battement de ses artères faisait dans son crâne un bruit assourdissant. Il gémit :

— Pardonnez-moi, Odile. Mais ma position est si délicate ! Je suis gêné devant vous qui êtes habituée à une vie brillante... Vous êtes... vous êtes une jeune fille si bien... Et moi, voilà... Je vous entraîne dans le froid...

— Mais je n'ai pas froid, répliqua-t-elle. Et je ne suis pas fatiguée.

— Nous marchons depuis trois quarts d'heure...

— Qui nous empêche de nous asseoir ?

Il la considéra avec surprise et dit :

— C'est vrai. Je n'y pensais pas.

À ces mots, le visage d'Odile se délia dans un sourire. Une lumière dorée passa dans ses yeux, coula sur ses joues. Il assistait, muet de joie, à cette métamorphose. Enfin, elle dit :

— Savez-vous que vous êtes un garçon impossible, Boris ?

— Guérissez-moi.

— Cela demandera du temps.

— Tant mieux.

Il renversa un peu la tête, comme s'il étouffait, et dégrafa le col de son imperméable. De seconde en seconde, il devinait qu'elle s'emparait davantage de lui.

— Venez, dit-elle. Je vois deux chaises sous un arbre. Elles nous attendent.

Ils enjambèrent le fil de fer qui bordait la pelouse et marchèrent prudemment sur la terre molle. Lorsqu'ils se furent assis, elle regarda ses chaussures de daim bleu tachées de boue.

— Mon Dieu, dit Boris, elles sont abîmées !

— Une fois sec, cela partira.

— Vous ne voulez pas que nous cherchions un autre endroit pour nous reposer ?

— Pourquoi ? Il fait bon ici. Personne pour nous voir. Personne pour nous entendre...

Leurs épaules se touchaient. Contre son bras, Boris percevait la chaleur et le poids vivant de la jeune fille. Elle croisa les jambes. Il remarqua qu'une maille avait filé sur le bas de soie beige, à hauteur de la cheville. Cette constatation l'attendrit. Un bonheur aigu, presque douloureux, le pénétra. Il pensa rapidement qu'il était au bord d'un gouffre, qu'il avait tort d'aimer, qu'il préparait son malheur en cédant à cette inclination délicieuse. Elle leva les yeux au ciel et dit :

— *Niébo...*

La gorge sèche, la langue engourdie, il marmonna stupidement :

— *Niébo*, oui. Vous vous en souvenez... C'est bien...

Et, soudain, il eut la tête d'Odile sur son épaule. Le menton renversé, les paupières closes, elle se haussait vers lui, en tremblant. Sans réfléchir, comme poussé dans le dos, il l'enlaça. Un goût de fard et de peau froide s'écrasa sur ses lèvres. Une petite main, restée libre, griffait sa manche. Enfin, Odile se détacha de lui, se replia, se blottit dans ses bras. Il sentit une haleine tiède qui lui effleurait le lobe de l'oreille. Une formidable musique de triomphe éclata dans sa poitrine. Il avait envie de crier. Il balbutia :

— Ma chérie... Est-ce vrai ?... ma chérie...

Elle se redressa et sa figure sortit de la cachette. Il la voyait pour la première fois. Le minuscule chapeau bleu de la jeune fille avait roulé sur le sol, libérant la masse des cheveux sombres. Ses yeux fixes et largement ouverts regardaient Boris sans ciller. Ses joues étaient pâlies, comme par une grande fatigue. Sa bouche meurtrie n'avait plus de secret. Autour d'eux, vibrait un univers pluvieux, roux, gris et noir, que traversaient des glissements d'autos impatientes. Une triste odeur de feuilles pourries et de vase épousait le contour même de leur étreinte. L'ombre venait du ciel. Elle chuchota :

— Maintenant, enseignez-moi comment on dit : « Je vous aime », en russe.

Frappé de gratitude, il l'attira de nouveau contre lui, la serra, la berça, couvrant de baisers toute l'étendue, proche et fraîche, de son visage. Et, tandis qu'il la caressait ainsi, elle chantonnait d'une voix boudeuse, enfantine :

— Vous êtes drôle !... Moi, je ne peux pas vivre sans vous !... Vous en avez mis du temps à vous en apercevoir !...

Soudain, il demanda :

— Quelqu'un vous a-t-il déjà embrassée ?

— Oui. Mais, par jeu, ou par surprise. Et je me fâchais.

Il voulut croire, de toutes ses forces, qu'elle était sincère.

Pourtant, un peu d'inquiétude se mêlait à sa joie. Elle le remarqua et prononça avec un accent de plainte :

— Je vous jure que c'est vrai, Boris.

Il ne la quittait pas des yeux et gardait le silence. Au bout d'un moment, il rebroussa de la main la mèche de cheveux, toute raidie de pommade, qui lui barrait le front, aspira une grosse bouffée d'air et dit avec gravité :

— Je réussirai la dynamo sans collecteur... Pour vous, pour vous seule, Odile.

Tania tressaillit, referma le carnet, écouta le grondement de l'ascenseur, qui se hissait de palier en palier. « Il n'est pas six heures, Boris m'a prévenue qu'il rentrerait tard. De quoi vais-je m'alarmer ? » L'ascenseur s'immobilisa au quatrième étage. Soulagée, Tania attendit que la maison redevînt silencieuse. Elle avait lu et relu toutes les pages du journal intime, et, cependant, elle ne pouvait se résoudre à se séparer de ce témoignage. Pour la dixième fois, elle rouvrit le carnet, le feuilleta, s'arrêta aux dernières lignes, datées de la veille.

« Demain, j'ai rendez-vous avec elle devant le métro de la porte Maillot, à trois heures et demie. Comme je n'ai pas d'argent, nous ferons simplement une promenade au Bois. Cela vaut mieux ainsi. En plein air, en plein jour, ma tentation de l'embrasser sera moins forte. Sortant d'une liaison charmante et facile avec Gigi, je me découvre tout intimidé devant une vraie jeune fille. Je ne voudrais ni brusquer ni salir le sentiment qui, déjà, nous unit l'un à l'autre. Elle est bien différente de Marguerite. Vive, enjouée, capricieuse, peut-être même exigeante. Je l'aime. Des tenailles me pincent le cœur et personne à qui confier ce tourment. Mon père, ma mère seraient-ils capables de me comprendre ? Ils sont d'une autre époque, d'un autre pays. Peut-être même n'ont-ils pas connu la violence d'un entraînement comparable au mien ? Je le crois sans peine, lorsque je les vois tels qu'ils se présentent aujourd'hui, unis et calmes, préoccupés de questions matérielles. Je suis seul avec ce carnet de quatre sous. Mon âme déborde. J'ai mal et je suis heureux. Où tout cela me mènera-t-il ? »

Les derniers mots pendaient comme une tige brisée. Il sembla à Tania que Boris venait de poser sa tête sur son épaule. Elle l'entendait respirer et geindre dans son cou. Elle murmura : « Quel enfant ! » Puis, songeuse, vaguement inquiète, elle ouvrit l'armoire et glissa le carnet à sa place habituelle, sous le papier qui recouvrait le rayon du haut.

Michel rentra à sept heures et demie. Le dos voûté, la face lourde, il paraissait contrarié. Sur les conseils du gérant, il avait rendu visite au propriétaire, mais ce personnage important l'avait reçu entre deux portes et s'était refusé à lui accorder le moindre délai pour le paiement des termes en retard.

— Que comptes-tu faire ? demanda Tania.

— Je ne sais pas encore. Laisse-moi réfléchir. Au besoin, j'emprunterai de l'argent.

Elle le quitta pour préparer le dîner. Pendant qu'elle travaillait dans la cuisine, Michel dressait la table. Elle l'entendit soupirer en disposant les couverts sur la nappe de toile cirée. Il cria :

— Y aura-t-il du potage ?

— Non.

— Donc, pas de cuillères ?

— Pourquoi veux-tu mettre des cuillères, puisque je te dis qu'il n'y aura pas de potage ?

Tania se reprocha le ton irrité de cette réponse. Mais l'absence de Boris la rendait intolérante. Elle consulta le réveil de la cuisine : huit heures cinq. À cet instant précis, deux coups de sonnette la frappèrent en plein front. Elle se précipita dans le vestibule, ouvrit la porte. Boris était devant elle, pâle, décoiffé, l'œil brillant. Elle recula d'un pas pour le laisser entrer. Il souriait. Il dit :

— Vous n'êtes pas encore à table ? J'ai une faim de loup !

IV

Les Révillat habitaient rue d'Assas, au troisième étage d'un immeuble noirci, solide et cossu. Chaque matin, vers huit heures, avant de se rendre à la Faculté, Boris faisait un crochet pour passer devant la maison. Debout sur le trottoir opposé, il observait la fenêtre d'Odile, dont les volets étaient déjà ouverts. Les rideaux s'écartaient un peu. Derrière la vitre, surgissait la silhouette de la jeune fille, en peignoir rose. Elle souriait, s'étirait, bâillait, se frottait les yeux, et il se réjouissait de ces mines comiques. Puis, elle lui montrait différents objets qui meublaient la pièce, afin qu'il pût mieux évoquer le décor où elle vivait et pensait à lui. Ainsi, d'un jour à l'autre, il apprit à connaître un ours en peluche, une garniture de bureau en cuir, des flacons à facettes, des coussins brodés, une statuette égyptienne et des estampes, qu'elle décrocha du mur pour les lui présenter. À distance, il voyait mal les bibelots qu'elle brandissait dans ses deux mains, mais, par courtoisie, il feignait de les admirer beaucoup et même de les applaudir. Parfois, quelque passant matinal se retournait sur cet étrange garçon, planté au bord de la chaussée, qui riait tout seul, faisait des courbettes ou agitait dans le vide un index menaçant. C'était elle qui lui rappelait l'heure en regardant une montre imaginaire à son poignet nu. Subitement dégrisé, il hochait la tête d'un air malheureux, lançait un baiser, du bout des doigts, en direction de la façade, et s'en allait, les épaules basses, vers la Sorbonne.

Pendant le cours, il lui arrivait de plus en plus souvent d'être distrait. Perdu dans la masse des auditeurs, il se dévouait tout entier à des rêveries personnelles et savoureuses. Il songeait à Odile. Ou bien à la dynamo. Son stylo paresseux traçait, en marge du cahier, des profils féminins et des dessins de montages compliqués. Cotentin, qui était généralement assis à côté de lui, demandait à voix basse :

— Tu ne prends plus de notes ?

— Je ne suis pas en train. Tu me passeras ton cahier. Je recopierai ce soir, à la maison.

Quelquefois, visité par une décision subite, il déchirait une page de son cahier et écrivait une lettre à Odile, pour lui dire qu'il se trouvait dans tel amphithéâtre, qu'il écoutait tel professeur, et qu'il pensait à elle avec émotion. Elle lui avait remis une série d'enveloppes à son adresse, préparées par une amie bienveillante dont M^{me} Révillat

connaissait l'écriture. Ayant exposé à Odile la température actuelle de son tourment, Boris cachetait le pli, le timbraït et se sentait aussitôt plus à l'aise pour entendre les explications du professeur. Son attention devenait même si intense, qu'il éprouvait une douleur au front. Sa plume courait vite sur le papier. Les chiffres se déboîtaient l'un de l'autre. Cotentin grognait :

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu t'emballes !

Le soir, à six heures, Boris rejoignait Odile derrière l'église Saint-Julien-le-Pauvre. Quand il avait un peu d'argent, il l'invitait à prendre le thé, au fond d'un bar paisible et vieillot. Mais, la plupart du temps, il devait se contenter de se promener avec elle dans les rues, ou de l'entraîner dans un square. Assis sur un banc, dans l'obscurité favorable et l'odeur des buis et du gravier humides, il enlaçait la jeune fille et cherchait ses lèvres. De rares becs de gaz éclairaient, çà et là, d'autres couples, soudés dans une lutte silencieuse. Une bruine glaciale descendait du ciel. Odile grelottait contre la poitrine de Boris. Et il disait :

— C'est affreux !... Vous avez froid !... Je suis un misérable !... Mais que faire ?...

Il l'enveloppait dans son manteau. Il soufflait sur ses petites mains raidies. Il enroulait une écharpe autour de ses pieds. Elle se débattait :

— Vous êtes fou ! Vous allez salir votre cache-col !

Quand un passant s'approchait d'eux, elle se redressait, détournait la tête, affectait un maintien correct. À plusieurs reprises, elle crut reconnaître des amis, des parents, parmi les promeneurs. Elle murmurait :

— Ah ! mon Dieu !... Je suis sûre que c'est M. Blévard !... Un ami de papa... Pourvu qu'il ne nous voie pas !... Non... non... fausse alerte...

Émergeant de la frayeur, toute tremblante encore, elle ne blottissait contre Boris, quêtait sa chaleur, palpaït ses bras avec des mains inquiètes. Leurs bouches se collaient l'une sur l'autre, dévorantes, insatiables. Puis, venaient des instants de trêve délicieuse. Elle lui offrait du chocolat et lui demandait des nouvelles de la dynamo.

À sept heures, rompus, insatisfaits, la gorge en feu, ils se levaient du banc et se préparaient à partir. Odile se repoudrait et rectifiait le désordre de ses vêtements. Il la raccompagnait jusqu'à l'angle de la rue d'Assas et de la rue Joseph-Bara. Elle lui disait :

— À demain matin, huit heures. J'ai encore quelque chose de très joli à vous montrer par la fenêtre.

Il la regardait s'éloigner, légère, dansante, à la lueur pauvre des becs de gaz. Deux ou trois fois encore, elle se retournait. Enfin, il la perdait de vue, et une angoisse agréable lui piquait le cœur.

Le retour, en métro, était sinistre. Boris éprouvait dans son corps une courbature triste. Ses genoux tremblaient. Il avait envie de pleurer pour un rien. Après le dîner, il s'enfermait dans sa chambre et travaillait à recopier et à compléter les cours de la journée. Lorsque cette besogne était terminée, il passait au dossier de la dynamo. Une surexcitation malade le maintenait debout, calculant et levant, pendant une grande partie de la nuit.

Un matin, à huit heures, comme il se postait, selon son habitude, devant la fenêtre d'Odile, elle lui fit signe d'entrer dans la maison. Cette invitation lui parut tellement surprenante qu'il crut d'abord qu'elle se moquait de lui. Mais elle multipliait les mimiques explicites derrière la vitre, pointait son index vers le sol, feignait d'appuyer sur un bouton de sonnette. Enfin, elle ouvrit la croisée et cria :

— Venez vite ! Je vous attends dans l'escalier !

Il la retrouva sur le palier du second étage. Vêtue de son seul peignoir rose, elle se jeta sur sa poitrine et tendit les lèvres. Il sentait sur son ventre, sur ses cuisses, la chaleur et la forme de cette peau presque nue. Terrifié par l'imprudence de la jeune fille, il balbutia :

— Vous êtes folle ! Une porte peut s'ouvrir à l'improviste ! Des locataires peuvent nous surprendre ! Vos parents...

— Mes parents dorment encore, répliqua-t-elle d'une voix oppressée. Je ne pouvais plus attendre. J'avais envie de vous voir...

— Retournez vite dans votre chambre.

— Non, non... Je vous jure que tout ira bien...

Elle se plaquait contre lui, frémissait, geignait, comme prête à fondre en larmes.

— Dimanche prochain, reprit-elle, papa et maman sont invités à un bridge, chez les Cotentin. Je prétexterai une migraine pour rester ici. Vous viendrez. Nous serons seuls...

— Mais, Odile... c'est... c'est dangereux... et... enfin... incorrect vis-à-vis de vos parents...

— Ils n'en sauront rien, et cela me fera tellement plaisir !

Elle mendiait son consentement, le cou gonflé, les yeux à demi clos, la bouche plissée dans une moue enfantine. De sa chair proche émanait un parfum si intime, si féminin, qu'il en éprouvait une sorte de malaise. Bouleversé, il coula un regard à droite, à gauche, vers les deux portes du palier, ornées de grosses poignées en cuivre, à double balustre. Il lui sembla que, d'une seconde à l'autre, les battants allaient s'ouvrir avec violence sur un groupe de locataires indignés. Le silence de l'escalier était augural. Un jour lugubre tombait d'une verrière, décorée d'iris jaunes et de nénuphars mauves. Il murmura :

— C'est bien, Odile. Je viendrai.

Elle se haussa sur la pointe des pieds et lui enlaça le cou de ses bras minces et frais.

— Partez, partez ! gémit-il.

Au rez-de-chaussée, des pas retentirent et la porte de l'ascenseur grinça. Odile bondit en arrière et cria gaiement :

— À ce soir, six heures !

Tandis qu'elle montait les marches, il écoutait, le cœur serré, le bruit de ses petites mules qui claquaient contre ses talons nus.

Le dimanche, à cinq heures, un ascenseur hydraulique, chuintant et sifflant, hissa Boris jusqu'au palier du troisième étage. La porte de l'appartement était entrebâillée. Il poussa le battant, enduit d'un vernis brillant comme du caramel, et franchit le paillason marqué aux initiales F. R. Odile l'attendait dans l'antichambre. Elle chuchota en l'aidant à retirer son manteau :

— Je vous ai guetté par la fenêtre. Tout s'est passé comme je l'avais prévu. J'ai dit à mes parents que j'avais la migraine, et ils sont partis en me couvrant de recommandations. Ils ne rentreront qu'à huit heures.

— Et les domestiques ?

— Ils ont congé.

Il la regardait sans la reconnaître. D'être chez elle, la transformait mystérieusement. Comme pour vaincre la confusion qui la gagnait elle-même, elle dit encore avec hâte :

— Je suis si heureuse !

Et elle se pendit à son cou. Il frémit. Une inquiétude suspecte aiguësait son plaisir. Les lèvres collées à cette bouche douce et active, il ne pouvait s'empêcher de voir, droit devant lui, deux chaises gothiques et une armoire Renaissance aux panneaux sculptés. Une constellation d'assiettes anciennes s'incrustait dans l'étoffe havane des murs. Toute cette entrée parut à Boris encombrée de butin comme la cave d'un avare. Lorsque Odile dénoua son étreinte, il recula d'un pas et heurta une petite table, chargée de porcelaines qui tintèrent, tirées d'un sommeil précieux. Dans le silence creux de la maison, ce seul bruit éclata avec une ampleur terrifiante. Le cœur battant, Boris balbutia :

— Je n'ai rien cassé, au moins ?

— Mais non.

Il voulut la reprendre dans ses bras, mais elle se dégagea lestement :

— Venez dans ma chambre !

Et, le tenant par la main, elle le traîna, rétif et prudent, le long d'un corridor tapissé d'estampes. Chemin faisant, il remarqua une porte ouverte sur la gauche.

— C'est le petit salon, dit Odile. Voulez-vous jeter un coup d'œil ?

— Volontiers !

— Je vous prévienne que je déteste cette pièce. Tout y est si grave, si immobile, si ennuyeux !...

Malgré cet avertissement, Boris pénétra dans le salon et admira de confiance une vaste tapisserie, qui représentait le triomphe d'un empereur romain, des tableaux luisants d'un vernis sévère, des fauteuils plantés sur des pattes torses, quelques guéridons racés et grêles, chargés de jades translucides, de vases fendillés et de tabatières en argent. Tout en sachant que les parents d'Odile étaient des gens aisés, il n'avait pas imaginé que leur intérieur recelât de pareilles richesses. Intimité, il s'approcha d'une petite toile, bariolée de couleurs violentes, et dit :

— C'est joli ! On jurerait un Delacroix ?

— Mais c'est un Delacroix, répliqua Odile en riant.

— Un vrai ?

— Bien sûr !

— Et cette esquisse de paysage ?

— Un Corot. Mais papa n'est pas sûr. À gauche, deux aquarelles de Constantin Guys. Il paraît qu'elles ont de la valeur. Moi, je n'aime pas ça ! Venez ! Venez chez moi ! Ici, la lumière est triste !...

Sans doute éprouvait-elle à le voir subjugué par ce décor vénérable l'impatience d'une fillette que son compagnon de jeu abandonne soudain pour s'intéresser à la conversation des grands. Lui, cependant, touchait d'une main déférente un vase en jade orné de serpents et d'oiseaux.

— Eh bien, reprit-elle. Qu'attendez-vous ? Venez...

Brusquement, il songea : « Si mes parents visitaient cet appartement, ils ne seraient pas surpris. Notre maison, à Moscou, comptait vingt-deux chambres. Nous avons douze domestiques à notre service. Et sûrement, nos meubles valaient ceux-ci. Je crois même que maman possédait, elle aussi, une collection de jades. » Ce souvenir d'une ancienne splendeur, loin de le secourir, aggrava encore son désarroi.

— Je voudrais voir votre salle à manger, dit-il.

— Pourquoi ? Elle n'a rien d'extraordinaire...

— Je présume que si.

Elle poussa une porte :

— Voici la salle à manger.

— Elle est belle, prononça-t-il avec gravité, en embrassant du regard une pièce carrée, à la table de marbre et aux chaises capitonnées de cuir fauve.

— Papa s'assied ici, maman ici, et moi ici...

Il les imagina réunis, tous trois, sous le grand lustre en fer forgé, aux lampes coiffées d'abat-jour en parchemin roussâtre.

— Je m'attendais à tout autre chose, dit-il. Quand je vous évoquais

à l'heure du dîner, je voyais plutôt une pièce confortable, avec des meubles rustiques...

— Papa a horreur des meubles rustiques !

— Il a probablement raison, murmura Boris.

Il pensait à la salle à manger de la rue des Belles-Feuilles, qui était décorée dans le style rustique, et une douce tristesse pénétrait son âme. Mais, déjà, Odile ouvrait une autre porte, au battant masqué par un rideau de velours brun :

— Le bureau de papa.

— C'est ici qu'il travaille ?

— Non. Ceci est son bureau personnel, sa bibliothèque, si vous préférez. Mais, rue de Varenne, il dispose de vastes locaux où il reçoit les clients. Il dit qu'il n'aime pas mêler les affaires et la vie intime. On ne voit plus rien...

Elle alluma une lampe posée sur une étagère, et des rangées de livres surgirent de la pénombre, comme une palissade aux piquets serrés. Une chaude ordonnance régnait dans ce cabinet exigu, encombré de fauteuils en cuir, de cendriers sur tige et de guéridons chargés de bouquins et de bibelots. Sur la table, longue et large, s'alignaient de nombreuses photographies dans des cadres à support.

— Voici maman, dit Odile, en désignant le portrait d'une dame maigre à l'air mécontent.

Boris frissonna, comme si la mère d'Odile fût subitement entrée dans la pièce. Campée dans un cadre de bois doré, cette personne, au front bas et au regard d'anthracite, lui demandait des comptes.

— Vous ne lui ressemblez pas, dit-il.

— Non, je ressemble plutôt à papa, avoua-t-elle avec un accent d'orgueil. Tenez, le voici, papa. Mais c'est une photo qui date de vingt ans. Il ne porte plus la moustache. Et il a grossi. Tout à côté, c'est moi, en première communiant !

Il prit la photographie et examina attentivement cette gamine aux joues pleines, à la bouche sérieuse, qui promettait de devenir Odile. Un trouble mystérieux naissait en lui à la vue de ce voile, de ces mains jointes et de ce chapelet. N'ayant jamais réfléchi à la religion que pratiquait la jeune fille, il était décontenancé, soudain, à la pensée qu'elle fût catholique.

Il reposa la photographie et s'intéressa au cadre suivant qui enfermaient l'effigie d'un officier, coiffé d'un casque et fumant la pipe. Une croix de guerre, au ruban jauni, était fixée en marge de l'épreuve.

— Mon oncle Marcel, dit Odile. Tué en 1917. Papa l'aimait beaucoup.

Boris fit connaissance encore d'un vieux monsieur barbu, en uniforme d'académicien, qui était le grand-père d'Odile, d'une tante d'Odile, qui venait d'entrer dans les ordres, d'un prêtre, ami de la

maison, et d'un ancêtre au bec d'aigle, qui avait été sénateur sous le second Empire, et qui se tenait, infatigablement, la main gauche appuyée sur un livre et la main droite glissée entre deux boutons du gilet. Ainsi, derrière Odile, que Boris avait toujours considérée isolément, se déployait soudain un panorama familial aux figures indéniables. Grâce à ces quelques photographies, et à toutes celles qui, probablement, dormaient encore dans les tiroirs, elle devenait la partie d'un tout, l'aboutissement d'une lignée, bref la fille de M. et M^{me} Révillat. Pour rompre un silence angoissant, il demanda :

— Y a-t-il longtemps que vous habitez cette maison ?

— J'y suis née, dit-elle. Et papa y est né. C'est grand-père qui l'a fait construire.

Déraciné, privé de tradition, il demeurait tout surpris devant cette demoiselle qui continuait à vivre dans le logis on elle avait vu le jour. Malgré les remontrances de sa raison, il lui paraissait difficile d'admettre qu'Odile avait joué à cache-cache derrière les dossiers de ces fauteuils, qu'elle avait appris à lire dans les pages de ces livres. Il la regardait, debout dans l'éclairage cru de la lampe, avec son visage candide et sa robe vert d'eau, et il la devinait, non plus telle qu'il l'avait connue dans la rue, dans les cafés, dans les squares propices – une jeune fille libre, indifférente à tout ce qui n'était pas lui – mais profondément engagée dans un milieu, dans un groupe, nourrie de mille sucs français, enroulée dans des liens de famille complexes et solides.

— Vous avez de la chance, dit-il. Grandir dans sa maison natale, dans son pays natal, qu'y a-t-il de plus naturel et de plus exaltant à la fois ?

Il voulut développer sa pensée, mais y renonça, aussitôt, comme pris de scrupules. On eût dit que le vent venait de tourner une page dans sa tête. N'y avait-il pas de secrètes délices dans la solitude, l'inadaptation, le malheur poétique de l'émigré ? L'instabilité du monde actuel ne faisait-elle pas que certains exilés se trouvaient heureux d'être légalement les citoyens de nulle part ? Combien de proscrits, mis au pied du mur, eussent refusé d'échanger cet étrange affranchissement de tout leur être – si pénible à supporter au début – contre la permission de rentrer chez eux ? Il réfléchit un moment et articula d'une voix rêveuse :

— Tant de choses nous séparent, qui sont indépendantes de notre volonté !...

— Rien ne nous sépare, dit-elle farouchement. C'est vous qui essayez d'inventer des différences, des obstacles ! Maintenant que vous avez visité le domaine de mes parents, vous allez visiter le mien. Je vous assure que c'est plus sympathique...

Dans la chambre d'Odile, tendue d'un papier crème à ramages

blancs, il reconnut avec amitié, certains objets qu'elle lui avait montrés par la fenêtre. Le lit était drapé d'une étoffe soyeuse et mordorée. Une tribu de cactus nains s'alignait sur une tablette. Devant la coiffeuse à trois glaces, trônait un abondant bouquet de roses, dans un vase de cristal aux flancs ouvragés. Boris songea qu'il n'avait jamais offert de fleurs à Odile. D'où venaient celles-ci ? Elle alluma la lampe de chevet, tira les rideaux. Ils furent seuls soudain, séparés du monde des autres, comme jamais encore ils ne l'avaient été. Boris écoutait rouler les autos dans la rue d'Assas. Un timide parfum de poudre de riz et d'encaustique tapissait sa tête, à l'intérieur.

— Ne restez pas debout, dit-elle d'une voix étranglée.

Il ne paraissait pas l'entendre. Alors, elle posa ses deux mains sur les épaules de Boris. Leurs regards se croisèrent. Odile demanda :

— Qu'avez-vous, Boris ? Je vous trouve bizarre... N'êtes-vous pas heureux, chez moi, près de moi ?...

Au lieu de répondre, il l'étreignit avec force et couvrit ses joues, ses cheveux, ses lèvres, de baisers impatients. Mais il ne goûtait plus à l'embrasser le même plaisir que naguère. Son amour était comme dépaycé dans un cadre nouveau. Nulle part encore, il ne s'était senti aussi typiquement étranger que dans cette demeure solennelle. Les meubles, les bibelots, les photographies, les rideaux, tout était contre lui. Une porte claqua. Il tressaillit, privé de cœur, les jarrets coupés.

— C'est à l'étage au-dessus, souffla Odile.

Pourtant, elle-même semblait inquiète. Ses paupières battaient. Elle inclina la tête, comme pour écouter encore.

— Vraiment, c'est une folie ! marmonna Boris. Je n'aurais pas dû accepter...

— Je voulais que vous sachiez tout de moi, répliqua-t-elle avec tendresse. Où j'habite, comment je vis, et quel est le visage de mes parents. Est-ce que je vous plais, en famille ?

Il n'eut pas le courage de la décevoir, et dit :

— Beaucoup.

Elle revint s'appuyer contre lui, mais légèrement, sans passion, comme une enfant sage. Visiblement, elle aussi se sentait tenue à une certaine réserve, en ce lieu où la domination des parents était perceptible dans la qualité même de l'air qu'on respirait. Peut-être regrettait-elle inconsciemment d'avoir attiré chez elle ce garçon qui ne leur avait pas été présenté ? Ils demeurèrent longtemps l'un près de l'autre, engourdis de respect et d'ennui, se caressant un peu, échangeant des paroles banales. Puis, elle l'entraîna dans la cuisine pour préparer du thé. Sans doute sa mère lui avait-elle appris qu'une jeune fille convenable devait abreuver ses invités, coûte que coûte, entre cinq heures et sept heures de l'après-midi. Tandis qu'elle versait l'eau dans la bouilloire, jetait une pincée de thé dans la théière,

disposait les tasses sur un plateau, il la contemplait avec reconnaissance. Ces gestes ménagers introduisaient une notion de pauvreté estimable dans l'idée qu'il se faisait d'elle. Soudain, elle redevenait proche de lui, accessible, compréhensible, à cause des casseroles qui l'entouraient, de la table en bois blanc et du fourneau à gaz. Quelque chose était arrivé, qui leur donnait le droit de s'aimer sans honte, aux yeux de tous. Comme délivré d'un enchantement pénible, il lui saisit les poignets et la ploya tout entière sous le poids de sa bouche. Une force folle courait dans ses muscles. Ses mains maladroites pétrissaient le col de la robe, cherchaient la place des boutons. Et elle se laissait faire, moite, tremblante, heureuse d'être malmenée par ces doigts durs et ces lèvres buveuses. Une bretelle craqua. Boris reçut dans son regard la forme d'un sein pâle et rond, inconnu, à la pointe rose dressée. Une odeur de peau et de cheveux lui combla les narines. Il fit un pas en arrière. Subitement, il venait de penser à Gigi, si généreuse de sa personne. Une impression de déshonneur se mêlait à son plaisir. Il eut peur de son pouvoir sur cette jeune fille décoiffée, à demi nue par le haut, qui le considérait avec des yeux ivres. Il devinait, il sentait qu'il ne saurait plus résister à la tentation de la jeter sur le lit. Du fond de sa gorge, un cri monta, rauque plaintif :

— Non, Odile, chérie !... Ce n'est pas possible !... Je vous aime trop !... Il faut, croyez-moi, il faut que je parte !...

L'eau chantait dans la bouilloire. Les casseroles étaient attentives. Odile reboutonnait sa robe. Une grimace d'enfant dédaignée rapetissa sa bouche. Ses prunelles glissèrent dans l'angle de ses paupières, aux cils frangés de larmes. Elle balbutia :

— Oh ! Boris... Pourquoi ?

Incapable de dominer son trouble, il saisit Odile par les épaules, l'embrassa rageusement, la repoussa, et s'éloigna à grandes enjambées dans le couloir.

Dans la rue, l'air vif et le mouvement lui rendirent sa lucidité. Il marcha jusqu'à la gare Montparnasse et entra dans un bistrot pour téléphoner à Odile. La sonnerie retentit huit fois avant que la jeune fille consentît à répondre. Enfin, il reçut dans son oreille la chère voix étouffée, déformée par les larmes :

— C'est vous, Boris ?... Oui, je suis seule... Très malheureuse... Je ne sais plus que penser... Nous avons encore une heure devant nous... Pourquoi êtes-vous parti ?...

— Il le fallait, ma chérie, dit-il avec ferveur. J'étais sur le point de perdre la tête. Vous êtes une jeune fille. Un honnête homme n'a pas le droit d'abuser d'une jeune fille. Je veux être un honnête homme devant vous. Je veux vous respecter. C'est bête, mais c'est comme ça.

Vous étiez en danger. Notre amour était en danger. Vous me comprenez, Odile ?

Il se tut, le cœur gonflé, et attendit la réponse. Elle vint de loin, à travers une rumeur de houle et de brise :

— Je comprends tout. Mais le danger dont vous me parlez ne m'effraie pas.

— Parce que vous raisonnez comme une enfant. Parce que vous ne savez rien.

— Je sais que je vous aime. Et je ferai tout ce qu'il faut pour vous rendre heureux.

Il se sentit défaillir au son de ces paroles décisives. La cabine téléphonique fleurait le parfum chaud et le cigare éteint. Par la vitre du réduit, Boris voyait un monsieur qui déambulait d'un air impatient en attendant son tour.

— Nous reparlerons de tout cela, ma chérie, dit-il. Mais je ne changerai pas d'avis. Ce serait indigne de moi. Je...

Il hésita un moment et acheva sa phrase dans un souffle :

— Je ne suis pas moderne.

— Que dites-vous ?

— Rien... rien... Quand vous reverrai-je ?

— Demain, je suis prise toute la journée. Je sors avec maman...

— Alors, après-demain, derrière Saint-Julien-le-Pauvre ?

— Oui.

Le monsieur toqua du doigt au carreau. Boris lui lança un regard furibond et se pencha davantage sur l'appareil :

— Je ne veux pas que vous soyez triste, Odile. Tout s'arrangera. Où êtes-vous, en ce moment ? Où se trouve le téléphone ?

— Sur le bureau de papa. À côté de la photographie d'oncle Marcel. Vous me voyez ?

— Très bien.

— J'ai les yeux rouges, j'ai pleuré...

Il bredouilla :

— Ma chérie...

Sa voix flanchait. Il demanda encore :

— Comment dit-on arbre, en russe ?

— *Dérévo*.

Il tenta de rire :

— Dix sur dix. Oh ! Odile, merci d'être telle que vous êtes. Si Dieu m'offrait de créer une femme à mon goût, je lui répondrais : « Ce n'est pas la peine. Elle existe déjà. Elle se nomme Odile. »

Il y eut un silence. Il l'écoutait respirer contre sa joue. Il murmura :

— C'est bon.

— Oui, c'est bon. Je crois que je vais m'évanouir tellement c'est bon ! Que faites-vous, ce soir ?

— Je travaille à la dynamo. Dans deux ou trois jours, je verrai Machécourt pour lui montrer mes calculs.

— Ne travaillez pas trop tard, mon chéri. Vous vous fatiguez tant ! Je pose ma main sur votre front. Je vous embrasse.

Il crut l'entendre pleurer. Il s'écria :

— Odile ! Odile !

Le monsieur colla son nez à la vitre. Boris lui tourna le dos.

— Je voulais vous proposer quelque chose, reprit la voix d'Odile. Ne refusez pas. Il le faut. Voici : désormais nous nous tutoierons...

Suffoqué par un flot de douceur, il prononça faiblement :

— Je le souhaitais depuis longtemps, Odile.

— On essaie, dès maintenant ?

— Si tu veux.

— Je t'aime.

— Je t'aime.

Une pause suivit. L'un et l'autre prenaient leur temps, comme pour savourer profondément, jalousement, les délices des paroles échangées. Il parut à Boris que le cœur infime de la création battait contre son oreille. Il chuchota :

— Tu es toujours là ?

— Oui.

— Je ne t'entendais plus.

— C'est que je retiens mon souffle. Demain matin, tu passeras devant la maison. Tu me feras signe, et moi.

Elle s'arrêta au milieu de la phrase.

— Qu'as-tu ? demanda Boris.

— J'entends l'ascenseur. Mes parents ! Déjà ! Je ne les attendais pas si tôt ! Oh ! Boris, il faut que je raccroche ! Vite, vite, au revoir, mon amour !

Il balbutia « Au revoir », reçut contre son tympan le bruit timide d'un baiser, accompagné par le choc de l'appareil déposé sur sa fourche. Un affreux silence l'entoura soudain. Il était seul dans sa prison de verre. Il ouvrit la porte.

— Pas trop tôt, grogna le monsieur, qui piétinait devant la cabine.

Boris s'approcha du comptoir et commanda un demi de bière. Il lui semblait qu'il était accoudé sur un nuage et que des étoiles brillaient autour de son front.

V

Tassé au creux d'un fauteuil, la tête rentrée dans les épaules, les sourcils froncés, Machécourt inclinait son nez long et osseux sur un paquet de feuilles manuscrites. La lumière du jour, passant à travers les vitraux verts et jaunes de la fenêtre, donnait à ses mains, posées inertes sur le bureau, un aspect parcheminé et grenu. Le tuyau d'une pipe mal allumée sifflait discrètement entre ses lèvres. Il tourna une page et poussa un soupir fatigué. Les poils de sa moustache bougèrent comme les pattes d'un insecte.

— Alors ? Qu'en pensez-vous ? demanda Boris en se levant de sa chaise.

Machécourt clappa de la langue :

— Que voulez-vous que je vous dise, mon petit Boris ? À première vue, ce n'est pas idiot. Non, ce n'est pas idiot. Vos calculs se tiennent. Seulement, voilà, moi, votre truc, je n'y crois guère.

— Pourquoi ?

— Je ne saurais pas vous l'expliquer. Une intuition. Bien sûr, n'étant qu'un professeur de lycée, je ne me suis pas spécialisé dans les problèmes d'électrotechnique. Mais tout de même... Bien des gens ont essayé avant vous de transformer directement l'énergie mécanique en courant continu. Tous ont échoué...

— Ce n'est pas une raison pour que j'échoue à mon tour, dit Boris avec brusquerie.

Le dépit, la colère, pâlissaient son visage, aux traits tirés par l'insomnie. Machécourt devina que ce garçon agressif traversait une crise. « Il travaille trop, songea-t-il. J'étais comme lui autrefois. » Il murmura :

— Je ne voudrais pas vous décourager, mon petit.

Boris eut un haut-le-corps :

— Me décourager ? Personne ne peut me décourager.

La violence de sa conviction éclatait dans ses yeux. Il fourra ses mains dans les poches de son veston et poursuivit d'une voix mordante :

— Résumons-nous. Ma démonstration vous paraît-elle fausse ?

— Non.

— Vous avez vu, d'après mon étude, que je comptais noyer le conducteur de liaison dans la masse. Le conducteur, étant placé sous écran magnétique, se trouvera bien soustrait à l'action du champ ?

— Évidemment.

— Si un autre conducteur est disposé parallèlement au champ, il ne sera le siège d'aucun phénomène d'induction ?

— C'est incontestable.

— Donc, ma dynamo sans collecteur doit fonctionner.

Machécourt se gratta la nuque et avança une lippe prudente :

— Oui... Oui... Je sais bien... Mais, entre la théorie et la pratique, l'abîme est immense. Méfiez-vous des généralisations hâtives. À un certain stade de la connaissance, l'erreur et la vérité voisineront toujours, se superposeront même partiellement... Votre dynamo sans collecteur est d'une conception ingénieuse. Mais avez-vous seulement songé aux difficultés mécaniques ? Le moindre décentrage de l'induit donnera naissance à une force qui fera fléchir votre axe en bronze et coïncera la machine.

— J'ai calculé très exactement l'effort de flexion auquel sera soumis mon axe pour un décentrage donné. Les dimensions de l'axe sont telles, que la flèche qu'il pourrait présenter sera certainement inférieure à l'entrefer. Donc, de ce côté-là, je suis paré.

Un sourire fugitif effleura le visage de Machécourt et s'évanouit, tel le rayon d'un projecteur. La fougue juvénile de Boris lui paraissait tout ensemble absurde et réconfortante. Dans les paroles comme dans les silences de ce garçon, il percevait le frémissement d'une intelligence aux aguets, impatiente et saine ; et, derrière cette intelligence, il y avait, sans contredit, une sensibilité exacerbée, presque féminine, prête à servir toute grande cause qui fût digne d'un sacrifice absolu.

— Vous voulez construire un modèle ? demanda Machécourt, avec une intonation affectueuse.

— Oui.

— Cela coûtera cher.

— Pas tant que ça. J'ai parlé, ce matin même, à un de mes amis : Cotentin. Je l'ai intéressé aux futurs bénéfices de l'affaire. En échange, il s'est engagé à m'avancer l'argent nécessaire pour l'achat de la ferraille, du bronze et du fil.

— Et qui se chargera de façonner les pièces ?

— Le contremaître du Laboratoire de Méca-phy, à la Sorbonne. Il m'a promis de travailler pour moi à ses heures creuses, moyennant une très petite rétribution. Quant au bobinage, je l'exécuterai moi-même, à la maison.

— Une sale besogne, je vous préviens.

— Je m'en doute, dit Boris. Mais cela m'est égal. Il faut que cet appareil soit construit et fonctionne. Je crèverai à la tâche, mais je réussirai.

Il avait pris un air énigmatique et farouche. Sous ses sourcils

noûés, brillait un regard de défi. Machécourt eut l'intuition que Boris se trouvait dominé par une préoccupation secrète, étrangère à la dynamo sans collecteur. Croisant les mains sur son ventre, il demanda :

— Ne feriez-vous pas mieux d'approfondir votre étude au lieu de songer à la réaliser d'emblée ? Vous avez bien le temps...

— Non, monsieur Machécourt, grommela Boris. Je n'ai pas le temps...

— Et pourquoi, grands d'eux ? À votre âge...

Boris tressaillit, lança à Machécourt un coup d'œil méfiant, et dit très vite :

— Je ne peux pas vous expliquer. Cet appareil est, pour moi, d'une importance capitale. Je mise tout mon avenir sur lui. Et c'est maintenant, maintenant que je veux le faire. Si mon invention aboutit, je prendrai un brevet, et ce sera la fortune.

Machécourt rangea les papiers dans leur chemise en carton vert :

— Dans combien de temps croyez-vous que votre modèle pourrait être prêt ?

— Je compte une semaine pour préparer le dessin des places. Le façonnage exigera bien trois semaines ou un mois environ ; le bobinage, une semaine. En tout état de cause, il faut que l'expérience ait lieu avant les examens de licence. À ce sujet, je voulais même vous demander un service. Pour essayer mon appareil en dynamo, j'aurais besoin d'un moteur de 1/4 de cheval ; et, pour l'essayer en un moteur, d'une source de courant continu, par exemple d'une batterie d'accus. Ne pourrions-nous tenter l'épreuve au laboratoire du lycée, un dimanche matin ? Ils ont tout le nécessaire, là-bas.

— Volontiers, dit Machécourt, je m'arrangerai. Mais laissez-moi vos calculs. J'aimerais les revoir à tête reposée.

Il y eut un silence. Et, soudain, Boris, faisant un pas vers le bureau, prononça d'une voix angoissée :

— Sincèrement... À votre avis... Combien de chances ?...

— Cinquante contre cinquante, répliqua Machécourt.

— Cela me suffit, murmura Boris.

Un sourire l'illumina jusqu'au fond de ses prunelles et il dit encore :

— Moi, j'ai confiance.

Quelqu'un frappa à la porte.

— Entre, dit Machécourt.

C'était Marguerite ; elle apportait une bouteille d'apéritif et des verres, sur un plateau.

— Excellente idée ! s'écria Machécourt. Nous allons boire à la réussite d'un grand projet.

— Quel projet ? demanda la jeune fille.

— Je te raconterai ça plus tard.

Boris observait Marguerite qui versait le porto. Ce geste lui allait bien. Elle semblait née pour servir, contempler et se taire. Sa figure terne, aux sourcils touffus, au regard patient, vivait à petit feu, prenait peu de place.

— On ne vous voit plus guère, dit-elle en tendant à Boris un verre plein d'alcool doré.

— Les études soupira Boris. J'ai beaucoup à faire...

— Vous savez que nous avons loué un tennis couvert, avec mes amis. Si vous voulez vous dégourdir, le samedi, en fin de journée...

— Merci. Mais ne comptez pas trop sur moi. Je vous assure que je suis débordé...

Il eut l'impression qu'elle ne croyait pas un mot de ses excuses. L'amour qu'il portait à Odile devait se lire, en signes évidents, sur son visage. Quoi qu'il fit pour cacher ses sentiments, cette passion radieuse sortait de lui par tous les pores de la peau. Il en était à la fois confus et fier, comme d'un vêtement trop neuf, comme d'un parfum trop violent.

— À la santé de la dynamo sans collecteur ! dit Machécourt.

Ils trinquèrent. Boris sentait le regard de Marguerite attaché à son front, à ses mains. Il eût souhaité pouvoir lui adresser des paroles aimables. Mais son esprit était ailleurs. Le verre à demi plein tremblait entre ses doigts. Il le posa sur le bureau.

— M'autorisez-vous à vous téléphoner dans deux jours, pour avoir vos conclusions ? demanda-t-il à Machécourt.

— Si vous voulez. Mais vous n'êtes pas pressé de partir ? Asseyez-vous donc !

— Non, non, excusez-moi, dit Boris. Je ne peux pas rester. J'ai un rendez-vous.

Il regarda la porte. Une teinte rose colora les joues de Marguerite. Deux étoiles mouillées brillèrent dans ses yeux.

— Il faut vraiment que je m'en aille, dit Boris.

Lorsque Boris fut parti, Machécourt rouvrit le dossier de la dynamo. Marguerite se pencha sur son épaule et demanda :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un projet d'invention.

— Réalisable ?

— Je l'espère, mais j'en doute, dit Machécourt en rallumant sa pipe.

La fumée âcre fit tousser la jeune fille. Des larmes lui vinrent aux paupières.

— Il a l'air d'y tenir beaucoup, dit-elle.

— C'est bien ce qui m'inquiète.

— Tu devrais l'empêcher de tenter cette expérience, si elle n'a aucune chance d'aboutir.

— Pourquoi ? marmonna Machécourt. Il est bon qu'un jeune homme se casse la figure dans un premier essai. Quiconque n'a jamais échoué ne réussira jamais. Il faut ça. La lutte. Le risque. La déception. Même si sa dynamo sans collecteur est une utopie, il n'aura pas perdu son temps à en étudier le principe. Toutes les erreurs sont nécessaires. Suivre de fausses routes nous apprend à marcher... Tu le connais... C'est un nerveux, un emballé...

— Oui, oui, dit-elle sur un ton assourdi.

Elle s'approcha de la fenêtre et colla son front contre les vitraux.

— Dieu sait que j'en ai vu défiler des jeunes gens, depuis que j'exerce le métier de professeur, reprit Machécourt. Eh bien, explique-le comme tu voudras, Boris est le seul qui m'ait accroché vraiment.

— Parce que c'est un étranger, peut-être ? Il t'intrigue...

— Boris n'est pas un étranger. Peu à peu, il s'est imprégné de notre culture. À son insu même, il est devenu un des nôtres.

Elle donna une chiquenaude à la vitre et murmura avec une feinte désinvolture :

— Tu le trouves intelligent ?

— Bien sûr. Mais volontaire aussi, résistant, coriace. Une vie intérieure sous pression. J'aime ça, chez un garçon de son âge. Et puis, il m'est agréable de constater qu'il ne m'oublie pas, qu'il me sait gré de mon enseignement, qu'il me demande conseil dans les moments difficiles. Tous mes anciens élèves me tournent le dos, dès qu'ils ont passé leur bachot. Lui seul a de la reconnaissance. Je regrette qu'il ne vienne pas plus souvent...

— Moi aussi, je le regrette, dit Marguerite. Autrefois, il se plaisait bien parmi nous. Sans doute a-t-il trouvé d'autres amis.

Elle parlait d'une voix unie. Les différentes images de Boris, cueillies au cours d'une longue suite d'années, se superposaient comme des claques dans son esprit. Elle le revoyait, enfant, dans la tonnelle du tennis, la raquette à la main, le col ouvert, et, plus tard, essayant de danser avec elle, au son d'un phonographe nasillard, et, récemment encore, discutant de littérature avec le frère d'une de ses amies. Chaque souvenir réveillé en faisait lever d'autres. Une angoisse pesait sur son cœur.

— S'il avait raison, ce serait... ce serait formidable ! grommela Machécourt. Fournir du courant continu à partir de l'énergie mécanique... sans le secours d'un collecteur... Non... Il y a sûrement quelque chose qui cloche... Ou alors, je suis un âne bâté !

Elle regarda son père. Les dix doigts enfoncés dans sa chevelure grise et hirsute, la pipe au bec, la moustache jaunie, il relisait le texte à mi-voix :

— « Les conducteurs actifs seront disposés selon les rayons du cylindre... » ça, d'accord... « Les inducteurs seront deux disques, placés au bout du cylindre... » Vu !...

La cravate de Machécourt était mal nouée. Des bribes de tabac souillaient les revers de son veston. Sa table de travail était encombrée de carnets qu'il avait confectionnés lui-même, et où il recopiait, à ses heures perdues, les passages essentiels des discours de Saint-Just, de Robespierre et de Danton. Car ce pacifiste admirait la révolution française. À plusieurs reprises, Boris le lui avait reproché. Marguerite sourit en évoquant le temps de ces disputes amicales.

— Papa, dit-elle. Il faudra que tu me donnes ce veston. Il est couvert de taches.

— Ah ! bougonna Machécourt, je ne l'avais pas remarqué.

— Et ta cravate ? reprit Marguerite.

— Qu'est-ce qu'elle a, ma cravate ?

— Je t'en ai préparé trois, fraîchement repassées ; et tu as choisi celle-ci, qui ressemble à une ficelle. Boris doit se faire une drôle d'idée de toi.

— Il se fout de mes cravates, Boris, dit Machécourt. Et il a raison.

Elle voulut parler encore, mais se retint, devinant qu'il ne pouvait plus l'entendre. Plongé dans sa passion des chiffres, il oubliait l'existence du monde en général et de sa fille en particulier. La lumière, la viscosité, l'élasticité, la cohésion, la densité, l'électricité, l'affinité, le mouvement, se résumaient pour lui en vertigineuses intégrales. Entouré d'un réseau d'équations compliquées, il renonçait à la réalité au profit de l'abstraction. Il était heureux.

Elle sortit du bureau sur la pointe des pieds. Derrière la porte, elle écouta encore son père qui grondait à mi-voix :

— Vu... D'accord... Ah ! mais non !...

Il donna un coup de poing sur la table. Elle tressaillit. Un sanglot qu'elle n'avait su ni prévoir ni étouffer, lui déchira la gorge. Elle baissa la tête et cacha son visage dans ses mains.

Tout en marchant à côté d'Odile, dans la rue sombre, Boris parlait avec animation :

— Vous comprenez, ma chérie, Machécourt est un homme méticuleux...

— Je ne comprendrai rien, tant que tu ne t'habitueras pas à me tutoyer, dit-elle.

— C'est vrai. J'oubliais. Tu comprends, ma chérie, mon invention lui paraît tellement extraordinaire qu'il n'ose pas y croire. Mais il a été obligé de convenir que mes déductions et mes calculs étaient irréfutables. Et ça, c'est énorme !

— N'as-tu pas été imprudent en lui révélant le principe de ta

découverte ? murmura-t-elle en levant vers lui un visage nocturne, à la peau étrangement bleutée, aux lèvres presque noires.

— Tu ne voudrais tout de même pas que je me méfie de Machécourt ?

— Pourquoi pas ?

— Parce que Machécourt est un type formidable, un as, un saint laïque. Il se ferait hacher sur place, plutôt que de commettre une indiscretion. Avant mon départ, il a voulu trinquer avec moi à la réussite de la dynamo sans collecteur.

— Sa fille était là ? demanda Odile d'une petite voix neutre.

— Oui. Je crois qu'elle est un peu fâchée contre moi parce que je la délaisse...

— Pourquoi la délaisses-tu ?

Il éclata d'un rire franc et niais :

— Parce que je t'aime, parce tu m'accapares, parce que je ne conçois pas de passer mes rares moments de liberté autrement qu'en ta compagnie.

— Si je suis trop encombrante, tu n'as qu'à le dire.

Il fut directement flatté par ce témoignage de jalousie et répliqua gaiement :

— Marguerite est une bonne camarade. Sans plus. Si tu la connaissais...

— Je ne tiens pas à la connaître.

— Tu la connaîtras tout de même. Plus tard. Quand nous n'aurons plus besoin de nous cacher.

— Que veux-tu dire ?

— C'est mon secret.

Il lui serra le bras, si violemment qu'elle se plaignit un peu et balança la tête.

— Ne sois pas inquiète, reprit-il. Mon âme est pleine de toi. Cette invention à laquelle je travaille, je voudrais qu'elle fût, pour toi, une preuve d'amour...

Elle lui sourit de la bouche et des yeux, pâle, ressuscitée, vaguement inquiète encore :

— J'aime quand tu me tutoies, en me serrant le bras, très fort. Il me semble que je suis un morceau de beurre, que je vais fondre. Déjà, au téléphone, je me sentais défaillir. Est-ce que tu reviendras à la maison, si je m'arrangeais pour y rester seule, dimanche prochain ?

— Non, Odile.

— Pourquoi ? C'était si bon !...

Il lui posa la main sur la nuque et prononça tendrement :

— Petite fille, petite fille folle !... Il faut que j'aie de la raison pour deux. Tu ne te rends pas compte du supplice que tu m'infliges !...

— Moi ?

Elle s'était arrêtée de marcher et le dévisageait, mi-coquette, mi-effrayée, les lèvres entrouvertes sur un souffle bref. De l'autre côté de la rue, un immeuble les considérait de ses hautes fenêtres allumées.

— Tous ces gens qui sont chez eux, dit Boris, qui s'aiment chez eux, qui ont une chambre à coucher, une salle à manger !... Et nous... Ah ! cela fait mal ! J'ai dix francs en poche. Entrons dans un café. N'importe lequel.

— Il y aura du monde, dit-elle. On ne pourra pas s'embrasser.

— J'ai moins besoin de t'embrasser que de te parler.

— C'est nouveau, ça !

— Oui, c'est nouveau, dit-il d'une voix différente, si grave et si résolue qu'elle s'en alarma :

— Quoi ? Qu'y a-t-il encore ?

— Rien de terrible. Au contraire...

Il l'entraînait vers un petit bistrot aux vitres huilées de lumière jaune. Quand ils se furent assis, dans un recoin de la salle, et que le garçon leur eut servi un bock et une grenadine, Odile demanda :

— Parleras-tu, maintenant ?

Elle le vit respirer avidement et, tout à coup, sourire. Et, sans cesser de sourire, il la regardait comme personne ne l'avait fait encore, jusqu'au fond des prunelles, jusqu'au fond de l'âme. Enfin, il dit :

— J'ai beaucoup réfléchi, Odile, depuis avant-hier. Je t'aime trop pour me contenter de ces rencontres clandestines. Et je te respecte trop pour t'imposer un avenir qui serait indigne de toi. Si nous continuons, un jour ou l'autre tu deviendras ma maîtresse...

Elle rougit, le toisa de ses yeux brillants et chuchota, sans presque desserrer les lèvres :

— Eh bien ? Et après ?...

— Je ne veux pas que tu sois ma maîtresse, dit-il avec effort. Je veux que tu sois ma femme.

Elle frémit et répéta humblement :

— Ta femme ?

— Oui, ma femme, reprit Boris. C'est la seule solution honnête. Bien sûr, je n'ai pas encore de situation. Mais, si mon invention réussit, demain je serai riche. Et, si elle rate, dans un an, en sortant de l'École Supérieure d'Électricité, je trouverai une place d'ingénieur par l'intermédiaire de l'Association des Anciens Élèves. Je ne veux rien devoir à tes parents. Je refuserai la dot que ton père pourrait te constituer. Je ferai ton bonheur moi-même, à force de travail, de patience, d'amour...

Elle lui adressa un regard craintif et mouillé de larmes.

— Tu veux bien ? dit-il, subitement pénétré par l'angoisse.

Elle balbutia :

— Oh !... Boris... Je ne m'attendais pas... Je ne sais plus...

Certainement, moi, je veux bien... Mais je ne suis pas majeure... Mes parents...

— Quoi, tes parents ?

— Ils se font des idées, comme tous les parents...

— Tu leur expliqueras que nous nous aimons, que nous ne pouvons plus vivre l'un sans l'autre. Ils comprendront.

— Oui... Peut-être...

— Au besoin, j'irai les voir...

Elle eut un mouvement de recul et dit très vite :

— Non. Tu les surprendrais. Il ne faut pas brusquer les choses. Laisse-moi faire. Je les préparerai peu à peu à cette décision...

Le visage de Boris s'assombrit. Il grommela :

— Tu paraiss inquiète. On dirait que ma proposition te fait peur.

— Mais non. Je suis heureuse, Boris, je suis fière de ton choix. Simplement, je prévois mille difficultés.

— Et moi, je n'en prévois aucune.

Il saisit les mains d'Odile et les porta à ses lèvres :

— Songe au bonheur qui nous attend, ma chérie. Plus de rues, plus de squares, plus de cafés. Un appartement clos de partout. Et nous deux, là-dedans, amoureux et sans honte. Le mari et la femme.

— En as-tu parlé à tes parents ? questionna-t-elle promptement.

— Je ne leur en parlerai que lorsque tu auras obtenu une réponse des tiens. C'est-à-dire très bientôt, j'espère.

— Oui, oui... Très bientôt...

Soudain, elle enlaça le cou de Boris et lui appliqua sur la joue un baiser vif et claquant comme une chiquenaude. Une allégresse nerveuse animait sa figure. Elle s'écria :

— Ce sera merveilleux, Boris ! Tu me laisseras décorer notre logis ? Un intérieur très clair, très gai. Nous le choisirons à mi-chemin entre la maison de mes parents et celle des tiens. Au sixième étage...

Tandis qu'elle parlait, volubile et lumineuse, il imaginait la troublante perfection de cet avenir conjugal. Il voyait un placard, où les vêtements d'Odile pendaient à côté de ses vêtements personnels, une table ronde, servie pour un repas en tête à tête, l'étagère de la salle de bains, vouée simultanément au rasoir et au rouge à lèvres, à la boîte à poudre et au blaireau, la chambre à coucher, enfin, avec son lit à deux places. Sa puissance et sa responsabilité lui semblèrent immenses. Il se sentait fort et calme, omniscient et satisfait.

— Quand comptes-tu mettre tes parents au courant de notre projet ? demanda-t-il.

Elle parut interloquée, plissa le front et dit :

— Il faut voir... Dans quelques jours...

Puis, elle secoua la tête et s'exclama joyeusement :

— Ne t'occupe pas de ça. J'ai mon plan. Êtes-vous heureux,

monsieur mon fiancé ? Moi, je trouve que ce café est charmant. Les consommateurs sont tous sympathiques. Les garçons ont l'air de nous connaître personnellement. Te ferais-tu couper les cheveux en brosse, si je t'en priais ? J'ai toujours rêvé d'un mari qui aurait les cheveux coupés en brosse...

Il riait et la serrait contre lui, étourdi, assourdi, comme si mille grelots se fussent mis à sonner ensemble dans ses oreilles.

Lorsque Boris rentra à la maison, son père et sa mère avaient déjà fini de dîner. Il mangea seul, sur un coin de table, une portion de nouilles tièdes et les restes du bœuf gros sel de midi. Tania, assise en face de lui, reprisait des chaussettes. Elle ne parlait pas, évitait de regarder son fils et soupirait en tirant l'aiguille. Une expression soucieuse était posée sur son visage. À la voir si triste, Boris crut qu'elle avait reçu quelque mauvaise lettre de Serge. Il n'osait pas l'interroger. Il continuait à vivre sur sa lancée d'espoir Odile, l'invention, le mariage, la richesse... De toutes ses forces, il tentait de préserver en lui cette sensation de bonheur aigu. Michel s'était enfermé dans le salon, pour travailler. À travers la porte vitrée, voilée d'un tulle jaunâtre, on l'entendait tousser, marcher, comme un prisonnier impatient. Subitement, Tania releva le front et dit d'une voix blanche :

— Sais-tu ce qui nous arrive ?

Boris tressaillit et balbutia :

— Non.

— L'huissier est venu cet après-midi. Les impôts. Le loyer. C'était fatal. Il a dressé le procès-verbal de saisie. Si ton père ne paie pas dans les trente jours, il l'assignera en référé et tout sera vendu.

— Oh ! dit Boris, déjà !...

Fin vérité, cette nouvelle ne le prenait pas au dépourvu, car plusieurs avis comminatoires l'avaient précédée. Mais la visite de l'huissier animait et précisait la menace.

— C'est affreux ! gémit Tania. J'ai honte et j'ai mal pour ton père, pour nous...

Boris serra les dents. Il lui sembla qu'une onde bourbeuse envahissait son corps. Il pensait à des affiches placardées au mur : « Vente par autorité de justice. » Et les meubles partaient, un à un, sur le dos de leurs acquéreurs.

— Qu'allons-nous faire ? demanda-t-il.

— Dès demain, ton père ira trouver le percepteur, se mettra en rapport avec l'huissier, tâchera de gagner du temps...

— Nous devrions déménager.

— Impossible, tant que nous n'aurons pas payé les impôts et les loyers en retard. La loi s'y oppose.

— Papa pourrait emprunter...

— À qui ? Nos amis ne sont pas dans une situation plus brillante que la nôtre. Tous vivent au jour le jour.

— Et, cet avocat ?

— Jivoukhine ?

— Oui.

Tania fit un geste vague et désarmé :

— Je sais bien. Dix fois, vingt fois, j'ai conseillé de lui vendre, même à vil prix, notre créance sur la banque américaine. Mais tu connais ton père : il se bute, il refuse de céder. Peut-être t'écouterait-il mieux que moi ? Tu es d'âge à le seconder dans ses décisions.

Boris repoussa son assiette. Par amour pour Odile, il ne voulait pas se laisser affecter par cette sensation de malheur médiocre. « Je suis là. J'ai mon mot à dire. » Il eut l'impression qu'une énergie surhumaine s'accumulait dans ses muscles, dans son cerveau. Il avait des épaules larges. Il annonça brièvement :

— Tu as raison, maman. Je vais lui parler.

Il se leva de table « Si elle me voyait, Odile serait fière de moi. »

— Tu lui parleras demain, dit Tania. Il est si nerveux ! Je ne veux pas que tu le contraries...

À ce moment, la porte du salon s'ouvrit et Michel parut sur le seuil. Il portait un vieux veston d'intérieur, en molleton beige, à brandebourgs marron. Son visage, creusé aux tempes et aux joues, était d'une pâleur verdâtre. Un sourire déchu tirait ses lèvres. Il s'exclama d'une voix faussement désinvolte :

— Salut, mon fils. Tu sais la nouvelle ?

— Oui, papa, dit Boris. Et, justement, je voulais te parler à ce sujet. Quelles sont tes intentions ?

— Payer jusqu'au dernier sou et repartir du pied gauche, dit Michel avec sérénité.

— Mais avec quoi paieras-tu ?

— J'obtiendrai des délais, je demanderai une avance sur mes commandes de papier carbone.

— Et si on te refuse cette avance ?

Michel ouvrit les bras :

— Dans ces conditions, le commissaire-priseur vendra nos meubles au plus offrant. Nous irons habiter ailleurs. Un mauvais moment à passer.

— Écoute, papa, dit Boris en s'asseyant sur un coin de la table, je ne suis plus un enfant. J'aimerais être associé à tes soucis, à tes projets. Tu ne peux pas m'en vouloir de ma curiosité.

— Non seulement je ne t'en veux pas, dit Michel, mais je t'en remercie. J'avais toujours espéré qu'un jour tu me relaierais, comme j'ai relayé mon père.

Visiblement, il était ému. Il y avait de la bonté dans son regard.

— Oui, dit Boris, eh bien, voilà, j'ai réfléchi. J'estime que, raisonnablement, tu devrais céder à Jivoukhine ta créance sur la National City Bank. Avec cet argent...

Le visage de Michel se contracta. Une lueur froide sortit de ses yeux.

— Inutile de continuer, proféra-t-il sèchement. Je ne ferai pas cette offre à Jivoukhine.

— Mais pourquoi ?

— Parce qu'il me verserait, tout au plus, 50 pour cent de la somme à laquelle j'ai droit.

— Ce sera toujours bon à prendre. Nous paierons nos dettes. D'ici là, j'aurai mis mon invention au point...

— Non, dit Michel.

— Machécourt m'a proposé de m'aider de ses conseils pour la construction de la dynamo. Et Cotentin m'avance les fonds nécessaires à l'achat du matériel. C'est donc qu'ils ont confiance en mon projet !

— Boris a raison ! s'écria Tania. Comment peux-tu accepter qu'on vende nos meubles, qu'on nous jette à la rue ? Tout cela parce que tu ne veux pas que Jivoukhine gagne quelques dollars sur ton dos. Eh ! laisse-le faire. Depuis dix ans que cette histoire traîne, je n'y crois plus...

— Moi, j'y crois, dit Michel. Je suis un vieux chien solide. Quand j'ai planté mes crocs dans un morceau de viande, le diable même ne me ferait pas lâcher prise.

Tania haussa les épaules :

— Par ton obstination, tu nous condamnes à la misère, à la honte.

— Un jour tu regretteras tes reproches.

— Quand ?

— Lorsque j'aurai gagné mon procès.

Son menton, bleui de barbe, tremblait à petites saccades.

— Et, en attendant que tu gagnes ce procès, nous pourrions tous mourir de faim ! dit Tania. Les études de Boris...

Michel appliqua un coup de poing sur la table :

— Je te défends de mettre en cause les études de Boris. J'ai fait et je ferai tout le nécessaire pour que son instruction soit irréprochable. Quant à ces meubles, que tu déplores de voir partir, je me moque d'eux !

Il saisit une chaise par le dossier, la souleva et la reposa violemment sur le sol :

— Nos meubles, à nous sont en Russie ! Ceux-ci n'ont pas d'âme. Ils ne nous appartiennent pas. Ils nous servent à nous coucher, à nous asseoir, à manger, c'est tout !

Il ne parlait plus, il criait, comme pour se libérer d'une douleur

intense. Le sang s'était retiré de ses joues. Les globes de ses yeux devenaient saillants. Boris ne reconnaissait plus son père dans ce personnage frénétique.

— Tu as beau t'emporter, papa, dit-il fermement, tes arguments ne peuvent pas me convaincre. Pardonne-moi, mais tu raisones avec une légèreté redoutable. Une certaine somme d'argent nous est nécessaire pour passer un cap difficile. Le temps de finir mes études et de faire exploiter mon invention...

— Ton invention ! Ton invention ! gronda Michel. Tu me reproches de m'accrocher à une chimère, mais toi-même tu te dévoues à une chimère. J'ai mis mon espoir dans un procès, toi, dans une découverte scientifique. Nous sommes quittes !

— Je suis sûr de mes calculs, rétorqua Boris.

— Et moi, des miens, dit Michel. Tu n'es qu'un gamin ! Tu n'as aucune connaissance de la vie !

Une vague brûlante frappa le visage de Boris. Son cœur bondit. Sans réfléchir, il bégaya :

— En ce moment, j'ai l'impression de mieux connaître la vie que toi-même. J'ai les pieds sur la terre, je vis en 1930, à Paris...

— Et tu as vingt ans. À vingt ans, j'écoutais les conseils de mon père, je ne lui en donnais pas. Entends-moi bien, Boris. J'ai toujours marché droit. En toute occasion, j'ai préféré risquer le scandale que d'accepter une injustice. Ce n'est pas aujourd'hui que je changerai.

Soudain, sa voix s'était adoucie. Sa colère semblait comme dévorée par un sentiment plus violent et plus mystérieux. Il vibrait tout entier d'une exaltation dont Boris ignorait l'origine.

— Qu'on me saisisse, qu'on me ligote, qu'on me montre du doigt, je ne céderai pas au chantage d'un Jivoukhine, dit-il encore.

Su tête s'inclinait. Une respiration puissante soulevait sa poitrine sous la veste de molleton. Brusquement, il hurla :

— Même si je me trompe, j'ai raison !

Le silence tomba entre eux, comme une masse de plomb. Michel s'était appuyé à la cloison. Boris regardait son père et devinait, partageait, cette souffrance d'homme, orgueilleuse et muette « Il est possédé par une idée fixe. Comme moi. Je n'ai pas le droit de le contredire. » Tania, écrasée par l'orage, s'était remise à trier le tas de chaussettes. Michel haletait, les épaules abattues, les bras pendants. Enfin, il se détacha du mur, fit un pas vers Boris et lui posa la main sur l'épaule.

— Laisse-moi lutter jusqu'au bout, prononça-t-il d'un ton sourd. J'ai encore l'énergie nécessaire. Après, je m'effacerai. Je te dirai : « À toi... » Et tu agiras selon ton désir.

Un picotement salé montait dans la gorge de Boris. Son cœur se crispait, tel un muscle à la limite de l'effort.

— Excuse-moi, papa, dit-il, je n'ai pas pu résister au besoin de t'exprimer ma pensée...

Les plis qui entouraient les paupières de Michel frémirent. Une flamme de joie passa dans ses yeux. Il murmura :

— C'est très bien ainsi. Il faut que, désormais, tu t'intéresses à mes affaires. Un fils, n'est-ce pas ? c'est fait pour aider, pour remplacer le père. Je t'expliquerai. Je te mettrai au courant. Je prendrai ton avis. Mais pas pour ça... pas pour l'argent d'Amérique. Cette question-là, j'entends la régler moi-même...

Il hocha la tête et ajouta gaiement :

— J'ai un grand fils. Un fils qui me contredit : Boris Mikhaïlovitch Danoff.

Un sourire timide allongea les lèvres de Tania.

— Boris Mikhaïlovitch Danoff, répéta Michel tendrement.

Boris demeurait immobile, engourdi, enchanté. À la fois acteur et témoin de la scène, il ne quittait pas des yeux la figure quotidienne et irremplaçable de son père. Il lisait sur elle un air de douceur surhumaine, presque égarée, qui contrastait avec le modelé robuste des traits, le dessin des rides, le grain même de la peau, gercée par l'âge, le grand air, la fatigue. Michel toussota. Il paraissait aussi gêné que son fils. Au bout d'un moment, il articula d'une voix mal assurée :

— Tu m'as parlé de ton appareil. J'ai cru comprendra que Machécourt approuvait la chose. C'est parfait... Je suis content...

— Oui, dit Boris avec élan. Et Cotentin me prêtera un peu d'argent pour construire le prototype.

Les sourcils de Michel se froncèrent :

— Il était inutile de t'adresser à lui. La dépense ne doit pas être si forte. Si tu m'avais averti à temps, je me serais arrangé pour réunir la somme...

— Voyons, papa ! s'écria Boris. Tu ne sais pas comment payer tes impôts, et tu voudrais...

— J'ai plus d'un tour dans mon sac, dit Michel, avec un sourire douloureux.

Sur sa joue droite, une petite ombre bougeait, commandée par le tic de quelque nerf rebelle. Boris comprit que son père, contre toute évidence, refusait de s'avouer vaincu. Pour sa femme, pour son fils, il tenait à rester le chef de famille, celui qui gagne l'argent, assure le toit et la nourriture, dit la justice et protège de l'adversité.

— Tu as peut-être raison, concéda Boris. J'ai cru bien faire.

Puis, soudain, comme pris d'étouffement, il détourna la tête et se dirigea vers la porte en grommelant :

— Bonsoir, maman. Bonsoir, papa. Je vais travailler.

Dans sa chambre, il alluma la lampe, tira de l'armoire le carnet confidentiel et inscrivit sur la page blanche ces simples mots : *M. et*

M^{me} Boris Danoff.

VI

Les pièces de la dynamo sans collecteur furent livrées à la date prévue. Un soir, en rentrant de la Sorbonne, Boris les déposa solennellement sur la table de la salle à manger. À peine sorties du tour, elles étaient grasses et brillantes. Devant ses parents émerveillés, il les désigna une à une et expliqua leur rôle dans le mécanisme : les deux inducteurs portant les masses polaires et les paliers ; l'induit creusé de rainures trapézoïdales ; l'axe en bronze, objet de tant de calculs ardu ; et, enfin, le cylindre en fer de la carcasse, long de 35 centimètres et large de 25, qui devait enfermer le tout. Boris éprouvait une émotion sérieuse à voir, pour la première fois de sa vie, ses équations et ses dessins transformés en morceaux de métal précis, limés, miroitants. Il les prenait dans ses mains, les soupesait, les reniflait avec délices. L'étonnement de son père, de sa mère, le flattait superstitieusement, comme une promesse de réussite. Il eût souhaité qu'Odile fût à côté de lui pour participer à la fête. Après avoir admiré les pièces, il les monta, vérifia leur emboîtement, fit tourner l'induit à la main : pas de frottement.

— Je n'y entends rien, mais je suis sûre que ça marchera ! s'écria Tania, en enlaçant d'un bras les épaules de son fils.

Michel, lui, affectait un maintien plus réservé. Mais le même espoir allumait ses prunelles. Il exigea que Boris lui exposât, pour la dixième fois, le principe et l'utilité de l'engin. De temps en temps, il hochait la tête, disait :

— Très bien... Je vois... Veux-tu reprendre ce dernier point ?...

Et vraiment, il avait l'air de comprendre. Après le dîner, Tania débarrassa la table et Boris apporta deux grosses bobines de fil noir émaillé, pour garnir les inducteurs. L'opération se révéla rapide et facile. Il s'agissait simplement de disposer des spires sur un noyau cylindrique. À deux heures du matin, tout était terminé.

Le soir suivant, Boris entreprit de bobiner l'induit. Dès l'abord, il constata que ce nouveau travail serait long et minutieux. Pour glisser le fil dans le trou central de l'induit, il fallut préalablement l'enrouler sur une navette plate. La navette entraînait dans l'orifice, émergeait de l'autre côté, mais le brin, mal guidé, s'écorchait aux aspérités des encoches. Boris s'énervait, pestait, gâchait du fil, tapissait les rainures avec du *pressapahn*. Tania voulut l'aider, prétendant que ce n'était pas là une besogne d'homme. Pourtant, malgré toute l'adresse qu'elle mit

dans ses mouvements, elle ne fut pas plus heureuse que lui. Tard dans la nuit, une seule encoche sur dix avait pu être correctement bobinée. Boris se coucha désespéré et rompu.

Le lendemain, sous la suspension de la salle à manger, Boris et ses parents se remirent à la tâche. Serrés côte à côte, mêlant leurs souffles au-dessus de la masse métallique, ils semblaient surveiller la naissance difficile d'un miracle. Boris engageait la navette dans le trou. Son index dirigeait le fil dans l'encoche. Il retenait sa respiration. Soudain, Tania criait :

— Attention. Là, l'isolant vient de craquer !

Et Boris, les larmes aux yeux, jetait la navette sur la table :

— Je n'y arriverai jamais !

— Tes doigts tremblent, mon chéri, disait Tania. Tu es fatigué. Laisse-moi tenter ma chance.

Puis, c'était le tour de Michel.

Il leur fallut dix jours pour achever cette opération. Lorsque l'induit fut entièrement garni, Boris planta deux fils dans une prise de courant, les relia en série à une lampe d'éclairage et appliqua l'une des extrémités restées libres contre la masse de l'appareil. Ensuite, tenant l'autre fil entre le pouce et l'index, il l'approcha du bobinage. Michel et Tania, pétrifiés de respect, ne le quittaient pas du regard. Soudain, une étincelle crépita quelque part, une vive clarté s'alluma, palpita dans la lampe. La figure de Boris se contracta dans une expression malheureuse. Il reposa l'ampoule sur la table. Ses yeux, profondément cernés, se voilèrent. Il gémit :

— C'est raté ! L'isolement est défectueux. Le bobinage est à la masse de l'induit...

— Ce qui veut dire ?... balbutia Tania, en joignant les doigts sous son menton.

— Ce qui veut dire que tout est à refaire, gronda Boris.

Il se laissa tomber sur une chaise et enfouit son front dans ses mains.

Pourtant, deux jours plus tard, lorsqu'il revit Odile, dans le square de Saint-Julien-le-Pauvre, il était déjà apaisé. Ce fut même avec une certaine fierté qu'il raconta sa déconvenue. Il lui semblait que l'accumulation des difficultés préliminaires devait servir à rehausser le mérite final de son invention. En vérité, il doutait moins du projet de dynamo que du projet de mariage. Cette fois encore, quand il demanda à Odile si elle avait eu avec ses parents la conversation décisive qu'il espérait, elle répondit en lui recommandant la patience :

— Ne sois pas pressé, Boris. Actuellement, papa a de gros ennuis dans ses affaires. Il se montre d'une humeur exécrable. Je préfère attendre...

Il l'observait, tendu, anxieux, cherchant à deviner l'association de

ses idées.

— Es-tu sûre que tu ne manques pas de courage, Odile ?

Elle se cabra :

— Oh ! comment peux-tu supposer ?...

Il sentait, d'une manière précise, que c'eût été commettre un sacrilège envers leur amour, que de se tromper l'un l'autre si peu que ce fût. Mais le visage d'Odile exprimait une indignation rassurante. Elle reprit gravement :

— Tu doutes de moi, Boris. Il ne faut pas. Songe à l'appareil que tu construis. Tu ne négliges aucune précaution. Il en est de même pour moi, en ce qui concerne la nouvelle que je dois apprendre à mes parents. Je suis sûre du résultat. Mais je prends mon temps. Comme une bonne ouvrière. En fait, dès à présent, je suis ta fiancée...

— Nous voulons un coup double, dit-il gaiement. La dynamo, le mariage...

Ce jour-là, ils se caressèrent moins que de coutume. Assis côte à côte sur un banc, ils ne se lassaient pas de parler de l'avenir et s'observaient jusqu'au fond des yeux d'un regard gourmand et tendre. Boris avait l'impression que cet échange de projets et de confidences était inépuisable et que le monde entier approuvait leur union.

Le soir même, en rentrant, il débarrassa l'induit de ses fils écorchés, arrondit à la lime toutes les arêtes vives des encoches et recommença sa besogne avec une fraîche énergie. Mais, après une semaine d'efforts, le second essai se révéla aussi décevant que le premier. Sur ces entrefaites, Odile dut quitter Paris pour quelques jours, avec sa mère. Elles allaient louer une villa à Biarritz, pour la saison d'été. Prévoyant la vente prochaine des meubles par autorité de justice, Michel conseilla à Boris de cacher l'appareil chez Akim, et de ne reprendre son travail de bobinage qu'après le déménagement. En même temps que l'appareil, Akim reçut en dépôt les livres et les articles de ménage qui n'avaient pas été mentionnés par l'huissier sur le procès verbal de saisie. Boris et Michel transportèrent ces objets de nuit, afin de ne pas éveiller l'attention de la concierge.

Nina ouvrit le volume à la page de garde et lut la dédicace : « Pour Nina Constantinovna, en témoignage de respectueuse affection, cette nouvelle édition d'une œuvre très ancienne, de la part d'un homme qui n'ose pas croire à son bonheur. A.G. Malinoff. » Elle rougit, baissa les paupières. Malinoff marchait à côté d'elle, dans l'allée déserte. Les premières feuilles posaient une brume verdâtre sur les branchages noirs. Quelques gouttes d'eau pendaient aux fils de fer qui entouraient les pelouses interdites. Le lac du Bois de Boulogne, avec ses canots, ses saules pleureurs et ses cygnes domestiqués, n'était encore qu'un miroitement lointain entre les troncs luisants de la dernière pluie.

— Je vous remercie pour le roman, et surtout pour la dédicace, dit Nina.

Les mains de Malinoff froissaient le papier marron qui avait servi à envelopper le livre. Il ne savait que faire de ce feuillet d'emballage. Finalement, renonçant à le jeter, il le fourra, en boule, dans sa poche, avec la ficelle.

— Ce n'est rien, dit-il. J'aurais voulu pouvoir exprimer dans cette dédicace toute la gratitude que j'éprouve pour vous. Mais j'ai manqué d'audace. Un livre, c'est fait pour traîner sur les tables. N'importe qui l'ouvre, le feuillette...

Il se troubla et inclina la tête sur sa poitrine. Un chapeau olivâtre, aux larges bords, coiffait ses cheveux longs et ternes. Ses chaussures avachies s'imprimaient fortement dans la boue du chemin. Comme Nina se taisait, il reprit d'une voix hésitante :

— Je me demande pourquoi les Éditions de la Renaissance ont décidé de rééditer ce bouquin. C'est le plus mauvais de tous mes romans. Il a été composé, voici vingt ans, selon des recettes périmées. Pour plaire. Quand je pense que la majeure partie de mon œuvre poétique est encore à l'état de manuscrit !... Et on tire 3 000 exemplaires des *Trésors de la Solitude* ! Je veux bien être pendu s'il se trouve 3 000 personnes pour acheter ça !

— Que savez-vous des goûts du public ? dit Nina. Peut-être vos lecteurs aimeront-ils *Les Trésors de la Solitude* ? Peut-être connaîtrez-vous un grand succès ?

— Je ne peux plus connaître de grands succès, dit Malinoff.

— Pourquoi ?

Il tourna vers elle un regard vague, brouillé de reflets vert et noir :

— On ne saurait être et avoir été. « Les émigrés ont toujours tort », disait-on des gens de Coblenz. Certes, sur le plan personnel, je ne crois pas avoir eu tort en quittant la Russie. Mais, sur le plan social, je suis un individu qui s'est retiré du jeu. Pour les Français de France, comme pour les Russes de Russie, je représente une moitié d'homme, un quart de citoyen. Essayez de me comprendre, Nina Constantinovna. En Russie, j'étais considéré comme une gloire officielle de la littérature moderne. Depuis la révolution et l'exode, mon cerveau ne s'est pas modifié. Je n'écris pas plus mal. Même, j'estime avoir plus de talent qu'autrefois. Cependant, arraché à la multitude de compatriotes qui m'entouraient et faisaient mon succès, je suis devenu un zéro. Et cela sans faute de ma part. Simplement par le mécanisme des effets extérieurs, par la malice de la politique, par la fatalité de l'Histoire. Autrement dit, aux yeux du monde, nous n'avons de valeur que si nous exerçons notre métier dans les limites géographiques de la patrie. Qu'une révolution, une guerre, ou tout autre accident nous chasse au-delà des frontières, et nous perdons notre rang dans la hiérarchie

humaine. Supposez un Balzac obligé de fuir la France et de s'installer en Grèce ou en Turquie. Son esprit serait demeuré intact. Mais sa voix n'éveillerait plus d'échos. Et encore, du temps de Balzac, les émigrés étaient recherchés, adulés. Mais aujourd'hui, il y en a trop. On se méfie d'eux. Pour un peu, on leur reprocherait d'avoir sacrifié leur confort à une conviction désintéressée ! Ah ! voyez-vous, Nina Constantinovna, je regarde souvent, à la devanture des librairies, les livres des meilleurs écrivains français, et je me dis : « Que resterait-il d'eux, de leur réputation, s'ils étaient, comme moi, comme nous, contraints de s'expatrier ? » L'homme seul est un mythe. Un écrivain, même très supérieur, s'il n'a pas derrière lui la masse vivante de la communauté nationale, est un personnage voué à l'oubli. À notre époque, un génie privé de passeport n'est plus un génie. L'hommage ne va plus aux œuvres, mais, à travers les œuvres, à la société qui les a vues naître. Un grand romancier russe, un grand philosophe russe résidant en France, c'est inconcevable ! Je serais peut-être connu en France si je n'avais pas quitté la Russie. On traduirait mes livres en français si je n'habitais pas la France. Vis-à-vis des Français, j'aurais comme « répondants » quelque cent quatre-vingts millions de Russes soviétiques ! Tout est là !

— Comme vous êtes amer ! dit Nina. Je ne vous savais pas tellement sensible à l'opinion des autres. Je croyais même que vous méprisiez le succès.

— Je le méprisais, en effet, il y a quelques semaines encore.

— Et vous avez changé ?

— Oui.

— Pourquoi ?

Malinoff s'arrêta de marcher et dressa vers le ciel un visage bouleversé par une expression de honte et de prière.

— Relisez la dédicace, dit-il.

— Je la connais déjà par cœur, murmura Nina « De la part d'un homme qui n'ose pas croire à son bonheur. »

— Oui, s'écria Malinoff, c'est parce que je recommence à vivre, que je deviens exigeant. J'avais renoncé à tout. Mais vous êtes apparue. Et, à cause de vous, pour vous, je veux de nouveau qu'on me respecte, qu'on m'admire. Si j'en avais la force, le talent, j'écrirais un roman extraordinaire. Hélas ! je ne peux pas. De quoi parlerais-je ? De la Russie d'autrefois ? Cela n'intéresse plus personne. Tous les écrivains russes de France se tournent vers le passé. C'est un aveu de pauvreté, de faiblesse, de déracinement. Alors, quoi ? Les milieux de l'émigration ? Quel cadre restreint ! Imaginez-vous une œuvre immortelle, dont les protagonistes seraient tous des exilés ? Non seulement l'écrivain perd sa valeur dans l'exil, mais les personnages fictifs subissent un sort analogue. Romanciers et héros de romans sont

logés à la même enseigne. Démonétisés, promis au rebut. Simplement parce qu'ils n'ont plus de patrie. Reste la poésie. Je fais de la poésie. Je célèbre en vers russes le ciel français, les toits français, les feuillages français. Et aucun Français ne s'en doute ! Parlez-vous bien le français, Nina Constantinovna ?

— Assez bien. Je parlais déjà le français en Russie.

— Accepteriez-vous de traduire en français une nouvelle de moi ?

— Mais oui.

— Je voudrais voir ce que cela donne. Si l'idée est plus forte que le vocabulaire. Si je suis prisonnier d'un dictionnaire, d'une grammaire, ou si...

Il n'acheva pas sa phrase, reprit sa respiration et chuchota :

— Il y a longtemps que je désirais vous demander cela. Par pure curiosité. Et puis, la pensée que vous pourriez vous pencher sur un texte de moi, l'étudier mot à mot, vous pénétrer de mon sentiment, cette pensée... cette pensée est si exaltante !

Une délectation rapide effleura l'esprit de Nina. Elle se remit à marcher. Depuis quelques instants, il lui semblait que sa promenade avait un but symbolique. Chaque pas qu'ils faisaient, elle et lui, côte à côte, les rapprochait non point de cette pelouse médiocre, de cette chaussée, de ce lac, mais d'une révélation ineffable et longtemps différée. En peu de semaines, cet homme était devenu son meilleur ami. Leurs rencontres n'étaient jamais décevantes. Quand elle le quittait, le soir, après des heures de bavardage, elle éprouvait dans tout son être la sensation d'un accroissement merveilleux.

Ils traversèrent une avenue et s'assirent sur deux chaises en fer, au bord du lac. Un parfum de vase et d'eau fraîche caressait leur figure. Deux cygnes nageaient sur un large reflet de ciel. Des rires montaient d'un canot armé de rames clapotantes. Malinoff frissonna et boutonna le col de son manteau.

— Vous avez froid, Arkady Grigorievitch ? demanda Nina.

— Non... ou peut-être que si... Je ne sais plus... Nina Constantinovna, ne ferais-je pas mieux de retourner en Russie ?

— Pourquoi ?

— Là-bas, je serais en rapport avec ma terre, mon ciel, mon public. J'écrirais utilement. Je redeviendrais célèbre.

— Et vous souffririez le martyre, parce que votre séjour en France vous aurait habitué à l'usage de la liberté.

— Croyez-vous donc qu'il n'y ait pas de liberté, en Russie ?

— J'en suis sûre.

— Et moi, je suis sûr que vous vous trompez. Seulement, la liberté russe est à l'opposé de la liberté française. En dépit des lois nouvelles, des changements de ministère et des campagnes de presse, toute heure est, ici, semblable à celle qui l'a précédée. Donc, la liberté française

est conservatrice. Les Russes soviétiques, eux, savent que le jour qui vient peut être différent de la veille. Ils sont engagés dans un combat pour l'indépendance collective, où la notion de leur propre indépendance disparaît. Une fois incorporés à la masse, ils reçoivent en partage une liberté immense qui les met en contact avec l'univers entier. Le communisme contient donc un élément conforme à la conception chrétienne, puisqu'il exige que l'homme serve, par sa vie, un but supérieur et non son intérêt personnel. Mais voilà, les Soviets ont nié la dignité de la conscience humaine. Ils ont substitué à la religion une discipline policière. Si je pouvais me rendre en Russie, j'expliquerais aux gens du peuple que l'idée d'une société sans classes, basée sur le travail, n'implique pas la négation de Dieu. Je leur ferais sentir que le plus misérable tâcheron est irremplaçable, que les poulleux sont irremplaçables, parce qu'ils ont été voulus par Dieu. Je leur apprendrais à respecter l'étincelle divine qui brille dans les déshérités comme dans les chefs, dans le traître au parti comme en Staline lui-même...

— Et vous seriez fusillé avant même d'avoir pu former trois adeptes, dit Nina.

— Peut-être. Mais peut-être aussi ma voix se ferait-elle entendre jusqu'aux plus lointaines provinces ? Je rêve d'une vaste réconciliation...

— Ne rêvez pas, Arkady Grigorievitch. Le rêve est interdit en Russie soviétique. Restez en France. Même ici, vous avez une chance d'être heureux.

— Croyez-vous ? marmonna-t-il.

Une allégresse candide passa dans son regard. Il reprit d'une voix chaleureuse :

— C'est vrai. Quand je suis avec vous, je me découvre heureux. Mais uniquement quand je suis avec vous. Nous sommes assis, au bord de ce lac banal, devant ce ciel indécis, ces arbres renaissants, et il me semble que ma vie commence. Rien n'a existé avant nous.

À ces mots, le visage de Nina s'assombrit.

— Ne parlez pas ainsi, dit-elle. Vous savez bien que c'est faux. Nous ne sommes pas des enfants. Notre mémoire est lourde de souvenirs...

Elle pensait à Siféroff. Mais fraternellement, sans honte, sans remords. Elle l'associait, comme toujours, à cet instant d'équilibre et de paix.

— Vous n'êtes jamais tout à fait présente, dit Malinoff. Vous regardez en arrière.

— Oui, dit Nina.

— J'envie la cause de votre distraction. Je voudrais être celui auquel vous réfléchissez en ce moment.

— Il est mort, soupira Nina. C'était un homme remarquable, courageux et simple, intelligent et doux.

Malinoff baissa la tête. Il y eut un silence. Trois canards glissèrent le long du bord.

— Je crois qu'il vous aurait aimé, dit Nina.

Un frémissement nerveux parcourut la face de Malinoff. Mille petites rides convergeaient vers ses yeux dans une grimace d'éblouissement. Il bredouilla :

— Merci, Nina Constantinovna.

— Oui, reprit Nina, il vous aurait aimé. Il vous aime. Je le sais. Et c'est pour cela que...

— Que quoi ?

Le regard de Malinoff implorait une réponse. Elle eut l'impression qu'un bon chien était assis à côté d'elle, sur une chaise, un chien maigre, grelottant, dévoué.

— Oh ! parlez, parlez, gémit Malinoff.

Une sorte de sourire s'avavançait et tremblait au centre de sa barbiche. Nina éprouvait dans son cœur une tempête silencieuse. L'expansion d'une force inconnue la soulevait, la poussait en avant. Elle serrait les dents, par crainte de s'entendre parler, dans l'air de tous, à son insu. Comme elle se taisait, il s'écria :

— Vous n'osez pas le dire ! Et moi non plus je n'ose pas le dire ! Serait-ce donc une chose honteuse ? N'aurais-je pas le droit de vous aimer ? Je vous aime, Nina Constantinovna. Je suis vieux, je suis faible, je suis laid, et je vous aime. Je ne vous mérite pas, et je vous aime.

Une dame qui tenait un petit chien en laisse, passa devant eux. Des coups de klaxon venaient de la chaussée où roulaient des voitures lentes et respectables.

— Moi aussi, je vous aime, Arkady Grigorievitch, dit Nina. Mais ce double aveu ne modifiera en rien nos relations. Ne sommes-nous pas bien ainsi ? Votre affection m'est nécessaire. Je ne pourrais plus me passer de nos promenades, de nos conversations...

— Si je vous demandais...

— Ne me le demandez pas. Je serais forcée de refuser.

— Pourquoi ?

— À mon âge, on ne change plus d'existence. Je vis avec mon frère. Il a besoin de moi...

— C'est donc à cause de votre frère que vous ne voulez pas m'écouter ?

— Oui. À cause de lui. À cause du passé. À cause d'un avenir, auquel je désire demeurer fidèle.

— Je comprends, je comprends, bégaya-t-il. C'est très bien. Mon illusion était stupide. On n'épouse pas un Malinoff. En Russie, peut-

être. Mais ici ? Que suis-je ?

— Taisez-vous ! s'exclama Nina. Je vous défends de vous calomnier. Cher ami, cher grand ami !...

Il balançait devant elle une face crispée par le chagrin. Son large chapeau, verdâtre et cabossé, lui cornait le haut des oreilles. Il hoquetait :

— Voilà ! Je regrette ! Je n'aurais pas dû ! Pardon !

Elle lui prit les mains, les éleva entre ses paumes, comme un fardeau inerte, et, subitement, les porta à ses lèvres. Il tressaillit, se rejeta en arrière, faillit tomber de la chaise :

— Nina Constantinovna, il ne faut pas ! Vous êtes folle !

Nina le regardait en plein visage, directement, profondément.

— Ne soyez pas désespéré, dit-elle. Un grand bonheur est possible pour nous, hors des voies communes...

Il faisait doux. Le ciel se couvrait. Une vapeur mauve, à peine perceptible, frangeait les berges régulières du lac. Nina tendit le bras, désigna un canot qui reposait, au loin, sur l'eau plate :

— Regardez !

Un garçon et une fille étaient assis, côte à côte, dans la barque. Ils s'embrassaient. On ne voyait pas leurs figures.

— J'ai cru que c'était mon neveu Boris, dit Nina.

Elle se leva, s'approcha du bord.

— C'est peut-être lui, dit Malinoff.

— Non. Boris est moins large d'épaules. Ce sont des amoureux anonymes. Ils ont eu la même idée que nous. Ils sont venus ici pour être seuls. Mais ils ont loué une barque, et nous sommes restés sur la berge. Nous resterons toujours sur la berge, n'est-ce pas, Arkady Grigorievitch ?

La jeune fille se dressa, enjamba une banquette et s'assit à l'arrière de l'embarcation. Le garçon empoigna les rames et renversa le buste avec force. On entendit grincer les tolets. Le canot frémit, glissa lourdement sur des remous d'argent vif et d'encre noire. La main de l'inconnue trempait, pâle, dans le sillage.

— Ils sont jeunes, ils sont heureux, dit Nina.

Debout, le visage tendu, elle serrait contre son cœur le livre que Malinoff lui avait donné. Elle murmura encore :

— C'est un beau titre : *Les Trésors de la Solitude*.

— D'où viens-tu ? demanda Akim.

Nina posa sur la table un sac plein de tomates et deux artichauts.

— J'étais allée faire des courses, dit-elle. Je sais que tu aimes les artichauts.

— Il ne t'a pas fallu deux heures pour les acheter ! Cela fait deux heures que je t'attends !

— Pouvais-je savoir que tu rentrerais plus tôt que de coutume ?

— J'ai eu un étourdissement à l'atelier. Mal à la tête. Cette sale odeur de peinture. Et ici, personne. Impossible de trouver l'aspirine.

— Elle est dans le tiroir de la table de nuit.

— Bon, gronda Akim. Mais il ne s'agit pas de l'aspirine. Avant de faire tes courses, tu t'es promenée ?

— Oui.

— Où ?

— Au Bois de Boulogne.

— Avec qui ?

— Avec Arkady Grigorievitch Malinoff.

— Encore ! La semaine dernière, déjà, tu m'as dit...

— Cela te dérange ?

Il plissa les lèvres dans une moue de dédain :

— Tu es libre de vivre à ta guise. Mais, si tu veux mon sentiment, ces rencontres sont ridicules. Ridicules et déplacées.

Il tira une cigarette de son étui, l'alluma et grommela encore :

— Très déplacées.

— Je vais préparer le dîner, dit Nina. Dans vingt minutes, nous nous mettrons à table.

Il la regarda froidement :

— Je n'ai pas faim.

Puis, il s'assit sur le canapé, que dominait le portrait du tsar, ouvrit un journal et s'isola dans la lecture et la réprobation. Des contractions nerveuses bosselaient ses joues. Il respirait fortement par le nez.

— Veux-tu ton aspirine ? demanda Nina.

— Mon mal de tête est passé.

— Tu es bien ?

— Mais oui.

Elle sourit à ce frère bougon, et se mit à préparer le repas sur un petit réchaud encrassé, à la flamme courte. Cette tâche familière libérait sa pensée des contraintes de l'attention. Tout en remuant les casseroles, elle évoquait le visage de Malinoff, le clapotement du lac, le choc de certaines paroles dans l'air où se mouraient les dernières clartés du jour. Une langueur suave coulait dans ses veines. Elle aimait. Et cet amour était si pur, si nécessaire, si complet que ni Siféroff ni Akim ne pouvaient en prendre ombrage. Vraiment, elle était certaine de ne tenir cette paix innocente que d'un admirable caprice de Dieu. Durant toute sa vie, Dieu avait voulu qu'elle s'astreignît à des devoirs monotones et à des passions sans issue. Quel que fût le moment choisi par Dieu pour faire irruption dans son existence, il l'eût trouvée à la place où il l'avait laissée, besognant pour les autres, soignant les autres, renonçant à elle-même au profit des autres. Ses mains disposaient les assiettes, les verres, sur la nappe

de toile cirée. « Akim a mal à la tête. Il devrait se coucher tôt. Il fume deux paquets de cigarettes par jour. C'est excessif. » Ces idées légères défilaient très vite à la surface de son esprit. Mais, en profondeur, d'autres idées, plus secrètes, se déplaçaient avec la violence noire et silencieuse d'un courant. Un froissement de papier la tira de sa rêverie. Akim avait jeté son journal et se mettait à table. Alors seulement, elle remarqua qu'elle avait dressé le couvert, débouché la bouteille de vin, rangé les casseroles, éteint le gaz. Absente de son travail, elle s'étonnait de l'avoir si rapidement achevé. Comme Akim s'apprêtait à manger, elle dit :

— Fais attention c'est chaud.

Il lui décocha un regard furibond, reposa sa fourchette et demanda :

— Tu le vois souvent ?

— Oui, répondit Nina.

— Pourquoi m'as-tu trompé sur la fréquence de vos sorties ?

— Pour éviter les discussions inutiles.

Elle se sentait très calme. L'irritation d'Akim l'amusait. Depuis longtemps, elle avait constaté qu'il était d'un naturel soupçonneux et autoritaire. Craignait-il qu'elle le quittât pour suivre Malinoff ? Ayant vécu quelques années avec son frère, elle l'imaginait mal rendu à sa triste solitude virile, obligé de cuire ses repas, de cirer ses chaussures, de recoudre ses boutons.

— C'est insensé ! gronda Akim.

Tout en mangeant, Nina observait à la dérobée cette figure rétrécie par la défiance. Akim avala une bouchée de tomate farcie et répéta :

— C'est insensé, insensé, insensé !

— Calme-toi, Akim. Je ne fais rien de mal.

— Tu crois ça ? Ton innocence me terrifie. Mais, en t'affichant avec cet homme, tu donnes à penser que tu es sa maîtresse !

— Quelle idée ! Personne ne s'occupe de nous.

— C'est ce qui te trompe. Vous êtes connus dans la colonie russe. Les langues marchent bon train. Et lui-même, ce Malinoff, que peut-il se figurer en constatant que tu acceptes toutes ses invitations avec le sourire ? Que tu l'aimes, parbleu ! que tu l'aimes !

Nina posa sur son frère un regard limpide.

— Mais oui, je l'aime, dit-elle. Et il le sait.

Akim recula sous le choc, comme si une porte s'était fermée, en claquant, à son nez. Ses joues pâlirent. Il grogna :

— Tu es folle ? Aimer cet homme...

— Pourquoi pas ?

— Tu ne l'as pas vu ! C'est un débris. Il est vêtu d'une manière ridicule. Il a cinquante-cinq ans, soixante ans.

— Et j'en ai quarante-sept.

— Raison de plus. De quoi avez-vous l'air, tous les deux, à votre âge ?

— J'avoue ne m'être pas posé la question, dit Nina en souriant. Arkady Grigorievitch est un personnage remarquable. Il a pour lui le talent, la générosité, la douceur... Ce sont des qualités rares à notre époque. Peu m'importe qu'il soit mal vêtu, mal logé, mal nourri, si son âme mérite d'être citée en exemple. D'ailleurs, qui suis-je pour me montrer si difficile ? Une femme comme tant d'autres, qui a manqué son existence et qui se raccroche au dernier, au plus admirable espoir. Puisque je suis heureuse auprès de cet homme, tu devrais partager ma joie.

Une grimace hargneuse tira les lèvres d'Akim. Ses yeux étincelèrent entre ses paupières froissées. Il dit d'une voix rauque :

— Excuse-moi, Nina, mais il m'est impossible de me réjouir, lorsque j'apprends que ma propre sœur file le parfait amour avec un vieillard raté. Je ne sais en quoi consistent vos entrevues secrètes, mais la seule idée que Malinoff puisse approcher sa barbiche de ta figure et te donner des noms d'oiseaux me soulève le cœur. C'est sale ! C'est laid ! C'est ridicule...

Chacun de ces mots venait frapper en Nina le même point de la conscience, avec une précision horrible et méthodique. Elle voulut se révolter, mais, subitement, l'indignation qu'elle avait commencé de ressentir à l'égard de son frère céda la place à une éblouissante pitié. Plus il s'acharnait sur elle et plus elle le plaignait d'en être réduit à tant de méchanceté. Les railleries qu'il proférait d'une voix sifflante se retournaient maintenant contre lui. Il en était tout couvert. Elle croyait voir des éclaboussures de boue sur ce pauvre visage haineux. Ce n'était plus par amour pour Malinoff, mais par commisération pour Akim, qu'elle souhaitait changer de conversation. Et Akim s'en doutait, car, déjà, le rouge de la honte montait à ses joues. Mais il ne pouvait plus, il ne savait plus se taire. Des gouttes de sueur glissaient sur son front. Il vociférait :

— Ah ! vous êtes beaux ! Vous êtes fameux ! Quel couple ! Reprends-toi, Nina ! J'espère pour toi qu'il ne s'est rien passé de grave entre vous ! Vous avez usé votre salive à parler de littérature ! Rien de plus, n'est-ce pas ?

— Rien de plus.

— C'est encore heureux, dit-il avec un soupir.

Ses narines battaient. De nouveau, le sang se retirait de joues. Elle vit la face lamentable, couleur de peau morte, qui s'avancait vers elle, comme pour la heurter. Il aboya :

— Et après ? Où cela vous mènera-t-il ?

Bravant le regard d'Akim, elle répondit :

— Ce soir, il m'a demandé ma main.

Il bondit sur ses jambes. La chaise renversée alla cogner le mur :

— Quoi ?

— Ton emportement est inutile, Akim, dit Nina avec sérénité. Je sais ce que j'ai à faire.

Il abattit son poing sur la table, et les couverts tintèrent humblement.

— Tu ne sais plus rien, hurla-t-il. Tu as perdu la tête ! Tu vas épouser ce va-nu-pieds !...

— Je ne t'ai pas dit que j'allais l'épouser.

— Qu'as-tu donc décidé ? De rompre ?

— Non.

— D'être sa maîtresse ?

Il écumait de rage. Sa pomme d'Adam sautait drôlement au-dessus de son faux col fripé.

— Je ne serai pas sa maîtresse, dit Nina. Nous continuerons à nous voir, comme par le passé. Et nul ne pourra nous reprocher cette amitié sentimentale qui nous est, à l'un et à l'autre, nécessaire.

Une brusque fatigue ploya la nuque d'Akim. Son regard ivre quitta le visage de Nina et s'orienta vers la porte qui menait au musée.

— Es-tu rassuré ? demanda-t-elle.

— Non, dit-il sourdement. Cette liaison est absurde, malsaine...

— Tu préfères que je l'épouse ?

Il éclata, la bouche décousue par une convulsion :

— Eh oui, épouse-le, laisse-moi seul ! Va rejoindre son galetas, sa barbiche et ses rimes ! Je n'ai pas besoin de toi. Je n'ai besoin de personne !

Elle s'approcha de lui et posa une main sur son épaule :

— Tu sais bien que je ne t'abandonnerai pas, Akim.

Il tressaillit, raide, le menton haut.

— Je ne tenterai rien pour te retenir, dit-il encore.

Sa voix s'enrouait, comme celle d'un vieillard. Il toussa, renifla, fit un pas en arrière. Nina laissa retomber son bras et hocha la tête :

— Tu continueras à être heureux, Akim, je te le promets !

— Heureux ? Heureux ? Où as-tu pris que j'étais heureux ?

Elle se dirigea vers la table et ramassa les assiettes où traînaient des débris de nourriture. Akim lui avait tourné le dos et renfonçait avec le pouce les quatre punaises qui fixaient au mur l'effigie de Nicolas II. Elle entendait sa respiration saccadée.

— Tu fumes trop, dit-elle. Et puis, pourquoi n'as-tu pas mis tes pantoufles ?

Il ne répondit pas. Un attendrissement maternel envahissait le cœur de Nina. Rompue par le combat, elle se sentait pourtant responsable du malheur d'Akim. Elle le comparait à un garçon puni, qui reste dans son coin et rumine sa peine Mille liens ténus et

inusables les assujettissaient l'un à l'autre. Ils faisaient partie du même convoi. Soudain, il pivota sur ses talons et demanda :

— Quand le revois-tu ?

Décontenancée, elle attendit quelques secondes avant de prononcer faiblement :

— Demain.

Il soufflait par le nez un ricanement de vaincu. Son visage était celui d'un affreux enfant quinquagénaire, têtu et cruel, puéril et rusé.

— Mes compliments dit-il enfin.

Puis, il traversa la chambre d'un pas rapide, ouvrit la porte et pénétra dans son musée. Le battant se referma avec un claquement sec. Nina versa de l'eau dans une cuvette et commença à laver la vaisselle.

VII

Un gros homme, aux narines écrasées dans un buisson de poils drus et roux, ouvrit la bouche, cria :

— Deux cent cinquante.

— Deux mille deux cent cinquante à ma gauche, annonça le commissaire-priseur. Qui dit mieux ?

Il y eut un silence doublé de toussotements et de bruits de semelles. La vente avait lieu à domicile. Une dizaine de marchands, massés dans le salon, examinaient les meubles avec un dédain obtus. Ils n'avaient pas retiré leurs casquettes. Avec eux, une odeur de pieds sales était entrée dans la maison.

— Deux mille deux cent cinquante pour le canapé et les quatre fauteuils modernes, style Louis XV, répéta le commissaire-priseur, qui était rasé de près et portait des lunettes à monture d'écaille.

Boris observa son père. Le dos appuyé au mur, la tête basse, Michel semblait absent du débat. À ses côtés, Tania, livide, les lèvres closes, insultait du regard cette troupe de pilleurs d'épaves.

— Deux cent soixante-quinze, dit un autre marchand.

— Deux cent quatre-vingt-dix.

— Trois cent vingt-cinq...

Les chiffres tombaient sur Boris, comme autant de gifles bien appliquées. Il suffoquait de chagrin et d'indignation, Jamais, jusqu'à ce jour, il n'avait senti à quel point ces fauteuils, ce canapé, étaient indispensables à son bonheur. Ce n'étaient pas des objets inanimés que les mercantis se disputaient sous ses yeux, mais une collection d'être vivants, qui faisaient partie de la famille Danoff. Il se rappela les paroles de son père : « Nos meubles, à nous, sont en Russie. » Boris était un enfant lorsqu'il avait quitté la Russie. Il se souvenait mal de la maison de Moscou. Pour lui, il n'y avait pas d'autres meubles au monde que ces quelques meubles français.

— Deux mille cinq cents. Adjugé ! dit le commissaire-priseur.

Un remous paresseux agita les casquettes des acheteurs. Quelqu'un cria :

— À la suite ! À la suite ! On est pressé !

Le commissaire-priseur consulta ses papiers et proféra d'une voix métallique :

— Un lot de tableaux et de gravures. Sujets russes. Trois sous-verres. Mise à prix quatre cents francs.

Tania fit un mouvement vers la porte. Michel lui saisit la main :

— Où vas-tu ?

— Dans le couloir, dit-elle. Je ne peux plus supporter ce spectacle.

Elle sortit. Michel secoua la tête :

— Ta mère est nerveuse ! Bien sûr, cette cérémonie a un caractère fort désagréable. Mais, après, nous verrons plus clair.

Sa voix tremblait. Il fronça les sourcils et dit encore, comme pour s'excuser :

— C'est si peu de chose, auprès de ce que nous avons perdu en Russie !...

Un sourire inconscient effleura ses lèvres.

— Quatre cent cinquante.

— Soixante-quinze.

— Cinq...

Michel cligna de l'œil :

— Ça monte ! Ça monte !...

Boris se demanda si son père feignait l'indifférence pour étonner son entourage, ou s'il était réellement insensible à la mortification des enchères publiques. Peut-être ce genre d'affront demeurerait-il sans effet sur les âmes très nobles ? Jusqu'au dernier moment, Michel aurait pu s'entendre avec l'avocat, lui céder sa créance et toucher une somme suffisante pour désintéresser le percepteur et le propriétaire. En dépit des adjurations de sa femme et de son fils, il avait préféré la saisie. Selon la loi, le commissaire-priseur devait laisser à la famille une table, trois lits et trois chaises. Dans la pièce voisine, retentissaient des coups et des jurons. Les marchands démontraient une armoire avant de l'emporter.

— Ils s'y prennent comme des brutes ! soupira Michel.

Le lot de gravures et de tableaux fut adjugé pour six cent trente francs. Puis, ce fut le tour d'un petit guéridon Louis XV, dernier article de l'inventaire. Avant de le mettre aux enchères, le commissaire-priseur signala que la marqueterie était gondolée en deux endroits. Boris revit Serge, posant deux verres de lait chaud sur la tablette. Des marchands s'approchaient, passaient leurs gros doigts crasseux sur le bois abîmé, hochaient la tête. Boris tourna les yeux vers son père. Le visage de Michel était figé dans une expression de dignité souveraine. Aucune offense ne dérangeait son merveilleux isolement. Tania rentra. Des marbrures pâles marquaient le bas de ses joues. Ses doigts pétrissaient un mouchoir, le nouaient, le dénouaient, machinalement. Elle demanda :

— Vont-ils bientôt finir ?

— Dans quelques instants, dit Michel. Tu vois, c'est le tour du guéridon.

— Nous aurions vraiment pu le sortir de nuit et le remplacer par

une quelconque table en bois blanc, chuchota Tania. Il n'était pas décrit dans l'inventaire.

Michel souleva ses larges épaules :

— Tu y tenais, toi, à ce guéridon ?

Elle ne répondit pas. Les enchères débutèrent à mille deux cents francs. Des chiffres sautaient de bouche en bouche. Les oreilles de Boris s'emplissaient d'une rumeur de gravier roulé. Par la porte ouverte sur l'entrée, il apercevait des déménageurs qui défilaient, chargés de chaises, de tables, de montants de lits.

Ce fut un bonhomme malingre et chauve qui acheta le guéridon Louis XV, sur lequel Serge avait posé, jadis, deux verres de lait chaud. Il le hissa sur ses épaules, avec dextérité. Boris entendit tinter des sous oubliés dans le tiroir. Ce petit bruit métallique ébranla un réseau de nerfs au fond de sa poitrine. D'autres marchands emportaient les fauteuils, les lampes, les tableaux. Le canapé passait difficilement par la porte. Il fallut le coucher de biais. Michel s'approcha des déménageurs et dit :

— Inclinez-le davantage. Je me rappelle que nous avons eu beaucoup de mal à le faire entrer.

Bientôt, le salon se trouva totalement dégarni. Sur le papier des murs, des rectangles foncés marquaient seuls l'emplacement des cadres. Des empreintes de semelles boueuses souillaient, çà et là, le parquet. L'air sentait la sueur aigre et le cuir mouillé. Le commissaire-priseur rangea ses papiers dans une belle serviette en cuir noir, s'inclina devant les Danoff et dit :

— À l'avantage...

Sans se concerter, Michel et Boris l'accompagnèrent jusqu'à la porte. Sur le palier, ils virent la concierge qui parlait avec animation au locataire d'en face. Elle se tut en apercevant le commissaire-priseur. Michel ferma les deux battants, tourna le bouton du loquet et s'écria :

— Enfin ! Dix minutes de plus, et je les étranglais !

Tania ouvrit la fenêtre du salon pour chasser l'odeur de ces hommes de proie. En contrebas, on entendait ronfler les moteurs des camions.

— Il y a des gens massés devant la maison, dit Tania. Tout le quartier est au courant.

— Nous changerons de quartier, dit Michel.

Ils demeuraient debout, tous trois, au centre de cette pièce vaste et nue, qui avait perdu sa signification. Un silence de défaite pesait sur leurs épaules. Chacun pensait à la même chose, mais nul n'osait élever la voix. Enfin, Michel dit :

— Le guéridon a tout de même fait trois mille sept.

Boris éprouva le besoin de soutenir son père dans cette pauvre

tentative de conversation.

— Oui, je ne l'aurais pas supposé, murmura-t-il avec effort.

— En revanche, reprit Michel, je suis surpris du peu de cas que ces messieurs ont fait de nos tableaux.

— Ce sont des mufles, proféra Tania d'une voix altérée. Ils n'ont même pas retiré leur casquette en entrant.

Boris crut qu'elle allait profiter de l'occasion pour reprocher, une fois de plus, à son mari, d'avoir préféré la solution humiliante de la saisie à celle, raisonnable, d'un arrangement avec l'avocat. Pourtant, Tania n'abordait pas encore le thème de la réprimande. Il semblait que la brutalité de l'événement eût détruit en elle le goût de la critique. Au lieu de dénigrer Michel, elle se contentait de vitupérer les marchands. Michel dit faiblement :

— Je m'excuse, Tania... Mais, après tout, ces meubles ne valaient pas grand-chose... Le total de la vente nous l'a prouvé...

— Mais oui, dit-elle. Il ne faut pas regretter les meubles. Les meubles, ce n'est rien.

Boris la regarda avec stupeur. Comme elle avait changé ! Nerveuse et intraitable avant l'épreuve, elle était devenue subitement calme et conciliante. Dans sa figure pâlie, brillaient deux larges yeux d'un bleu gai, clignotant, humide. Un peu enivrée par son propre sacrifice, elle répétait :

— Ce n'est rien... Ce n'est rien...

Michel la prit par la taille et la serra contre lui, dans un geste fort. « Il faut qu'Odile soit comme elle, se dit Boris, Qu'elle me critique avant le péril. Mais qu'elle demeure à mes côtés, sans regrets, sans remords, à l'instant où je m'aperçois que je me suis trompé. » Cette pensée provoqua en lui un brusque sursaut d'allégresse. Des fourmis couraient sur sa peau.

— Il est six heures, dit Michel. Je propose de manger très tôt et de rendre visite à Akim. Cela nous changera les idées.

Ils parlèrent encore du déménagement, de l'installation dans un autre quartier, moins élégant et moins cher.

— Deux pièces suffiront, déclara Tania, à condition que la cuisine soit assez grande pour que nous puissions y manger à trois.

Michel, coupable et rayonnant, approuvait sa femme avec un empressement de jeune marié :

— Tu as raison, chérie. Deux pièces. En attendant. Plus tard, rien ne nous empêchera, avec la reprise des affaires...

Elle lui jeta un regard de blâme et il se tut instantanément, désarmé et châtié. Tania éclata de rire :

— Tu es un enfant, Michel ! Mon mari est un enfant !

Le temps d'un battement de cœur, Boris éprouva la certitude que sa mère venait de ressembler à la jeune fille qu'elle avait été et qu'il

n'avait pas connue. Tania avait dix-huit ans, vingt ans, malgré sa taille épaisse et ses rides. Une fraîche lumière irradiait de ses dents, de ses yeux. Ce fut une image si étrange que Boris eut l'impression de se balancer dans un hamac. Il murmura :

— Tu es drôle, maman.

Michel, lui aussi, se mit à rire. Boris considérait, avec un bonnement ému, ces deux personnages démunis de tout, qui riaient de leur malchance, au milieu d'une chambre vide. « À leur place, des Français ne songeraient pas à rire », pensa-t-il.

Le dîner se passa en conversations banales. Il fut question de tout, sauf de la saisie. À huit heures, Michel et Tania quittèrent la maison pour se rendre chez Akim. Boris s'installa dans la salle à manger avec ses cahiers et ses livres. Mais il avait de la peine à s'astreindre au travail dans ce décor mutilé. L'appartement, privé de ses meubles, était devenu spacieux et hostile. Aux fenêtres sans rideaux collait la peau noire et luisante de la nuit. Les bruits des étages résonnaient fortement sous le parquet nu. Maintenant que Boris était seul, il souffrait davantage de son dépouillement. Le souvenir des marchands aux faces grossières harcelait son esprit. Il tâchait de se rappeler leurs moindres réflexions. L'un d'eux avait dit, en regardant les tableaux : « Des isbas, des troïkas et des balalaïkas, ça n'intéresse plus personne ! » Par un curieux mouvement de la pensée, Boris se sentait plus Russe dans l'adversité que dans le bonheur. Il lui semblait qu'en raflant les meubles des Danoff ces individus l'avaient rejeté vers le clan des émigrés, dont il était sur le point de sortir. Tout s'était passé comme si, par l'intermédiaire d'un commissaire priseur et de quelques margoulin, la France entière lui avait infligé une offense personnelle. Certes, il ne doutait pas que la procédure de la saisie jouait aussi bien pour les Français que pour les étrangers, mais le fait que ses parents en eussent été les victimes le renforçait, tout vif, dans sa nationalité d'origine. Seuls des Russes étaient susceptibles de comprendre qu'un homme, dont on avait vendu la mobilier aux enchères, pouvait être encore un homme de cœur. Aux yeux des Français, qui étaient tous économes et raisonnables, un pareil personnage méritait la méfiance. Puisqu'il n'avait pas su équilibrer le budget familial, il devait être rayé de la liste des honnêtes gens. Et cela d'autant plus qu'il n'était pas né à Besançon, mais à Armavir. Quoi qu'il fût, le malheureux qui était né à Armavir partait vaincu dans la vie française. Boris imaginait très bien les commentaires de la concierge, des locataires, des fournisseurs : « Ça leur pendait au nez. Ils vivaient au-dessus de leurs moyens. Avec ces Russes, il faut s'attendre à tout ! » Subitement, il avait envie de lire un livre russe, de réciter un poème russe, de parler russe à haute voix, comme pour narguer cette animosité médiocre. Une exaltation nostalgique activait la marche de son sang. Il tâcha de se remémorer

quelques vers de Pouchkine et déclama lentement :

*Les nuages courent et tournent,
Une lune invisible éclaire
Les flocons de neige volante...*

Des larmes montaient à ses yeux. C'était beau. C'était russe. Il s'enlisait dans une patrie inviolable et féerique. Il optait pour le souvenir, la légende, la poésie. Puis, sans transition, il pensa à Odile, et le mirage s'arrêta, disparut. Elle était rentrée de Biarritz, depuis six jours. Mais son père plaidait en province. Elle n'avait donc pas pu l'entretenir encore de leur projet. Évoquant le visage d'Odile, Boris se reprocha d'avoir médité de la France. N'y avait-il pas, en France, des êtres capables de le comprendre, de l'aimer ? Odile, Machécourt, Marguerite, Cotentin... Il songeait à eux, et son cœur s'apaisait par saccades. Bientôt, une excitation lui parut même injustifiée et puérile : « Où veux-tu aller ? Ton destin est ici. Il y a de bons et de mauvais Russes, comme de bons et de mauvais Français. Les soldats bolcheviks qui voyageaient avec nous dans le wagon à bestiaux avaient-ils de meilleures têtes que ces marchands ? Tout le drame vient du fait qu'on élève des inventions administratives, telles que les cartes d'identité, les passeports, les visas, au niveau des réalités éternelles, telles que la vie et la mort. Dépouillé de son état civil, le Français cesse d'être français et moi je cesse d'être russe. Il n'y a plus, face à face, que des hommes nus, égaux, identiques... » Peu à peu, ses méditations l'entraînaient loin du travail qu'il s'était promis d'accomplir. Il se ressaisit, ouvrit ses cahiers, consulta ses notes. La vue des équations lui procura, plus que les autres jours, une sensation de sécurité merveilleuse. Cette représentation abstraite du monde contenait en lui un besoin de hauteur et de pureté. Grâce au langage des signes, il se détachait de la condition humaine, il niait les frontières, il pensait universellement. Un trois était partout un trois. Aucune loi nationale n'empêcherait jamais le sept d'être un sept, à Londres, à New York, à Moscou, à Paris. Il sourit et songea : « J'aime les chiffres, parce qu'ils n'ont pas de patrie ». De nouveau, son esprit fuyait sur la route libre. Au lieu d'étudier ses cours, il réfléchissait à l'appareil entreposé chez Akim. Encore deux encoches à bobiner. L'affaire de quelques jours. Puis, viendrait l'expérience décisive, au laboratoire. « Pourvu que je ne me sois pas trompé ! Si mon invention est valable, ce sera la fortune à bref délai. J'aiderai mes parents à s'installer convenablement. Papa ouvrira une maison de commerce. J'épouserai Odile. » Il avait engagé un combat contre le destin. « Ils » verront. Je gagnerai. Malgré eux. » À qui s'adressaient ces provocations vagues et violentes ? Au commissaire-priseur aux marchands, à maître Jivoukhine, aux parents

d'Odile ? Il n'aurait su le dire au juste. Mais il se sentait désigné pour être le champion d'une bonne cause. La science, l'honnêteté, la volonté, le courage, l'amour, veillaient à ses côtés comme des entités tutélaires.

Il sortit de sa poche le petit carnet à reliure de toile cirée noire, où il consignait ses principales impressions. Depuis la menace de saisie, il ne rangeait plus son journal dans l'armoire, mais le portait constamment sur lui. Il relut les dernières lignes qu'il avait écrites : « Revu Odile. Elle promet de parler à son père dès qu'il reviendra, c'est-à-dire dans deux semaines. Je lui ai conseillé de commencer par mettre sa mère dans la confidence de notre amour. Elle ne veut pas. Elle dit qu'elle préfère les affronter ensemble. Notre espoir est immense. Je lui ai appris le verbe être et avoir en russe, plus quelques mots usuels. Avec l'argent économisé en son absence, nous avons pu louer une barque et canoter pendant une heure sur le lac du Bois de Boulogne. Le reflet de l'eau jouait sur sa figure. Elle laissait pendre sa main dans le sillage. Comme il n'y avait presque personne sur les berges nous nous sommes follement embrassés. »

Boris sourit à l'évocation de ce souvenir délicat. Certes, il était obligé de reconnaître qu'il y avait quelque puérilité dans l'habitude qu'il avait contractée de noter ses faits et gestes dans un calepin. Mais il aimait cette sorte de dialogue entre le papier blanc et la plume, cette confidence de lui-même à lui-même, cette lutte pour fixer en peu de mots le sens d'une scène ou d'une idée remarquables.

Ayant réfléchi, il prit son stylo et écrivit sur la page suivante :

« Puis-je être fier, moi, Boris Danoff, parce que Louis XI fut un grand roi qui donna l'Anjou à la France ? »

VIII

Penché sur une malle ouverte, Kisiakoff tirait à lui des brassées de combinaisons, de bas, de culottes, de soutiens-gorge, et les déposait précautionneusement sur la chaise de l'entrée. Par moments, son visage entier disparaissait, dans l'ouverture du coffre. Il haletait. Sa nuque était rouge. Serge, debout derrière lui, pouffa de rire :

— Pourquoi te donnes-tu tant de mal ? Le bureau de placement nous a promis une femme de chambre pour demain.

— Voici douze heures que nous sommes arrivés, dit Kisiakoff, et les affaires de Lucienne ne sont pas encore déballées. Tu trouves ça normal ?

— Elle s'en moque.

— Pas moi. Regarde cette chemise de nuit. N'est-ce pas criminel de la laisser traîner comme un chiffon dans les bagages ?

Il s'était redressé et tenait à deux mains, devant lui, une chemise de nuit rose à incrustations de dentelles marron :

— Parure nocturne de la femme ! Éphémère comme l'aile d'un papillon !

Il jeta la chemise de nuit sur la pile de linge, et continua son travail de déblaiement. Serge passa ses doigts sur le cadre d'un tableau et fit la grimace :

— Moi, ce qui me dégoûte, c'est qu'il y a de la poussière partout. La poussière me fiche le cafard. Notre vache de concierge avait pourtant juré d'entretenir les lieux. Elle n'a pas dû se fatiguer souvent.

— N'essaie pas de détourner la conversation, dit Kisiakoff avec sévérité. Tu comprends très bien pourquoi je te parlais de cette chemise de nuit.

— Non.

— Elle était destinée à votre première nuit parisienne, après des années de voyage.

— Eh bien ?

— Que sera-t-elle, je te le demande, cette première nuit parisienne ?

— Une nuit comme les autres.

— En rentrant du restaurant, Lucienne s'est réfugiée dans sa chambre.

— Elle est fatiguée. Et puis, elle a bu trop de cognac...

— Elle est malheureuse, rugit Kisiakoff. Et elle est malheureuse à

cause de toi.

Serge avança les lèvres et poussa un vif sifflement :

— Psychologue, va !

— Oui, psychologue. Plus encore que tu ne le crois. Je te surveille, mon coco. Et tu ne me plais pas. Durant tout le dîner, tu as été odieux avec ta bienfaitrice.

— Elle n'est pas ma bienfaitrice.

Kisiakoff tressaillit. Énorme, la barbe menaçante, un cache-sexe en soie dans chaque main, il balbutiait :

— Que dis-tu ?

— Elle n'est pas ma bienfaitrice, reprit Serge. C'est un marché. Donnant, donnant.

— Elle te donne plus que tu ne lui donnes.

— Qu'en sais-tu ? Tu écoutes aux portes ?

— Bien sûr, dit Kisiakoff.

Serge lui tourna le dos et se planta devant une glace de Venise, au tain craquelé. Un cerne mauve, à peine perceptible, approfondissait son regard. La couleur de sa cravate, d'un violet très étudié, soutenait admirablement la masse pâle et mate du visage. Il se jugea beau et bien habillé. Il demanda :

— On fait un poker avant de se coucher ?

— Au lieu de penser à jouer au poker, tu ferais mieux de penser à demander pardon à Lucienne ! rétorqua Kisiakoff.

— De quoi ?

— De ce que tu lui as dit à table, ce soir chez Maxim's. Elle en est malade, la pauvre. Monsieur exige subitement des libertés de célibataire...

— C'est mon droit.

— Non. Il y a plusieurs mois que tu prépares ton coup. À San Francisco, déjà tu te montrais difficile. Tu demandais deux lits. À New York, tu as parlé d'un paravent. Sur le bateau du retour, tu as refusé de partager sa cabine, sous prétexte que tu étais sujet au mal de mer. Et ici... ici... tu veux faire chambre à part ! Et tu le lui dis, en plein restaurant, entre la poire et le fromage ! Est-ce juste ? Est-ce chrétien ?

— Oui, je veux faire chambre à part, gronda Serge. Ce sera ça, ou adieu la compagnie.

— Mais pourquoi, petit misérable ?

— Parce que j'en ai marre de coucher toutes les nuits à côté d'elle. J'ai besoin de solitude et d'indépendance. Et puis, je n'aime pas son odeur quand elle dort.

— Quelle idée ! s'écria Kisiakoff. Elle sent bon. Je t'assure qu'elle sent bon !

Il plissa les paupières sur ses grosses prunelles liquoreuses :

— Tu le sais bien, qu'elle sent bon ! Souviens-toi. Mais voilà, tu es

jeune. Tu es bête. Tu as le goût du changement. Comment peut-on avoir le goût du changement, quand on a la chance de posséder un pareil bibelot de chair fraîche ? Sans compter que, loin d'elle, loin de nous, tu ne serais rien. Qui te paierait tes complets, tes cravates ? Tu as plus besoin d'elle pour vivre qu'elle n'a besoin de toi. Si tu la quittais, tu reviendrais à elle, par peur du travail qui sali les mains. Ou bien tu te ferais entretenir par une autre. Une vieille exigeante et avare, comme j'en connais tant ! Quelle horreur !

— Je ne songe pas à partir, dit Serge. Je souhaite seulement qu'elle me foute la paix.

— Elle ne peut pas : elle t'aime.

— Il y a des limites. Au début, c'était supportable. Mais plus ça va, plus elle est déchaînée. On jurerait qu'elle n'a pas connu d'hommes avant moi !

— Ceux qu'elle a connus n'étaient pas des hommes. Va frapper à sa porte. Parle-lui gentiment. Dis-lui que tu veux coucher seul, une nuit par semaine. Cela te suffirait, une nuit par semaine ?

Serge baissa la tête et considéra gravement la pointe de ses chaussures. Depuis une heure déjà, il avait résolu de se réconcilier avec Lucienne Pérez. Mais il ne voulait pas avoir l'air de céder trop vite aux injonctions de Kisiakoff.

— C'est bon, dit-il enfin. J'irai.

Devant la porte de la chambre, il rectifia le nœud de sa cravate, lissa ses cheveux du plat de la main, et annonça d'une voix tendre :

— Chérie, c'est moi.

Puis, sans attendre la réponse, il poussa le battant. La lampe bleue, allumée dans le bec d'une cigogne, dispensait à la pièce une vague clarté de caverne sous-marine. Lucienne Pérez était effondrée en travers de sa couche, la face enfouie dans l'oreiller, la croupe bombée. Trois pékinois dormaient sur la descente de lit en fourrure. Le quatrième était mort de vieillesse à Valparaiso. Des vêtements de femme, minces comme de la peau, gisaient sur une chaise. Dans l'air flottait un parfum doucement écœurant de vanille. Serge fit deux pas en marchant sur la pointe des pieds, enfla les narines et répéta sans conviction :

— Chérie.

Elle se tourna vers lui, dans un mouvement si brusque, qu'il en fut décontenancé. « Allons, bon ! C'est plus grave que je ne le croyais », pensa-t-il. Assise, elle tendait en avant une figure molle et luisante, tel un masque de caoutchouc. Sa chemise de nuit fripée bâillait sur sa poitrine. Ses mains aux griffes rouges grattaient, en crissant, la soie de la courtépointe. Elle marmonna :

— Que me veux-tu ?

— Mais rien, dit-il prudemment, je venais voir... comme ça...

— Voir quoi ? Le mal que tu m’as fait ? Eh bien, regarde...

De grosses gouttes rondes scintillaient entre ses cils. Elle leva son index recourbé vers sa paupière droite, puis vers sa paupière gauche, et fit glisser les larmes sur son doigt, comme on présente un perchoir à un petit oiseau.

— Oh ! soupira-t-il. Tu as pleuré. Il ne fallait pas...

Une grimace, en forme de demi-lune, tirait vers le bas les lèvres de Lucienne Pérez. Ses seins luisaient, comme enduits de vaseline. Jamais encore Serge ne l’avait vue aussi vieille, aussi furieuse. Il eut l’impression qu’elle allait lui cracher du venin au visage « J’aurai du mal à remonter le courant. Entre hommes, tout serait plus simple. On s’expliquerait. On ne peut pas s’expliquer avec une femme. » Il hésita et finit par demander :

— Est-il possible que tu m’en veuilles à cause de cette histoire de chambre ?

— Si tu exiges de faire chambre à part, c’est que tu ne m’aimes plus ! cria-t-elle.

— Je te défends... je te défends de penser cela, dit-il sur un ton qui lui parut sobre et pathétique. Tu n’as pas le droit de calomnier ainsi le sentiment qui nous unit depuis tant d’années. Si je ne t’aimais pas, pourquoi resterais-je ici ?

Elle dressa le cou, comme une dinde en colère, et glapit :

— Pour le confort !

Il chancela sous le choc. Une vilaine chaleur courait à la surface de sa peau. Devait-il se fâcher ou éclater de rire, gifler l’impertinente ou lui parler avec la dignité d’un seigneur ?

— Je me moque du confort, dit-il avec noblesse. Si je t’ai demandé la permission de coucher seul pendant quelques soirs par semaine, c’est que j’ai besoin de solitude pour penser à mes tableaux futurs. Cela fait trois ans que je ne dessine plus. Je voudrais me remettre au boulot.

Elle fit entendre un rire qui ressemblait à une série de hoquets :

— Par exemple ! Et c’est moi qui t’empêche de te remettre au boulot ?

— Oui. Quand tu es auprès de moi, ton corps accapare mon attention. Je me centralise sur lui. Je suis perdu pour l’art. Tu es trop physique...

Elle réfléchit un moment, les sourcils froncés, les lèvres pincées, et dit enfin :

— Je ne te crois pas... Tout ça, ce sont des prétextes... Tu ne m’aimes plus, et tu cherches des excuses... Au fond, tu voudrais rompre, mais tu n’oses pas... Eh bien, mon petit...

Il l’interrompit en criant :

— Tais-toi ! Tu joues à te faire mal !

Son accent était si sincère qu'elle en fut ébranlée. Une impression égarée divisa les éléments de sa figure. Sa bouche était encore crispée dans une moue de souffrance. Mais un espoir timide se lisait dans ses yeux.

— Oh ! gémit-elle. Si tu disais vrai ! Si je pouvais être sûre de ton amour !...

Le virage était pris. Au-delà, s'étendait une route droite. Serge poussa un soupir de soulagement.

— Je t'aime, proféra-t-il d'une voix grave, chantante. Je veux que tu sois heureuse.

Subitement, le visage de la jeune femme fut touché, de l'intérieur, par un rayon. Une vie joyeuse revint dans ses joues, dans ses prunelles, dans ses oreilles, dans les ailes de son nez. Animée du dedans, elle haletait, comme après un labeur difficile :

— Tu dormiras avec moi, cette nuit ?

— Oui. Mais, une nuit par semaine, du samedi au dimanche, par exemple...

Elle ne l'écoutait plus. Elle battait des mains. Elle répétait :

— Méchant ! Méchant !...

Puis, elle devint sérieuse et dit :

— Déshabille-toi.

— Je t'ai demandé une nuit par semaine...

— Nous en reparlerons. Viens vite.

Il la regardait, échauffée, impatiente, pareille à un animal devant sa mangeoire pleine. Elle babillait sans arrêt.

— Figure-toi... j'ai cru que tu me trompais. J'ai cherché avec qui... J'ai voulu me tuer, te tuer.

— En voilà une histoire ! dit-il. Je ne suis pourtant pas ton premier amant. Tu en avais par dizaines avant moi. Il maintenant, simplement parce que je suis un peu fatigué un peu nerveux, tu t'affoles !

— Oui, prononça-t-elle sauvagement. Et j'ai raison de m'affoler. Tu ne peux pas savoir ce qui se passe en moi. Tu m'es devenu nécessaire comme le pain, comme l'eau. Si tu devais partir, je ne survivrais pas à ton absence. Quand je songe à la vie sans toi, je préfère mourir. Il faut m'aimer Serge. Je n'ai que toi au monde. Je suis seule. Ne me fais pas de mal. Je t'adore...

Il y avait dans cette femme implorante quelque chose de flasque et de vorace. Tout en se déshabillant devant elle Serge ne pouvait se défendre d'un malaise peureux. Il retira son pantalon et pensa : « C'est dégoûtant. Elle est là comme une pieuvre au creux de son rocher. Tous tentacules dehors. Rose et remuante. Et il faut que j'accepte parce que c'est elle qui a l'argent. » Il la détesta. Il souhaita qu'elle mourût, qu'elle disparût de la surface de la terre. Elle s'était mise à genoux sur le lit. Elle avançait vers lui, à quatre pattes. Ses seins pendaient entre

les bords de la chemise ouverte. Il vit aussi la pente du ventre distendu, et plus loin, entre les cuisses, une vallée d'ombre chaude, un buisson en marche. Soudain, il comprit qu'il ne saurait pas, qu'il ne saurait plus attirer contre lui ce corps trop connu et feindre de l'aimer encore. Une négation tragique hérissait sa chair. Il reculait. Il s'entendit crier :

— Non !... Va-t'en !... Pas ce soir...

Elle s'était arrêtée, stupide, la mâchoire décrochée, les sourcils levés au-dessus d'un regard de chienne :

— Pourquoi ?

— Je suis fatigué.

Il enfila sa chemise, son pantalon, reboutonnait sa braguette avec des doigts tremblants. Elle demanda :

— Qu'est-ce que cela signifie ?

Et, brusquement, elle hurla, à pleine bouche, les muscles du cou tendus comme des lanières :

— Tu n'as pas le droit !... Je t'ordonne !... Je te paie pour ça !... Tu n'as pas le droit !... Tu n'as pas le droit !...

Il eut la sensation que des tentacules chargés de ventouses se déroulaient, cherchaient à l'atteindre, à l'enlacer dans leurs anneaux souples et gluants. Il défaillait d'horreur :

— Calme-toi... Tu es folle...

Mais elle ne l'écoutait pas et répétait avec une obstination démente :

— Tu n'as pas le droit ! Tu n'as pas le droit !...

Son bras gauche jaillit en avant. Une main agile enserra le poignet de Serge. Il perçut une chaleur de femme, un halètement de fournaise qui s'approchait de lui. D'un geste sec, il se délivra. Elle avait une face cramoisie et large de mangeuse. Il grommela :

— Fous-moi la paix !... Puisque je te dis que je n'en ai pas envie !... Je vais faire un tour... Prendre l'air... Après...

— Tu vas rester ! dit-elle d'une voix rauque. Si tu m'aimes, tu vas rester...

— Non.

— Je te dégoûte ?

Il jeta ses mains, à droite, à gauche comme pour se dégager d'un rideau pesant :

— Oui, tu me dégoûtes. Il y a autre chose dans la vie. Mais toi, tu ne penses qu'à ça. Tu manges, et ça se passe entre tes cuisses. Tu te promènes, et tu vois le paysage par là. Tu dors, et c'est de là que tu rêves...

Il se tut, conscient d'en avoir trop dit. Devant lui, la femme à quatre pattes avait changé de figure. Un hébètement malheureux figeait ses traits, lui donnait l'air de dormir. Elle était effrayante à

voir. Elle ronflait. Elle bavait un peu. Il voulut se rétracter.

— C'est vrai ça, dit-il sur le ton indécis d'un cancre qui défend sa paresse. Mets-toi à ma place. Je ne te demande rien d'excessif. Simplement la permission de sortir, de m'aérer...

Il y eut un silence. Les pékinois se levèrent gravement, contournèrent le lit et se recouchèrent, côte à côte, devant la fenêtre. À l'étage inférieur, quelqu'un enfonçait des clous dans le mur. Serge tira ses manchettes, renoua sa cravate. Il songea : « J'ai été trop fort. Pourvu qu'elle ne tombe pas dans les pommes. » Tout à coup, il lui sembla entendre un rire étouffé. Il mit un certain temps à comprendre que c'était Lucienne Pérez qui pleurait. Les larmes coulaient de ses yeux grands ouverts sur ses joues vernies. Sa bouche, agitée de petits soubresauts, paraissait mastiquer un aliment amer. Elle haleta :

— Je sais tout, maintenant... Mon corps... Tu n'aimes pas mon corps... Tu entres dans moi avec répugnance... Tu fais l'amour avec moi par devoir...

Elle s'était assise et refermait sa chemise sur sa poitrine :

— Mais non, dit-il avec empressement, tu exagères...

Elle jeta un cri déchirant :

— Kisia, Kisia, au secours !

Kisiakoff devait être posté aux écoutes dans le couloir, car, dès le premier appel, la porte s'ouvrit avec violence et sa silhouette carrée se leva devant Serge, comme la cible d'un tir forain... Les pékinois dressèrent la tête. L'un d'eux fit le beau, à tout hasard, puis, s'affala en grognant sur ses compagnons.

— Eh bien ? dit Kisiakoff d'une voix de prêtre. Que signifie ce bruit de dispute ? Ai-je mal entendu ?

— Il ne veut plus de moi ! Il me hait ! gémit Lucienne Pérez.

— Ce n'est pas vrai ! répliqua Serge. Je lui ai simplement demandé la permission de me promener. Je suis flapi. J'ai besoin de me détendre. Explique-lui que je ne suis pas une machine...

Kisiakoff étendit entre les adversaires sa lourde main velue et pacificatrice. De sa barbe tombèrent des paroles de sagesse :

— Mes enfants, ne vous emportez pas ! Ne vous jetez pas à la figure les mots qui blessent pour la vie. Chacun de vous deux a raison. La fatigue de l'homme est légitime comme le désir de la femme. Puisque Serge se juge incapable de satisfaire les exigences de sa maîtresse, il est urgent qu'il se promène un peu. Puisque Lucienne s'estime pressée de faire l'amour, il est juste qu'elle emploie l'absence de son amant à préparer cette fête intime. Quand Serge reviendra, ayant recouvré les forces nécessaires, Lucienne s'avancera vers lui, lavée de partout, parfumée, massée et revêtue d'une chemise de nuit transparente. Tout est si simple !

— Je n'oublierai jamais ce qu'il m'a dit, proféra Lucienne Pérez,

entre deux sanglots.

— Quoi qu'il ait dit, il ne le pense pas, assura Kisiakoff.

— Elle m'a fait comprendre que j'étais pour elle une marchandise, grommela Serge.

— Il n'y a pas de honte à être traité de marchandise, impliqua Kisiakoff. La *Vénus de Milo* est une marchandise, la *Bible* de Gutenberg est une marchandise. Moi-même suis une marchandise. Alors ?

Son regard oscillait entre Serge et Lucienne Pérez, comme le fléau d'une balance. Il calculait les chances de réconciliation.

— Va-t'en, Serge, dit-il encore. Laisse-moi seul avec elle. Dans une heure, tu seras de retour. C'est promis ?

— Je ne veux plus le revoir, râla Lucienne Pérez. Je veux mourir !...

Les pékinois aboyèrent. Lucienne Pérez se tapait le front avec ses poings, le pouce en dehors. Puis, elle sortit sa tanguie, roulée en petit cornet, et cracha furieusement dans le vide.

— Va-t'en, répéta Kisiakoff.

Serge quitta la pièce et referma la porte avec soin.

Dans la rue, il respira goulûment l'air tiède et immobile de la nuit. On voyait des étoiles au-dessus des toits. Éclairés par les réverbères, les feuillages du parc Monceau étaient des arbres de théâtre, aux frondaisons phosphorescentes. Ne sachant où aller, Serge emboîta le pas à un couple qui se dirigeait vers la place des Ternes. Sa dispute avec Lucienne Pérez l'avait irrité et rompu. Son crâne vibrait comme une cloche : « Ce ne sera rien. Kisiakoff réparera la casse. La vie reprendra, comme par le passé... » Or, justement, cette idée était intolérable. Quand il réfléchissait à son destin, Serge évoquait toujours le même corps, les mêmes gestes, les mêmes mots, dans des chambres différentes, dans des villes différentes. Une formidable addition de baisers humides occupait sa mémoire. Toute sa peau grouillait de vieilles caresses. Il aurait voulu pouvoir penser à des paysages exotiques, aux Chinois de San Francisco, à la rade de New York, aux Indiens crasseux de Lima. Une femme nue lui cachait le tourniquet de cartes postales en couleur. Elle l'avait traîné de pays en pays, d'hôtel en hôtel, comme un pékinois supplémentaire. Tenu en laisse, gavé, soigné, surveillé grondé, dorloté. Massage, hydrothérapie et culture physique. Purgation à date fixe. Visite au dentiste, tous les trois mois. Chemises de soie et complets clairs. Chaussettes fines, et caleçons parfumés à la fleur de lavande. Kisiakoff, du haut de sa barbe, réglait l'existence du couple. Depuis cinq ans, Serge ne se souvenait pas de s'être trouvé seul dans une chambre, dans une rue. Tout ce qu'il entreprenait avait été commandé ou autorisé par quelqu'un d'autre. En vérité, sa seule raison d'être consistait à prêter son anatomie aux exigences quotidiennes de Lucienne Pérez. Ainsi, son individu entier

se réduisait à un sexe. Vingt fois, il avait résolu de rompre cette servitude humiliante. Mais pour faire quoi, pour aller où ? Habitué à une vie élégante et facile, il ne concevait pas la possibilité de travailler dans un bureau, dans un atelier. À la seule perspective de quitter cette femme qu'il exérait, une crainte superstitieuse le prenait à la gorge. De toutes ses forces, il luttait contre un esclavage dont il savait, pourtant, qu'il ne pourrait plus se passer. « Je suis foutu, se dit-il avec délectation. C'est un cercle infernal. Inutile d'espérer le franchir. » Des bouffées de voix et de rires s'échappaient d'un bistrot à la terrasse mal éclairée. Il entra, commanda un demi et le but, accoudé au comptoir. Devant lui, le garçon rinçait des verres. « Il est plus heureux que moi, pensa Serge. Que serais-je devenu si je n'avais pas rencontré Kisiakoff et Lucienne Pérez ? Un petit employé de bureau, un représentant en papier carbone ou en stylographes. Je vivrais avec mes parents. » Son cœur se serra. Depuis longtemps, il ne recevait plus aucune nouvelle de sa famille. Ses dernières lettres étaient demeurées sans réponse. Une branche pourrie, on la coupe. À leurs yeux, il était une branche pourrie. « J'ai sali le nom des Danoff. J'ai osé accepter l'argent d'une femme. Horreur et malédiction. Ils me font rigoler... » Il repoussa son demi, commanda une fine dans un verre double et l'avalait d'un trait. Décidément, son père et sa mère étaient seuls responsables de l'abaissement qu'ils lui reprochaient. S'ils ne lui avaient pas raconté les délices d'un passé de richesse et de réussite, il eût mieux supporté sa triste condition d'émigré. C'était en relatant leurs souvenirs de Russie, qu'ils avaient éveillé en lui la nostalgie d'une existence luxueuse. C'était en précisant leurs regrets qu'ils l'avaient dirigé sur la mauvaise voie. Et, maintenant, ils le reniaient. Ils refusaient de répondre à ses lettres. « C'est trop facile ! » Il les détestait. Il détestait tout le monde. Tout le monde était fautif. Mais pas lui. Pas lui ! Des larmes brûlaient ses paupières. Il eut envie de donner un coup de poing dans la gueule mal rasée du plongeur. « Une bagarre. On me videra dans la rue. On me traînera au poste. Quelqu'un m'aura cassé une bouteille sur la tête. Peut-être même succomberai-je aux blessures. Mourir. » Une angoisse l'envahit par le bas, grimpa jusque dans sa cervelle, jusque dans ses cheveux, qui jetèrent de l'électricité. Il paya et sortit. Ses genoux étaient mous comme du beurre. Ses pieds glissaient sur des nuages. Plusieurs fois, il fit le tour de la place des Ternes, souffleté par de grands placards de lumière, bousculé par des fantômes de charbonniers aux yeux rouges. Une odeur d'anis montait de la bouche du métro. Des taxis aboyeurs se pourchassaient dans un carrousel de phares et de vitres. Il pénétra dans une petite rue calme. Paris était loin. Une bourgade de province commençait là, avec ses façades plates, ses volets clos, ses sommeils respectables, et les boîtes aux ordures alignées sur le trottoir pour le régal nocturne des chats.

Tout à coup, Serge tressaillit, comme si un linge froid l'eût cinglé en pleine figure. Au bout de la rue, entre deux maisons noires, la coupole d'une église russe s'inscrivait, haute, luisante et seule, sur l'écran du ciel étoilé. L'église de la rue Daru. Il l'avait oubliée. Sa seule présence suscitait en lui mille souvenirs enfantins. Il se revoyait, traversant la cour, montant les marches pour accéder au temple où bourdonnait le chant grave du chœur. Boris était à son côté, vêtu d'un costume neuf. Son père, sa mère, parlaient à des amis. « Ce sont vos enfants ? L'aîné ressemble à son père... Oui, au lycée français. Nous en ferons un architecte, je pense, ou un avocat... Serge s'approcha de la grille, regarda la bâtisse sombre, le gravier où brillaient des éclats de lune, les arbres vieux et haillonneux. Il eut le sentiment étrange qu'il entrait en communication avec un monde inconnu et que sa volonté lui était ravie. Gonflé de tendresse, il se balançait sur place tel un ballon captif. Un peu plus tard, il lui sembla entendre des voix. Deux hommes conversaient dans le jardin. Des prêtres sans doute, qui prenaient le frais en discutant des affaires de la paroisse. Il se rejeta en arrière, comme un voleur surpris. Son pied droit manqua le rebord du trottoir. Il faillit tomber, se tordit la cheville et continua à marcher en boitant. À chaque pas, il se répétait comme une litanie : « Pauvre Serge ! Pauvre Serge ! » Avenue de Wagram, il arrêta un taxi.

— C'est pour aller où ? demanda le chauffeur.

— Je ne sais pas encore, dit Serge. Roulez vers le Bois de Boulogne. Je vous indiquerai...

Il s'assit dans la voiture et massa des deux mains sa cheville douloureuse. Soudain, il se pencha vers la vitre de séparation et cria :

— Rue des Belles-Feuilles. Vous me déposerez au coin.

Un flot de sang lui sauta aux joues. « Qu'est-ce qui me prend ? Pourquoi retourner là-bas ? Cela me fera mal. Et Kisiakoff qui m'attend ! J'ai promis d'être de retour dans une heure... » De nouveau, dans son esprit revint l'image d'une femme nue, au visage bouilli de larmes, à la bouche mendicante : « Mon chéri, mon petit prince sucré, mon apothéose et mon agonie. » Des lèvres couraient sur sa peau. Une main se glissait entre ses cuisses. Il se renversa de tout son poids sur la banquette, comme pour échapper à une emprise monstrueuse et multiple. Le taxi roulait à vive allure. L'Arc de Triomphe pivota sur son axe et disparut. Une haie d'arbres, ébouriffés de lumière verte, le remplaça. L'avenue du Bois était vide. Il devait être tard. Dix heures et demie, onze heures ? Le tic-tac de la montre mordillait le poignet de Serge. Il déplaça d'un cran l'ardillon de son bracelet. Enfin, le taxi stoppa. Serge régla le chauffeur et s'engagea dans la rue qui montait. Comme il approchait de la demeure familiale, un engourdissement délicieux s'emparait de son être. Il se rappelait certaines tournées de jadis. Il avait vécu des heures de joie, mais sans

le savoir, et c'était maintenant, dans cette nuit, dans cette solitude, qu'il éprouvait la perception exacte de tout ce qu'il avait perdu. Pourquoi donc ne connaissait-il plus ce bonheur si généreusement dispensé à d'autres ? Il s'arrêta de marcher et leva le front. La maison était là, massive, sombre, impérissable, avec sa grande porte à ferronneries noires, qu'encadraient deux cariatides aux muscles globuleux. Large coffre bourré de familles, forteresse bourgeoise armée de suspensions, de crédences, de lits, de fauteuils, de baignoires, citadelle des sommeils, des amours et des digestions honnêtes, elle haussait vers le ciel l'alignement irréprochable de ses fenêtres et de ses mascarons. Le regard de Serge escalada cette falaise percée d'ouvertures règlementaires. Au sixième étage, dans l'appartement des Danoff, les croisées du salon et de la salle à manger étaient violemment éclairées. Une brève commotion ébranla la poitrine de Serge. Dans toute la ville, dans tout le monde, il n'y avait plus que ces carreaux lumineux, découpés dans le tissu bleu de la nuit. « Ils sont chez eux, réunis autour de la table. Maman tricote. Papa lit son journal. Et Boris... Boris, le reconnaîtrais-je ? Qu'est-il devenu ? Un petit jeune homme poli et pondéré. Un futur bureaucrate. Un fonctionnaire en herbe. De quoi parlent-ils entre eux ? » Il piétinait, seul et lamentable, à la lisière de ce royaume interdit. Puis, une force irrépressible l'emporta hors de lui-même. Il s'envola, en pensée, vers ce sixième étage, s'accrocha au balcon, colla sa face de mauvais fils à la vitre fraîche, et s'emplit les yeux d'un spectacle si quotidien et si prodigieux que son cœur défaillit de tendresse. Il avait envie de crier : « Je suis là. Ouvrez ! » Soudain, incapable de résister plus longtemps à la tentation, il traversa la rue, s'approcha de la porte et avança la main vers la plaque en cuivre de la sonnette. Un dé clic menu répondit à son geste et la porte s'entrebâilla, obéissante, comme dans un conte de fées. Le bouton de la minuterie était à gauche de l'entrée. Guidés par l'habitude, les doigts de Serge le découvrirent sans erreur. La lumière jaillit d'un globe laiteux et haut perché. Serge franchit le vestibule sur la pointe des pieds, par crainte d'éveiller la concierge. Tandis que l'ascenseur le hissait de palier en palier, il mesurait mieux la hardiesse de son comportement. De quel air l'accueillerait-on dans cette famille qui se jugeait déshonorée par sa faute ? Son père ne le rejetterait-il pas à la rue, sans écouter ses explications ? Et que leur dirait-il, à supposer qu'ils voulussent bien l'entendre ? Qu'il revenait chez eux, qu'il renonçait à sa vie déplorable, que son repentir méritait d'être sanctionné par le pardon ? Mais il ne tenait pas à changer d'existence. Voilà ce qui était horrible. Brusquement, l'absurdité de sa démarche lui apparut dans un éclairage de catastrophe. Il désira redescendre, s'enfuir. Il ne le pouvait plus. Sa volonté avait abdiqué au profit d'une énergie étrangère. Il était à la merci d'un mécanisme de

précision. Comme la porte d'entrée, comme l'ascenseur. L'ascenseur s'arrêta. Serge sortit de la cabine et fit un pas vers la porte de l'appartement. Sa force diminuait. Par une sorte de dédoublement, il se vit, élégant et livide, appuyé contre le mur du palier. Qu'attendait-il ? Il n'osait pas sonner. Partir ! Partir ! Tout à coup, il posa son doigt sur le bouton de la sonnette, et un timbre d'alerte retentit dans son cœur. Trop tard ! Derrière le battant, il y eut un bruit de chaises. Des pas se rapprochaient. Quelqu'un toussa. Serge crut reconnaître la toux de son père. Il eût préféré voir d'abord sa mère, ou Boris. Une targette claqua. « Mon Dieu, aidez-moi ! » murmura Serge. La porte s'ouvrit en grinçant. Serge se raidit contre son émotion. Devant lui, se tenait un vieux monsieur chauve et bedonnant, en robe de chambre prune.

— Je... je me suis trompé d'étage, balbutia Serge.

Et un lâche soulagement détendit ses nerfs, car le destin venait de lui accorder un sursis.

— Qui cherchez-vous ? demanda l'inconnu.

— M. Danoff. Sixième à gauche.

— Vous êtes bien au sixième à gauche.

— Pourtant...

L'homme réfléchit un moment et son visage rose et moustachu s'amollit dans un sourire confortable :

— Vous dites bien Danoff ?... C'est le nom du locataire qui nous a précédés... Nous avons emménagé la semaine dernière...

— Les Danoff n'habitent donc plus la maison ?

— Eh non !

— Savez-vous leur adresse ?

— Ma foi, vous m'en demandez trop. Renseignez-vous auprès de la concierge.

— Je vous remercie, chuchota Serge.

Il descendit l'escalier comme un automate. Devant la loge de la concierge, il s'arrêta, pensif, et résolu de frapper au carreau. Mais les vitres étaient noires. Tout le monde dormait dans le réduit. Il n'osa pas réveiller ce couple de gardiens bourrus. La lumière s'éteignit. Plongé dans l'obscurité, Serge pesa sur le bouton qui commandait l'ouverture de la porte. Lorsqu'il fut dans la rue, il lui sembla qu'il venait de vivre un cauchemar. Le seul lieu de la terre où il eût souhaité se réfugier pour oublier sa peine avait perdu toute valeur à ses yeux. On eût dit que, secrètement avertis de sa visite, ses parents avaient fui pour éviter de le rencontrer. Le gros monsieur en robe de chambre prune qui les remplaçait dans l'appartement, personnifiait à lui seul toute la malice du destin. Un rire inextinguible bourdonnait dans le ventre de Serge. C'était comique. Il se vit dans une solitude sans nom, privé des amitiés les plus ordinaires. Il avait mal. Il avait envie de se jeter à l'eau. « Où allais-tu te fourrer ? Retourne à ta niche. Les pékinois

t'attendent ! »

Ce fut dans un état de demi-inconscience qu'il héla un taxi et se fit conduire au n° 16 du boulevard de Courcelles. Guéri à tout jamais du désir de se soustraire à ses obligations, il regagnait le domicile de Lucienne Pérez sans révolte et sans amertume.

Kisiakoff l'attendait, assis sur une malle, dans l'antichambre.

— Je n'ai pas été trop long ? dit Serge.

Kisiakoff leva vers lui une face blême et flasque, comme de la viande morte, et prononça d'une voix funèbre :

— Si, mon enfant.

— Elle s'est calmée ?

— Tout à fait calmée.

— Elle dort ?

— Oui.

— Je vais la réveiller.

— Le voudrais-tu que tu ne le pourrais pas.

Serge frémit, transpercé par une crainte aiguë :

— Que veux-tu dire ?

Kisiakoff joignit ses grosses mains en forme de guérite :

— Elle s'était enfermée dans sa chambre. Je croyais qu'elle tenait à se reposer. Subitement, un coup de feu. J'enfonce la porte. Et je vois...

— Ce n'est pas... ce n'est pas possible..., bégaya Serge.

Le sol se déroba sous ses pieds.

— Une balle de revolver dans la tempe, reprit Kisiakoff. La mort a été instantanée. J'ai voulu attendre ton retour avant d'avertir la police. Sur sa table, j'ai trouvé une lettre, nous disculpant tous les deux...

Il tenait à la main une feuille de papier dont Serge s'empara machinalement. Ses yeux couraient d'un mot à l'autre. « J'étais trop malheureuse... Sans amour, la vie me paraissait inutile... Ma décision ne m'a été inspirée par personne... C'est en toute lucidité que j'ai résolu... N'accusez pas... »

Il ne put en lire davantage. Une terreur solennelle annihilait lentement sa raison. Dans ses oreilles retentit un mugissement comparable au bruit d'un fleuve rapide. Ses dents claquaient, sans qu'il lui fût possible de fermer sa bouche. Enfin, il chuchota :

— C'est à cause de moi qu'elle s'est tuée.

Kisiakoff se leva et prit Serge par la main, comme un enfant qui ne sait pas traverser la rue.

— Viens.

— Où veux-tu aller ?

— Chez elle. Pour lui dire adieu.

— Non ! cria Serge.

Tout son être se cabrait à l'idée de voir le cadavre.

— Pourtant, il le faut ! dit Kisiakoff.

Il ajouta avec une étrange douceur :

— Il y a vingt minutes à peine qu'elle a cessé de vivre.

Serge soupira profondément. Le regard impérieux de Kisiakoff le contraignait à une soumission malsaine. Il sentit que des muscles fondaient sous sa peau. Il posa un pied devant l'autre. Kisiakoff le guidait en marmonnant :

— Là... là... Tu verras... Elle est si belle !... Elle a mis sa jolie chemise de nuit... Elle s'est parfumée...

La porte de la chambre était arrachée. Ils s'arrêtèrent sur le seuil. Un silence surnaturel régnait dans la pièce. Les ampoules, allumées dans les becs des cigognes, versaient sur les meubles une lueur bleue et froide de clair de lune. Lucienne Pérez était étendue sur le lit, les genoux ramenés au ventre, les seins gonflés sous l'étoffe transparente de la chemise. Une tache noire marquait l'oreiller au niveau de sa tête. Ses yeux étaient grands ouverts. Serge vit une mouche qui se promenait sur un mollet nu. Un petit revolver incrusté de nacre gisait sur la fourrure d'ours. Les pékinois, réfugiés au creux d'un fauteuil, considéraient la scène avec une candeur d'animaux sacrés.

— L'âme est partie, dit Kisiakoff.

Serge tressaillit, comme si une main se fût abattue sur son épaule. Il se retourna. Personne. Ils étaient seuls dans cette chambre, avec le corps. Un moment, il crut que Lucienne Pérez allait se lever d'un bond, éclater de rire, crier : « C'est une plaisanterie ! » Mais elle ne bougeait pas. Elle était bien morte. Et il était responsable de cette mort.

— Approche-toi d'elle, dit Kisiakoff. Je n'ai pas voulu la toucher avant l'arrivée du commissaire.

Pétrifié, glacé, Serge sentait rôder autour de lui une présence impondérable, féminine, menaçante. Privée d'avenir, Lucienne Pérez était devenue éternelle. Quelque chose l'empêchait d'être. Rien ne pouvait l'empêcher d'avoir été. Ce cadavre était comme un bouchon enfoncé dans le goulot de la bouteille aux souvenirs. Le flacon était plein, clos, cacheté par la mort. Pas moyen d'y faire entrer une réminiscence supplémentaire. Pas moyen d'en soustraire une image gênante. Tout était là. Les baisers, les chuchotements, les cris, les extases, l'argent, les voyages et jusqu'aux derniers mots qu'elle avait prononcés : « Je ne veux plus le revoir... Je veux mourir... » Elle avait craché dans le vide. Et il était parti. Il était parti, laissant derrière lui une femme, qui, déjà, refusait de vivre. Quoi qu'il fît, il ne saurait pas changer cette certitude. Sa culpabilité rayonnait, énorme, ronde, aveuglante, comme un soleil. Il était différent dans cette lumière accusatrice. Il ne reconnaissait plus son âme. Ses mains, ses pieds lui faisaient horreur. Il poussa un cri sourd :

— Je suis un assassin !

— Il n'y a pas de honte à être un assassin, dit Kisiakoff avec sérénité. Dieu n'aime pas qu'on critique les rôles qu'il nous a distribués dans sa suprême sagesse. Dès le jour où tu es entré dans cette maison, j'ai su que Lucienne Pérez se tuerait par ta faute. Un peu plus tard ? Un peu plus tôt ? Qu'importe ! Regarde-la. N'est-elle pas une merveilleuse victime ? Exactement conforme à la tradition. Faite pour la passion, elle est morte par elle. Elle a bouclé la boucle. Elle s'est pliée à la logique de Dieu. Bravo, Lucienne Pérez. Nous te saluons très bas.

Il s'inclina respectueusement devant le lit, tendit la main et toucha le ventre du cadavre.

— Laisse-la, gémit Serge.

— Pourquoi ? N'est-ce pas étrange ? Dans ce ventre reposent les restes du dîner que nous avons pris ensemble chez Maxim's. Si on ouvrait ce ventre, on trouverait les truites en gelée, le tournedos Rossini, le soufflé au Grand Marnier, quelques verres de bon vin. Mais si on ouvrait la tête, on ne trouverait pas l'âme de Lucienne Pérez. Où est-elle, l'âme ? Hein ? Hein ?

Il pivota sur ses talons et son œil noir fit le tour de la pièce. Dans sa barbe mûrissaient deux grosses lèvres rouges et tremblantes. De la sueur coulait sur son front :

— L'âme ? Elle est par ici. Ou par là. Adossée au mur. Allongée sur le lit. Debout à mes côtés. Ou penchée sur les pékinois.

Il leva le poing et dit à voix basse :

— J'ai l'impression qu'elle s'est posée sur mon poing, comme un faucon... Hop ! Elle s'est envolée !... Tends le poing, Serge ! Tends le poing ! Elle viendra. Tu ne veux pas ? Tu as peur ? Lucienne ! Lucienne !

Les pékinois dressèrent les oreilles. L'un d'eux aboya plaintivement.

Le cœur rompu, les yeux dilatés par l'épouvante, Serge regardait ce gros homme qui gesticulait, faisait des révérences, appelait d'invisibles poussins et invitait le vide à lui donner le bras. Cette cérémonie grotesque se situait en marge de la vie.

— Assez ! hurla Serge.

Kisiakoff s'arrêta, bomba le torse et une expression de tristesse allongea sa figure. Il dit :

— Tu as raison. Pensons aux choses sérieuses. Je vais téléphoner à la police.

Un brusque déchirement se fit dans la tête de Serge. Il murmura :

— Non, non, pas la police.

— Pourquoi, mon pigeon ? Tu n'as rien à craindre, la lettre de Lucienne est explicite. Nous ne serons pas inquiétés...

— Si je les vois, bafouilla Serge, si je les vois... je dirai que c'est ma faute...

— Cela ne les regarde pas, mon ange. Puisque ce n'est pas ta main qui a tenu le revolver, au regard des hommes tu es un innocent. La justice ne veut pas de toi. Elle est raisonnable, la justice. Elle travaille dans la matière, et non dans l'intention, dans les preuves réelles et non dans la pensée.

— Je ne suis donc même pas coupable !

— Même pas, dit Kisiakoff.

Cette idée frappa l'esprit de Serge avec une violence insolite. Il éprouvait soudain le besoin d'être coupable. Pour avoir le droit d'expié. Ses yeux s'attachaient au visage de Kisiakoff. Cet homme était à l'origine de son désespoir. Tout le mal venait de lui. Qu'avait-il dit à Lucienne Pérez, lorsqu'il était demeuré seul avec elle ? Et l'avait-il pas poussée au suicide, au lieu de lui prodiguer des paroles d'encouragement ? Il en était, certes, capable. Il suait la méchanceté, la ruse, la folie, par tous les pores de sa peau. Il ne méritait pas d'exister. « Je devrais le tuer », pensa Serge. Une eau froide coulait sur ses tempes. Sa chemise de soie collait à sa peau. « Non, je n'en aurai pas le cran. Mais je ne resterai pas auprès de lui. Je partirai. N'importe où. Ne plus le voir. »

— Eh bien ? dit Kisiakoff. À quoi songes-tu, mon chérubin ?

Serge se laissa tomber sur une chaise et plaça ses mains devant son visage. Entre ses doigts, filtraient des rayons rouges. Un tremblement convulsif agitant ses épaules. Subitement, il cria :

— Pardon !

Kisiakoff sortit de la chambre pour téléphoner. Les pékinois le suivirent.

IX

Assis sur son lit, le torse nu, les jambes pendantes, le nez chaussé de lunettes, Malinoff recousait des boutons à une chemise qu'il venait de laver et de repasser. Soudain, il dressa la tête. Des pas se rapprochaient dans le corridor de l'hôtel. Quelqu'un frappa à la porte de la chambre. Il était neuf heures du soir. Malinoff n'attendait personne. Il jeta un veston sur ses épaules, planta son aiguille dans le couvre-pieds et demanda :

— Qui est là ?

— Akim Constantinovitch Arapoff.

— Entrez, dit Malinoff.

Akim pénétra dans la pièce et dirigea sur Malinoff un regard glacé :

— Je vous dérange ?

— Nullement, dit Malinoff en retirant ses lunettes. J'étais en train de rafistoler ma garde-robe. Asseyez-vous donc. Quel dommage que je n'aie rien à vous offrir !

— Je n'ai besoin de rien, dit Akim.

Il restait debout. Son visage était dur et solitaire. Dans ses yeux brillaient des lueurs nettes, comme des pastilles de métal.

— Vous n'imaginez pas la raison de ma visite ? reprit-il.

— Non, murmura Malinoff.

Et il eut peur. Il venait de penser à Nina. Akim aspira l'air profondément, fronça les sourcils et prononça d'une voix sèche :

— Il s'agit de ma sœur.

— Mon Dieu ! gémit Malinoff.

— Je suis au courant de vos entrevues, enchaîna Akim avec violence. Et, au risque de vous étonner, je vous avouerai que je ne les approuve pas. Certes, ma sœur est en âge de prendre ses responsabilités sans consulter personne. Mais mon devoir m'ordonne de veiller à ce qu'elle ne commette pas d'imprudence. Vous l'avez rencontrée encore cet après-midi ?

— Oui, dit Malinoff.

— C'est une folie ! cria Akim.

Son visage devint pourpre. Ses narines battaient. Il tenait les revers de son veston dans ses poings.

— Pourquoi ? demanda Malinoff avec timidité.

— Je ne devrais pas avoir à vous l'expliquer, dit Akim. Avez-vous

l'impression de vous comporter comme un honnête homme, comme un homme sensé, lorsque vous poursuivez de vos assiduités une personne telle que ma sœur ? Elle ne veut pas vous épouser.

— Non.

— Et, cependant, vous continuez à la voir !

— Oui.

Le calme et la docilité de Malinoff exaspéraient Akim. Ses arguments portaient mal sur cet adversaire sans défense. Il gronda :

— Où voulez-vous en venir ?

— À rien, dit Malinoff avec un soupir. Je reconnais, comme vous, que cette situation ne peut pas durer.

— Et alors ?

— Et alors, voilà, je vais partir...

Il avait prononcé ces paroles avec un air de soumission heureuse, d'agréable souffrance. Son regard était triste. Mais ses lèvres souriaient. Une récente indignation marquait encore la figure d'Akim. Dégrisé, surpris, il répéta :

— Partir ?

— Oui. J'ai d'ailleurs annoncé mon projet, cet après-midi, à Nina Constantinovna. Elle a d'abord cherché à m'en dissuader. Mais elle s'est finalement rendue à mes raisons.

— Pour où voulez-vous partir ? demanda Akim sur un ton soupçonneux.

— Pour la Russie, dit Malinoff.

Il y eut un silence. Akim fit quelques pas dans la chambre. Cette réponse achevait de le désarmer. Il regrettait presque d'être venu, de s'être mis en colère. Il grommela :

— Ma sœur ne m'a pas parlé de cela...

— Je l'avais priée, en effet, de tenir la chose secrète, dit Malinoff. Mais les circonstances de cet entretien m'obligent à vous dévoiler mes intentions. Je sais que je peux compter sur votre discrétion, Akim Constantinovitch.

Akim acquiesça du menton. Son regard parcourut la petite chambre au papier terne, aux meubles maigres. Une odeur de moisi traînait dans l'air. Sur la table, s'entassaient des feuilles manuscrites, des soucoupes pleines de mégots, des billes d'agate, des porte-plumes rongés, tout un attirail de vieil écolier maniaque.

— Excusez-moi, ce n'est pas rangé, dit Malinoff. Je vous reçois dans un taudis.

Sa poitrine creuse et velue apparaissait entre les pans du veston. « Comment a-t-elle pu l'aimer ? songea Akim Qu'a-t-elle trouvé en lui ? Les femmes sont folles ! » Il alluma une cigarette. Ses mains tremblaient. Il dit :

— Vous avez demandé un passeport à l'ambassade soviétique ?

— Oh ! non, s'exclama Malinoff. Je partirai sans passeport.

— Clandestinement ?

— Clandestinement, oui. Il paraît qu'on peut passer la frontière polonaise de nuit, sans trop de difficulté.

— Je connais, en effet, des camarades chargés de mission politique qui ont procédé ainsi. Mais, si vous êtes pris les armes à la main...

— Je ne compte pas emporter d'armes avec moi, dit Malinoff.

Cette supposition lui semblait tellement saugrenue qu'il se mit à rire. Sa barbiche oscillait comme un petit balai.

— Ah non ? marmonna Akim. Mais quels sont donc les mobiles de votre déplacement ?

— Revoir la terre, revoir les hommes de mon pays, dit Malinoff avec une exaltation subite.

— Et c'est tout ?

— Non. Une fois là-bas, j'irai de village en village. Je parlerai aux gens. Je leur enseignerai certaines vérités simples et éternelles.

— Ils ne vous écouteront pas. Ils ont été rongés par le communisme.

— Le communisme et la foi en Dieu ne sont pas inconciliables, dit Malinoff. Si le communisme s'oppose à toute religion, c'est moins au nom du système social qu'il incarne, que parce que lui-même veut être une religion. Une fausse religion. Une religion qu'il s'agit de détruire...

Tandis que Malinoff parlait, Akim subissait l'enchantement de sa voix. Le départ de cet homme le délivrait d'un grand souci et, cependant, il en ressentait une fraternelle tristesse. Victorieux à bon compte, il se trouvait déjà à la merci du vaincu.

— Écoutez, chuchota-t-il. Je pourrais peut-être vous éclairer. Il faut organiser ce voyage avec le minimum de risques. J'ai entendu dire qu'il existait des passeurs de frontière dévoués à la cause des Russes blancs. Si vous voulez que je prenne des renseignements...

Malinoff le considéra avec stupeur :

— Pourquoi ?... Je ne veux pas qu'on m'aide... Je ne suis pas un touriste... J'irai seul... Je ne tirerai conseil que de moi-même...

— Rien ne vous empêche, pourtant, de prendre, au départ, les précautions indispensables...

Malinoff secoua la tête :

— Quelle précaution serait compatible avec une vraie ferveur ? Toute mission dédiée à Dieu ne peut être qu'imprudente. Voyez-vous, Akim Constantinovitch, un péril de déshumanisation pèse sur l'univers. Lorsque le christianisme est apparu, il a dû lutter contre des cultes voués aux déesses et aux dieux de marbre. À présent, le christianisme est appelé à défendre l'homme contre des dieux d'acier, des dieux de chiffres, des dieux de papier journal. Jadis, des apôtres

frustes parcouraient les terres pour apprendre à leurs contemporains la valeur irremplaçable de l'âme. De nos jours, il faudrait que l'Église répudie les ors, les encens, les draperies, que les métropolitains, patriarches, les évêques orthodoxes consentissent à se mêler au peuple, que le pape sortît du Vatican, seul, pieds nus et sans un sou en poche, pour prêcher la bonne parole. S'ils ne le font pas, s'ils n'osent pas le faire, que le plus humble d'entre nous le fasse. Moi, par exemple, moi qui ne suis rien, mais qui aime...

Il se tut. Des bulles de salive perlaient au coin de ses lèvres. Ses yeux étaient sans regard.

— C'est dangereux, dit Akim.

Il se méfiait des illuminés. Mais la décision de celui-ci lui paraissait respectable, à cause de sa merveilleuse noblesse.

— J'ai pensé, moi aussi, à retourner là-bas, reprit-il. Mais pour d'autres raisons.

— Seules les miennes sont valables, dit Malinoff. La vengeance ne paie pas.

— Elle apaise. Nous n'avons pas oublié les derniers martyrs, les meurtres politiques, l'enlèvement de Koutiépoïff...

Malinoff, perdu dans sa rêverie, n'écoutait pas. Au bout d'un moment, il dit :

— J' imagine un petit village russe. Simple. Sale. Quelques bouleaux. Les maisons de bois. Des paysannes qui conduisent les oies orgueilleuses. Et, dans le ciel, des nuages ronds et sages. Des nuages de chez nous... C'est joli...

Il clignait des paupières. Il voyait, au loin, ce village.

— Quand partez-vous ? demanda Akim.

— Je l'ignore. Dans dix jours, dans quinze jours, la réédition de mon livre m'a rapporté un peu d'argent. De quoi payer le voyage... Après... après, Dieu pourvoira à mes besoins.

Toute sa personne, menue, friable, malade, exprimait un abandon total, en même temps qu'une royale certitude. Il semblait avoir oublié la présence d'Akim. Mais, soudain, un voile de sang colora la peau grise de ses joues. Il passa la main sur son front et dit humblement :

— Je m'excuse... Un service à vous demander... C'est gênant... Voici... J'ai des affaires personnelles dans cette chambre...

De nouveau, Akim jeta les yeux sur la table, sur le lit défait. Un linge malpropre pendait à l'espagnolette de la fenêtre. Des chaussettes séchaient sur une tringle, près du lavabo.

— Avec votre permission, poursuivit Malinoff, je confierai mes livres, mes manuscrits, à la garde de votre sœur. Dans toute cette paperasse, il y a certains poèmes qui n'ont pas été publiés, et qui ne le seront sans doute jamais. Mais Nina Constantinovna a la bonté de les

apprécier. Comme il se peut que je ne revienne pas... Je mettrai tout dans une valise... Ce ne sera pas encombrant...

— Non, ce ne sera pas encombrant, Arkady Grigorievitch, dit Akim d'une voix étranglée. Je vous souhaite bonne chance. Vous êtes courageux.

Il se dirigea vers la porte, posa la main sur la poignée et ajouta avec une espèce de fureur triste :

— Plus courageux que nous tous. Merci.

X

Une armée de têtes gravissait l'escalier du métro Opéra. Penché sur le gouffre, Boris regardait venir à la lumière de la rue ces voyageurs du sous-sol, aux faces aveugles et aux jarrets énergiques. De temps en temps, le flot se ralentissait. On voyait les marches de pierre nue, constellées de tickets, de mégots, de crachats. Puis, un nouvel arrivage faisait voler les portes battantes, et une foule, en tous points identique à celle qui l'avait précédée, se haussait par degrés vers le terre-plein. Dans cet interminable défilé de visages, Boris cherchait en vain le seul visage qui lui fût destiné. Odile était en retard de trois quarts d'heure. Peut-être avait-elle été retenue ? Peut-être avait-elle oublié le lieu du rendez-vous ? Il avait tant de choses à lui dire, que ce contretemps le laissait désespéré et anxieux. Depuis hier soir, en effet, le bobinage de l'induit était terminé. Pour la première fois, la vérification à la lampe avait été concluante. L'isolant tenait bon. Dimanche prochain, au laboratoire du lycée, la dynamo sans collecteur serait enfin mise à l'essai. « Il faut qu'elle sache ? C'est important pour nous, pour notre avenir ? Pourquoi ne vient-elle pas ? » Son inquiétude grandissait. Quelques gouttes dégringolèrent d'un ciel de fumées mauve et bleue. Boris releva le col de son veston. La pluie s'évapora. Un brusque rayon de soleil embrasa les vitres, rajeunit les visages, alluma le métal des autos. Tout à coup, il tressaillit, se retourna, comme averti d'un danger. Un taxi s'était arrêté devant le *Café de la Paix*. Une femme mince, légère, en robe grise, ouvrait la portière, payait le chauffeur : Odile ! Il traversa la chaussée, comme un fou, sans se soucier des voitures. Mais dès, qu'il eut posé les pieds sur le trottoir, sa joie tomba. Odile se tenait devant lui, pâle, les paupières roses, les lèvres meurtries. Il eut peur. Il demanda :

— Que se passe-t-il ?

— Viens vite, dit-elle. Marchons. Je n'ai que dix minutes à t'accorder.

— Mais pourquoi ?

Elle tamponnait ses narines avec un mouchoir humide, roulé en boule. Son menton remuait, comme celui d'une vieille femme. Elle répéta :

— Viens...

Ils se dirigèrent, côte à côte, vers la Madeleine. Des passants se retournaient sur eux. Il voulut lui prendre le bras. Elle murmura :

— Non. Il ne faut pas...

Puis, soudain, levant la tête et regardant Boris droit dans les yeux, elle prononça distinctement :

— J'ai parlé. Mon père est au courant de tout.

Boris éprouva dans la bouche un goût acide de coupure. Son cœur bascula comme une masse, disparut dans le vide. Pourtant, il continuait à marcher. Il chuchota :

— Eh bien ? Quelles ont été ses réactions ?

Elle gémit :

— Terrible !... Ça a été terrible !...

Des sanglots secouaient sa poitrine. Il l'entraîna dans un café, la poussa sur une banquette, dans un coin sombre, cria au garçon : « Deux demis ! » Elle protesta :

— Je n'ai pas le temps... J'ai profité d'une courte absence de ma mère... Il faut que je rentre... Je leur ai promis...

— Tu ne rentreras pas avant de t'être expliquée, dit-il durement.

— Mais, Boris, tu sais tout maintenant...

— Je ne sais rien. Que t'ont-ils dit ? Que leur as-tu répondu ?

Le garçon apporta les demis, les déposa sur le guéridon, avança une assiette de « chips ». Ses gestes étaient lents. Il observait Odile avec intérêt. Boris tremblait d'impatience. Enfin, le garçon s'en alla, drossé vers les pénombres vineuses et le tintement du tiroir-caisse.

— Cela s'est passé dans le petit bureau, dit-elle. Là où sont les photographies...

— Oui, oui...

— J'ai commencé mon discours avec douceur, avec assurance. Et, dès les premiers mots, le désastre ! Mon père était blanc comme un mort. Ma mère pleurait. Ils m'ont demandé des renseignements sur toi. Ton nom. Ton adresse. Ce que tu faisais. Ce que faisaient tes parents. J'ai répondu de mon mieux. Mais rien ne pouvait les convaincre. Une folle ! À les entendre, j'étais une folle !... Ils me suppliaient, ils me menaçaient, ils me maudissaient ! Tu sais que j'ai perdu une sœur quand j'étais toute petite ? Ils ont parlé de ma sœur. Et de tante Marthe, qui s'est faite religieuse. Ils ont dit... Non, je ne peux pas te le répéter. Je les déteste... De dix heures du soir à une heure du matin... J'étais rompue...

Rassemblant ses forces, il proféra d'une voix enrouée par l'émotion :

— Et alors ?

— Ils ne veulent plus que je te rencontre. Ils prétendent m'envoyer en Angleterre, pour quelques mois. Ils croient que, là-bas, je t'oublierai.

— Mais, voyons... C'est impossible... Tu leur as précisé qui j'étais, quelles étaient mes intentions ?

Un sourire navré déforma les lèvres d'Odile. Elle soupira :

— Mon pauvre chéri. Tu vis dans un rêve. Je te connais moi. Je sais de quoi tu es capable. Mais, pour les autres pour mes parents, qui es-tu, que représentes-tu ?

— Un honnête homme, en tout cas, qui mesure ses responsabilités.

— Mais qui n'a pas de situation, pas d'avenir, pas de fortune personnelle.

Quelque chose se cassa net dans le cœur de Boris. Son visage vibrat d'une chaleur de fièvre.

— Nous nous aimons, gronda-t-il. Cette seule certitude aurait dû leur suffire. Si tu le leur avais dit...

— Mais je le leur ai dit ! Et avec toute la fermeté que tu imagines. Seulement, ils refusent de m'entendre. Ils pensent à un emballement de collégiens. Nous sommes jeunes...

— C'est ce qui fait notre force, dit Boris. Les vieux sont prudents. Les vieux songent à l'argent. Les vieux n'osent pas vivre...

Soudain, il croisa les bras et couvrit Odile d'un regard intolérant :

— Et toi, toi, Odile, accepterais-tu de ne plus me revoir, parce que tes parents s'opposent à notre mariage ?

Elle parut surprise par la question. Une petite eau triste dansa dans ses yeux :

— Bien sûr que non. Je t'aime, Boris. Je souffre. J'aurais voulu que mes parents...

— Tu aurais voulu que tes parents te conduisent à moi par la main. Mais ils ne sont pas d'accord. Qu'allons-nous donc faire ?

— Oui, qu'allons-nous donc faire ? répéta-t-elle, comme un écho.

Il la sentait faible, décontenancée, prête à suivre les conseils du plus fort. La conscience de ce désarroi féminin lui était pénible. Il s'écria :

— Ah ! tu flanches, tu hésites ?...

— Et toi, tu n'hésites pas ?

— Non.

— Parce que tu ne connais pas mon père...

— Je le connaîtrai bientôt.

— Comment ?

— Je vais le voir.

Odile sursauta. Un effroi comique arrondit ses prunelles. Elle balbutia :

— Tu es fou ?

— Nullement, dit Boris. Te sachant amoureuse, il ne croit pas un mot de ce que tu lui as raconté sur mon compte. Il se méfie de moi, parce qu'il ne m'a pas encore rencontré. Mais, lorsqu'il m'aura vu, lorsqu'il m'aura entendu, je suis sûr qu'il changera d'avis. Ai-je l'air d'un bandit, d'un suborneur, d'un paresseux ? Je lui parlerai d'homme

à homme. Je lui exposerai nos projets, nos espérances. Et, lorsque je sortirai de son bureau, nous serons une paire d'amis...

Elle semblait atterrée par cette perspective :

— Il refusera de te recevoir, dit-elle dans un souffle.

— Un homme bien élevé ne peut pas se dérober à une explication d'honneur.

— Je crains que tu ne gâches tout, en insistant...

Il rejeta la tête en arrière, cinglé par l'indignation :

— Gâcher tout ? Qu'est-ce que cela signifie ? Que puis-je encore gâcher ! Tout vaut mieux que la situation où nous sommes ! Tu as dix-huit ans. S'il s'obstine, nous ne pourrons même pas nous marier contre sa volonté ! Il faut donc que je le voie, que j'arrache son consentement.

— Je sais bien, dit-elle humblement. Mais excuse-moi, Boris, j'ai peur. Tu es si sûr de toi, si violent ! Ne heurte pas mon père. Laisse passer le temps. Mes parents ont de l'affection pour moi. S'ils constatent que ma tristesse persiste, ils n'auront pas la cruauté de maintenir leur refus. Ils comprendront que notre amour n'est pas une plaisanterie. Ils céderont...

Il eut un ricanement amer :

— Tu es pour les solutions prudentes, Odile.

— J'estime que nous devons agir avec circonspection, dans l'intérêt même de notre amour.

— Ainsi, pendant des semaines, des mois, nous ne nous rencontrerons plus. J'attendrai. Je me dirai : « Pourvu que ses parents se lassent de la voir dolente ! Pourvu qu'elle sache les attendrir à force de pousser des soupirs, de refuser la nourriture et de pleurer dans son traversin ! » Quelle comédie !

Il appliqua une claque sur la table :

— Non, Odile. Quelles que soient tes appréhensions, je verrai ton père. Et pas plus tard que cet après-midi.

Elle s'accrocha des deux mains à la manche de son veston. Son visage était suppliant :

— Chéri, chéri, je t'en prie...

— Il ne reçoit pas à domicile, m'as-tu dit ? Quelle est l'adresse de son bureau ?

— Je ne te la donnerai pas, répondit-elle avec une expression d'égaré opiniâtre.

— Je la trouverai dans l'annuaire.

Elle détourna la tête.

— 92, rue de Varenne, dit-elle.

Et elle se mit à pleurer. Mais il n'avait pas pitié d'elle. Tout son esprit était obsédé par la résolution qu'il avait prise. Il se sentait plus fort que d'habitude. Maître de son destin comme jamais encore il ne

l'avait été. Il appela le garçon, paya les consommations et regarda sa montre.

— Quelle heure est-il ? dit-elle avec anxiété.

— Quatre heures moins vingt.

— Mon Dieu ! Pourvu que maman ne soit pas rentrée... !

Il eut un sourire compréhensif :

— Retourne chez toi. Je te tiendrai au courant.

— Comment ? Ils ne veulent pas que tu me téléphones.

— Ils le voudront. Va, Odile. Et sois sans crainte. Je gagnerai...

Elle le considérait, indécise, les yeux chavirés, la bouche molle, en murmurant :

— Il ne faut pas, il ne faut pas y aller...

Puis elle ouvrit son sac, poudra ses joues cuites de larmes, rougit ses lèvres sèches. Boris se demandait si, en s'adressant au père d'Odile qui était avocat, il devrait dire : « Monsieur » ou « Maître. » Cette question le préoccupa un instant. Il fut sur le point de solliciter l'opinion d'Odile. Mais il se ravisa, par souci de dignité masculine : « On verra bien... »

Odile se leva, défripa sa robe. C'était une robe neuve.

— Eh bien, voilà, dit-elle. Fais ce que tu voudras, je t'aurai prévenu.

De nouveau, il la devinait rétive, butée, enveloppée de précautions bourgeoises. Une petite étrangère sur ses gardes. Cependant, il désirait follement l'embrasser. Il avança la main, toucha son cou. Elle frémit sous la caresse :

— Non... non... laisse-moi...

Lorsqu'elle fut sortie du bistrot, il tira un calepin de sa poche et nota deux ou trois phrases qu'il tenait à placer dans sa conversation avec maître Révillat. Son cœur battait calmement. Il était presque soulagé par l'imminence et la gravité du combat qui s'offrait à lui.

— Voulez-vous me suivre ? dit la secrétaire. Maître Révillat est très occupé. Il vous recevra rapidement, entre deux rendez-vous...

Elle poussa une porte matelassée de cuir et Boris quittant le salon d'attente, pénétra dans une vaste pièce ensoleillée, qui fleurait le cigare de marque et la douce poussière des livres. Une moquette épaisse buvait ses pas. Des fauteuils de tapisserie lui proposaient, de place en place, une halte historique. Les rayons d'une bibliothèque ployaient sous la sagesse vénérable des siècles. Sur la table un bouquet de roses feu émergeait d'un terreau de dossiers aux couvertures fanées. Maître Révillat serrait contre sa joue la petite idole noire du téléphone et confiait à l'espace le message de son expérience et de son amitié :

— Mais non, chère madame, cette sommation ne doit pas vous

surprendre... C'est normal, parfaitement normal... Allô ?... J'écoute... Ah ! oui ?...

Il avait un visage affable et rasé de près, un teint de pêche sous la masse des cheveux blancs rejetés en arrière. Ses yeux bleus et myopes semblaient découpés dans le même tissu que sa cravate. Ses manchettes amidonnées étaient fermées par deux gros nœuds de serpents dorés, aux prunelles de rubis. Au bout d'un moment, il fit un signe de tête à Boris, et Boris s'assit sur un ravissant paysage, où deux bergers jouaient de la flûte au bord d'un ruisseau écumeux : « Il ne me regarde même pas. Il continue à téléphoner. Comme si ma visite n'avait pas plus d'importance pour lui que le bavardage de sa cliente. C'est insensé ! » Maître Révillat parlait toujours et l'inquiétude de Boris croissait de seconde en seconde. Jamais encore il ne s'était trouvé dans une situation aussi embarrassante. Sa jeunesse, sa faiblesse lui apparurent clairement.

— Parfaitement... Je prends note... Donnez-moi l'adresse du concessionnaire... Voilà qui est fait... Mes hommages, chère madame...

La belle main savante déposa le téléphone sur sa fourche. Maître Révillat se renversa sur le dossier de son fauteuil et parut découvrir l'existence de Boris avec un extrême plaisir. Ses petits yeux se plissèrent. Un sourire féconda ses lèvres.

— Je vous écoute, monsieur Danoff, dit-il d'une voix suave.

Boris croisa ses jambes pour réagir contre un accès de timidité et prononça rapidement :

— Je m'excuse d'être venu, monsieur, mais cette visite était nécessaire...

Aussitôt, il songea : « J'aurais dû lui dire : Maître. » Et il rougit de toute la figure. Maître Révillat inclina le menton sur le cercle d'un faux col glacé. Boris reprit son souffle et poursuivit d'une voix assourdie :

— Je sais par Odile que vous êtes au courant de nos sentiments... heu... de nos sentiments réciproques...

Il attendit une réplique de son interlocuteur. Mais Maître Révillat continuait à se taire. Fallait-il interpréter ce mutisme comme un signe de bienveillance ? Poussé par un brusque espoir, Boris enchaîna :

— Puisque vous ne me connaissiez pas, maître, votre méfiance était naturelle. C'est pourquoi je suis venu. Mes intentions, vous le savez, sont honnêtes. Je ne conçois pas la vie sans... sans Odile...

N'ayant jamais parlé de son amour devant des étrangers, il éprouvait de la difficulté à vaincre sa pudeur dans cette confidence. Pourtant, quelle que fût sa gêne, il devait en triompher pour séduire son futur beau-père :

— Parfaitement, maître, il ne s'agit pas d'un coup de tête. J'aime

vosre fille. Et je veux l'épouser. Il y a longtemps que je vous aurais demandé sa main, si j'avais eu une situation. Mais je poursuis encore mes études. Dans un an, je serai diplômé de l'École Supérieure d'Électricité. Je trouverai facilement une place d'ingénieur. Les appointements de début ne sont pas considérables, mais ils nous suffiront pour nous établir et pour vivre...

— En êtes-vous sûr ? demanda maître Révillat, en détachant d'une pichenette quelque grain de poussière qui souillait le revers de son veston.

— J'en ai déjà parlé à Odile, monsieur, déclara Boris avec un accent de grande loyauté.

Et il pensa : « Je lui ai encore dit : "Monsieur" »

Maître Révillat haussa légèrement les épaules. Son visage se durcit. Toute sa personne devint compacte et lourde, comme s'il se fût retenu de tousser.

— Méfiez-vous de ma fille, dit-il. C'est une enfant gâtée. Je ne doute pas de son affection pour vous, mais cette affection se changerait vite en rancune si vous lui imposiez la contrainte d'une existence médiocre. Résumons-nous. Vous avez vingt et un ans. Vous êtes sans situation, sans fortune personnelle. En outre, si mes informations sont exactes, vous êtes étranger.

Un flot de sang bondit dans le cœur de Boris. La colère le gagnait. Il grommela :

— Je ne vois pas ce que ma nationalité vient faire dans le débat ?

Maître Révillat éleva au-dessus des dossiers une main pâle et potelée de prélat :

— Elle y est à sa place. Il est toujours délicat pour un père de confier sa fille à un étranger, fût-il d'apparence correcte. Venant de Russie, vos manières de vivre, de penser, de sentir, sont différentes des nôtres. De pareilles différences de formation, d'éducation, risquent d'être néfastes à un ménage. Je ne suis pas chauvin. Dieu m'en préserve ! Mais, que vous le vouliez ou non, vous n'êtes pas du même milieu que nous.

— Comment ?... Comment ? balbutia Boris. Mais si, nous sommes du même milieu. Vous ne connaissez pas mes parents. Ce sont des gens... des gens parfaitement respectables... Mon père...

Il avait honte de faire l'article, de vanter son père comme une marchandise, devant ce monsieur à la mine dédaigneuse et polie :

— Mon père possédait l'une des plus grosses fortunes de Russie. Les Comptoirs Danoff, les chemins de fer d'Armavir à Touapsé...

— Je sais, je sais, soupira maître Révillat. Malheureusement, nous sommes en France, et non en Russie. Pour nous autres Français, vos souvenirs sont bien lointains, bien incontrôlables. Tous les Russes émigrés, à les entendre, ont été princes ou millionnaires...

Un courroux revendicateur dressa Boris hors de son fauteuil. Oubliant toute retenue, il dit d'une voix tremblante :

— Mon père a été effectivement un personnage très important dans son pays. Ici, bien sûr, il gagne petitement sa vie...

— Je me suis laissé dire, murmura maître Révillat, que, tout dernièrement, il a été saisi et expulsé de son appartement, rue des Belles-Feuilles...

— D'où le savez-vous ?

La riposte partit comme une balle :

— J'ai pris mes renseignements ce matin.

Un ébranlement douloureux fit vibrer le corps de Boris jusqu'aux racines. Il se vit déshabillé, moqué, rejeté par ce juge décoratif au teint fleuri. Et son père, et sa mère, étaient entraînés dans cette condamnation humiliante. Et toute la Russie était bafouée avec eux. Débordé par l'indignation, il ne songeait plus aux raisons sentimentales de sa visite. Odile était loin. C'étaient la réputation, le nom, le passé des Danoff qui se trouvaient en jeu. La salive aux lèvres, les yeux étincelants, Boris hurla :

— Qu'est-ce que cela change ? Quels arguments pouvez-vous tirer de notre malheur ? Avez-vous le droit de mépriser mon père, parce qu'il n'a plus d'argent, parce qu'il se débat entre mille difficultés pour m'assurer une instruction convenable ? Vous devriez l'admirer, monsieur, au lieu de le dénigrer comme vous le faites ! S'il savait que je suis en train de m'abaisser devant vous, il ne me le pardonnerait pas ! Finalement, c'est lui qui vous ferait un grand honneur en acceptant M^{lle} Révillat dans sa famille !...

— Admettons que je ne recherche pas les honneurs pour ma fille, dit maître Révillat d'une voix pincée.

Il avait pâli. Deux petits triangles de chair tremblaient au coin de ses lèvres.

— En tout cas, reprit-il, vous avez une singulière façon de plaider votre cause, jeune homme.

— Je ne plaide pas ma cause. Je n'ai pas à plaider ma cause. Odile m'aime. S'il le faut, j'attendrai qu'elle soit majeure et libre de sa décision.

— Ne croyez pas me faire peur en me parlant de sa majorité, dit maître Révillat. Odile est plus raisonnable que vous. Elle voit juste. Et elle a confiance en moi.

— Plus maintenant ! Plus maintenant ! glapit Boris.

Il devinait que tout était perdu, qu'il avait mal joué, que la victoire restait à l'adversaire.

Maître Révillat se leva en s'appuyant des deux poings sur la table.

— Monsieur Danoff, dit-il, j'ai été très heureux de vous rencontrer. Vous êtes exactement tel que je vous imaginai d'après les confidences

de ma fille. Un petit orgueilleux. Un exalté. Un fou sympathique. Nostalgie, roulement des « r », dépaysement facile et charme slave à haute dose. Qu'Odile ait été amusée par un échantillon de l'émigration russe, je le conçois. Mais qu'elle songe à vous épouser, cette pensée est inacceptable. Veuillez donc, je vous prie vous retirer et ne plus compter la revoir. Adieu, monsieur.

Un long moment, Boris demeura étourdi par ces paroles définitives. Les ruines de son espoir pesaient lourdement sur son cœur. Enfin, il fit deux pas vers la porte, se cogna à un fauteuil, tourna la tête et cria :

— Monsieur Révillat, maître, je ne vous souhaite pas de vous trouver un jour exilé, chassé de France, et de recevoir d'un homme respectable l'accueil que j'ai reçu de vous !

Debout sur un escabeau, les deux bras levés, le ventre ceint d'une serviette-éponge, Michel posait contre le mur une bande de papier bleu à losanges gris perle. La moitié de la chambre avait été déjà tapissée par ses soins. Tania, penchée sur la table, coupait les feuilles à la dimension voulue et les enduisait, à l'envers, d'une colle blanche qui sentait le poisson. De nombreux rouleaux gisaient autour d'elle, comme dans le cabinet d'un archiviste.

— Tu mets trop de colle, dit Michel sans se retourner. Après, on voit des cloques, des grumeaux, à travers le papier. Ce n'est pas joli.

— Ne t'occupe pas de moi, répliqua Tania vexée. Je sais bien comment il faut s'y prendre. Le marchand de couleurs me l'a expliqué. Mais toi, tu ne travailles pas consciencieusement. On doit amener les bandes bord à bord et raccorder les motifs.

— C'est ce que je fais.

— Non. Juste devant ton nez, il y a un losange à deux pointes. Monte le papier davantage. Encore !... Là !...

Ayant ajusté l'une à l'autre les deux fractions du dessin, Michel frotta vivement toute la surface humide avec une vieille brosse à habits. Mais le lé de papier s'appliquait mal sur la paroi. Des boursouflures mouillées dérangeraient l'ordonnance géométrique de la décoration.

— Vite ! Vite, Michel ! cria Tania. Tu vas tout abîmer !

Sautant de l'escabeau, Michel souleva la feuille par le bas, comme une jupe, l'étira doucement et la laissa retomber, lisse et flasque, contre la cloison. Il suait à grosses gouttes. Quelques crachats de colle sèche souillaient ses cheveux et sa moustache. Des languettes de papier adhéraient aux semelles de ses chaussures. Il recula d'un pas et cligna les yeux, en artiste.

— Ça prend tournure, dit-il. Boris sera satisfait de sa chambre.

— En tout cas, il a été d'accord avec moi sur le choix du papier.

As-tu remarqué qu'il y a un petit dessin au centre de chaque losange ?

— Non, dit Michel.

— Si, si... En surimpression. C'est à peine visible. Regarde bien... un chandelier, un encrier, une plume..., un chandelier, un encrier, une plume... Le tout très stylisé bien sûr, très moderne...

— En effet, dit Michel, c'est curieux.

Il paraissait médiocrement satisfait de cette découverte.

— Tu n'aimes pas ? demanda Tania.

— Oh ! moi, tu sais...

— C'est vraiment le papier d'une chambre d'étudiant. Coupe le bout qui dépasse sur la plinthe. Prends mes ciseaux.

Michel prit les ciseaux, égalisa le bord inférieur de la bande, rectifia, çà et là, d'une légère pression de la main l'aplomb de la feuille contre le mur. Le papier, abondamment barbouillé de colle, séchait avec lenteur. Des traînées de couleur sombre souillaient encore ce ciel d'azur, envahi de cerfs-volants argentés. L'autre moitié de la pièce était tapissée de fleurs fanées et discrètes.

— Quand je pense au prix que nous aurait demandé un spécialiste ! dit Tania. Et il ne se serait pas mieux débrouillé que nous !

L'installation de ce petit appartement l'excitait comme la réalisation d'un projet longtemps mûri dans le silence. Il lui semblait que, dans ce refuge sommaire, une nouvelle existence, plus simple et plus heureuse, allait commencer pour toute la famille. Trois pièces, une cuisine, une salle de bains, au quatrième étage d'une bâtisse-caserne de la Ville de Paris, porte Champerret. Certes, le logis était exigü, et les quelques meubles sauvés du désastre ne permettaient pas de l'orner avec la fantaisie nécessaire. Mais la difficulté de ce problème de décoration le rendait plus passionnant encore.

— Je suis sûre, dit Tania, que j'arriverai à faire quelque chose avec rien.

— De quoi parles-tu ? demanda Michel en allumant une cigarette.

— De notre appartement. Je veux qu'il soit douillet, confortable, comme un nid de plumes.

Michel sourit tristement et remonta sur son escabeau :

— Tu ne regrettes pas la rue des Belles-Feuilles ?

— C'était trop grand. Cela coûtait trop cher. Ici, nous sommes mieux chez nous.

Elle prit un lé de papier entre le pouce et l'index et le tendit à son mari :

— J'ai mis un peu moins de colle.

Michel hocha la tête avec compétence et plaqua la feuille apprêtée en lisière de la feuille voisine. Mais ses doigts poisseux s'attachaient au papier. La bande tombait mal. Il grogna :

— Allons bon ! Quel métier ! Et pendant ce temps-là, je ne vends pas de papier carbone !

— Tu te rattraperas demain. Pour ce qu'il te rapporte, ton papier carbone !...

— J'ai tout de même fait dix-sept cents francs de commission, le mois dernier. S'il n'y avait pas eu les frais de déménagement, nous aurions pu acheter la carpelette dont tu avais envie. Tire la bande par le bas. Pas si fort, tu vas la déchirer !

Tania s'agenouilla pour vérifier la concordance des losanges :

— Ils sont disposés en quinconce. C'est pour cela que le travail est difficile.

— Je les bénis, tes losanges ! gronda Michel. Si tu avais acheté du papier uni, j'aurais tapissé la pièce en deux fois moins de temps.

— L'effet n'aurait pas été le même, dit Tania, d'un air précieux. Il faut que la pièce soit prête pour le retour de Boris. Je balaierai les saletés. Nous remettrons en place le lit, la table, la chaise, l'étagère. Il sera tout étonné, en rentrant, de se retrouver dans une chambre neuve. Quelle heure est-il ?

— Six heures, dit Michel, nous avons donc encore une heure devant nous.

— Pourquoi ?

— Parce que Boris rentre généralement vers sept heures, sept heures et quart. Les cours de la Faculté...

— Es-tu sûr qu'il soit allé à la Faculté ? demanda Tania avec une brusquerie jalouse.

— Où serait-il allé ?

— Oh ! Michel, que tu es naïf ! N'as-tu pas remarqué que Boris est sorti sans emporter ses cahiers ? Entre nous, je présume que ton fils est plus intéressé par les problèmes de l'amour que par ceux de la mécanique.

Michel donna de brefs coups de brosse sur le papier. Une ride soucieuse coupait son front. Soudain, il prononça d'une voix mal assurée :

— Tu crois, Tania ?

— J'en suis persuadée.

— Qu'est-ce qui te le fait supposer ?

— La mine de Boris, son comportement, le soin qu'il prend de sa toilette...

— Et c'est tout ?

Elle rougit légèrement. Pouvait-elle avouer qu'elle avait lu le journal intime de Boris ? Certes, elle en était restée aux toutes premières confidences, car, peu de temps avant la saisie, le carnet noir avait disparu de sa cachette. Mais, ce qu'elle savait des débuts de l'idylle l'incitait à penser que son fils était toujours épris de la même

jeune fille.

— Après tout, murmura Michel, qu'il soit amoureux, cela ne me déplaît pas. Et j'apprécie aussi sa discrétion. J'étais comme lui, à son âge. Je ne disais rien à mes parents de mes petites aventures personnelles. Je ne leur ai parlé de toi que le jour où j'ai résolu de t'épouser. C'est curieux, n'est-ce pas ?

Elle regarda cet homme grisonnant, aux reins enveloppés d'une serviette, aux manches retroussées, qui brossait avec application le papier bleu du mur : « C'est vrai, il a été amoureux de moi. Il m'a demandée en mariage. Il m'a présentée à ses parents. Lui qui colle du papier dans la chambre de son grand fils. » Elle eut l'impression d'avoir manqué une marche. Son cœur se décrochait. La voix de Michel reprit, à hauteur de plafond :

— Pourtant, je ne voudrais pas qu'il négligeât son travail à cause d'une amourette. Il a déjà perdu beaucoup de temps à construire cet appareil. Et les examens de licence auront lieu dans un mois. Il n'a pas l'air de s'en inquiéter. Oh ! il apprend vite. Je lui fais confiance. Mais tout de même... Qu'en penses-tu, Tania ?

— Tu devrais lui parler...

— Oui... Hum... C'est délicat... Boris n'est plus un gamin...

Subitement, la sonnette de l'entrée retentit avec une stridence rageuse. Michel, surpris, chancela sur son escabeau :

— Allons, bon ! C'est lui !

— Mais non, dit Tania. Tu sais bien qu'il a la clef. Va ouvrir.

Michel détacha la serviette-éponge qui protégeait le haut de son pantalon, descendit les manches de sa chemise et se précipita vers la porte, tandis qu'un second coup de sonnette, plus impératif encore que le premier, ébranlait la structure chétive de l'appartement. Deux minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'il rentrait dans la chambre, une enveloppe fripée à la main.

— Un pneumatique pour Boris, dit-il.

— Porte-t-il l'adresse de l'expéditeur ? demanda Tania.

— Je ne sais pas... Non... Pourquoi ?...

Elle haussa les épaules, fâchée d'avoir fait preuve d'une curiosité si mesquine. Michel glissa le pneumatique dans sa poche et ils reprirent leur travail hâtivement. À sept heures vingt, la chambre était tapissée de bout en bout, neuve, méconnaissable et empreinte d'une odeur de colle. Tania était enchantée du résultat. Elle disait :

— Il est incontestable que ce papier bleu approfondi la perspective. On n'a plus la sensation d'être enfermé entre quatre murs. On vogue.

Avec l'aide de Michel, elle balaya la pièce et remit les meubles à leur place primitive. Sur la table, contre l'induit de la dynamo, Michel posa le pneumatique.

— Parfait ! Parfait ! murmurait Tania. Maintenant, passons dans la

salle à manger. Quand il viendra, nous lui dirons que nous étions trop fatigués, que nous n'avons pas travaillé cet après-midi. Il bavardera quelques instants avec nous. Puis, il poussera la porte de sa chambre. Et alors quel choc...

Elle riait en imaginant la stupéfaction de Boris. Et Michel riait de la voir rire. Tous deux se réfugièrent dans la salle à manger, s'installèrent autour de la table et ouvrirent des journaux avec une désinvolture de mauvais comédiens. Ils n'étaient pas assis depuis cinq minutes, qu'une clé tournait dans la serrure de la porte d'entrée. Le pas de Boris résonna dans le vestibule.

— C'est toi, Boris ? demanda Michel, sur un ton faussement détaché.

— Oui, répondit la voix de Boris.

Mais, au lieu de pénétrer dans la salle à manger où l'attendaient ses parents, il se dirigea résolument vers sa chambre.

— Ça y est ! Il y va ! chuchota Michel.

Tania se leva, rayonnante d'impatience :

— Je voudrais voir...

— Non, non, dit Michel. Laisse-le seul. Restons ici.

La tête inclinée, le regard tendu, ils épiaient les moindres rumeurs de la maison, dans l'espoir d'entendre une exclamation de surprise. Mais le silence se prolongeait, décevant, inquiétant.

— Je t'assure que nous devrions le rejoindre, dit Tania. Il n'aime peut-être pas le papier ?

— Non. Il vient. Écoute...

La porte de la salle à manger s'ouvrit. Boris parut sur le seuil. Il avait un visage blafard, aux lèvres faibles, au regard vitreux. Il balbutia :

— Ma chambre... Vous avez retapissé ma chambre... pour... pour me faire une surprise...

— Oui ! s'écria Tania. Le papier te plaît ?

Il ferma les paupières sans répondre.

— Moi, j'estime que ces losanges gris sur fond bleu sont d'une distinction extraordinaire, dit-elle. Ils mettent les meubles en valeur. Et, à l'intérieur, je ne sais si tu l'as remarqué, il y a un chandelier, un encrier, une plume...

Boris rouvrit les yeux :

— Oui, maman... Merci... C'est si gentil... Pendant mon absence !...

Sa voix s'étranglait. Il demeurait debout, les bras ballants, étouffé de larmes.

— Mais qu'as-tu ? Qu'as-tu, mon chéri ? murmura Tania. Tu es tout pâle !

— C'est vrai, il est tout pâle, dit Michel.

— Un peu fatigué, grommela Boris. Ce n'est rien.

— Alors, tu es content ? reprit Michel. Tu possèdes maintenant ton petit coin à toi. Ta forteresse de jeune homme. As-tu trouvé le pneumatique que j'ai mis sur la table ?

— Un pneumatique ? dit Boris. Non. Quand l'avez-vous reçu ?

— Vers six heures et demie...

— Ah ! marmonna Boris.

Une contraction rétrécit sa bouche. Il dit encore :

— Excusez-moi. Je vais voir...

Et il sortit de la salle à manger en courant.

Le pneumatique reposait, froissé comme une feuille morte contre le bobinage de l'induit. Boris reconnut l'écriture d'Odile sur l'enveloppe. Elle avait dû rédiger la lettre, cet après-midi même, pendant qu'il discutait avec maître Révillat. Après avoir quitté le bureau de l'avocat, Boris avait longtemps erré dans les rues, savourant son chagrin, son dégoût, méditant de sourdes vengeance. Ses doigts tremblants cueillirent l'enveloppe, la soupesèrent, l'ouvrirent avec timidité. Une anxiété terrible contraignait son cœur. Il lut :

« Mon chéri,

« Je viens de te quitter. Sans doute, en cet instant même te trouves-tu en face de mon père. Je sais d'avance qu'il ne voudra pas entendre tes raisons. Je sais aussi qu'il te fera de la peine. Et je souhaiterais te dire qu'il a tort. Mais, Boris, j'ai longuement réfléchi à notre situation, et je suis obligée de convenir qu'elle est sans issue. Je ne peux pas t'épouser sans le consentement de mes parents. Et je ne veux pas continuer à te voir en leur cachant la vérité. D'ailleurs, je te connais. Tu es trop droit. Tu ne te contenterais pas de celle solution dangereuse et misérable. Notre amour était merveilleux, mais absurde. J'étais trop jeune. Et toi, malgré toutes tes qualités, il était évident que mon père refuserait de t'accepter comme gendre. La nationalité, la religion, l'éducation, la fortune, tout l'éloignait de toi. Certes, j'aurais dû t'expliquer cela de vive voix, dans le café où tu m'as entraînée. Mais je voyais ton beau visage. Je n'avais pas la force de parler. À présent, délivrée de ta présence, je me sens plus vaillante. Boris, sois compréhensif, reconnais avec moi qu'une rupture est nécessaire... »

Il lut encore quelques mots :

« ... La sagesse... ma sincérité... Oublie-moi, je ne t'oublierai jamais... Adieu, Boris... »

Écœuré, il jeta le feuillet sur la table et se laissa tomber de tout son poids en travers du lit. Une boîte bleue à losanges gris enfermait sa détresse. La lettre d'Odile venait d'anéantir ses derniers espoirs. Était-ce bien elle qui avait écrit ces paroles banales et tranchantes ? Il ne

reconnaissait pas la jeune fille qu'il avait aimée dans cette correspondante correcte, parcimonieuse et sûre de ses vertus. « C'est sale... C'est laid... Ça sent le billet de banque parfumé... Il éprouva l'horrible impression de sombrer dans un abîme. Une stupeur énorme le recouvrait. Puis, lentement, la conscience lui revint. Il revoyait maître Révillat, assis derrière son bureau : « Tous les Russes émigrés, à les entendre, ont été princes ou millionnaires... Je me suis laissé dire que les meubles de votre père ont été saisis... » Pendant que leur fils écoutait ces propos outrageants, Michel et Tania tapissaient sa chambre avec du papier bleu. Une douleur mince, aiguë, douce, insupportable, pénétrait le cœur de Boris. Dépossédé, honni, il refusait de vivre dans cet univers injuste. Il ne voulait même pas songer au lendemain. Ses forces le quittaient. Des larmes coulaient sur sa face torturée. Quelqu'un dit derrière la porte :

— Boris, dans dix minutes nous nous mettons à table. Prépare-toi.

Il écouta cette injonction, comme si l'appel fût venu d'une autre rive, à travers une grande étendue d'eau : « Ils ne savent rien. Cela vaut mieux ainsi. Quoi qu'il arrive, je les laisserai dans l'ignorance. »

— Je viens, maman...

Le son de sa voix lui procura un étonnement désagréable : « J'existe encore. Odile n'est plus, et j'existe. Comme c'est étrange ! »

L'appareil au bobinage noir et luisant reposait, sinistre, inutile, au centre de la table. L'air sentait la colle fraîche. Boris se mit debout, frotta son visage avec ses deux mains unies et marcha vers la porte d'un pas pesant.

XI

Ce fut Marguerite Machécourt qui lui ouvrit la porte.

— Je n'arrive pas trop tôt ? demanda-t-il en entrant.

— Pensez-vous ! s'écria-t-elle. Papa est levé depuis sept heures du matin. Il ne tient pas en place. Je crois qu'il est encore plus impatient que vous d'essayer l'appareil. Venez dans le bureau.

Il la suivit, portant dans ses bras, comme un poupon, la lourde machine enveloppée de papiers d'emballage.

— Posez-la sur la table, dit Marguerite.

— Mais votre père ?...

— Il est sorti pour acheter du tabac. Il sera de retour dans dix minutes. Vous êtes ému ?

— Bien sûr, grommela-t-il.

Mais le sourire désabusé de ses lèvres démentait quelque peu ses paroles. Tout endolori encore par la faillite de son amour, il n'accordait plus le même intérêt aux résultats de l'expérience. Comme les certificats de licence, dont la date approchait dangereusement, la dynamo sans collecteur était du domaine des réalisations qu'il avait dédiées à Odile. Cette invention perdait de sa valeur, puisque celle pour qui il l'avait conçue n'était plus là pour subir avec lui les conséquences de l'échec ou de la réussite. Dans cet état d'esprit, l'anxiété même de ses parents lui était pénible.

— Peut-on voir ? dit Marguerite, en touchant le paquet d'un doigt respectueux.

Il dénoua les ficelles. La machine apparut. Montée, elle se présentait comme un gros cylindre en fer luisant. Seules les extrémités de l'axe émergeaient des flasques.

— Ce n'est pas aussi étrange que je l'imaginais, reprit Marguerite. Tout se passe à l'intérieur, sans doute ?

Il sourit amèrement et murmura :

— Oui, Marguerite, tout se passe à l'intérieur.

Cette phrase à double sens le comblait de tristesse. Il éprouvait l'impression d'avoir marché longtemps vers le lieu d'un rendez-vous et de ne trouver personne au tournant de la route. L'univers était vide et muet. Rien ne valait la peine d'être aimé, espéré, redouté, conquis. En serait-il ainsi jusqu'à la fin de ses jours ? Il poussa un soupir et s'installa dans un fauteuil, en face du bureau.

— Pourquoi soupirez-vous ? demanda Marguerite.

Boris ne répondit pas. Ses yeux parcouraient en tous sens la vaste pièce où les vitraux de la fenêtre maintenaient, selon la saison, un éclairage studieux et hivernal. Il se sentait à l'abri dans ce lieu clos, imprégné d'une odeur de pipe. Marguerite, assise devant lui, tendait le cou, comme pour regarder par-dessus un mur. Elle portait une robe beige, droite et simple, à colerette blanche. Bien qu'elle fût mince de taille et étroite de hanches, il y avait une laideur timide dans chacun de ses mouvements. Boris songea à Odile, et son cœur devint lourd comme une pierre. Après une courte hésitation, Marguerite s'exclama gaiement :

— Combien pariez-vous que l'expérience réussira ?

— Je ne parie rien, dit Boris.

Il rejeta du plat de la main une mèche de cheveux rebelles qui lui barrait le front. Le feu de ses prunelles s'éteignit. Elle fut frappée par son air de détresse et s'avisa des précautions qu'exigeait cette extrême sensibilité. Où était-il ? Que devait-elle tenter pour le rejoindre ? Bravant les conseils de la prudence elle prononça d'une voix caressante :

— Boris, vous ne voulez vraiment pas m'avouer ce qui vous inquiète ?

— Mais si... Vous l'avez deviné... la dynamo sans collecteur.

— Vous seriez très abattu si l'expérience échouait ?

Il réfléchit un moment et conclut avec sincérité :

— Il me serait pénible d'avoir travaillé pour rien.

— Et c'est tout ?

— Ma foi, oui.

— Vous comptiez tant sur cette invention ! Il y a quelques jours encore, vous me disiez...

— Bien des choses peuvent changer en quelques jours.

— Quoi ? Le problème ne vous passionne plus ? Que s'est-il passé ?

Elle l'interrogeait du regard avec une sorte d'intolérance amicale. Boris, comme choqué par une clarté trop vive, baissa les yeux. Il songeait : « Elle est gentille ! Elle s'intéresse à moi ! Mais que puis-je faire pour elle, moi qui en aime une autre ? » Figé dans sa douleur, dans son orgueil, il refusait toute promesse de rémission. Pourtant, l'univers, autour de lui, changeait déjà de lumière et de température. Il murmura :

— Vous êtes une chic fille, Marguerite.

— Pourquoi ?

— Parce qu'auprès de vous je suis bien... Tout est propre ici... Tout est solide... Comme chez nous, comme à la maison... Voilà, j'ai deux familles... Une famille française et une famille russe...

Il essaya de rire. Sa voix déraillait. Des larmes montaient vers ses paupières chaudes. Pour arrêter cette émotion envahissante, il

demanda sur un ton objectif :

— Depuis combien de temps nous connaissons-nous ?

Elle parut surprise par la question, fléchit le cou, observa le tapis. La pose était un peu contractée. Mais Boris savait que cette rigidité apparente n'exprimait rien d'autre qu'une certaine réserve de caractère, une attitude morale. Gravement, sans relever la tête, elle dit :

— Nous nous connaissons depuis cinq ans, Boris. Au début, vous veniez me voir très souvent. Puis, un peu moins. Et, ces derniers mois...

— Ne parlons plus de ces derniers mois.

— Pourquoi pas ? Tout est si simple ! Vous aviez beaucoup de travail. Vous vous êtes créé d'autres relations. Sans ce projet d'appareil que vous avez entrepris de réaliser avec mon père, peut-être vous aurais-je maintenant tout à fait perdu de vue ?

Une angoisse délicate le traversa :

— Non, Marguerite ! Ce n'est pas vrai !

Sans se soucier de son interruption, elle continua d'une voix mesurée :

— Je ne vous aurais pas oublié pour autant. Des amis tels que nous, peuvent être séparés par les circonstances, mais jamais d'une manière définitive. N'ai-je pas raison, Boris ?

La gorge serrée, le cœur défait, il balbutia :

— Vous avez raison, Marguerite. Rien ne saurait nous éloigner l'un de l'autre. Je sens que, de nouveau, nous allons nous voir souvent, très souvent... Quand partez-vous pour les vacances ?

— Dans un mois.

— Déjà !

Émue par cette interjection, elle ne put contenir la palpitation heureuse de ses paupières. Ses joues se coloraient. Sa poitrine respirait vite.

— Oh ! Boris, chuchota-t-elle, votre affection me fait tant de bien ! Je vous écrirai...

Soudain, ils tressaillirent tous deux, et écoutèrent, avec un même sentiment de délivrance, le bruit de la porte d'entrée ouverte et refermée violemment.

— C'est mon père, dit Marguerite.

La lumière du jour, traversant les fenêtres en verre dépoli du laboratoire, enveloppait d'un rayonnement laiteux les appareils de mesure rangés dans des vitrines. Privée d'élèves, la salle paraissait plus vaste, plus claire, plus sonore. Une fine odeur de vernis et de caoutchouc flottait dans l'air. Boris installa sa machine sur la table d'essai.

— Faisons-la fonctionner d'abord en moteur, dit Machécourt.

Il brancha les connexions et s'approcha de la grille de distribution, pour régler le voltage de la batterie. Boris suivait ses moindres gestes avec une anxiété douloureuse. L'heure décisive était venue.

— On y va ? demanda Machécourt.

Boris inclina la tête.

— À vous l'honneur, reprit Machécourt.

— Merci, dit Boris.

Il aspira une bouffée d'air, se tourna vers la batterie et ferma le sectionneur d'un mouvement sec. Un déclic retentit, mais la machine ne broncha pas d'une ligne. Inerte et bête, elle refusait de s'émouvoir. Une brusque défaillance vida la poitrine de Boris. Il balbutia :

— Quoi ? Ça ne marche pas ?

— Eh ! non, dit Machécourt. Essayez de la lancer à la main.

Boris saisit le bout de l'axe entre ses doigts et le fit pivoter vivement. Mais l'appareil ne répondit pas à son effort. Il laissa retomber le bras. Ses yeux s'emplissaient de larmes. Il grommela :

— Je me suis foutu dedans.

— Attendez, dit Machécourt. Nous allons l'expérimenter en dynamo, maintenant. Voulez-vous que je prépare l'installation ?

— Faites.

Machécourt prit une courroie sur un rayon et accoupla l'appareil à un petit moteur trapu. Puis, il relia un voltmètre aux balais de la dynamo sans collecteur :

— Il faudrait exciter les inducteurs séparément, au moyen d'une batterie d'accus.

— Oui, oui, marmonna Boris.

Quand tout fut prêt, Machécourt brancha le moteur d'entraînement sur le secteur. La machine se mit à tourner en ronflant un peu. D'un même élan, les deux hommes se penchèrent sur le voltmètre. Prise sous la vitre demi circulaire, l'aiguille ne bougeait pas. Machécourt, la face crispée, poussa le curseur du rhéostat, pour augmenter le courant d'excitation. Peine perdue. L'aiguille du voltmètre demeurait obstinément fidèle au zéro. Boris, les jambes coupées, s'assit sur un tabouret. Machécourt débrancha l'appareil, retira la courroie de transmission. Son regard était soucieux.

— C'était à prévoir, dit-il.

— Oui, c'était à prévoir, répéta Boris.

Il ne comprenait pas ce qui se passait en lui. Un ébranlement nerveux décomposait tout son être. Devant lui, Machécourt gesticulait et parlait dans le vide :

— Rien à faire, mon petit. Votre système était pourri à la base. J'aurais même dû m'en aviser plus tôt. Et pourquoi ? C'est très simple. J'y pense à l'instant. Considérant votre machine comme une dynamo,

vous avez voulu, à tout prix, raisonner sur le flux coupé par les conducteurs de l'induit. Or, du moment qu'il y a un bobinage fermé, il faut raisonner, non sur le flux coupé, mais sur le flux qui traverse chaque spire. Vous me suivez bien ?...

Boris, hébété par le chagrin, acquiesça d'un hochement du menton.

— Dans un dispositif comme le vôtre, poursuivit Machécourt, le flux est constant pendant toute la rotation, donc la force électromotrice, qui est égale à la dérivée du flux, est nulle. En moteur, la force contre-électromotrice ne peut, elle aussi, qu'être nulle...

Il s'approcha du tableau noir et écrivit des chiffres à la craie :

— Soit « dt » la durée d'un déplacement. Si, pendant cette durée, le flux a varié de « $d\phi$ » la force électromotrice induite sera...

Pris dans ce bourdonnement de paroles, Boris n'éprouvait plus qu'une fatigue et un dégoût insurmontables : « Et mes parents qui attendent le résultat avec impatience ! Et Cotentin qui a mis de l'argent dans cette sottise ! Comment le lui rendre ? » Il avait envie de vomir.

— Pour que cette force électromotrice soit constante, il faut que le flux croisse toujours proportionnellement au temps, ce qui est matériellement impossible, car il tendrait vers l'infini...

Il y eut un silence annihilant, interminable. Soudain, une main se posa sur l'épaule de Boris. Il leva les yeux et rencontra le regard de Machécourt, lucide et tendre, dans un visage plissé comme du vieux cuir.

— Je suis un imbécile, murmura Machécourt. Je parle, j'explique, je commente. Comme si vous étiez capable de m'entendre, en ce moment ! C'est dur, hein ?

— Oui, c'est dur, avoua Boris.

— J'ai connu ça. Dix fois, vingt fois. Mais, croyez-moi mon petit, dans votre métier, ce ne sont pas les victoires, ce sont les échecs qui forment un caractère.

À demi-inconscient, Boris bredouilla :

— C'est ça... oui... parfaitement...

— Dans trois semaines, vous vous présenterez aux examens de licence. Tâchez donc d'oublier cette invention ratée. Tournez-vous vers l'avenir. Cela vaudra mieux.

— Oh ! l'avenir, soupira Boris.

Et, brusquement, il tressaillit. « L'avenir. » À ce seul mot, le souvenir d'Odile se dressait dans sa mémoire orné de précisions hallucinantes. Il constata avec stupeur qu'il n'avait pas pensé à elle pendant toute la durée de l'expérience. Se pouvait-il qu'il eût été empoigné par la passion de la découverte au point d'oublier, fût-ce pour dix minutes, les affres d'un amour malheureux ? Comme surpris en flagrant délit d'infidélité, il tentait d'effacer sa faute par un prompt

repentir : « Je ne devrais pas m'inquiéter à cause de cet essai manqué. Odile est partie, rien d'autre n'importe. » Sans cesser d'observer Boris, Machécourt développait son propos avec véhémence :

— Je le vois lumineux, votre avenir. Avec votre intelligence, votre ténacité, votre intuition, vous ferez de grandes choses. Un type comme vous n'a pas le droit de se laisser abattre !

Il lui donna une bourrade dans les côtes. Boris se contraignit à sourire :

— Vous essayez de me remonter le moral, c'est gentil.

Il était honteux de s'être détourné momentanément de son profond chagrin. Mais, en même temps, par un étrange balancement de l'esprit, la conscience de cette distraction lui paraissait réconfortante.

— Non, ce n'est pas gentil ! glapit Machécourt. Je ne sais pas être gentil. Seulement, quand un gars me semble estimable, cela me révolte de le voir flancher pour un rien.

— Vous appelez ça un rien ? grogna Boris.

— Parfaitement un rien ! Une expérience ratée à vingt et un ans ! La belle affaire !

Boris se leva de son tabouret et étira ses membres engourdis. La colère de Machécourt lui faisait du bien. Peu à peu, et sans qu'il y prît garde, la déception subie à la suite de cet échec scientifique devenait pour lui un signe de convalescence morale. Il existait encore pour d'autres souffrances et d'autres joies que celles du cœur, puisqu'il était capable d'éprouver une peine à laquelle Odile était étrangère. Son amour et son désespoir n'avaient pas faibli, mais la vie revenait sous cet amour et sous ce désespoir. Il lui sembla qu'à travers son corps un fleuve d'abord embourbé, contenu, se remettait à couler d'un flot régulier et tranquille. Il songea : « J'ai mal, donc je suis. »

— Nous n'avons plus rien à faire ici, dit Machécourt. Ramassez votre attirail et venez déjeuner à la maison.

— C'est que, murmura Boris, mes parents attendent le résultat.

— Nous passerons chez vous, d'abord, pour le leur annoncer. Je parlerai moi-même à votre père. Ça va ?

— Ça va, dit Boris. Je vous remercie.

Il s'avança avec rancune vers la dynamo. Elle n'avait plus d'âme. Elle n'était enfin qu'un paquet de ferraille et de fils, sans valeur. Considérant ce cylindre métallique, Boris le comparait mentalement à son amour. Tous deux étaient également ratés, morts, inutilisables. Tristement, il enveloppa l'appareil dans le papier d'emballage et le prit sous son bras. Il avait l'impression de porter un petit cadavre, pesant et inerte, dans un cercueil.

— En route, dit Machécourt.

Ils sortirent du laboratoire et longèrent le couloir dallé, que Boris avait parcouru, si souvent, dans son enfance. À la seule vue de ce

décor familial, il évoquait involontairement des files d'élèves trottant vers la cour, des disputes, des cris, le passage noir d'un surveillant.

— Ce n'est pas trop lourd ? demanda Machécourt. Vous ne voulez pas un coup de main ?

— Non, non merci... Je peux très bien... moi-même.

Il haletait un peu. Le fantôme d'un petit Boris Danoff se cognait dans ses jambes. Une voix puérile le questionnait : « Que portes-tu ? Pourquoi es-tu triste ? »

— Allons ! Allons ! gronda Machécourt. Ça passera. Dans quelques années, vous serez un grand ingénieur français.

— Pourquoi français ? dit Boris en souriant.

Machécourt fronça les sourcils et répliqua d'un ton embarrassé :

— Eh bien ? N'êtes-vous pas français, Boris ?

— Si... peut-être... je ne sais plus...

— Moi, je sais, conclut Machécourt.

Leurs épaules se touchaient à chaque pas. Boris, les bras tirés par le poids de l'appareil, levait haut la tête, regardait droit devant lui.

« Déjeuné chez Machécourt. Durant tout le repas, il n'a cessé de me prodiguer des paroles encourageantes. Visiblement, il craignait que je ne fusse gravement affecté par le fiasco de notre expérience. Drôle d'homme, bourru et secret, maniaque et sentimental. Incapable de supporter la vue d'une goutte de sang, faisant cuire sa viande jusqu'à la transformer en semelle noire, mais admirant farouchement la révolution française. Il a encore cité Saint-Just à mon intention : "Je sens en vous de quoi surnager dans le siècle." La confiance qu'il me porte m'aide à digérer ma déconvenue. Il y a en moi deux déceptions : l'une absurde, inutile, tragique, qui me vient d'Odile, l'autre, noble et féconde, qui me vient de la dynamo. Curieuse situation : c'est parce que j'ai échoué dans mon invention que je reprends vie. Comme lorsqu'on pique un membre que l'on croyait mort, et il réagit à la douleur. Un moment, dans le laboratoire, je me suis dit que l'essai de la dynamo ne pouvait pas réussir, puisque l'appareil avait été construit pour Odile et qu'Odile m'avait quitté. Idée poétique et inexacte. Odile est une chose, le travail en est une autre. Si j'arrive à les dissocier dans mon esprit, je suis sauvé. »

Boris souligna cette dernière phrase d'un coup de plume rageur et écrivit à la suite, dans le carnet :

« À table, la conversation était très vive. Menu fameux, composé par Marguerite. Sous un regard affectueux, je me sentais devenir meilleur. Calme et raisonnable, mûri par l'adversité. L'espace d'une seconde, j'ai eu l'impression que je faisais partie de la famille Machécourt, que j'avais ma chambre dans la maison... Nous avons parlé de la Bretagne, où Machécourt possède une petite villa. J'ignore

tout de la Bretagne. Je ne suis jamais sorti de Paris. Machécourt prétend que Paris n'est pas la France. Il se demande même comment je peux aimer la France, puisque je ne connais d'elle que sa capitale. Plus tard, quand je gagnerai ma vie, je voyagerai beaucoup. »

Il releva le front et son regard rencontra le mur bleu de la chambre, marqué de losanges gris. La lampe éclairait d'aplomb ses deux mains placées sur la table, de part et d'autre du carnet ouvert. La dynamo reposait sur une chaise, dans son linceul de papier. Derrière la porte close, Boris entendait ses parents qui parlaient avec animation dans la salle à manger. Sa rêverie géographique le faisait sourire. Il évoquait par jeu, sans les connaître, les provinces de Beauce et de Brie, blondes de seigle, de blé, de maïs, la pourpre des betteraves en Artois et en Île-de-France, le noir poudreux des mines du Nord, les plumages et les pelages lustrés de Normandie, de Bresse, de Gascogne et l'herbe courte et salée des rivages bretons. De ces images simplettes, il tirait une émotion peut-être trompeuse, mais sûrement agréable. « Est-ce là ce qui s'appelle aimer la France ? » pensa Boris.

« Est-ce ainsi que Machécourt aime la France ? » De nouveau, il se pencha sur le carnet et nota rapidement :

« L'étranger francophile est volontiers un amateur d'art. Il aime la France, en touriste, pour ses paysages pour ses routes, pour ses monuments. Il dédie son respect à une sorte de pays historique, idéal, sort de l'actualité. Ses contacts avec les Français d'aujourd'hui l'irritent. Il leur en veut de n'être pas à la taille de leur patrie. Se méfier de cette attitude. Aimer la France réelle, entière, avec son sol et ses hommes. C'est difficile. Mais indispensable. Autrement, tout est perdu. Un Français aime la France malgré l'ivrogne qui le bouscule dans le métro, malgré le fonctionnaire acariâtre qui aboie derrière le guichet de la poste malgré le gouvernement qui propose des lois absurdes et malgré la concierge qui présente la quittance de loyer avec un mauvais sourire. L'amour du Français pour la France est à l'abri de toutes les désillusions. Moi, en revanche, ce soir je me sens français, parce que Machécourt m'a traité avec une gentillesse qui me bouleverse. Et, quelques jours plus tôt, je me sentais russe, parce que maître Révillat m'avait blessé dans mon orgueil. Il faut que j'obtienne en moi une foi indépendante des circonstances. Sinon, toute ma vie, je serai français lorsque je n'aurai rien à reprocher un Français, et je redeviendrai russe, dès qu'un Français m'aura déçu par son comportement. »

Il songea quelques instants encore, les paupières à demi closes, le front plissé, puis tourna la page et écrivit :

« Deuxième point : Si l'exil ne m'avait pas fixé en France, mais en Angleterre par exemple, aimerais-je ce pays comme j'aime la France ? Autrement dit, suis-je attaché à la France uniquement parce que c'est

en France que j'ai grandi, fait mes études et trouvé mes premières amitiés, ou parce que la vie française correspond aux exigences profondes de mon tempérament ? Mon penchant pour la France est-il la conséquence normale, logique, inéluctable, de mon installation sur le sol français, ou s'agit-il ici d'une rencontre merveilleuse entre l'âme de la France et mon âme propre ? Ai-je choisi, ai-je subi l'emprise de cette seconde patrie ? Comment répondre ? En tout état de cause, je puis dire avec certitude que je ne me vois pas hors de la France. Tout émigré est un cœur à prendre. Il aurait fallu que j'eusse vécu très longtemps en Russie pour demeurer farouchement fidèle à son image. Un homme qui perd sa femme après trente ans, quarante ans, d'existence commune, répugne à concevoir la possibilité d'une nouvelle union. Cependant, n'est-il pas naturel qu'un veuf, dont la compagne est morte très peu de temps après le mariage, songe à tourner son affection vers une créature vivante qui la remplacera ? Un grand nombre de souvenirs peuvent, pour ceux qui les possèdent, tenir lieu de présence réelle. Mais celui qui ne garde de sa terre natale que des visions puériles et fragmentaires éprouve le besoin d'élire, à côté de cette patrie abstraite, une patrie actuelle, palpable, charnelle, où il travaillera, bâtira sa maison et fondera sa famille. Il m'arrive, de plus en plus souvent, non de croire que je suis français, mais d'oublier que je suis russe. Cet après-midi, chez les Machécourt, j'ai eu la perception très nette d'être "comme eux". Sentiment délectable, mais passager. Car, dès que je suis rentré à la maison, j'ai savouré l'impression de réintégrer ma patrie d'origine. Ici, tout est russe. Et d'abord la gêne, l'inquiétude. Les affaires de papa vont mal. Notre déménagement a, certainement, allégé ses charges. Mais, quoi qu'il fasse, les commissions qu'il touche sur la vente du papier carbone sont insuffisantes pour nous permettre de vivre honorablement. En outre, ce métier de démarcheur le fatigue beaucoup. Je voudrais pouvoir lui venir en aide. Ah ! si l'expérience de la dynamo sans collecteur avait réussi ! Que d'espoirs groupés autour de cette invention qui n'en était pas une ! Papa et maman ont été très ébranlés en apprenant le désastre. Attention. Ne rêvons plus. Sinon, toute mon énergie va me quitter sur l'heure. Dans trois semaines, les examens. Puis, un an d'études à l'École Supérieure d'Électricité. Dès que j'écris ces mots, je songe à Odile. Et me voici désarmé et tremblant. Odile, je me suis promis de ne plus faire figurer ton nom sur les pages de ce carnet, mais, malgré moi, il revient fréquemment sous ma plume. Tu n'es pas responsable de mon malheur, petite fille. Je ne t'en veux pas de t'être inclinée devant les décisions d'une famille orgueilleuse. Je t'aime mieux encore depuis que je te sais inaccessible... »

Il soupira, posa son stylo, comme saisi d'une lassitude subite.

La voix de Michel retentit de l'autre côté de la porte :

— Que fais-tu, Boris ? Je ne te dérange pas ?

— Mais non, dit Boris. Entre, papa.

Il fourra prestement le carnet dans sa poche. Michel pénétra dans la pièce et referma le battant derrière lui. Son veston intérieur beige, à brandebourgs marron, pendant comme un sac sur ses épaules voûtées. Il demanda :

— Tu étais encore en train de travailler ?

— Non. Je prenais des notes. C'est sans importance...

— Ta mère est déjà couchée. Et moi... eh bien, voilà... moi, je voulais te dire deux mots...

Il paraissait confus et fatigué. Ses traits étaient dénués de vie. Ayant fait trois pas en traînant ses pantoufles, il s'assit sur le bord du lit :

— Tu penses toujours à cette sacrée dynamo sans collecteur ?

— Ma foi, non, dit Boris.

— Tant mieux. J'avais peur que tu ne fusses obsédé par ton insuccès. Tu devrais cacher cette machine dans un placard. Elle te tire les yeux. Il n'y a pas moyen de la rectifier, de la mettre au point, n'est-ce pas ?

— Non. Le principe même est faux.

— C'est ça... C'est ça... Machécourt nous l'a bien expliqué... Quel brave homme !...

Il se massait les genoux, du bout des doigts, d'un geste lent et automatique. Soudain, il cambra la taille et proféra d'une voix grippée :

— J'étais venu, en vérité, pour te parler d'un autre sujet. Figure-toi, hum... oui, j'ai besoin de ton conseil... Comme toi, j'ai cru très fort en quelque chose, et, comme toi, je me trouve brusquement dégrisé... Sur les instances de ta mère, j'ai rendu visite à Jivoukhine, cet après-midi. L'affaire d'Amérique se présente mal. La banque rejette toute offre de compromis. Il va falloir plaider. Cela se passera à New York. Je ne serai pas sur place. Mes intérêts seront confiés à des gens dont l'avocat se porte garant, mais que je ne connais pas. Bref dans les meilleures conditions, j'aurai 35 chances sur 100 de gagner.

— Ce qui signifie, dit Boris, que Jivoukhine consent à te racheter ta créance pour 35 pour 100 de sa valeur ?

— Oui, avoua Michel. Autrefois, il proposait 50 pour 100. À présent, et à contrecœur, 35 pour 100. Ta mère me supplie de signer. Moi, je ne sais plus.

— Comment, tu ne sais plus ?

— J'ai refusé de vous écouter au moment de la saisie. Et, maintenant, je me demande si j'ai le droit de vous contraindre plus longtemps à une existence précaire.

Boris se rappelait avec quelle fureur éloquente son père, naguère

encore, s'était opposé à cette solution. Pour qu'il acceptât de l'envisager aujourd'hui, il fallait que, de déception en déception, il eût perdu toute confiance en lui-même.

— Qu'en penses-tu ? reprit Michel.

Ses mains pendaient sur ses genoux. Il y avait dans ses yeux une interrogation immédiate, tragique.

— Tu connais mon opinion, papa, dit Boris.

— Ainsi, j'aurais lutté pour rien ?

— On ne lutte jamais pour rien. La lutte, en elle-même, est une récompense. Tu me l'as souvent répété...

Michel sourit tristement :

— Me voici donc prisonnier de ma propre loi.

Un sentiment de pitié effleura l'esprit de Boris. Il voulut revenir en arrière. Il dit :

— Nous est-il vraiment impossible de tenir le coup, encore un an, un an et demi, avec ce que tu gagnes ?

— Impossible.

— Alors, il n'y a plus à hésiter.

— Eh non ! marmonna Michel. Il n'y a plus à hésiter.

Il se leva en geignant, glissa son regard à droite, à gauche, comme pour choisir son chemin entre des obstacles.

— C'est bon, dit-il enfin, demain je reverrai Jivoukhine Et, dans quelques jours, nous aurons l'argent. Fini, le rêve d'Amérique !

Un silence suivit. Michel se dirigea vers la porte. Mais, au moment de passer le seuil, il s'arrêta encore et prononça rapidement :

— Je vois tout de même un premier avantage dans cette lamentable combinaison.

— Lequel ?

— Tu pourras rembourser à Cotentin les fonds qu'il t'a prêtés pour la construction de l'appareil.

— C'est vrai, dit Boris. Je n'y pensais plus.

— J'y pensais pour toi. Cette question me tourmentait même beaucoup. Il faudra aussi que nous invitions les Machécourt à dîner. Un dîner russe. Avec des tas de hors d'œuvre et de vodka. Tu crois qu'ils aimeront ça ?

— Bien sûr, dit Boris, affaibli par une émotion subite.

— Maintenant que nous en avons les moyens !... soupira Michel.

Il n'acheva pas sa phrase, claqua des doigts et sortit de la pièce sans se retourner.

XII

Le colis contenait une paire de bottes usagées, deux casquettes militaires et une carte d'état-major en lambeaux. Penché sur la grande boîte en carton, Akim palpitait les objets, l'un après l'autre, avec des mains déférentes.

— Qui t'a envoyé ce paquet ? demanda Nina.

— Un hussard d'Alexandra, établi à Belgrade. Je lui avais écrit personnellement pour lui parler de mon musée. Et, tu vois, il n'a pas hésité à se dessaisir de ces pauvres reliques. Ce n'est pas grand-chose, bien sûr. Mais, pour nous autres, c'est émouvant.

— Oui, c'est émouvant, murmura Nina, et elle piqua son aiguille dans le ventre d'une poupée, dont elle était en train de coudre le trousseau.

— Elles en ont fait du chemin, ces bottes ! reprit Akim d'une voix rêveuse. Et cette casquette, sous quel ciel a-t-elle promené sa visière ? Regarde : la coiffe a été percée par une balle. Passe-moi les étiquettes et le catalogue. Je vais tout de suite régulariser cette donation.

— Tu finiras par pouvoir équiper tout un escadron avec ces vieilles frusques, dit Nina.

— Hé ! Hé ! pourquoi pas ?

Il rit avec suffisance et prit des mains de Nina le cahier et le cornet d'étiquettes, qu'elle lui tendait par-dessus la table. Un soir tiède et mauve s'encadrait dans la fenêtre ouverte. Les rumeurs du jour déclinant venaient mourir au seuil de cette chambre quiète, où régnaient le désordre et l'odeur d'un travail féminin.

— Tu feras tes écritures après le dîner, dit Nina. Il faut que je mette la table.

— Non, non. Après le dîner, j'ai l'intention de compulser le carnet de route que Vijivine m'a donné ce matin. Tu crois que je me tourne les pouces, moi ?...

Il ouvrit le cahier, le posa sur son genou, et tira de sa poche un stylographe au capuchon marqué d'une étoile blanche :

— Nous disons donc n° 477, bottes réglementaires du régiment des hussards d'Alexandra. N° 478 et 78 bis, casquettes ayant appartenu à des officiers du même régiment. N° 479, carte d'état-major portant des indications sur les positions du régiment entre les mois de juillet et de décembre 1916...

Il écrivait, tout en parlant. Sa langue gonflait un coin de sa bouche,

sous la moustache. Une double ride, courbée comme une épingle à cheveux, s'incrustait dans son front, entre les sourcils. Nina sourit à ce frère crispé par une application studieuse. Depuis le départ de Malinoff, il avait recouvré sa bonne humeur de jadis. Il se montrait même plus prévenant que par le passé, comme s'il eût éprouvé le besoin de se faire pardonner quelque faute. Pourtant, elle ne lui tenait pas rigueur de s'être opposé à son mariage. Ce n'était pas à cause de lui qu'elle avait renoncé à revoir Malinoff. Au plus fort de son amour pour l'écrivain, elle n'avait jamais envisagé de devenir sa femme. Le souvenir de Siféroff lui interdisait de concevoir une existence différente de celle-ci. Akim déplia la carte d'état-major pour l'étiqueter dans un coin. Il marmonnait :

— Oui... Oui... Les positions sont marquées au crayon rouge... Je me rappelle... Les hussards d'Alexandra s'étaient établis sur la Duna, entre Friedrichstadt et Jacobstadt... Je venais d'être nommé lieutenant-colonel... Quel hiver terrible !...

Nina jeta les yeux sur la vieille carte jaunie, aux plis déchirés.

— Voici la Lituanie, dit Akim, la Lettonie, la frontière polonaise... Et voici la Duna, que nous tenions, tant bien que mal... Nos tranchées suivaient le cours de l'eau...

Nina regardait la carte, à l'endroit de la frontière, et songeait à Malinoff, qui avait choisi de pénétrer en Russie par la Pologne. Où se trouvait-il à présent ? Elle l'imaginait installé dans quelque petit village perdu, aux isbas de poutres grises, prêchant la concorde et la charité à des paysans pensifs, barbus et noueux. Dût-il souffrir et mourir pour cette cause qui l'exaltait, elle se félicitait de ne l'avoir pas retenu auprès d'elle. Cette mission admirable n'était-elle pas plus nécessaire au destin de Malinoff, que les servitudes débilitantes de Paris ? Ne couronnait-il pas mieux son œuvre et sa vie en se sacrifiant à une grande idée, qu'en écrivant des articles alimentaires dans les journaux des émigrés ? En partant pour la Russie, il s'était mis d'accord avec lui-même. Il avait agi selon son cœur, et, probablement, selon la volonté de Dieu. De la carte, le regard de Nina monta vers une grosse valise brune, aux flancs déformés et ceinturés de ficelles, qui reposait sur le haut de l'armoire : tout ce qu'il avait laissé derrière lui. Le lendemain de son départ, elle avait reçu une courte lettre, postée à Bruxelles. Elle en connaissait le texte par cœur : « Mon bonheur est si aigu que j'ai peur de mourir en route. Ne pensez plus à moi comme à un être vivant. Adieu, Nina. » Son cœur se serra au souvenir de ce billet, qu'elle portait sur sa poitrine, dans un sachet qui contenait aussi une photographie du docteur Siféroff. Ce contact rugueux sur sa peau lui donnait, par instants, la sensation d'un rappel à l'ordre. Akim referma la carte d'état-major et annonça gravement :

— Il faudra que je colle des bandes de papier fort à l'endroit des

plis.

— Oui, murmura Nina. Je t'aiderai à le faire.

Elle reprit son aiguille. Ils restèrent un long moment silencieux, séparés, comme enfermés chacun dans une tour inexpugnable. Soudain, Akim se leva et dit :

— Sais-tu ce qui m'inquiète, Nina ?

— Non.

— Ce musée, qui s'enrichit chaque jour de donations nouvelles, que deviendra-t-il après ma mort ?

Elle s'attendait si peu à cette question, qu'elle demeura interloquée, l'aiguille à la main, les yeux ronds.

— Comment cela... après ta mort ? dit-elle enfin.

Il se fâcha :

— Eh oui ! Je mourrai bien un jour ! Qui s'occupera du musée quand je ne serai plus là ?

— Mais je l'ignore, Akim... Moi, Michel, des camarades de ton régiment...

— Vous mourrez tous, tôt ou tard, vous aussi.

— Sans doute.

— Et alors ? Il y a des valeurs historiques inestimables dans cette chambre de bonne. Si nous avons pu espérer retourner en Russie, j'aurais attendu d'être là-bas pour léguer le tout à un musée militaire. Mais, dans les circonstances actuelles, qui de nous oserait dire qu'il reverra sa patrie ? Peut-être sommes-nous tous condamné à être enterrés en France ? Peut-être seuls nos enfants, ou même nos petits-enfants, sur la fin de leurs jours, assisteront-ils à l'écroulement du régime soviétique ? D'ici là, il ne restera rien de ces objets que j'ai amassés avec tant d'amour. J'imagine ces collections dispersées, bouffées par les mites, jetées aux ordures. Et mon cœur se déchire !

— C'est, en effet, une perspective déprimante, soupira Nina. Mais que faire ?

Akim prit une étiquette numérotée, l'humecta d'un coup de langue et la colla sur la visière d'une casquette. Puis, il dit :

— Il m'est venu une idée : le musée rétrospectif de l'armée, aux Invalides.

— Eh bien ?

— Si je voyais le conservateur, si je lui expliquais mon cas, peut-être accepterait-il la donation ? D'autant qu'il existe déjà des sections étrangères aux Invalides. Et ils disposent d'énormes locaux vacants. Moi, il me suffirait de deux petites pièces. Je rédigerais un testament en bonne et due forme. Et, le jour de ma mort, toutes ces richesses deviendraient la propriété de l'État français, à charge pour lui de les restituer à la Russie, dès que le régime tsariste serait rétabli chez nous.

— Crois-tu vraiment que ta proposition pourrait les intéresser ?

— Et comment ! s'exclama Akim. Songe donc, je leur apporte sur un plateau une documentation merveilleuse, étiquetée, cataloguée. Je complète leur exposition d'uniformes, d'équipements, de portraits de généraux. Et je ne leur demande pas un sou en échange. Mais c'est une affaire, pour eux ! Une affaire d'or !

Il se frottait les mains.

— En tout cas, dit Nina, ta solution me paraît raisonnable.

— N'est-ce pas ? Je prendrai rendez-vous avec le conservateur, dès la semaine prochaine. Et je prierai Boris de m'accompagner : il parle mieux le français que moi. À nous deux...

Il se tut pour écouter des pas qui se rapprochaient dans le corridor. Quelqu'un frappa à la porte.

— Qu'est-ce que c'est ? cria Akim.

Une voix retentit, derrière le battant :

— Serge... Serge Danoff.

— Par exemple ! chuchota Akim.

Il était devenu très pâle. Nina s'était levée. Tous deux regardaient la porte avec inquiétude. Enfin, Akim prononça faiblement :

— Entre, Serge.

Serge entra. Il était nu-tête et portait un complet bleu nuit, à raies grises très espacées. Une cravate en soie, de couleur violet tendre, accusait encore l'aspect livide et pétrifié de son visage. Toute la vitalité se trouvait concentrée dans les yeux. Leur éclat avait une intensité presque insoutenable, comme chez certains animaux traqués.

— Eh bien, grommela Akim, en lui désignant une chaise, je ne m'attendais pas à te voir. Je te croyais encore en Amérique, ou quelque part ailleurs...

— Je suis rentré des États-Unis il n'y a pas longtemps, dit Serge.

Il s'assit, et, par un geste machinal, tira délicatement son pantalon sur ses genoux pour ne pas fausser la ligne du pli. Akim demeura debout, la face durcie par une grimace de dédain. Instruit des griefs que Michel nourrissait à l'égard de son fils aîné, il se sentait tout naturellement porté à prendre devant Serge une attitude réprobatrice et distante. Sans quitter des yeux le garçon qui continuait à se taire, il demanda sèchement :

— Peut-on savoir ce qui me vaut l'honneur de ta visite ?

Serge sursauta et tourna vers Akim ses prunelles larges et noires, qui occupaient toute la fente des paupières, laissant à peine paraître le blanc. Une voix humble, unie, monotone, sortit de ses lèvres :

— J'ai besoin de toi, oncle Akim...

— Quel que soit le service que tu attends de moi, dit Akim, je crains fort de ne pouvoir te le rendre avant que tu te sois réconcilié avec tes parents.

— Il s'agit justement de mes parents.

— Les as-tu revus ?

— Non.

— Et as-tu l'intention de les revoir ?

Serge baissa la tête :

— Pas encore.

— Ton père m'a répété dix fois qu'il accepterait de te recevoir si tu renonçais au genre d'existence que tu as choisi.

— J'ai renoncé à ce genre d'existence, dit Serge, mais ne veux pas retourner à la maison.

— Pourquoi ?

Serge ne répondit pas, regarda Nina d'un air incertain, serra l'une contre l'autre ses deux mains soignées, aux ongles polis. Ses phalanges blanchirent. Nina éprouva un accès de compassion pour ce garçon élégant et désespéré. Elle chuchota :

— Parle, Serge... Nous ne demandons qu'à te venir en aide... Cette situation douloureuse a trop longtemps duré... Ta mère et ton père sont très affectés par ta conduite...

— Je voudrais vous charger d'une commission pour eux, murmura Serge. Dites-leur que vous m'avez vu, que je suis en bonne santé, que je ne manque de rien. Dites-leur aussi que cette femme... ils sauront... cette femme est morte... Oui... Dans des conditions affreuses...

Il poussait les mots devant lui dans un souffle pauvre, entrecoupé. Des gouttes de sueur brillaient au sommet de son front. Incapable de soutenir le regard sévère d'Akim, il cligna des paupières et dit encore :

— Le choc a été très dur pour moi... Tout s'est éclairci... Je me suis séparé de l'homme qui m'avait incité à cette vie... J'ai retrouvé un camarade de classe Chabassu... Vous leur direz bien : Chabassu... Ils le connaissent... Chabassu part après-demain pour Dakar. Il doit monter là-bas, avec les capitaux de son père une usine de glace à rafraîchir. Et je pars avec lui. Je m'occuperai de la publicité. Ou d'autre chose. Je ne sais pas. Mais il faut que je m'en aille d'ici. Vite, vite. Sinon, je deviendrai fou.

Les commissures de ses lèvres tremblaient. Il appliqua ses deux poings contre ses tempes et les reposa sur ses genoux. Akim bomba le torse, lissa du bout des doigts les bords de sa moustache drue et dit sur un ton solennel :

— Si je t'ai bien compris, mon cher, tu te décides enfin à être raisonnable. Une pareille nouvelle ne manquera pas de réjouir ton père. Pourquoi viens-tu me l'annoncer à moi, au lieu de t'adresser directement à lui ?

— Je suis sûre, s'écria Nina, que, si tu te présentais devant tes parents comme tu viens de le faire devant nous, ils t'ouvriraient les bras.

Serge releva ses paupières, et une lueur servile brilla entre ses

longs cils lustrés.

— Non, dit-il. Je n'oserai pas. C'est trop tôt. Plus tard. Quand je serai devenu quelqu'un de bien... Pourquoi ne deviendrai-je pas quelqu'un de bien ?...

Un rictus tira sa bouche :

— Un bon petit crétin travailleur, comme il y en a tant ! Un spécialiste de la glace à rafraîchir ! Quelle vocation ! Savez-vous que, d'abord, j'ai voulu m'engager dans la Légion étrangère ? Mais j'ai eu peur. Peur des coups et peur des corvées. J'ai préféré la glace à rafraîchir !

Il eut un rire exténué, qui se termina par une quinte de toux :

— Alors, c'est entendu ? Tu leur répéteras ce que je l'ai dit ?

— Le plus fidèlement possible, promit Akim.

— Ça leur fera plaisir ?

— Certainement.

— Un fils dans la glace à rafraîchir, c'est tellement plus flatteur qu'un fils entretenu par une dame au cœur généreux ! On peut parler de lui aux amis, aux connaissances : « Oui... Il est dans l'industrie... il fait son chemin... Quelle foutaise ! Non, je plaisante... »

Il s'animait soudain, fiévreux et absurde. Sous l'effet de l'émotion, ses glandes salivaires travaillaient exagérément, et un léger clapotis accompagnait ses paroles :

— C'est vraiment mieux ainsi, n'est-ce pas ? Pour tout le monde. Je rentre dans le rang. Je fais peau neuve. Au diable les femmes ! Au diable le dessin ! Une machine à gagner sa croûte, voilà ce que doit être un homme digne de ce nom. Toi, tu es une machine à gagner ta croûte. Et tante Nina. Et mon père. À Moscou... j'aurais été quelqu'un de respectable... J'aurais eu de l'argent. En quittant la Russie mes parents ont perdu leur passé. Moi, j'ai perdu mon avenir...

Ses mains fines voletaient dans tous les sens. Soudain, il se calma et interrogea d'une voix haletante :

— Comment vont ses affaires ?

— De qui parles-tu ? demanda Nina.

— De mon père.

— Il a connu des hauts et des bas, dit Akim. Tu n'ignores pas que ses meubles ont été saisis, qu'il a dû déménager...

Le visage de Serge parut blanchir sous le choc. Il balbutia :

— Je savais que mes parents avaient déménagé... Mais, pour ce qui est de la saisie...

— Rassure-toi, dit Akim. À l'heure qu'il est, ton père n'est plus à plaindre. Il a vendu sa créance sur la banque américaine à un avocat. Il touchera, pendant deux ans, des mensualités confortables. Donc, de ce côté-là, tout va bien.

— Oui... oui... tout va bien, répéta Serge. Et maman ? Et Boris ?

— Ils se portent à merveille. Ton frère vient d'être reçu avec mention bien à son troisième certificat de licence. Il entrera en octobre à l'École Supérieure d'Électricité. C'est un sujet très brillant. Ton père est particulièrement fier de lui.

Un petit rire silencieux secoua les joues de Serge. Ses yeux se rétrécirent. Il dit :

— Compliments au cadet.

Puis, se dressant d'un bloc, il demanda brusquement :

— Et moi ? T'ont-ils parlé de moi, oncle Akim ?

— Rarement.

— Mais en quels termes ?

— Tu ne t'en doutes pas ?

— Ils condamnent ma conduite ?

— Oui.

— Et ils ne me plaignent pas ?

— Si, dit Akim. Ta mère te plaint.

— Ma mère, murmura Serge.

Un sourire fugitif éclaira ses traits. Ses dents brillèrent :

— Pourquoi elle et pas lui ?

Il y eut un silence. Les doigts de Serge se posèrent sur le bord de la table, touchèrent une casquette, une botte, tapotèrent la carte d'état-major.

— Tu collectionnes toujours des souvenirs de ton régiment ? dit-il sur un ton distrait.

— Toujours.

— Rien n'a changé, ici. Je reconnais chaque chose. Et même le papier des murs.

Il soupira de toute sa poitrine. Nina le devinait heureux et intimidé par la vue de ce décor qui lui rappelait son enfance.

— Veux-tu rester dîner avec nous ? dit-elle.

Il parut effrayé par cette proposition :

— Non, non. Il faut que je m'en aille.

— Pourquoi ?

— J'ai... j'ai mes bagages à finir.

— Tu ne pars qu'après-demain.

— Et puis... j'ai un rendez-vous.

— Où habites-tu ?

— À l'hôtel. N'essayez pas de savoir l'adresse !

Son regard parcourut la pièce, comme pour déceler la cachette d'un adversaire. Une inquiétude subite mettait des rides sur son front, autour de ses paupières. Il porta ses mains à sa bouche, mordilla ses ongles, et cria soudain :

— Personne ne doit savoir mon adresse !

— De qui as-tu peur ? demanda Akim. De nous ? De tes parents ?

Il fit un œil stupide et gémit :

— Non, de lui. Il me cherche partout. Je me suis enfui. Je ne veux plus le voir... C'est sa faute, sa faute !...

Akim le saisit par le bras et le secoua, comme pour le tirer d'un cauchemar. En effet, au bout d'un moment Serge se calma, cessa de trembler et de se plaindre. Il considérait Akim et Nina d'un regard ému :

— Excusez-moi. Je suis un peu nerveux. Comme je me sens bien ici. Ces bottes ont dû être belles. Et cette casquette, c'est la casquette d'un hussard, n'est-ce pas ? Quand as-tu vu mes parents pour la dernière fois, oncle Akim ?

— Il y a deux jours...

Serge leva les sourcils en demi-cercle et dit tristement :

— Il y a deux jours... C'est drôle... Moi, cela fait cinq ans... Lorsque tu les reverras, tu leur raconteras notre conversation... Tu n'oublieras rien... Chabassu... Dakar... La glace à rafraîchir... Une fois là-bas, je leur écrirai. Crois-tu qu'ils me répondront ?

— J'en suis sûre, dit Nina.

Serge pinça le nœud de sa cravate entre deux doigts, tira ses manchettes :

— Parfait... parfait... ils n'auront plus à rougir de moi, comme on dit dans les romans-feuilletons. Savez-vous que j'ai perdu trois kilos en quinze jours ? J'en avais besoin : je commençais à m'empâter. Vous les embrasserez pour moi, tous les trois, fort, fort...

Sa voix usée se cassait à la fin des phrases. Des larmes parurent entre ses paupières.

— Serge, mon petit, dit Nina. Reste avec nous, ce soir.

Mais, de nouveau, ses yeux rencontrèrent le regard de Serge, si chargé de vie intérieure, si lourd de réserve, de mystère et de solitude, qu'elle en éprouva une sorte de malaise.

— Reste avec nous, reprit-elle. Tu dîneras ici. Je téléphonerai à tes parents. Ils viendront te bénir avant ton départ...

Il eut un haut-le-corps. Un éclair de folie bondit dans ses prunelles. De sa face empourprée sortit une clameur :

— Non !

— Laisse-le, Nina, dit Akim.

— C'est ça, bredouilla Serge. Laissez-moi. Vous avez été si bons ! Vous leur direz...

Il marchait à reculons vers la porte. Sa main, derrière son dos, cherchait la poignée. Tout en regardant Akim et Nina, il poursuivait son discours d'une voix altérée :

— Dans quelques mois, peut-être, je reviendrai... La tête haute... la tête haute... Alors, nous nous rencontrerons... Dans la joie et l'honneur... Mais pas avant... Je ne pourrais pas... J'ai honte, j'ai

mal... Je vous jure que je ne pourrais pas...

Enfin il ouvrit la porte, se cogna au chambranle et disparut.

Longtemps, immobiles, muets de surprise, ils écoutèrent son pas qui s'éloignait dans le corridor.

XIII

— M. le conservateur est occupé, dit le gardien. Si vous voulez patienter quelques secondes...

Dans la galerie sombre et fraîche, face aux portes vitrées des bureaux, d'innombrables portraits de souverains et de chefs militaires dardaient dans le vide leurs prunelles vernies de nocturnes. Un vénérable parfum d'étoffe moisie et de poussière conviait l'esprit à la méditation. Boris jeta les yeux sur une vieille affiche de recrutement aux dessins naïfs : « Avis à la belle jeunesse ! 5^e régiment de chasseurs. Les jeunes gens qui veulent servir le roi... »

— J'ai pris rendez-vous par téléphone, dit Akim. Ils sont plusieurs conservateurs. Celui qui m'a répondu a paru intéressé par ma proposition. Figure-toi que j'ai passé toute ma journée d'hier à traduire le catalogue en français. Je pense qu'il comprendra, malgré les fautes d'orthographe.

— Sûrement, dit Boris.

— Au besoin, je lui laisserai le document pour qu'il l'étudie à tête reposée.

Pour cette visite solennelle, Akim avait revêtu le complet bleu qu'il réservait aux sorties du dimanche. Un faux col dur, très haut, enfermait son cou plissé et grumeleux. Il tenait à la main le cahier du catalogue, roulé en tube et noué avec une ficelle.

— Tu me seras très utile pour le convaincre, reprit-il. Les fonctionnaires français n'aiment pas qu'on leur parle français avec l'accent étranger. Toi, tu n'as pas l'accent étranger. C'est une chance...

Il lorgna la porte vitrée et tiqua du genou :

— Qu'est-ce qu'il attend pour nous faire entrer ? Si on m'avait dit, il y a quelques années, que je solliciterais d'un conservateur des Invalides la grâce de pouvoir léguer à l'État français ma collection de souvenirs militaires de Russie, j'aurais éclaté de rire au nez de l'impertinent. Eh bien, tu vois, tout arrive. Me voici dans l'antichambre. Avec mon catalogue. Comme un quémandeur !

Il fit entendre un petit rire mesquin, qui se répercuta étrangement entre les parois de la galerie. Puis, subitement, il demanda :

— Avez-vous eu des nouvelles de Serge ?

— Pas depuis la lettre qu'il nous a adressée de Casablanca, dit Boris. Une lettre très belle, très vaillante. Papa a décidé de lui répondre personnellement à Dakar.

— C'est donc la réconciliation à brève échéance ?

— Je le crois. Mon père et ma mère sont si heureux de sa résolution ! Entre nous, ils n'attendaient qu'un signe de Serge pour lui pardonner.

— Qu'ils ne se pressent pas trop, dit Akim. Quand il est venu me voir, je lui ai trouvé l'air bizarre. Mal éveillé, mal guéri. Il faisait peur et pitié, tout ensemble.

— Malgré tout, j'ai confiance en lui, dit Boris.

— Parce qu'il est ton frère, marmonna Akim. Sinon...

La porte vitrée s'ouvrit :

— Monsieur Arapoff, monsieur Danoff, voulez-vous entrer ?...

Boris et Akim pénétrèrent dans un bureau vieillot et modeste, aux murs décorés de lithographies, de photographies et de tableaux craquelés. Des piles de dossiers chargeaient la table. Sur le haut d'une armoire, s'alignaient différents types de casques. Par la fenêtre entrebâillée, on apercevait le dôme dédoré et sa flèche aiguë qui montait dans le ciel.

— Tu parleras pour moi, chuchota Akim, en s'asseyant légèrement dans un grand fauteuil.

Boris acquiesça de la tête et prit place, à côté de son oncle, sur une chaise Empire au siège rapiécé. Le conservateur esquissa un sourire d'excuse :

— Notre mobilier laisse à désirer...

C'était un homme corpulent et jovial. Une masse de chair superflue, répartie sur son front, ses joues, son menton, entourait les traits essentiels du visage. Deux petits yeux malicieux, un nez retroussé, une moustache relevée au fer et une bouche en forme de fraise, se serraient au centre de cette large couronne de peau rose et grasse. Il frottait ses mains l'une contre l'autre, en examinant les visiteurs d'un regard amusé.

— Mon oncle, le colonel Arapoff, a dû vous expliquer par téléphone les raisons de notre démarche, dit Boris.

— Parfaitement, parfaitement ! s'écria le conservateur. Le colonel Arapoff possède une collection de souvenirs militaires et désirerait la léguer au musée de l'armée. Croyez que cette intention généreuse me touche profondément, mais la décision d'acceptation ou de refus ne dépend pas de moi. Il faudra que je saisisse le Conseil d'administration, qui délèguera l'un de ses membres pour étudier sur place les pièces que vous nous destinez. Si ces pièces lui paraissent suffisamment intéressantes pour figurer dans l'une de nos salles, nous adresserons une lettre officielle exprimant notre accord. Sinon...

Ses mains potelées dessinèrent dans l'espace un geste de douce impuissance.

— J'entends bien, dit Boris. Mais, avant de saisir le Conseil

d'administration, mon oncle voudrait savoir si vous estimez, personnellement, que l'affaire a quelque chance d'aboutir. À cet effet, il vous a apporté le catalogue de sa collection. Comme vous pourrez le constater, il s'agit presque exclusivement de souvenirs relatifs au régiment des hussards d'Alexandra.

Le conservateur arrondit les yeux, et ses sourcils, portés par un muscle rapide, montèrent au milieu de son front :

— Les hussards d'Alexandra ? dit-il. Je n'ai jamais entendu parler de cette unité.

Un sang vif colora les pommettes d'Akim. Son regard étincela, comme une lame tirée du fourreau. Il proféra brièvement :

— C'est un régiment russe, monsieur le conservateur.

— Ah ! je comprends, soupira l'autre. Excusez-moi. Votre collection intéresse donc uniquement l'armée russe.

— Uniquement, dit Boris.

Le conservateur secoua sa grosse tête débonnaire. Une expression de tristesse alourdit ses traits.

— Dans ce cas, murmura-t-il, je peux vous certifier, dès à présent, que l'opération sera délicate. Nous avons, en effet, supprimé toutes les sections étrangères du musée pour faire place aux reliques de la Grande Guerre.

— Mais le régiment des hussards d'Alexandra a participé à la Grande Guerre ! s'exclama Akim d'une voix aigre.

— D'accord, dit le conservateur. Mais du côté russe. Je vous répète que le manque de locaux nous oblige à nous spécialiser dans une stricte rétrospective de l'armée française...

— Il n'y a donc pas un seul uniforme étranger dans tout votre musée ? demanda Boris.

— Si... quelques-uns... très rares... que nous avons dû exposer parce qu'ils faisaient partie d'un legs français important...

— Je suis sûr, reprit Boris, que vous n'auriez pas à vous repentir en accueillant la collection de mon oncle. Elle pourrait tenir dans deux ou trois vitrines. Elle comporte des éléments remarquables.

— Il faudrait, en effet, que ces éléments fussent remarquables, irremplaçables, pour déterminer notre consentement...

Boris prit le cahier des mains d'Akim et le tendit au conservateur :

— Jetez un coup d'œil sur ce catalogue. Peut-être serez-vous moins sévère après l'avoir lu...

— Mais je ne suis pas sévère ! gémit le conservateur en ouvrant le cahier. Je voudrais vous faire plaisir. Cela me paraît impossible. Voilà tout...

Il planta un lorgnon sur son nez. Son gros doigt rampait le long des lignes. Il grommelait :

— Ouais... ouais...

Boris observait son oncle, dont le visage exsangue était travaillé par la douleur et le mépris. Akim chuchota :

— C'est fichu.

— Mais non, mais non, répliqua Boris à voix basse.

Le conservateur tourna une page et continua à lire. La fenêtre se reflétait en tache pâle sur son front dégarni. Il respirait bruyamment. À présent, le regard de Boris glissait vers les murs décorés de tableaux. Dans un cadre de bois doré, des dragons, vêtus de tuniques rouges, s'avançaient sur leurs chevaux, en formation serrée, vers la fumée et l'éclat d'un canon. Tout à côté, une autre peinture portait cette légende gravée sur cartouche : *La Bataille de Fontenoy, par Detaille*. Et on voyait une rangée de fantassins bleus, en face d'une rangée de fantassins rose crevette. Des drapeaux flottaient dans la mêlée. Debout sur un tertre pelé, un général invulnérable tendait le bras vers l'horizon de brume. Ailleurs, sur un guéridon, trônait une statuette coloriée, représentant un chasseur d'Afrique aux culottes écarlates et au képi blanc. Un sabre rouillé dormait sur une pile de livres. Un grenadier en bronze servait de presse-papier à un amas de lettres et de factures. Au bas d'une photographie, qui gisait sur la table, près de la corbeille du courrier, Boris lut : « Casque et cuirasse du prince Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie. » Le conservateur feuilletait toujours le catalogue, et une grimace piteuse coinçait ses lèvres en virgule mauve, au centre de son visage charnu. Akim dit d'une voix hésitante :

— Eh bien, monsieur, votre impression ?

L'homme souleva ses lourdes paupières sur un regard étrangement jeune et aigu :

— Hélas ! mon colonel ! je n'ai pas encore achevé la lecture de votre cahier, mais, d'ores et déjà, je puis vous vous avouer que son contenu me paraît trop mince pour séduire notre administration. Oh ! certes, votre collection est curieuse, touchante... Mais ces uniformes, ces bottes, ces sabres, ces selles, ces pistolets, ces casquettes que vous nous proposez, et qui, pour vous, possèdent une valeur émotive inestimable, quel intérêt voulez-vous qu'ils présentent pour un visiteur français ? Si encore ces objets avaient appartenu à des personnages illustres ! Mais ils viennent d'officiers anonymes. Ils sont le résidu d'un équipement banal. Leur prix...

— Je ne vous demande pas de me les acheter, grogna Akim, je vous les donne !

— Et les frais d'entretien, les frais de gardiennage ? Si nous absorbions tout ce qu'on nous offre, nos locaux et notre budget deviendraient vite insuffisants. Nous sommes obligés de nous montrer très difficiles. Notre musée ne contient que des reliques triées sur le volet. Le tout-venant ne nous intéresse pas...

— Vous appelez ça du tout-venant ? s'écria Akim. Un autographe

de Korniloff, des estampes d'époque représentant les plus grands chefs militaires de Russie, un billet de Catherine II, des médailles commémoratives, plusieurs uniformes de hussards en parfait état...

Sa moustache se retroussait sur ses dents jaunes.

— Eh oui, dit le conservateur, pour nous, c'est du tout-venant. Excusez l'expression et soyez objectif. Qui vous a conseillé de vous adresser à nous, mon colonel ?

— Personne. J'ai voulu vous léguer ma collection pour qu'elle ne soit pas dispersée après ma mort. À charge pour vous, d'ailleurs, de la confier à un musée russe, dès que le gouvernement soviétique serait renversé et remplacé par un gouvernement impérial.

À ces mots, le conservateur se souleva un peu au-dessus de sa chaise et l'ahurissement élargit encore son visage :

— Voyons, voyons... vous ne parlez pas sérieusement ?... Vous n' imaginez pas que nous allons accepter un legs grevé d'une condition politique ?...

— Et vous ? gronda Akim, imaginez-vous que je vais remettre définitivement à un musée français un trésor qui, de par sa nature même, appartient à la Russie ?

— Notre règlement s'oppose à toute donation affectée d'une clause restrictive, répliqua le conservateur d'un air offensé. Résumons-nous. Vous nous offrez une collection qui se compose de souvenirs relatifs à l'armée russe, alors que, comme je vous l'ai dit, nous avons supprimé les sections étrangères du musée. Par-dessus le marché, cette collection ne présente, au point de vue historique, qu'une valeur très limitée. Et enfin, vous n'envisagez ce legs que sous certaines réserves qui le rendent absolument irrecevable. Chacune de ces trois raisons, prise séparément, aurait suffi à nous faire refuser votre proposition. Il se trouve que dans votre cas, elles jouent simultanément. Vous conviendrez avec moi qu'il est inutile de déranger le Conseil d'administration pour une affaire qui débute sous des auspices aussi défavorables.

Akim se dressa, d'une seule détente, les épaules raides, l'œil exorbité.

— J'enregistre votre réponse avec amertume, monsieur le conservateur, dit-il. Il m'est triste de constater que la France se désintéresse de l'histoire militaire d'un pays qui fut son allié.

Le conservateur leva les bras au plafond :

— Qu'allez-vous chercher là ? Ne soyez pas susceptible. Je vous ai donné nos raisons...

— Admettons qu'elles ne m'aient pas convaincu, dit Akim.

Il prit le catalogue sur la table, fit un léger salut et dit encore :

— Viens, Boris.

Ils sortirent, raccompagnés par le gros homme, dont la figure

exprimait une aimable consternation.

Dans la galerie obscure, les portraits de souverains et d'officiers supérieurs, rangés côte à côte, suivaient d'un regard méprisant ces deux intrus qui s'éloignaient en faisant résonner le parquet sous leurs pas. Boris revit, au passage, la vieille affiche de recrutement : « Avis à la belle jeunesse... » Une angoisse légère lui toucha le cœur. Sur le palier, le général Pichegru, en grande tenue, tendait sa forte cuisse gainée de daim crème et haussait le menton pour défier l'ennemi. Les parois de l'escalier étaient tapissées de tableaux fumeux, qui représentaient d'anciens uniformes et des scènes de victoires françaises. Akim l'arrêta devant un cadre, lut à mi-voix : « Carnot à Wattignies. » Soudain, se tournant vers Boris, il dit avec fureur :

— Que penses-tu de cette visite ?

Boris n'osa pas répondre qu'il avait été sensible aux arguments du conservateur.

— Il nous a bien remis à notre place, le Français, reprit Akim. Pas de ces défroques russes chez nous ! Nos mites françaises n'en voudraient pas ! Nous n'acceptons que du tissu français, du fer et du bronze français, du plumet français, de la gloire française !...

— Je ne crois pas qu'il faille accuser le conservateur de mauvaise volonté, dit Boris. Le règlement du musée, il te l'a expliqué, s'oppose à toute donation comportant une clause restrictive.

— Ce sont de faux prétextes, bougonna Akim. La vérité est que ce monsieur juge les souvenirs des hussards d'Alexandra indignes de figurer aux côtés des souvenirs de l'armée française. Tu as bien vu : il ne savait même pas ce que c'était que les hussards d'Alexandra ! Moi qui me présentais comme un donateur il m'a accueilli comme un mendiant ! Je me suis senti pauvre devant lui !

Il descendit deux marches, s'arrêta de nouveau, jeta un regard sur les tableaux pendus au mur et grommela :

— Quoi ! Qu'est-ce qu'il s'imagine ? Zouaves, cuirassiers, infanterie de ligne, train des équipages, bataille de ceci, triomphe de cela ! Nous aussi, nous avons eu de beaux uniformes, de grands généraux, des victoires spectaculaires ! J'ai honte d'être venu et d'avoir offert les glorieux vestiges de mon régiment, comme on offre une marchandise avariée à un client qui n'en veut pas ! Ils font la petite bouche, ils reniflent d'un air méfiant devant ces sabres, devant ces bottes. Mais, si je leur disais que ces sabres et ces bottes ont appartenu à Napoléon, ils tomberaient à genoux. Seuls des Russes peuvent vénérer le passé militaire de la Russie. Ma collection n'a de valeur que pour nous. Elle doit périr avec nous.

Ses joues grises étaient parcourues de frissons. Une grimace vaincue tordait ses lèvres. Il marmonna encore :

— J'avais mis mon costume neuf, comme pour une fête !

Ils continuèrent à descendre l'escalier, sans échanger un mot. En arrivant à la dernière marche, Boris aperçut, par une porte, ouverte sur la gauche, un régiment de mannequins, grandeur nature, montés à cheval et habillés en hussards et en chasseurs du Premier Empire. Des shakos poudreux coiffaient leurs têtes salies de vieillesse. Des moustaches de crin sortaient de leurs narines. Énormes et pétrifiés, ils veillaient à l'entrée d'une salle silencieuse, où brillaient des casques, des cuirasses, des plumets galeux. À droite du vestibule, le regard accrochait une immobile frondaison de drapeaux français, pendus côte à côte. Toute la pièce baignait dans le rougeoiement viscéral des étamines. Ça et là, l'éclat d'une pique ponctuait la monotonie de ce feuillage sanglant. Un gardien taciturne était assis sur le seuil. Akim, involontairement, baissa la voix pour dire :

— Je te jure que nos fanions et nos uniformes n'auraient pas été déplacés parmi tous ces trophées ! Ils ne comprennent pas. Ils ne comprendront jamais...

Dans la cour, aux pavés inégaux, la lumière violente du soleil les éblouit. Ils passèrent sous un porche, longèrent les pelouses qui descendaient vers la grille d'honneur. Des touristes, respectueux et débonnaires, tournaient autour d'un canon en bronze verdi. Très loin, aux confins de l'esplanade, des autos étincelantes palpaient avant de s'engager sur le pont Alexandre III.

— C'est tout de même beau, dit Akim. Ils ne méritent pas que ce soit si beau, chez eux ! D'ailleurs, ce pont, qui leur a donné ? La Russie. La barbare, l'affreuse Russie ! Et ils n'ont eu garde de le refuser, à l'époque ! Comme le temps ont changé !

Il poussa un soupir :

— Excuse-moi de t'avoir dérangé pour rien. Je suis un imbécile. J'aurais dû prévoir. Tu rentres chez toi ?

— Oui, répondit Boris.

— Par le métro ?

— Non. À pied. J'aimerais prendre l'air.

Il aurait voulu consoler Akim, lui dire qu'il comprenait sa peine, qu'il partageait son indignation, mais il n'eut pas le courage de feindre un sentiment qu'il n'éprouvait plus avec une suffisante plénitude.

— Eh bien, grommela Akim, au revoir. Moi, je retourne à l'atelier. Je n'ai que trop perdu de temps par la faute de ce butor.

Il se mit à rire :

— Je vais peindre des écharpes, des « Souvenirs de Paris » pour les étrangers. C'est comique !

Ils se serrèrent la main. Akim se dirigea, d'un pas alerte, vers la bouche du métro. Boris, resté sur place, se retourna et leva la tête vers le dôme, dont la masse grise, pailletée d'étincelles d'or, s'incrustait dans un ciel bleu et sec. Ce sévère et calme tombeau des grandes

renommées obsédait son esprit par tout le poids de ses drapeaux, de ses canons, de ses baïonnettes, de ses médailles et de ses inscriptions. Comme le don d'Akim paraissait misérable, auprès de cette montagne d'hommages fabuleux ! Avait-il vraiment espéré que son apport personnel figurerait un jour parmi tant de fameuses panoplies ? Tout en plaignant son oncle, Boris se refusait à l'approuver dans son illusion. Le problème était nettement posé. D'une part, un lot de coiffures, d'épaulettes et de courroies ; d'autre part, une écrasante prolifération de merveilles historiques ; d'une part, la pauvreté sage de l'émigration ; d'autre part, la munificence d'une nation solide, riche et vivante. Boris se demanda si son appartenance à la société de l'exil ne le condamnait pas à demeurer pour toujours dans le camp des souvenirs poussiéreux et dévalorisés. Des passants traversaient son regard, sans qu'il leur accordât la moindre attention. Soudain, il tressaillit. Un inconnu de haute taille, visage rouge brique, veston gris perle et appareil photographique en bandoulière, – se tenait debout devant lui et disait avec un fort accent anglais :

— Pouvez-vous, s'il vous plaît, m'indiquer le tombeau de l'Empereur ?...

— Passez sous la voûte, répondit Boris, traversez la cour, droit devant vous...

— Merci, monsieur, dit le visiteur.

Boris éprouva un bref sentiment de fierté, rougit et se mit à marcher dans la direction du pont Alexandre III.

XIV

Ce fut un dimanche matin, au retour de la messe, que Boris se décida enfin à entretenir ses parents du projet qui le tourmentait depuis une dizaine de jours. Tania dressait la table. Cinq couverts : Akim et Nina avaient promis de venir pour le déjeuner. Michel, assis près de la fenêtre, lisait un journal russe, dont la première page portait ce titre imprimé en caractères gras : *Le sens international des prochaines élections allemandes*.

— Papa, dit Boris, je viens de prendre une décision importante et je voudrais t'en parler.

Michel abaissa son journal sur ses genoux. Tania repoussa le tiroir de la desserte en bois blanc, achetée récemment au Bazar de l'Hôtel de Ville. Une soudaine inquiétude se peignit sur ses traits. Boris crut, un instant qu'il n'aurait pas le courage de poursuivre.

— De quoi s'agit-il ? demanda Michel.

Cette question était posée avec une douceur si désarmante, que Boris fit un mouvement de recul, comme si le sol eût manqué sous ses pieds. Le sang cognait dur dans son cœur, dans sa tête. Il se voulut calme, chercha sa respiration et répondit à voix basse :

— Écoute, papa... J'ai beaucoup réfléchi... Pour toutes sortes de raisons, j'aimerais me faire naturaliser français...

Tania plaqua ses deux mains sur la table et la stupeur élargit ses prunelles bleues. Elle balbutia :

— Boris... Que dis-tu ?... Tu es fou ?...

Michel, lui, ne manifesta sa surprise que par une sèche contraction des mâchoires. Son visage parut se tendre sur une charpente de fer. Ses sourcils se joignirent en barre. Comme il continuait à se taire, Boris reprit timidement :

— Je conçois que cette résolution puisse vous étonner, peut-être même vous chagriner. Mais, si vous vous mettiez à ma place...

— J'essaie, en effet, de me mettre à ta place, dit Michel en fixant sur son fils un regard pénétrant. Mais j'avoue que la tâche n'est pas facile. Qui t'a fourré cette idée en tête ?

— Je suis sûre que c'est Machécourt ! gémit Tania. Il s'est toujours employé à t'attirer dans des milieux français.

— Machécourt ignore tout de mes intentions, dit Boris. Mais, s'il les connaissait, je ne doute pas qu'il les approuverait d'emblée.

— Parbleu, gronda Michel. Tu es une bonne recrue pour la France.

On ne crache pas sur des garçons de ton acabit. Peut-on savoir depuis combien de temps tu t'inclines vers cette solution ?...

— Depuis très longtemps, papa. Ce désir se développait en moi à mon insu. Peu à peu. De jour en jour. Une merveilleuse certitude...

Tout en parlant, il se sentait désagréablement impressionné par la sécurité de son père. En vérité, il eût préféré un orage à cette tension menaçante de l'air, autour de lui. Michel ne bougeait pas, et son masque raidi n'accusait aucun signe d'intérêt. Les derniers mots de Boris moururent dans le silence. Au bout d'un moment, Michel dit :

— Oui... Je comprends, mon fils... Une merveilleuse certitude... Et tu espères que je t'approuverai ?...

— Mes raisons sont nombreuses et valables, déclara Boris.

Il devinait la souffrance de son père. Mais il ne voulait pas renoncer à sa décision. Une sorte de fièvre héroïque le rendait imperméable à toute émotion normale.

— Quelles que soient tes raisons, dit Michel, tu as fini par oublier que tu étais russe.

— Mais non, répliqua Boris. Et je ne l'oublierai pas davantage quand je serai français.

— Tu parles comme un enfant, soupira Tania. Tu nous fais mal sans t'en rendre compte.

Des larmes tremblaient dans ses yeux. Inexplicablement, la désapprobation, et même le chagrin de sa mère, loin de toucher Boris, aiguillonnèrent son esprit.

— Il ne faut pas dramatiser la situation, s'écria-t-il.

— Tu trouves que la situation n'est pas dramatique ? dit Michel avec une soudaine âpreté. Tu estimes que ton projet doit nous combler de joie ?

— Non. Mais suivez-moi bien. La naturalisation est une opération administrative. Légalement, je cesserai d'être un étranger. Cependant mon cœur ne changera pas pour cela seulement que M. Gaston Doumergue aura apposé sa signature au bas du décret me conférant la nationalité française. Pour un homme jeune et actif, il est gênant de n'être pas citoyen du pays où il entend travailler et faire sa carrière. Mille obstacles se dressent, en France, devant l'émigré qui désire briller dans un métier honorable. Ces obstacles, étant devenu français, je ne les connaîtrai plus...

— Ce sont donc uniquement des considérations pratiques qui dictent ta conduite ? demanda Michel.

Boris se troubla et glissa vers sa mère un regard interrogateur. Elle semblait s'être brusquement apaisée. De toute évidence, elle n'attachait pas à cette question de nationalité la même importance que son mari. Peut-être aussi se disait-elle que Boris avait raison de mettre toutes les chances de son côté pour réussir dans la vie. Elle murmura :

— Si Boris estime que la qualité d'étranger va lui nuire dans le choix d'une situation...

— Il me déplairait que mon fils fût un opportuniste, dit Michel d'une voix mordante. Je ne conçois pas qu'un Danoff renonce à la Russie par esprit de confort matériel ou moral. J'espère, pour Boris, qu'il ne m'a pas encore révélé le fond de sa pensée.

— En effet, papa, grommela Boris. Je ne t'ai pas tout dit.

— Eh bien, parle ! s'exclama Michel. Pourquoi renies-tu ton pays ? Pourquoi trahis-tu ton pays ?

Boris encaissa le coup et pâlit un peu. « Il passe la mesure », songea-t-il, avec une impression de désespoir, mais aussi d'indulgence et presque de réconfort. Dominant sa pitié, il proféra rudement :

— Pour trahir un pays, il faut que ce pays existe ! Or, la Russie, *notre* Russie n'existe pas. Je ne porte pas préjudice à *notre* Russie en devenant français.

— *Notre* Russie, comme tu dis, se compose d'environ un million d'émigrés, disséminés aux quatre coins du monde, et qui, tous, se souviennent...

— On ne bâtit pas une vie sur le souvenir !

— Tu apprendras que si, Boris. Mais cela n'est donné qu'aux meilleurs.

Boris ne répondit pas. Michel s'était levé. Placé à contre-jour devant la fenêtre, il paraissait découpé dans une pièce de bois. Opaque, impénétrable, lourd à remuer. Soudain, comme si une blessure venait de s'ouvrir en lui, il hurla :

— Tu n'as pas le droit ! Tu n'as pas le droit ! Songe à ce que fut notre famille ! Toute la lignée des Danoff ! La tradition, l'honneur des Danoff ! Et, brusquement, un Français parmi nous ! Pourquoi ? C'est injuste ! Quand nous reverrons la Russie...

— Tu sais bien que nous ne la reverrons jamais, dit Boris, cédant à l'incompréhensible tentation de frapper son père au point le plus vulnérable.

Les yeux de Michel bondirent en avant. Un voile livide passa sur son visage. Il bégaya :

— Je te défends... je te défends... de dire cela !... Je te défends !...

— Sois sincère, papa, reprit Boris. Les premiers temps de notre séjour en France, il ne se passait pas de soir que tu ne nous entretiennes des possibilités d'un retour prochain au pays natal. Chaque matin, tu te jetais sur le journal, dans l'espoir d'y lire l'annonce d'une contre-révolution. Puis, peu à peu, tandis que le régime soviétique se consolidait, ta confiance devenait plus précaire. La certitude immédiate se muait en prévision à longue échéance, tu parlais de moins en moins de notre maison de Moscou et des transformations que tu désirais y entreprendre. Aujourd'hui, tu as

complètement cessé de croire à cette utopie. Pourquoi ? Parce que tu as admis que c'est fini, que la partie est perdue, que nous ne reviendrons jamais chez nous.

Michel trembla de la tête aux pieds et glapit :

— Si, nous reviendrons chez nous ! J'en suis sûr. Dieu le voudra. Et, à ce moment-là, mon fils ne sera plus russe. Nous partirons tous joyeusement pour retrouver notre patrie, et toi, tu resteras ici, Français parmi les Français. Tu feras ton service militaire sous l'uniforme français !...

Un pauvre ricanement gonfla sa bouche :

— Car tu as oublié ce détail, Boris. Il te faudra perdre un an dans quelque caserne de l'Est, à balayer les cours et à apprendre le maniement d'armes !

— Cela ne me dérange pas.

Michel croisa les bras, violemment, sur sa poitrine :

— Et si, un jour, la guerre éclate entre la Russie, où nous serons retournés, et la France, où tu seras demeuré, feras-tu le coup de feu, en bon soldat français, contre les barbares qui déferleront vers les frontières de ta nouvelle patrie ? Accepteras-tu de tuer tes frères ? On ne change pas de nationalité comme on change de maîtresse. Celle-ci ne me plaît pas, j'en prends une autre. La notion de patrie est sacrée. Elle est mêlée à notre sang. Elle ne dépend ni de l'éducation, ni des diplômes, ni des décrets. N'aurais-tu même vécu qu'un seul mois en Russie, tu serais russe par la chair. Ta mère et moi t'avons fait russe. Tu n'as pas le droit de détruire notre œuvre. En agissant ainsi, tu t'insurgerais, non seulement contre notre désir, mais contre les lois de la nature et contre la volonté de Dieu !

Il reprit son souffle, jeta un regard sur Tania et dit encore :

— Naturalisation ! Le mot seul, en français est affreux. On naturalise un animal mort, pour lui donner l'apparence de la vie, en le bourrant de paille et en lui plantant des yeux de verre dans la tête. On te naturalisera. Et tu ne seras pas un Français. Mais un Russe empaillé. Car ne t'imagines pas que les Français te considéreront comme un des leurs, parce que tu seras devenu officiellement un citoyen français. Ils feront la différence entre leurs frères par la race et leurs frères par la loi. Et ils auront raison. Tu auras abandonné la Russie, et tu ne seras pas reconnu par la France. Assis dans le vide. Suspect aux deux patries. Est-ce là ce que tu souhaites ?

— Tu oublies une seule chose, papa, dit Boris, c'est que j'aime la France.

— Et après ? s'écria Michel. On peut aimer la France sans se faire naturaliser ! Moi, par exemple, j'aime la France. Autant que toi, peut-être. Mais il ne me viendrait pas à l'idée de devenir français.

— Parce que tu ne le peux pas.

— Comment, je ne le peux pas ? Qui m'en empêche ?

— Ton passé. Écoute-moi bien, papa, je t'en supplie. Toi, c'est en Russie que tu es devenu un homme, que tu as accédé aux responsabilités, aux tâches, aux plaisirs d'un homme. Tu es donc un homme formé par la Russie, un homme russe. Moi, j'ai été un petit garçon russe. Mais je suis un homme français. La Russie, pour toi, c'est quarante-cinq ans de vie, pour moi, sept ans à peine. Pouvons-nous logiquement avoir les mêmes réactions devant le même problème ? J'aime la Russie comme on aime les contes de son enfance. Je ne sais même pas au juste ce qu'elle fut. Je lui accorde une tendresse vague, poétique inexplicable. Mais je pense en français, je suis mêlé au mouvement français, et c'est en français que je veux travailler, réussir et mourir. Si tu te faisais naturaliser, tu quitterais ta nationalité pour une autre. Mais moi, franchement, ai-je une nationalité précise ? Je suis un apatride. Et aujourd'hui, parvenu à l'âge de raison, je choisis la patrie qui me paraît la plus conforme à mes inclinations. Où est le crime ?

— Il n'y a pas de crime, mon chéri, prononça Tania avec un accent de grande tendresse. Mais n'est-il pas normal que ton père et moi soyons affectés par ta résolution ? Nous avons à peine fini de nous tourmenter au sujet de Serge, et voici que nous devons souffrir à cause de toi !

— Oh ! maman, dit Boris, comment peux-tu comparer ?...

— Je ne compare pas. Je sais que, toi, tu agis par noblesse d'âme. Mais le résultat...

— Puisque je vous répète que rien ne sera changé...

Michel se rassit dans son fauteuil. Imperceptiblement, la colère se retirait de son visage et faisait place à une hébétude navrante. Avait-il été touché par les derniers arguments de son fils ? Boris n'osait l'espérer encore. Il demanda timidement :

— Qu'as-tu, papa ? Tu ne dis plus rien !

— Que veux-tu que je te dise ? chuchota Michel d'une voix brisée. J'ai l'impression d'avoir longtemps dormi. Maintenant, je m'éveille. Je vois clair. C'est triste.

— Qu'est-ce qui est triste ?

Il leva sur Boris un regard large et désolé :

— Mon fils dont j'étais si fier ! Il nous quitte. Il s'en va...

— Tu voudrais que je renonce à mon projet ?

— Non, dit Michel. Il est trop tard. J'avais cru d'abord qu'il s'agissait d'une lubie. Mais l'idée est profondément enracinée en toi. Tu ne peux pas l'arracher sans te faire du mal. C'est à nous de céder. Je le sais. Je le sens...

— Étant français, il rencontrera moins de difficultés dans sa carrière, dit Tania. Il faut aussi penser à cela...

Un long silence suivit, oppressant, épuisant, qui faisait corps avec la chaleur et la lumière implacables de la pièce. Enfin, Michel passa une main osseuse sur son visage et dit faiblement :

— Quand comptes-tu commencer les démarches ?

— Le plus rapidement possible. Si tu le permets je vais dès demain, me rendre à la Préfecture...

— Je n'ai plus rien à te permettre, souffla Michel. Plus rien. Tu es libre. Tu l'as toujours été.

Une fine sueur vernissait son menton et ses joues. Il dit encore :

— Boris Mikhaïlovitch Danoff, citoyen français...

Tania s'inclina vers son mari, le baisa légèrement sur le front et murmura :

— Michel, mon chéri, nous nous habituerons... Je suis sûre...

Un tintement de sonnette lui coupa la parole. Elle parut décontenancée, mais se ressaisit aussitôt :

— Ce sont Akim et Nina, sans doute. Et la table qui n'est pas mise ! Je vais ouvrir.

Elle sortit et revint accompagnée d'Akim, qui se tamponnait la figure avec un mouchoir.

— Tu es seul ? grommela Michel, en se levant de son fauteuil.

— Oui. Nina s'excuse. Elle est très fatiguée.

— Rien de grave ? demanda Tania.

Akim hésita une seconde avant de répondre. Un tic nerveux faisait trembler sa paupière droite. Sur toute sa face était imprimé un air de réserve et de contrition. Enfin, il dit, sans presque desserrer les dents :

— Non... Une... une grosse contrariété... Ça passera... Tu n'as pas lu le journal russe, ce matin ?

— Si, dit Michel.

— À l'avant-dernière page...

Michel ramassa le journal et l'ouvrit à la page indiquée. Akim tendit le doigt vers un article bref, imprimé en petits caractères :

— C'est ici.

Michel lut à mi-voix :

« L'agence *Tass* communique : L'écrivain russe émigré Arkady Grigorievitch Malinoff, chargé d'une mission d'espionnage et de désorganisation en Russie soviétique, a été abattu au moment où il tentait de franchir clandestinement la frontière. »

Michel et Tania demeurèrent un long moment sans se regarder, paralysés, silencieux. Ce fut Tania qui, la première, émergea de la stupéfaction.

— C'est affreux ! marmonna-t-elle. Je croyais qu'il était parti pour s'établir en Pologne.

— Moi, je savais que non, dit Akim. C'était un homme très estimable. Je regrette qu'il soit mort pour rien.

Michel referma le journal, et, se tournant vers Akim, articula d'une voix nouée :

— Moi aussi, j'ai une nouvelle à t'annoncer, mon cher.

— Quoi ?

— Boris va se faire naturaliser français.

Akim reçut le choc en plein front. Une expression incrédule décomposa son visage. Il balbutia :

— Quoi ?... Comment ?...

— Laisse-moi t'expliquer, oncle Akim, dit Boris.

Mais, déjà, Akim avait recouvré son sang-froid. Sa bouche se fendit dans une grimace méprisante.

— Tu n'as rien à m'expliquer, dit-il. Je m'attendais à cette résolution. Bonne chance, Boris, dans ta nouvelle patrie.

QUATRIÈME PARTIE

I

La pluie tambourinait mollement sur la toile jaunâtre et huileuse de la guitoune. De temps en temps, une lourde goutte limpide, passant par une déchirure de la tente, s'écrasait avec un bruit de chiquenaude sur la caisse grise du poste de radio. Hors des fourrés, se dressaient les deux mâts d'antenne, aux haubans frissonnants de perles liquides. Serrant les écouteurs sur ses oreilles, Boris essayait de capter les signaux d'un avion d'observation, qui bourdonnait quelque part, dans le ciel, en pleine brume, en pleine averse. Mais, depuis un quart d'heure environ, l'avion avait cessé d'émettre son gazouillis pointu en alphabet morse. Le canon lui-même s'était tu, sur la droite. Peut-être les exercices de tir étaient-ils déjà terminés ? Boris regarda sa montre. Quatre heures vingt. À son côté, le brigadier Bazaille, rose, mince et soigné, cassait une tablette de chocolat entre ses dents et la mâchait vigoureusement, dans une grimace de douleur et de profit. Le gros Jégat, assis sur une pierre, avait déboutonné sa capote bleu horizon, et, glissant les doigts sous sa veste, se grattait la poitrine avec les ongles, patiemment.

— Ça fait circuler le sang. Autrement, la peau s'engourdit, on attrape mal à l'intérieur.

Boris retira ses écouteurs et les posa sur la tablette du poste.

— Je crois que les manœuvres sont finies, dit-il. Du moins, pour le groupe des transmissions.

— Ont-ils passé le signal de fin de manœuvres ? demanda Bazaille, la bouche pleine.

— Non. Mais c'est leur habitude. Hier, déjà...

— Salauds, grommela Jégat. Ils nous prennent pour rien. Ils s'en foutent qu'on pourrisse sur tige. Moi, le service militaire me dégoûte, parce que les hommes comptent moins que les bourrins. À quoi nous servons ici, les pieds dans la flotte ? À rien. J'étais boucher dans le civil, ils m'ont collé radio. Quand le maréchal des logis Gélice m'a entrepris, l'autre jour...

— Ça va, ça va ! gronda Bazaille. C'est du 217 au jus. Qu'on se le dise !

Il bâilla, changea de place, et ses godillots pesants firent dans la boue un bruit incongru d'aspiration et de crachat. Un froid acide mordait les oreilles de Boris. Il renfonça son calot sur sa tête, fourra ses mains dans ses poches, serra les genoux.

— Un boucher ! reprit Jégat. Tu crois pas que j'aurais pu leur rendre service aux cuisines, à couper la barbaque ? Non. Et Danoff, par exemple, pourquoi qu'il est pas dans les E.O.R., avec son instruction ? Ou dans une planque de première, comme la Météo, à Paris ?

— Lorsque je me suis présenté, en octobre, dit Boris, le contingent des E.O.R. était déjà complet, et le capitaine avait besoin d'un spécialiste garde-magasin-radio. Quant à la Météo, j'ai essayé, mais, voilà, ils ne prennent que des Français de naissance.

Il sourit tristement. Il se rappelait sa visite aux bureaux de l'O.N.M., où un employé hautain lui avait signifié que l'Office national météorologique, dépendait du ministère de l'Air, n'acceptait pas de naturalisés dans ses services : « Pour nous, la naturalisation ne compte pas... » Ces paroles avaient irrité Boris, sur le moment, car elles lui avaient donné à sentir que, malgré le décret qui lui accordait la nationalité française, une différence demeurerait encore, ineffaçable, entre lui et les vrais Français.

— C'est égal, dit Jégat, quand je pense que, si tu ne t'étais pas fait naturaliser, tu aurais coupé au service militaire ! Un an de foutu ! Qu'est-ce qui t'a pris ? Tu ne te rendais pas compte de ce qui t'attendait, petite tête ?

— Si, dit Boris.

— Et malgré ça... ?

— Malgré ça.

Jégat hocha sa face adipeuse et rose, aux yeux de porcelet :

— Nous, on est forcé. Rien à faire. Faut passer par là. Mais toi, en somme, rien ne t'obligeait. Tu as choisi.

— Oui, j'ai choisi.

— Pourquoi ?

— Je voulais être français.

— Pour ce que ça donne comme avantages ! Le droit de voter pour des malpropres et de se faire trouser la peau sur ordre du gouvernement.

— Je ne pensais pas au côté pratique de la chose... C'était... enfin... c'était plutôt sentimental, tu comprends ?

— Ah ! comme ça..., grogna Jégat.

Il se tut, le front plissé, la bouche sérieuse. La pluie redoubla de violence. Boris coiffa, de nouveau, les écouteurs, tendit l'oreille : rien.

— Je suis sûr que c'est fini, dit-il. On pourrait plier bagage.

Derrière eux, sur une route détrempée, passèrent des ombres de soldats aux casques garnis de feuillages.

— Eh, les gars ! hurla Bazaille. C'est-y que vous vous tirez ?

— Et la soupe ? répondit un fantôme à la face verte. Tu veux pas en faire tintin, non ?

— Les radios, c'est cossards et compagnie ! Ça roupille ! Ça joue aux morpions !...

Le maréchal des logis Gélice surgit, comme un dieu terme, hors des fourrés :

— Eh bien, Danoff, Bazaille, qu'est-ce que vous attendez ? Les fourgons des transmissions sont au rassemblement. Ouste ! Ramassez le matériel !

— Mais le signal de fin de manœuvres ?

— Il a été donné par optique.

— On n'a rien vu.

— Naturellement. Qu'est-ce qui m'a foutu une bleusaille paraille !...

Trimbalant la guitoune, le poste, le trépied et les mâts d'antenne, les trois compagnons rallièrent en boitillant la file des fourgons, qui faisaient le gros dos sous la pluie. La procession s'ébranla au pas des attelages, qui marchaient pesamment dans la boue. Les essieux criaient. Des cahots brusques secouaient, à l'intérieur des voitures, le matériel jeté en vrac et les hommes somnolents et bourrus. Sur la route nationale, le convoi rejoignit les pièces, qui roulaient, l'une derrière l'autre, à grand fracas. D'abord venaient les 75, aux tubes coiffés de leurs capuchons et aux avant-trains garnis de servants gelottants, serrés côte à côte comme des chapons sur une broche. Plus loin, les groupes lourds. Puis, la roulante, avec son mince panache de fumée. Les conducteurs, trempés jusqu'aux os, se dandinaient mollement sur leurs selles. La robe des montures était hérissée d'eau, imbibée de vapeur. À deux mètres de lui, Boris voyait se balancer la tête des chevaux qui tiraient la voiture suivante. Il songeait aux récits militaires de son père et de l'oncle Akim. Cette odeur de pelage humide et de graisse d'armes lui faisait mieux comprendre certaines de leurs réflexions : « Ils ont connu cela. Sous un autre uniforme. Dans un autre pays. C'est amusant... »

Jégat, le dos calé contre un poste de radio, les fesses prises entre deux rouleaux de guitoune, leva son bidon et s'envoya un jet de pinard dans le gosier. Des voix enrouées grondaient à l'intérieur du fourgon :

— Dire qu'il y a des gars qui sont motorisés !

— Paraît que le colon a reçu des instructions secrètes pour qu'on transfère tous les régiments d'artillerie hippomobile à Versailles, avant la fin de 1932.

— Ça fait dix ans qu'on en cause.

— Trop heureux s'ils ne nous obligent pas à tirer quelques mois de rabiot. La politique est mauvaise.

— Pourquoi dis-tu que la politique est mauvaise ?

— Les Boches vont réarmer. À cause d'Hindenburg ou d'Hitler.

Nous, forcément, on ne peut pas le permettre...

Les chevaux abordaient une côte.

— Canonniers, descendez ! cria quelqu'un.

Entourés d'un brimbalement de bidons et de casques, les hommes sautèrent à pieds joints dans la gadoue. Le maréchal des logis Gélice passa au trot de sa jument noire :

— Planquez-vous derrière les fourgons, bon Dieu !

Il était cinq heures et demie, quand la tête de la colonne pénétra dans un village proche de la frontière luxembourgeoise. Aussitôt, les hommes durent dételer les chevaux, les mener à l'abreuvoir, les bouchonner, les entraver et reconnaître les cantonnements. Au rapport, le vaguemestre distribua le courrier. Boris reçut, pour sa part, une lettre de ses parents et une autre de Marguerite Machécourt. Il les glissa dans son portefeuille et se promit de les lire après la soupe. À huit heures, enfin, lesté de fayots à l'eau de pluie et de bidoche de conserve, il se dirigea, avec ses compagnons, vers le hangar qui leur était réservé. Ce hangar n'était, en fait, qu'un misérable appentis, où les paysans rangeaient leurs instruments aratoires. Le sol était jonché de paille. Entre les lattes des murs, filtrait un air tranchant et froid. Boris s'assit à croupetons, appuya ses épaules à une pile de sacs, alluma une lampe de poche et ouvrit la première lettre. Jégat se pencha vers lui. Sous le faisceau lumineux, la page blanche brilla comme un carré de métal :

— Drôle d'alphabet ! s'écria Jégat. En quelle langue que c'est écrit ?

— En russe.

— Toi, alors, balbutia Jégat, avec un accent de considération. Et tu sais lire ça ?

— Oui.

— Comme le français ?

— Oui.

Jégat se gratta la nuque. Il ne trouvait plus rien à dire. Il se recoucha en silence. Autour d'eux, d'autres corps se déplaçaient maladroitement, bousculaient des pelles, des pioches, des caisses, geignaient, tournaient, faisaient leur nid. Boris eut conscience, agréablement, de l'étrangeté que lui conférait sa situation de soldat français, lisant une lettre de ses parents, écrite en russe. La lettre, signée par son père et sa mère, était nettement optimiste. Avec l'argent que lui avait versé Jivoukhine, en échange de sa créance sur la banque américaine, Michel comptait ouvrir un magasin de tissus à Paris. Un nommé Levinson, qu'il avait connu en Russie, et qui était revenu en France après un long séjour aux États-Unis, s'offrait à participer aux dépenses de premier établissement et à garantir les

achats chez les grossistes : « Cette combinaison, je m'y suis refusé tant que je n'ai pas eu les fonds nécessaires pour être, non pas l'obligé, mais l'associé de Levinson, écrivait Michel. À présent, devant lui, je me sens à l'aise. Je peux discuter, travailler, d'égal à égal. Quand tu reviendras en permission, peut-être serons-nous déjà en possession d'un magasin. Levinson voudrait que l'enseigne fût libellée ainsi : *Le Paradis de la Parisienne*, ou simplement : *Chic de Paris*. Moi, j'exige que la raison sociale de l'affaire soit : *Comptoirs Danoff et fils, succursale de Paris*. Je tiendrai bon. Tu me connais... »

Boris relut ces lignes avec émotion *Comptoirs Danoff et fils, succursale de Paris*. La persévérance de son père lui parut ingénue et touchante. Depuis des années, il tapait sur le même clou. Il y avait de la grandeur dans cette monotonie.

— On cause de politique dans ta babillarde ? demanda Jégat, avec un bâillement de fauve repu.

Boris haussa les épaules :

— C'est une lettre de mes parents.

— Et alors ? ils pourraient tout de même causer politique. Moi, si on ne nous libère pas en octobre, je me fais communiste.

Le reste de la lettre était consacré à des nouvelles de la famille. Tous étaient en bonne santé et attendaient le retour de Boris avec impatience : « La maison est bien vide sans toi. Ta mère s'ennuie. Quant à l'oncle Akim, il a fini par admettre que ta naturalisation était nécessaire. Maintenant, il veut absolument te voir pour te demander des renseignements techniques sur l'armée française... »

Boris replia la lettre et l'enfouit dans la poche de sa vareuse. La lumière de la lampe baissait, tremblait, virait au jaune roux. Vivement, il passa à la lettre suivante. L'enveloppe ne contenait qu'un court billet de Marguerite « Papa et moi parlons souvent de vous... Lorsque vous reviendrez, nous reprendrons nos bonnes parties de tennis... Il ne faut pas que vous soyez triste... Je suis sûre que... »

Subitement, la lampe s'éteignit :

— Allons, bon ! dit Boris avec dépit.

— T'avais pas fini de lire ? demanda Jégat, vautré dans une nuit épaisse et odorante. Tu veux mon briquet ?

— Pas la peine. Je continuerai demain.

Jégat se souleva sur un coude et Boris reçut en plein visage son haleine de vin aigre et de sueur :

— C'était quoi ? Une lettre de ta fiancée ?

— Non.

— De ta poule ?

— Non plus.

— Alors, ça peut attendre, conclut Jégat, et il se laissa retomber sur le sol.

Enfermé dans la nuit opaque, Boris pensait à Marguerite avec une grande douceur. L'amitié attentive de la jeune fille l'avait secouru, à une époque où il croyait avoir perdu toutes ses raisons d'espérer. À présent encore, il tenait chèrement à l'affection de cette créature modeste et dévouée. Mais nul sentiment délicieux ne se levait en lui, à l'évocation des heures vécues en sa compagnie. En revanche, dès qu'il songeait à Odile, une vague de chaleur enflammait son visage. Absente de ses journées, elle n'en continuait pas moins à le tourmenter par le souvenir. Certes, ayant réglé ses comptes avec le passé, il était arrivé à une sorte de santé morale factice, à une artificielle solidité d'esprit ; il avait condamné les molleses du cœur, comme des infirmités indignes d'un homme ; il s'était promis, il s'était juré, de poursuivre sa route, malgré le poids de réminiscences qui le tirait en arrière. Cependant, il suffisait d'un rien pour ébranler ce beau système de défense : la couleur d'une robe, le titre d'un livre qu'elle avait lu, le retour d'une date mémorable, ou une réclame pour la marque de chocolat dont elle était friande. Assis dans le hangar, entre Jégat qui ronflait et Bazaille qui délaçait ses chaussures, Boris s'abandonnait, une fois de plus, à la tentation d'être malheureux. Près de deux ans s'étaient écoulés depuis sa rupture avec Odile. Il n'avait jamais essayé de la revoir. Et elle, de son côté, s'était bien gardée de lui donner signe de vie. Qu'était-elle devenue loin de lui ? Habitait-elle toujours avec ses parents ? S'était-elle mariée ? L'aimait-elle encore ? Boris poussa un soupir. Une petite souffrance précise, grignotante, se déplaçait dans sa poitrine. Il sentit qu'il ne pourrait pas dormir, se mit debout, enjamba des corps roulés dans un sommeil de brutes, ouvrit la porte.

Du ciel enfin nettoyé tombait une clarté lactescente. Les toits des maisons brillaient, vernis d'eau et de lune. Les fenêtres de la mairie étaient allumées. Très loin, se devinaient des croupes montagneuses, hérissées de sapins, marquées de pâles calvities. Une rumeur d'égouttement doublait le silence. Boris fit quelques pas dans la rue centrale. Il pensait à l'avenir. Sorti dans un bon rang de l'École Supérieure d'Électricité, il avait obtenu une place d'ingénieur au laboratoire des usines d'appareillage électrique Hopkins. Selon les termes du contrat qui le liait à cette société, il devait prendre possession de son poste aussitôt après l'achèvement du service militaire. Encore sept mois d'instruction, de manœuvres et de corvées, avant de goûter au plaisir d'être un homme libre et salarié : « Je retournerai chez mes parents. Je reverrai Marguerite. Avec un peu de chance, je retrouverai Gigi, ou une autre... » Il hocha la tête, déçu par cette promesse commune : « Et c'est tout ? Mais oui, c'est tout. Que peux-tu espérer de mieux ? Odile est partie, partie, partie... »

Il répéta ce mot avec acharnement. À la porte d'une grange, deux

gardes d'écurie, assis sur des seaux renversés, devisaient à voix basse. Des hennissements venaient de l'intérieur. Un peu plus loin, près de l'abreuvoir, l'ordonnance du capitaine nettoyait des bouteillons avec un tampon de papier journal. Dans une cour, entourée de piquets, rêvaient quatre canons de 75, rangés côte à côte, bâillonnés et luisants. Une idée familière effleura l'esprit de Boris : « Un paysage français. Des soldats français. Le canonnier Boris Danoff, du groupe des transmissions. » À la caserne comme en campagne, les officiers étaient aimables avec lui. Il réparait les postes de radio, les fers à repasser, les réchauds électriques de toutes les épouses d'adjudants. Il connaissait les sonneries des trompettes. *La Marseillaise* était devenue son hymne national. « Mais mon cœur, mon cœur a-t-il changé en même temps que mon état civil ? De quel pays suis-je le fils adoptif ou réel ? »

Soudain, au bout du village, une trompette sonna l'extinction des feux. Les notes aigres, vibrantes, étirées, demeuraient longtemps suspendues dans l'espace. Leur insistance triste poignait le ventre. Des officiers sortaient, en riant, de la mairie. Boris rebroussa chemin. Jamais le ciel ne lui avait paru aussi vaste. La trompette se tut. La nuit se fit attentive. « Comme c'est beau ! » songea Boris. Et il ferma un instant les yeux, pour mieux retenir en lui ce sentiment de richesse et de gravité.

II

Ayant fini de manger, Kisiakoff se leva de table et s'approcha de la croisée qui donnait sur la cour. C'était l'heure où, dans l'immeuble d'en face, à l'étage des chambres de bonnes, une femme faisait sa toilette. Malgré la distance, Kisiakoff discernait avec une suffisante précision, la silhouette à demi nue, derrière la vitre. L'inconnue se lavait sous les bras, avec une éponge. Puis, elle s'accroupit. On ne vit plus que sa tête. Sans doute était-elle assise sur un bidet. Kisiakoff poussa un court éclat de rire et dit, se parlant à lui-même :

« Le monde est plein de derrières ! Qui s'en avise, sinon Dieu et moi ? »

Un ronflement engorgé répondit à cette question. Il se tourna, furieux, vers le coin de la pièce où les trois pékinois dormaient, pêle-mêle, dans un panier. Ils étaient vieux, tordus par des rhumatismes et presque aveugles déjà. En outre, ils sentaient mauvais.

« Il est grand temps de vous faire piquer », gronda Kisiakoff.

Depuis longtemps, il songeait à se débarrasser de ces chiens encombrants et malades. Mais, chaque fois qu'il avait voulu les mener chez le vétérinaire, une absurde pitié s'était emparée de lui, ils personnifiaient, à ses yeux, une phrase heureuse de son destin. Après la mort de Lucienne Pérez, il lui semblait même qu'il avait contracté à leur égard une sorte de dette morale. Le testament de la jeune femme, rédigé dix ans auparavant, à une époque où elle n'avait pas encore rencontré son dernier amant, ne comportait aucune libéralité à l'intention de Serge. En revanche, Kisiakoff s'était vu attribuer les pékinois, l'appartement et une rente viagère très confortable. Quant au reste de l'héritage, il était allé à un groupe de cousins et de cousines, dont nul n'avait jamais entendu parler. Habitant un logis trop vaste, dégagé du souci de gagner sa vie, Kisiakoff souffrait un peu de sa solitude et de son inaction. Le départ de Serge l'avait considérablement attristé. Selon les renseignements qu'il avait pu recueillir auprès des relations de la famille Danoff, le jeune homme se trouvait à Dakar et travaillait dans une usine de glace à rafraîchir. « Un garçon que j'ai élevé et lancé. Il a peur de moi. Il se cache. Pas une lettre. Pas un signe. Quelle ingratitude ! » Derrière la croisée d'en face, la femme se dressa et passa un peigne dans ses cheveux. Ses seins se haussèrent, comme deux ballons. Kisiakoff ouvrit les narines :

« Petite chienne ! Avec qui vas-tu faire l'amour ? »

Il regarda sa montre : deux heures et demie. Les visites n'allaient pas tarder. Laissant les assiettes sur la table, il se rendit dans la chambre à coucher de Lucienne Pérez. Le lit était fait. Des roses coupées trempaient dans l'eau d'un vase en cristal baroque. Kisiakoff ferma les volets, tira les rideaux et vaporisa un peu de parfum dans l'air. Il s'était entendu avec le portier du *Poulain bossu* et louait l'appartement, par son entremise, à des couples soucieux de confort et de sécurité. Ses prix étaient sévères : 150 francs pour l'après-midi, 250 francs pour la nuit. Mais le client recevait une clef, et pouvait prétendre, devant sa compagne, qu'il l'amenait dans son propre logis. L'accueil de la maison avait bonne renommée parmi la dizaine d'habitues qui constituaient le fond de l'achalandage. Les nuits du vendredi et du samedi étaient retenues plusieurs semaines à l'avance. Ce va-et-vient d'amants clandestins mettait de l'animation dans l'existence de Kisiakoff. Il lui plaisait que la chambre de Lucienne Pérez, jadis vouée à la fête des corps, n'eût pas tout à fait changé de destination. Pendant les ébats de ses locataires, il se réfugiait dans la salle à manger. Nul ne le voyait jamais. Mais les grincements assourdis du sommier, les toux viriles, les râles délicieux, le ruissellement d'une eau purificatrice, le renseignaient à distance sur la nature et la fréquence des étreintes. Souvent, l'oreille collée au mur, il lui semblait que la voix de Lucienne Pérez modulait une plainte heureuse. Alors, de la sueur coulait sur son dos. Il se signait et faisait une prière ardente. Aujourd'hui, un vieil habitué belge avait loué l'appartement, afin d'y amener, pour la première fois, une petite actrice de music-hall. Rien d'intéressant. Deux reprises au maximum. Et du bavardage amoureux jusqu'à la tombée de la nuit. Kisiakoff vérifia l'ordonnance des meubles et retourna dans la salle à manger, où les pékinois continuaient à dormir. À trois heures précises, il entendit la porte d'entrée qui s'ouvrait et se refermait doucement. Une voix de femme dit :

— C'est charmant, chez vous !

Une voix d'homme répliqua :

— Vous trouvez ? Je suis heureux que cet endroit vous plaise.

— Tous ces marbres ! Vous aimez la sculpture antique ?

— Beaucoup.

Lorsqu'ils se furent enfermés dans la chambre, un grand silence s'établit. Puis, vinrent de courts gémissements, des protestations étouffées. Les pékinois se dressèrent sur leur séant. Kisiakoff leur jeta un regard de haine. Il fallait vraiment qu'il s'en séparât. Pourquoi ne pas profiter de cet après-midi sans histoire pour les mener chez le vétérinaire ? Il s'approcha du panier et s'accroupit péniblement devant les bêtes médusées :

« Nous allons sortir... Hein ?... Nous promener un peu... Faire pipi

ensemble... »

Derrière la cloison, un cri monta :

« Oh ! chéri, chéri, nous sommes fous !... »

Du bout des doigts, Kisiakoff caressait avec répulsion ces trois chiens aux yeux vitreux, aux moustaches blanches. Leur souffle aigre et chaud baignait son visage. Il fourra la main sous le ventre de Mitsouquette, palpa ses tétines dans la fourrure :

« Tu es foutue, pourrie, ma pauvre vieille... Et tes deux copains ne valent pas mieux que toi... »

Autrefois, l'idée de les tuer lui eût paru toute naturelle. Mais, depuis le suicide de Lucienne Pérez, le problème de la mort se posait dans son esprit avec plus de gravité. Bien qu'il exécrât ces animaux cacochymes, il hésitait à leur ôter la vie. Il avait peur. De quoi ? Une langue tiède glissa sur son poignet. Là-bas, deux corps se roulaient, s'accouplaient dans la pénombre parfumée. Entre la mort et lui, il s'agissait d'une épreuve de force. « Aurai-je le courage de les supprimer ? Malgré celle qui me les a confiés et qui me voit faire. »

Il prit un pékinois dans ses mains, l'éleva, flasque et stupide, devant sa figure, plongea son regard dans ces prunelles tendues d'une taie bleuâtre. Le chien jappa faiblement.

« Tais-toi », chuchota Kisiakoff, et il reposa la bête dans son panier.

Puis, il tira de sa poche une longue laisse à trois brins, fixa les agrafes aux colliers, clappa de la langue :

« Allons... vite... vite... Promener... »

Ils sortirent par la porte de service pour ne pas déranger les clients. Devant la loge de la concierge, Kisiakoff s'arrêta et dit :

— Madame Lebesque, j'ai un monsieur là-haut. Il vous remettra la clef en partant. C'est réglé.

La concierge était au courant de tout, et les pourboires qu'elle recevait chaque mois apaisaient, vaille que vaille, le feu de ses scrupules. C'était elle, d'ailleurs, qui faisait le ménage et préparait les repas de Kisiakoff. Selon son habitude, elle répliqua :

— Comptez sur moi, monsieur Kisiakoff. Et pour ce soir, à dîner, une escalope ?

— Une escalope, madame Lebesque.

Il s'éloigna avec la majesté d'un navire. Les pékinois trottaient, flanc à flanc. Leurs queues balayaient l'asphalte. La truffe au ras du sol, ils reluquaient des flaques séchées, s'intéressaient à des messages olfactifs, rêvaient à des drames de chiens. Kisiakoff, tout en marchant, leur parlait avec sollicitude :

« Regardez la feuille morte qui roule... Tenez, près de ce réverbère, une belle mare... Allez vite me renifler ça !

Lorsqu'ils tournèrent dans la rue où habitait le vétérinaire, les chiens ralentirent leur allure. Tous trois connaissaient la maison pour

y avoir fait de nombreuses visites. Freinant des quatre pattes, rentrant le cou dans les épaules, ils refusaient d'avancer vers ce lieu maudit.

« Qu'est-ce que ça signifie ? grondait Kisiakoff. Un peu de tenue ! Mitsouko, Mitsouquette !... »

Il dut les traîner jusqu'à la porte du praticien.

Dans la salle d'attente, trois dames étaient assises, tenant sur leurs genoux des toutous avariés et grelottants. Une forte odeur d'éther et d'urine imprégnait l'air de la pièce. Kisiakoff prit place sur une chaise, et les pékinois, terrifiés, se serrèrent contre ses jambes. Il les entendait ronfler sourdement. Lui-même se sentait mal à l'aise. Sa voisine une vieille femme crochue et blanche, pressait sur sa poitrine un loulou de Poméranie au ventre ceint de bandages. Elle glissa vers Kisiakoff un regard verdâtre comme l'intérieur d'une huître :

— Il a de l'eczéma chronique. Et les vôtres ? Ils sont gentils...

Mitsouko fit entendre un gémissement plaintif, presque humain. Kisiakoff, troublé, préféra mentir :

— Les miens, eh bien, voilà, ils sont malades de vieillesse. Je voudrais les faire examiner. Savoir l'opinion du vétérinaire.

— C'est malheureux, tout de même ! soupira la dame. Pauvres bêtes. On s'attache à elles. Si je vous disais que mon Bobby, encore maintenant, refuse de s'endormir tant que je ne l'ai pas gratté derrière les oreilles ! Vous permettez que je les caresse, vos petits anges ?...

Elle les caressa. Les pékinois se trémoussaient, râlaient de plaisir, tiraient la langue :

— Mais oui, mes cocos, vous êtes jolis ! ânonnait la dame. Mais oui, mes kikis, on vous aime !...

Kisiakoff éprouvait, au fond de son cœur, le remuement d'une angoisse abominable. Ce qui le gênait, ce n'était pas de donner la mort au pékinois. Il se moquait des pékinois. Il détestait les pékinois. Mais le fait de déranger la mort, pour quelque motif que ce fût, lui paraissait une entreprise solennelle et redoutable. La mort était assise. On l'appelait. De loin. Pour un chien, pour un homme, pour une mouche, pour un scorpion. Le prétexte avait peu d'importance. Seul comptait le déplacement docile et lent, terrible et mesuré, de la mort. Convoquée à l'usage de victimes méprisables, elle ne prêtait aucune attention à Kisiakoff. Cependant, il percevait le rayonnement de cette présence noire et froide. Bien que n'ayant rien à craindre d'elle, pour le moment il baignait dans une pensée de sang figé, de poil terne, de muscles raidis. Il songeait : « Elle est venue, mais pas pour toi. Elle s'en ira la besogne faite. » Des gouttes de sueur perlaient à son front. Il respirait difficilement. Et les pékinois, à ses pieds, flairant la menace, se recroquevillaient, se hérissaient, dardaient dans l'espace leurs regards ronds et dépolis. Des aboiements sacrifiés éclatèrent derrière la cloison. Tous les chiens dressèrent les oreilles. Une porte s'ouvrit,

au fond. Le vétérinaire surgit, habillé d'une blouse blanche, le front dégarni, les yeux creux et sombres. C'était la mort. Il dit :

— Madame, si vous voulez me suivre.

La voisine de Kisiakoff se leva, tenant le loulou de Poméranie soudé à son corsage. Kisiakoff eut l'impression qu'il était un chien, un vieux chien malade. C'était lui, Kisiakoff, que le vétérinaire allait bientôt écarteler sur la table d'opération, piquer, tuer. « Il paraît que la mort n'est pas instantanée. Quelques secondes. On a le temps de se rendre compte. » Un collier lui sciait le cou. Quelqu'un le tenait en laisse. Un maître invisible, inflexible : Dieu peut-être. « Veux-tu être sage ? » Il avait envie d'aboyer. La porte se referma. « Mais qu'ai-je fait ? Je suis propre. Je n'ai pas de puces. Je peux très bien vivre encore. »

Soudain, il fut debout sur ses jambes. Toutes les veines de son corps tremblaient. Il tirait sur sa laisse. Il marchait vers la sortie. Le maître ne le retenait plus. « Oh ! le bon maître, merci, merci ! »

Kisiakoff se retrouva dans la rue, sans comprendre comment il avait quitté la salle d'attente du vétérinaire. Les pékinois, soulagés, le halaient de toutes leurs forces loin de ce laboratoire épouvantable. Le ventre bombé, la barbe conquérante, il suivait le mouvement. L'animation de la ville lui faisait du bien. Il se retrempait dans la vie. Les têtes des passants étaient des bulles de vie. Elles pétillaient autour de lui, comme de l'eau gazeuse, comme du champagne. Il mit quelque temps à s'apercevoir que les gens qui le dépassaient lisaient un journal, en marchant. C'était un spectacle étrange. Un fleuve charriant des barques, toutes voiles dehors. Sur le trottoir opposé, un attroupement s'était formé devant un kiosque. Des inconnus gesticulaient, s'arrachaient des feuilles fraîchement imprimées. Kisiakoff, piqué par la curiosité, s'approcha du rassemblement. Il entendit :

— À son âge... Une balle dans la tête... l'autre sous le bras... Ça ne pardonne pas... Paraît que c'est un salaud de Russe qui a fait le coup... Si on acceptait moins facilement les étrangers en France !...

— Les quotidiens du soir ! cria Kisiakoff.

— Lesquels ? demanda la vendeuse.

— Tous.

Il prit le paquet, paya, se dégagea du groupe. Quelqu'un marcha sur la patte de Mitsouko, qui poussa un piaillage aigu. Debout au bord du trottoir, Kisiakoff déplaça l'un des journaux qu'il avait achetés. Un titre énorme lui fouetta les yeux : « *Assassinat du président Doumer.* » Aussitôt, il lui sembla qu'une brèche s'ouvrait sous ses pieds. Son regard accrochait, ça et là, une bride de texte : « Cet après-midi, 6 mai 1932, à l'hôtel Salomon de Rothschild, au cours d'une vente de livres organisée par l'Association des Écrivains Anciens

Combattants, M. Paul Doumer, président de la République, a été l'objet d'un attentat aussi imprévu que monstrueux... Deux balles de revolver... L'assassin promptement maîtrisé... Un Russe, nommé Gorgouloff... Les mobiles du crime demeurent encore mystérieux... En tout état de cause, il est inadmissible que le droit d'asile dont les émigrés jouissent en France... » Il ouvrit une autre feuille. Les mêmes mots frappèrent le même point de sa cervelle « Doumer... Gorgouloff... Assassin... Russe... » Il craignait que la vendeuse de journaux n'eût remarqué son accent russe. « Ils vont peut-être me lyncher ! » De nouveau, il sentait l'haleine de la mort sur sa nuque. Une brusque défaillance de l'âme le poussa en avant. Il se mit à marcher, vite, vite. Il rasait les murs des maisons. Il cachait sa barbe avec sa main droite. Comme pour éviter d'être reconnu : « Je ne me nomme pas Kisiakoff. Je ne suis pas russe. Je me nomme Dupont. Français d'origine. » La concierge, M^{me} Lebesque, était sur le pas de sa porte :

— Vous savez la nouvelle, monsieur Kisiakoff ? Paraît que c'est un Russe qui l'a assassiné.

Elle le regardait droit dans les yeux. Elle l'accusait d'être Russe et d'avoir tué le président. Soudain, il éclata d'un rire énorme :

— Non, ce n'est pas un Russe, madame Lebesque, c'est un vétérinaire. De toute façon, la mort s'était dérangée...

Et, laissant la concierge stupéfaite, il se dirigea vers l'ascenseur, avec les chiens par-devant et la mort par-derrière.

Le client belge et la petite actrice avaient quitté l'appartement avant l'heure prévue. La chambre de Lucienne Pérez, aux draps froissés, aux lampes allumées, sentait encore l'amour. Kisiakoff renifla cette odeur vivante, et le calme revint en lui. Il pensait doucement à tous les défunts qui jalonnaient sa route : Olga Lvovna, Volodia Bourine, Lucienne Pérez... Une langueur funèbre le berçait. « Ils ne m'ont pas eu, ni les bolcheviks, ni les blancs, ni le vétérinaire, ni les lecteurs de journaux ! Je suis increvable, éternel. Et, ce soir, je mangerai une escalope. » Les journaux gisaient sur le tapis. Les pékinois, heureux, sauvés, furetaient gaiement dans la pièce. Kisiakoff s'étendit tout habillé sur le lit, pour prendre du repos. Un peu plus tard, il se leva, changea les draps, renouvela les serviettes, aéra la chambre, car il attendait d'autres clients pour la nuit.

III

— On ne m'ôtera pas de l'idée, dit Akim, en repoussant son assiette, que ce Gorgouloff est un émissaire des Soviets.

— Pourquoi ? demanda Michel. Quel intérêt les Soviets auraient-ils à faire assassiner le président de la République française ?

— Un intérêt bien compréhensible, répondit Akim avec vivacité. Gorgouloff n'a-t-il pas prétendu qu'il avait tué Doumer, parce que la France refusait de soutenir les émigrés russes contre les bolcheviks ? En prononçant ces paroles, il a tourné la haine des Français contre tous les Russes blancs, réfugiés en France. Il a détruit la sympathie du gouvernement et du peuple à notre égard. Bref, il a servi les desseins de Staline.

— Oui, répliqua Tania. Mais il a dit, également, qu'il haïssait les Soviets et qu'il était le chef d'un parti national russe, antimonarchiste et anticomuniste.

— Sottises ! s'écria Akim. Sottises et mensonges ! Quel serait ce parti, dont personne n'a jamais entendu parler ?

— Pour moi, soupira Nina, il s'agit sans doute d'un fou, d'un exalté, d'un anarchiste.

— Et les ravisseurs de Koutiépoïf étaient, eux aussi, des anarchistes, peut-être ?

— Il est absurde de comparer les deux attentats, Akim, dit Michel. Selon les journaux, Gorgouloff aurait milité, en Crimée, parmi les bandes de partisans « verts », qui massacraient indistinctement les rouges et les blancs.

— Gorgouloff n'a jamais été un « vert » !

La discussion durait depuis le début du repas. Boris, venu à Paris en permission de quarante-huit heures, suivait avec anxiété les propos des convives. Certes, au régiment, ses camarades de chambrée ne s'étaient pas abaissés jusqu'à lui reprocher d'être, par sa naissance, le compatriote de Gorgouloff. Pourtant, de même que s'il eût été indirectement responsable du crime, ils s'étaient peu à peu détournés de lui, fuyant sa compagnie et évitant de lui parler en dehors des besoins du service. Boris souffrait beaucoup de cette froideur, à laquelle il n'était pas accoutumé. Mais c'était ici, en retrouvant ses parents, qu'il avait pris conscience de toute l'étendue du désastre. Arrivé à midi, il n'avait pas quitté sa tenue pour le déjeuner. L'uniforme bleu horizon pesait à ses épaules. Il se sentait déguisé. Il

jouait un rôle. Son père, sa mère, son oncle, sa tante l'entretenaient d'un drame qui bouleversait toute la colonie russe, et, en dépit de sa nationalité officielle, il se découvrait soudain plus proche d'eux que des Français. Quoi qu'il fit, la moindre accusation qui tombait sur les émigrés retentissait dans sa chair, comme s'il n'eût pas cessé d'être des leurs. C'était une impression comparable à celle du rêveur, qui se voit parcourant des routes, traversant des mers, volant en plein ciel, et s'éveille enfin dans le lit auquel il ne pensait plus. Il murmura :

— La personnalité de la victime rend ce crime plus affreux encore... Un vieillard... Un homme dont les quatre fils ont été tués à la guerre... Et, par-dessus le marché, un ami des Russes blancs... Je tremble à l'idée des suites que nous réserve cet attentat !...

Akim fit un mince sourire. Chaque fois qu'il se trouvait en présence de Boris, il éprouvait l'impérieuse nécessité de lui chercher noise.

— Pourquoi dis-tu *nous* ? demanda-t-il ironiquement. Tu n'as pas à t'inquiéter de rien, toi. Tu es français...

— Je suis français, c'est exact, gronda Boris, enflammé par une grosse indignation juvénile. Mais je n'oublie pas que mes parents, mes amis, sont Russes. Quand je lis dans la presse des articles vengeurs dirigés contre la pègre de l'exil, contre les sales métèques, contre les voyous qui ne savent pas respecter les lois de l'hospitalité, je ne me frotte pas les mains en me disant : « Ces injures ne me concernent plus. » Non. Je me sens visé, comme vous. Plus que vous peut-être.

— Si tu as tenu à te faire naturaliser, c'est que tu souffrais d'être un étranger, dit Akim.

— C'est que je souffrais de n'être ni un étranger ni un Français, répliqua Boris avec hauteur.

— Logiquement, reprit Akim, tu devrais donc, étant devenu français, nous en vouloir, à nous autres Russes, d'avoir tué le président de la République.

— Ceux qui parlent de logique, lorsqu'il s'agit d'amour, prouvent qu'ils ignorent tout de la question.

Akim fit entendre un petit sifflement et rétorqua d'une voix grinçante :

— Quoi qu'il en soit, maintenant, tu es de l'autre côté de la barricade.

— Non. Maintenant, j'ai renversé la barricade ; maintenant, pour moi, il n'y a plus de barricade...

Michel approuva son fils d'un hochement de tête.

— En somme, dit Akim, tu te considères comme une sorte de trait d'union entre les Français et les Russes ?

— Parfaitement, s'exclama Boris. Et j'en suis fier !

— Peut-être as-tu raison, grommela Akim. Je suis trop vieux pour te comprendre.

Boris haletait, tout à la fois satisfait et honteux de son comportement. Il lui semblait qu'en définissant son trouble il l'avait presque supprimé. Une agréable certitude dominait son esprit. « Un trait d'union », c'était bien cela. Toujours tiraillé entre deux frontières. Exposé à souffrir du côté russe, comme du côté français. Prenant le parti des Français devant les Russes, et des Russes devant les Français. Vivant une double vie, un double amour dont nul, sans doute, ne lui savait gré. Tania se leva pour apporter le café. Michel dit :

— Je comprends l'indignation des Français. Ils nous ont accueillis, hébergés. Ils nous ont permis de travailler chez eux. Et soudain, l'un des nôtres...

— Il n'est pas l'un des nôtres ! glapit Akim, en abattant son poing sur la table. Quand ils prétendent qu'il est l'un des nôtres, les Français nous offensent gravement...

Michel haussa les épaules :

— Si en Russie, de notre temps, un Français avait, je ne dis même pas frappé mortellement, mais égratigné le tsar, crois-tu que nous aurions examiné à la loupe ses idées politiques pour savoir s'il représentait ou non la majorité de l'opinion française ?

— Ne va pas comparer le tsar au président de la République !

— Tous deux personnifient, que tu le veuilles ou non, l'autorité suprême dans l'État. Aussi devons-nous remercier le gouvernement français de la correction dont il fait preuve à notre égard, en la circonstance.

— Je me fous du gouvernement français ! dit Akim. Ce que je vois, c'est que l'épicier du coin, la concierge, la marchande de journaux, le laitier, me considèrent comme un ennemi public, simplement parce que je suis russe. J'ose à peine me présenter devant eux. Je me sens coupable !

— Tu exagères, oncle Akim, dit Boris.

— Ah ! oui ? J'exagère ? proféra Akim avec rage. Je pense à ce Russe, Serge Dimitrieff, ancien sous-lieutenant de cavalerie, plongeur dans un restaurant de Paris, qui, au lendemain de l'assassinat de Doumer, a écrit sur un bout de papier : « Je meurs pour la France », et s'est jeté du cinquième étage, dans la rue. Par fierté, tu comprends ? Pour laver la honte. Pour effacer par son sang le sang de l'autre. Pour mêler les deux sangs. Je te jure que, quand j'ai appris ça, j'ai eu envie, mais follement, d'imiter le geste de Dimitrieff ! Seulement, moi, j'aurais mis dans ma lettre d'adieu : « Je meurs pour la Russie. » Eh bien, sais-tu comment les journaux français ont commenté le suicide généreux de Dimitrieff ? « Un suicide d'esthète, une manifestation absurde de mythomanie..., un coup de bluff..., une mort théâtrale et absurde... » Voilà l'état d'esprit des Français. Rien ne peut plus les amener à une saine vision des choses. Ils nous haïssent. En bloc. Ils

voudraient nous voir expulsés de France...

— Les Français, dit Michel, ont toujours eu des réactions violentes devant les événements qui touchaient leur prestige national. Mais, sous une apparence fiévreuse, exaltée, ils sont raisonnables. Avec le temps, ils comprendront que nous condamnons Gorgouloff plus sévèrement encore qu'ils ne le condamnent. Ils nous rendront leur estime...

— Tu crois au miracle, dit Akim.

— Non, mais à la vertu de la patience et de la réflexion.

— Et tu comptes toujours ouvrir ton magasin à Paris ?

— Bien sûr.

— À l'enseigne des Comptoirs Danoff ?

— Oui.

— Tu as du courage. Tout ce qui se termine en « off » les hérisse.

— Je ne vais tout de même pas changer de raison sociale par lâcheté !

— L'honneur n'a rien à voir dans le commerce, dit Akim.

— Je crois que si, dit Michel.

Tania versa le café dans les tasses. Par la fenêtre, entraît un rayon de soleil blond et poudreux. De la porte Champerret, montait le bourdonnement obstiné des voitures en marche.

— La vie continue, murmura Nina.

Boris se dressa sur ses jambes, étira ses bras engourdis.

— Où vas-tu ? demanda Tania.

— Me changer. J'ai rendez-vous avec Cotentin, à cinq heures.

— Et tu as honte de ton uniforme ? bougonna Akim.

— Les manches me sont trop courtes, dit Boris. La veste me serre aux épaules. Avoue que je suis un peu ridicule là dedans !

— Un soldat n'est jamais ridicule.

Boris sentit qu'en parlant de la sorte Akim défendait le prestige de l'armée, fût-elle française ou russe. Dès qu'il s'agissait de discipline, une longue tradition l'incitait à élever le débat au-dessus des frontières. Il toucha du bout des doigts l'épaule de Boris et dit encore :

— Que portes-tu là ?

— Une fourragère rouge.

— C'est une décoration ?

— Oui, notre régiment a été cité plus de dix fois à l'ordre de l'armée, pendant la guerre de 14-18.

— C'est bien, dit Akim gravement. Mais je regrette que tu ne sois pas officier.

— Dans l'armée française ? demanda Boris avec un sourire.

Le regard d'Akim glissa vers sa tasse. Il grogna :

— Eh oui. Puisque tu as choisi cette armée-là...

Sa moustache grise et rêche tremblait. Il réfléchit un moment et

ajouta d'une voix basse :

— L'étendard du régiment des hussards d'Alexandra était décoré d'une croix de Saint-Georges, blanche sur la pique. À la hampe, pendaient plusieurs rubans de Saint-Georges, comme récompenses de nos victoires. T'en souviens-tu, Michel ?

Michel inclina la tête :

— Oui.

Tania avait pris le bras de Boris et se serrait contre lui, comme pour mieux profiter de sa présence. Ce fils habillé en soldat l'intimidait un peu. Elle finit par dire :

— Ne reste pas trop longtemps avec Cotentin. En ton absence, je vais nettoyer et repasser l'uniforme. Moi, je trouve qu'il te va très bien...

Cotentin regarda sa montre, fit une grimace mécontente et dit :

— J'espère qu'elles n'ont pas oublié. J'ai recommandé à Caroline de venir avec son amie Paulette. Des gosses ravissantes et faciles à vivre. Elles sont toutes les deux vendeuses dans une maroquinerie de luxe. Tu seras enchanté.

— Je te remercie, murmura Boris, mais j'aurais préféré te voir seul.

— Tu ne t'intéresses plus aux femmes ?

— Ce n'est pas cela... Je ne suis guère en train, ce soir...

— Toujours cette histoire de Gorgouloff ! s'écria Cotentin. Tu en fais tout un plat ! C'est exact : les gens sont un peu montés contre tes compatriotes, en ce moment. Mais ça passera. Tout passe. Tout se tasse...

Il fit signe au garçon et commanda deux nouveaux cocktails. Autour d'eux, la salle du *Fouquet's* palpitait de visages bavards. Des femmes entraient, altières, parfumées, et époussetaient les consommateurs d'un regard négligent. Un carillon de verres heurtés mettait de la joie dans les ventres. Derrière les vitres, le soir bleu pâle descendait sur les promeneurs. Boris songea que Cotentin avait de la chance, parce qu'il avait été dispensé du service militaire pour raisons de santé et travaillait, maintenant, comme ingénieur dans une usine de lampes électriques. Soudain, se tournant vers son camarade, il demanda :

— Enfin, toi, Cotentin, que penses-tu des émigrés russes ?

— Encore ?

— J'ai besoin de savoir.

Cotentin leva les sourcils. Toute sa face, menue et impertinente, se contracta dans une expression de prudence. Il tira une cigarette de son étui en or et l'alluma à la flamme d'un briquet.

— Oh ! tu peux parler, dit Boris. Vas-y.

— Comme c'est facile ! grogna Cotentin. Tu me prends au

dépourvu. Voyons... Selon moi, il y a plusieurs sortes d'émigrés. Les types comme toi...

— À ton avis, je suis donc encore un émigré ?

Cotentin se fâcha :

— Je n'ai pas voulu dire cela. Mettons les types qui se soumettent aux coutumes françaises. Et ceux qui vivent enfermés dans leurs traditions nationales. Dans l'âme de ces derniers, qui sont les plus nombreux, j'imagine que le choc de la révolution a dû exercer une pression terrible. Un Français a de la peine à croire qu'un homme privé de patrie puisse être tout à fait normal.

— Ainsi, dit Boris, parce qu'un Russe à demi fou a tué le président de la République, tu décides que tous les Russes sont à demi fous ?

— Nullement. Mais je présume que leur position sociale précaire les a rendus plus nerveux, plus anxieux, plus susceptibles qu'ils ne l'étaient, autrefois, en Russie.

— C'est peut-être exact.

— Sont-ils seulement unis entre eux ? D'après les journaux, il n'en est rien. Vous avez, parmi vous, des républicains, des dynastes, des communistes de la première heure, des fascistes...

— N'en est-il pas de même pour les Français ?

— Si. Mais nous sommes chez nous. Nous n'avons rien perdu...

— Et alors ? C'est quand un groupe d'individus a perdu quelque chose que les discussions commencent. Les monarchistes accusent les socialistes d'avoir préparé la révolution. Les intellectuels de gauche rejettent la faute sur les aristocrates. Les anciens militaires condamnent les civils. N'est-ce pas normal ?

— Soit, mais, je te le répète, pour des Français, le spectacle est étrange. Nous avons la sensation d'une colonie aux mœurs secrètes, installée sur notre sol, et qui produit, avec une égale aisance, des génies et des monstres, des Chaliapine, des Diaghileff, des Pavlova et des Gorgouloff...

— Des Gorgouloff ! s'écria Boris. Tu vois ! Déjà tu généralises ! Gorgouloff est seul de son espèce.

— Qu'en sais-tu ? dit Cotentin. C'est le seul qui se soit manifesté. Mais je ne serais pas surpris d'apprendre que d'autres émigrés critiquent la France avec la même véhémence que lui.

— Ne t'arrive-t-il jamais de critiquer ce que tu aimes ? demanda Boris dans un élan. Je connais de nombreux émigrés qui jugent sévèrement la politique française, les usages français, l'esprit français, mais qui ne supporteraient pas d'habiter ailleurs qu'en France. Tous, crois-moi, tous, ils sont estimables, vaillants et charmants. Privés de leur fortune, de leur métier, de leur pays, jetés sur une terre étrangère, ils ont eu le silencieux courage de continuer à vivre dans l'exil. Sans se plaindre, des généraux sont devenus chauffeurs de taxi, des avocats,

ouvriers dans les usines, des comtesses, ouvreuses dans des cinémas. C'est tragique et simple. Je vois ça, chaque jour. Mais personne, parmi les Français, ne s'en doute. Et il suffit d'un Gorgouloff pour qu'on nous soupçonne d'être tous, plus ou moins, des espions, des assassins ou des sadiques... Voilà ce qui me serre le cœur.

Il avala son verre d'un trait, et des larmes lui piquèrent les yeux. Cotentin écrasa sa cigarette à demi consumée dans un cendrier. Il paraissait ému et gêné. Il grommela :

— Tu as sans doute raison. Le cas de Gorgouloff ne doit pas faire oublier le reste. Aimerais-tu assister à son procès ?

— Non, dit Boris.

— Moi, je suis très tenté. Les débats seront passionnants. Dommage que maître Révillat soit mort, je lui aurais demandé des places...

Quelque chose de lourd chancela dans la poitrine de Boris. Une bouffée de chaleur passa dans sa gorge. Il essaya de dominer son trouble et prononça d'une voix égale :

— Maître Révillat est mort ?

— Tu ne le savais pas ? L'année dernière. En pleine audience. Une crise cardiaque. On en a parlé dans les journaux.

— Je lis rarement les journaux, balbutia Boris.

Une moiteur de fièvre venait dans ses mains. Il n'osait pas demander des nouvelles d'Odile. Enfin, incapable de se contenir, il dit :

— Et sa fille ?

— C'est vrai, dit Cotentin, tu la connaissais.

— Oui, murmura Boris.

Il n'avait jamais parlé à personne de son amour malheureux pour Odile. Et, cependant, le sourire de Cotentin était celui d'un homme renseigné.

— Elle a eu beaucoup de peine, dit-il.

— Oui... Mais que fait-elle maintenant ?

— Elle est mariée.

Boris se sentit pâlir. Les muscles de sa bouche ne lui obéissaient plus. Il souffla :

— Ah ! oui... Comme ça... mariée...

— Elle a épousé, en 31, un type impossible. Un nommé Figeac. Agent de change, je crois. La grosse galette. Nous ne nous voyons plus guère.

— C'est dommage, dit Boris.

Une houle de chagrin se levait dans son cœur. Il lui semblait qu'il venait de perdre Odile pour la seconde fois. À ce moment, Cotentin le poussa du coude :

— Enfin, les voici !

Deux jeunes femmes, l'une brune, l'autre blonde s'avançaient vers eux, entre les tables.

— Mignonnes, hein ? chuchota Cotentin.

— Oui, dit Boris.

Et il fit un effort pour sourire.

Le train des permissionnaires à destination de Metz était rangé le long du quai, toutes fenêtres allumées. Boris se hissa dans le premier wagon venu, déjà bondé de soldats hilares. Sur le marchepied, un jeune gars à la face luisante de sueur suçait voracement la bouche d'une fillette flasque tuée par le plaisir. D'autres couples s'enlaçaient, se caressaient, se mordillaient hâtivement devant les portières ouvertes. On les encourageait à pleine voix :

— Vas-y ! Emporte-lui la langue, on la dégustera en route !

— Eh, Toto, tu dors ou tu jouis ?

— Quand t'en auras assez, je prendrai ta place !

Par moments, des coups de sifflet et des halètements de vapeur couvraient les gueulements de la troupe. Une odeur de pieds sales régnait déjà dans le compartiment. Boris déposa sur le porte-bagages le paquet de victuailles préparé par Tania. Il avait couru. La fatigue tremblait dans ses jambes. Son képi trop étroit comprimait ses tempes douloureuses. Il le retira et appliqua son front contre la vitre fraîche.

Lorsque le train s'ébranla, il n'avait pas bougé de place. Le wagon en bois, lourdement chargé, craquait et grinçait à chaque tour de roue. Dans cette boîte roulante, la sonorité des voix devenait énorme. Quelqu'un se mit à chanter :

*J'ai bouffé la fraise
De mon Irlandaise...*

Un gaillard, à la couenne piquée de poils bleus, racontait ses récentes performances :

— Pas sorti de la piaule. Pendant quarante-huit heures, j'ai donné du plaisir à ma petite panthère blonde. Elle en a bien pour quinze jours à marcher les jambes en parenthèse...

— Moi, disait un autre, j'ai passé mon temps à bouffer de la frite, de la vraie, qui casse et qui jute. Et du frometon qui vient quand on l'appelle. Qu'est-ce que je me suis mis !

Au centre de cette agitation virile et bruyante, Boris éprouvait amèrement la qualité de sa solitude. Il lui semblait que tous ces êtres frustes, qui ne se posaient pas de questions, étaient plus heureux que lui. Depuis que Cotentin lui avait annoncé le mariage d'Odile, il ne pouvait s'empêcher de penser à l'événement avec une mélancolie rancunière. Il tentait d'imaginer celle qu'il avait chérie, dans les bras,

dans le lit, d'un autre homme. Il évoquait un sourire, une voix, des paroles d'amour dédiées maintenant à un inconnu. Elle s'éloignait. Elle s'effaçait. Leurs vies, un instant mêlées, ne devaient plus se rejoindre. La nuit venait. Les soldats s'endormaient, l'un après l'autre, saoulés par le vin, les cahots et les cris. Plus d'espoir. Personne à aimer. Rien à attendre. Les roues tressautaient sous les pieds des voyageurs. Un sifflet monotone, lugubre, traversait l'espace comme un coup de fouet. Derrière la vitre passaient rapidement des plaines où luisaient des flaques, un éboulis de nuages noirs au-dessus d'un lac de lumière, une maison seule, les clartés clignotantes d'une ville, couchée au loin. La tristesse de Boris empruntait au paysage crépusculaire sa beauté sobre et tranquille de terre préparée au sommeil.

Le train ralentit, s'arrêta dans une gare. Sur le quai, des ombres folles se bouscullaient. Subitement, droit devant lui, Boris vit une femme : Odile ! Il faillit crier. Mais, déjà, l'image se précisait, se dépouillait de toutes les ressemblances, refusait d'être autre chose qu'une étrangère. Comment avait-il pu confondre Odile avec cette petite personne sèche et noire, qui se tenait debout entre deux valises ? « Ce n'est pas elle. Ce ne sera jamais elle ! » Des ondes d'angoisse, de douceur, de désir se retiraient de lui, le laissaient sec et creux. Il frissonna. Son voisin ronflait. Le train se remit en marche. Boris sortit de sa poche un carnet relié en toile cirée noire, le feuilleta, relut quelques phrases, et, sous l'effet d'une brusque décision, arracha les pages manuscrites, les froissa, les déchira en mille morceaux. Un peu plus tard, comme le convoi traversait un pont, il se pencha par la portière et jeta dans la nuit cette neige de papier blanc.

IV

Tania traversa la rue de Provence, leva la tête et lut l'enseigne du magasin :

Comptoirs Danoff et fils.

Tissus en tous genres.

Maison fondée à Armavir (Russie) en 1839.

Un élan de fierté fit battre son cœur. Elle n'aurait jamais cru qu'une simple inscription pût lui procurer une émotion si profonde et si délicate. Debout devant cette petite maison de commerce française, elle évoquait les somptueux établissements Danoff d'Armavir, de Moscou, d'Ekaterinodar. Mais la nostalgie que suscitaient en elle ces lointaines réminiscences était dominée par la joie d'une courageuse résurrection. Dans la dure lumière de cette matinée d'août, la façade flambait, neuve, avenante, prospère : *Comptoirs Danoff et fils.*

Les hautes lettres d'or s'incrustaient vigoureusement dans un panneau de couleur émeraude. La même peinture émeraude recouvrait l'encadrement des deux vitrines, qui étaient pleines de tissus dépliés et froissés avec art. Au-dessus de l'entrée, une bande de calicot blanc, tendue transversalement, portait ces mots tracés à la peinture rouge :

Aujourd'hui, ouverture du magasin. Baisse de 10 % sur tous les articles exposés.

Debout sur le pas de la porte, Michel observait sa femme en souriant. Au bout d'un moment, il s'approcha d'elle et lui prit le bras.

— Tu vois, dit-il, tout recommence. Aurais-tu supposé qu'un jour, en plein Paris, notre firme renaîtrait de ses cendres ? Bien sûr, les locaux sont un peu exigus. Mais ce n'est qu'une mise en route...

Tania se serra contre son épaule.

— C'est bête, murmura-t-elle. Je me sens toute bouleversée. À cause d'une boutique... d'une boutique qui porte notre nom...

Ils demeurèrent longtemps silencieux, comme fasciné par une vision heureuse. Des passants s'arrêtaient devant les vitrines. Deux clientes entrèrent dans le magasin. Tania et Michel les suivirent. À l'intérieur, régnait une douce odeur de peinture fraîche, de cire et d'amidon. Trois vendeuses, alertes et bien maquillées, s'affairaient

devant les acheteurs. Dans les oreilles de Tania retentit le choc mou et familier des rouleaux de tissus jetés sur la table. Elle tressaillit, prise d'une faiblesse inattendue, et lança à son mari un regard d'intelligence. Il cligna de l'œil.

— Moi aussi, j'aime entendre cela, dit-il. Comme autrefois. Comme chez nous...

Une forte dame aux cheveux blancs trônait derrière la caisse. Tania lui sourit. Elle inclina la tête. Une vendeuse cria :

— Et deux mètres soixante-quinze de percale Pompadour !

— Ça marche, ça marche, grommela Michel. Viens dans l'arrière-boutique : Levinson nous attend.

L'arrière-boutique était une pièce obscure, sans autre mobilier qu'une table en bois blanc et trois chaises. Sur la table, Tania vit une bouteille de champagne, une azalée en pot et des verres pleins. Levinson, rose et gras, l'œil sucré et la boutonnière fleurie, baisa la main de Tania et dit en se redressant :

— Tatiana Constantinovna, je gage que ma joie, en ce jour, rejoint et épouse la vôtre. Je n'aurais jamais cru, il y a vingt-cinq ans, lorsque j'ai rencontré, moi, misérable petit marchand de Pologne, le riche et respectable Michel Alexandrovitch Danoff, qu'il me serait donné de devenir, à Paris, son associé et j'ose dire son homme de confiance.

Il paraissait sincèrement troublé par la gravité de ses propres paroles. De petites larmes scintillaient entre ses paupières aux bords rougis. Il toussota, renifla et dit encore :

— Buvons à la prospérité des Comptoirs Danoff. Peut-être, bientôt, grâce à nos efforts conjugués, prendront-ils en France l'importance qu'ils ont eue en Russie ?

Michel, heureux et gauche, comme un enfant le jour de son anniversaire, saisit le verre que lui tendait Levinson. Ses mains tremblaient. De nouveau, son regard se posa sur Tania. Soudain, il prononça d'une voix enrouée :

— Je bois à notre avenir en France.

— En France ? dit Tania.

— Oui, en France, ma chérie.

Il leva son verre et l'avalait d'un trait. Levinson et Tania l'imitèrent. Puis, les vendeuses et la caissière se présentèrent, à tour de rôle, pour trinquer à la fortune des Comptoirs Danoff de Paris. Lorsqu'elles furent parties, Michel dit :

— Je n'ai engagé que du personnel français. Des vendeuses russes n'auraient pas inspiré confiance à la clientèle.

— Oui, oui, cette affaire Gorgouloff nous a causé bien du tort, soupira Levinson. Heureusement qu'ils l'ont condamné à la peine capitale. Cela apaisera les esprits. Mais, hier encore, j'ai lu ce titre dans un journal : « La main d'un étranger a mis notre drapeau en

berne. » Et, ce matin, à l'ouverture, j'ai entendu un passant qui disait en regardant l'enseigne : « Gorgouloff et fils. Tueurs en tous genres. » Avouez que ce n'est pas drôle...

— Si, dit Michel. Cet homme plaisantait. Quand les Français recommencent à plaisanter, c'est bon signe.

Depuis qu'il avait résolu d'ouvrir ce magasin à son nom, une transformation optimiste s'était opérée en lui. Son esprit et son corps bénéficiaient d'un même rajeunissement. Il avait l'impression de penser vite et sans erreur.

— Je suis sûr que, dans deux ans au plus, nous serons obligés de nous agrandir, dit-il. Il serait prudent de prendre une option sur la teinturerie qui se trouve à notre gauche.

— Oh ! Michel, s'écria Tania, ne fais pas de projets, je t'en supplie !

— Mais si, mais si, renchérit Levinson. Michel Alexandrovitch a raison. Il faut tout miser sur la réussite...

Michel haussa le menton. Un sourire victorieux fit onduler ses lèvres :

— Tu entends, Tania ? Je ne le lui fais pas dire. Dommage que Boris n'ait pas pu venir pour l'inauguration. Nous devrions lui télégraphier à Metz. Et après...

Il se pencha vers l'oreille de Tania :

— Après, nous irons déjeuner, toi et moi, dans un restaurant convenable.

— Mais Michel, tout est prêt à la maison...

— Oublie la maison. C'est un si grand jour pour nous ! Je t'invite. Vas-tu refuser ?

Au restaurant, Michel commanda le menu sur un ton ferme et enjoué, qui rappela à Tania leurs belles soirées de Moscou. Le maître d'hôtel prenait note de ses préférences avec de brèves courbettes d'approbation. Derrière lui, le sommelier, obséquieux et muet, attendait son tour. Tania était sensible à la déférence du personnel, à la décoration charmante des tables et aux figures reposées des clients. Dans son être, longtemps engourdi, se réveillaient des habitudes de plaisirs délicats et coûteux. Tel le corps d'une ballerine qui retrouve des poses anciennes à l'audition d'une musique sur laquelle elle a jadis dansé, ainsi, l'esprit de Tania, touché par certaines harmonies de couleurs, de sons et de parfums, se remettait à vivre selon le rythme délicieux d'autrefois. Michel devinait cette métamorphose à mille signes imperceptibles, qui modifiaient le sourire de sa femme, son port de tête et jusqu'à la nuance de ses yeux. Comme elle lui était redevable de cette joie, il était doublement heureux d'en constater l'effet sur son visage et dans son attitude. La conscience d'un triomphe

indiscutable échauffait son sang. Il se pencha sur la table, prit les mains de Tania, et plongea dans ses prunelles un regard de douceur impérieuse, de confiante domination.

— Tania, dit-il avec rudesse. Cette fois, je crois bien que nous avons gagné la partie.

Les paupières de Tania battirent. Elle murmura dans un souffle :

— Oui, Michel.

Un rai de soleil, entrant par la fenêtre, poudrait le contour de sa joue. Hors de son chapeau, tout petit, n'échappaient des boucles, qui, à contre-jour, ressemblaient à de la soie floche, d'un blond cendré. Entre ses lèvres, à demi closes, brillait une lame de nacre. Michel observait attentivement ce visage à la fois familier et mystérieux. Tout à coup, comme saute un bouchon, une idée bondit dans sa tête : « Ma femme est belle. » Et cette simple constatation le réjouit pleinement. Il eût aimé pouvoir exprimer son trouble. Il cherchait des mots rares. Finalement, d'une manière inattendue, presque sauvage, il éclata de rire et déclara :

— Tu me plais !

Elle voulut répondre, mais le maître d'hôtel, avec une face de donateur, leur présentait des pigeonceaux dans un légumier en argent. Rappelés à l'ordre, ils se laissèrent servir, impatients et charmés. Enfin, l'homme s'en alla, dans un glissement de basques noires, et Tania dit :

— Tu sais, j'ai décidé de suivre un régime.

— Quel régime ?

— Un régime pour maigrir.

Interloqué, il demanda :

— Tu veux maigrir ? Pourquoi ?

Les yeux de Tania étincelèrent d'une lumière vive, et son cou, ses joues, devinrent roses :

— Pour séduire mon mari.

— Mais tu me séduis, telle que tu es. Je viens de te le dire.

— Ce n'est pas suffisant.

Elle rêva un instant et dit encore :

— C'est curieux. Nos deux enfants sont loin. Nous déjeunons tête à tête. Comme un jeune couple. Je n'aurais pas cru que ce fût encore possible...

Sa voix hésitait, comme trop faible pour porter des mots de cette importance. L'ombre de ses cils dansait sur ses pommettes rondes. Avec le coin de son mouchoir, elle étancha légèrement le bord de ses paupières.

— Qu'as-tu dit ? dit-il. Tu sembles triste, soudain.

— C'est trop bon. Et puis, je pense à Serge. Il y a bien trois semaines que nous sommes sans nouvelles de lui. N'est-il pas tombé

malade ? Nous nous prélassons dans ce restaurant, tout heureux, tout fiers, et lui...

— Il ne nous a pas habitués à une grande régularité dans sa correspondance, répliqua Michel. Je m'étonne même que son silence puisse te surprendre. Veux-tu que je lui écrive encore ?

— Non, écris plutôt à Chabassu.

— À Chabassu ?

— Oui. J'ai plus confiance en Chabassu qu'en Serge.

— À ta guise, dit Michel.

Tania poussa un soupir :

— Voilà... Je suis incorrigible... J'ai gâché ton déjeuner en te parlant de Serge...

— Mais non.

— Si. J'ai introduit une inquiétude dans ton esprit, qui était tout entier tourné vers la joie. Excuse-moi, Michel.

Elle eut un brusque frisson et porta un verre de vin à ses lèvres.

— Bon, grommela Michel. Et si je te disais que la pensée de Serge ne me quitte pas une seconde. Si je te disais que, dans quelques mois, lorsque l'affaire sera lancée, j'espère pouvoir le rappeler et l'installer comme gérant dans notre magasin...

— Tu ferais ça ? dit-elle.

Toute sa figure parut s'éclairer, se détendre. Un rayonnement intense sortait de ses prunelles bleues. Ses lèvres bougeaient, sans qu'elle prononçât la moindre parole. Michel claquait des doigts. Le sommelier accourut.

— Vous mettrez du champagne à rafraîchir, pour le dessert.

Tandis que le sommelier lui présentait la carte, Michel ne cessait de regarder du coin de l'œil cette femme, sa femme, que la confusion du bonheur paraît d'une grâce nouvelle.

V

D'un geste brusque, Kisiakoff referma derrière lui la porte de la loge. Les veines de son front se gonflèrent. Son regard fit le tour du réduit, encombré de coussinets, de photographies en couleurs et de napperons au crochet. Un relent de friture chatouilla ses narines. Il cria :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Eh oui, dit la concierge, en reculant instinctivement vers le mur, les locataires se plaignent.

— Les ai-je, d'une manière ou d'une autre, dérangés ?

— Ce n'est pas vous qui les avez dérangés, balbutia M^{me} Lebesque, ce sont les invités...

— Quels invités ?

— Vos amis... enfin vos clients... ceux qui viennent chez vous...

— J'ai le droit de recevoir chez moi qui bon me semble !

M^{me} Lebesque cligna des paupières. Un frémissement de peur parcourut son visage maigre et cireux :

— C'est ce que je leur ai expliqué. Mais ils ne veulent pas entendre raison. Ils disent que vous avez introduit dans la maison une industrie scandaleuse.

— Ils appellent ça une industrie ! s'exclama Kisiakoff, et il se claqua la cuisse du plat de la main.

— Oui. Une industrie. Pensez donc ! Bref, d'après eux, votre appartement ne serait pas occupé bourgeoisement. Déjà, du temps de M^{me} Pérez, j'ai enregistré plusieurs réclamations. Mais avec vous...

— Je ne fais que continuer la tradition de M^{me} Pérez, dit Kisiakoff superbement. Et je crache à la figure de ceux qui osent me montrer du doigt. L'amour n'étant pas un sentiment condamnable, à quel titre condamnerait-on celui qui prétend le servir ? Depuis quand l'homme qui prête son gîte à des créatures éprises l'une de l'autre commet-il un péché contre la loi de Dieu ou celle de l'État ? Seuls des singes sans entrailles peuvent s'indigner de mon initiative.

M^{me} Lebesque, les yeux ronds, la bouche entrouverte, considérait avec stupeur ce personnage éloquent et solide, qui la dominait comme un arbre noir.

— Enfin, vous, madame Lebesque, reprit Kisiakoff, vous qui êtes femme jusqu'au bout des ongles, vous dont la chair n'est pas morte, vous dont le cœur bat, rouge et généreux, avez-vous, en votre âme et

conscience, quelque chose à me reprocher ?

— Oh ! moi, vous savez, monsieur Kisiakoff, du moment que les locataires ne font pas de bruit et ne salissent pas l'escalier...

— Bravo, madame Lebesque, rugit Kisiakoff. Vous parlez en personne sensée. Mes clients ne font pas de bruit. Et pour cause ! Quant à l'escalier, ils sont trop pressés de le gravir pour songer à le détériorer au passage. Je suis sûre qu'ils vous donnent moins de tracas que les quatre gosses braillards du cinquième, ou le pianiste maniaque du rez-de-chaussée...

— Pour ça oui, concéda M^{me} Lebesque.

Kisiakoff tendit dans le vide un index d'accusateur public. Ses yeux s'allumèrent comme des lampes. Il vociféra :

— Voulez-vous que je vous dise, madame Lebesque ? les locataires sont jaloux de moi, jaloux de ma clientèle. Incapables d'aimer et de jouir, ils vouent à l'exécration ce temple de l'amour et de la jouissance, dont je me suis constitué le modeste officiant. Ils souhaiteraient me faire expulser, parce que la seule vue de ma porte et de mon paillason leur rappelle la misérable inanité de leur existence.

M^{me} Lebesque, terrifiée, lui faisait signe de baisser la voix. Mais il continuait, comme prêchant du haut d'un rocher à des populations invisibles :

— Madame Lebesque, je vous considère comme mon alliée. Si j'invitais des passants, des inconnus, à faire leurs besoins dans mes waters, personne n'y trouverait à redire. Mais parce que j'invite des amis à faire l'amour dans mon lit, mes voisins menacent de porter plainte. Ils acceptent les défécations et refusent la fornication. Ils placent l'urine au dessus de la sève génitale. Leur dieu n'est pas un phallus, mais un pot de chambre !

M^{me} Lebesque sursauta et joignit les mains :

— Oh ! monsieur Kisiakoff, votre colère vous égare !

— Un pot de chambre ! répéta Kisiakoff, dans un grondement de tonnerre.

— Peut-être, avoua M^{me} Lebesque, rompue. En tout cas, ils ont signé une pétition que je dois remettre au propriétaire.

— Cela ne m'étonne pas : la pétition est l'arme des lâches. Nous saurons leur répondre. Bien entendu, cette pétition, vous la désapprouvez.

— Je n'ai ni à l'approuver ni à la désapprouver. Du moment que les locataires...

— Madame Lebesque, ne diminuez pas vos mérites. Vous n'êtes pas une boîte aux lettres, un office de transmission. Je pense que vous vous faites une plus haute idée de votre métier. Certes, la concierge est au service de chaque locataire, mais elle règne sur l'ensemble des locataires. Elle est, en quelque sorte, le symbole, l'âme, l'expression

suprême de la maison. Si cette pétition vous paraît injuste, déchirez-la, et n'en parlons plus.

— Mais je ne peux pas, gémit M^{me} Lebesque. Je le voudrais bien, mais je ne peux pas. Si je le fais, ils se plaindront directement au propriétaire. Je perdrai ma place.

— Alors, donnez-moi le papier.

— Pourquoi ?

— Je le porterai moi-même...

— Vous ne pouvez pas le porter vous-même.

— Le papier ! hurla Kisiakoff. J'exige le papier !...

Vaincue, M^{me} Lebesque ouvrit un tiroir et en sortit une enveloppe qu'elle tendit à Kisiakoff :

— Vous allez vraiment porter la pétition vous-même ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Pour m'entendre avec le propriétaire sur le meilleur moyen d'étouffer les revendications de ces imbéciles. Au besoin, je l'intéresserai à mon entreprise.

À ce moment, un locataire entrebâilla la porte de la loge et demanda avec un sourire aimable :

— Pas de courrier pour moi, madame Lebesque ?

Mais, soudain, il aperçut Kisiakoff et son sourire disparut. Kisiakoff fit un pas en avant. Un regard meurtrier brilla dans ses prunelles.

— Si, monsieur, dit-il. Il y a du courrier pour vous. Ceci. Retour à l'envoyeur.

Et il lui tendit la pétition. L'autre eut un mouvement de recul. Son visage pâlit :

— Je ne vous connais pas, monsieur.

— Moi, je vous connais, aboya Kisiakoff.

Il lui tira la langue. L'homme referma la porte et s'éloigna en criant :

— Un grossier personnage !... Un fou !...

Sa voix se perdit dans la cage de l'escalier. Kisiakoff éclata d'un rire gras et puissant. Sa poitrine bougeait, M^{me} Lebesque, à demi morte de peur, bredouilla :

— Qu'avez-vous fait, monsieur Kisiakoff ?

— J'ai ouvert les hostilités, dit-il. Ils n'ont pas fini de souffrir, les pauvres ! Cette nuit, je vais les appeler, l'un après l'autre, au téléphone, vers trois heures du matin. Demain, je découperai leurs paillassons en lanières. Après-demain, je leur enverrai des lettres anonymes. Ou bien j'écraserai des boules puantes dans le fond de leurs poubelles. Il est si facile de rire quand on a un peu d'imagination !

— Et s'ils alertent la police ?

La face de Kisiakoff se plissa dans une grimace de contrariété :

— Eh bien, quoi ? Les policiers sont mes amis. Je ne les crains pas. En dépit de ces paroles rassurantes, il paraissait inquiet.

— Vous savez que je suis dans vos intérêts, murmura M^{me} Lebesque. Mais il ne faudrait pas exagérer. Moi, je vous conseille plutôt de vous tenir tranquille. Au moins pendant quelque temps.

— Je ne sais pas me tenir tranquille, dit Kisiakoff.

Il glissa l'enveloppe dans la poche de son veston et ajouta :

— Ce soir, je n'attends personne. Demain, à trois heures, le monsieur belge avec sa petite amie. Vous vous en souviendrez ?

— Oui, monsieur Kisiakoff.

— Voici cinquante francs. Si on vous demande des nouvelles de la pétition...

— Je répondrai que je l'ai envoyée par la poste au propriétaire.

— Exactement. Tant de lettres se perdent en ce moment !

Ayant dit, il claqua des talons, s'inclina devant M^{me} Lebesque et lui baisa la main.

Elle eut un tressaillement nerveux et chuchota, rougissante :

— Oh ! monsieur Kisiakoff.

— C'est ainsi, dit Kisiakoff. Toute main de femme en faite pour l'hommage du baiser.

Il sortit, les épaules larges, le ventre en avant. M^{me} Lebesque l'accompagna jusqu'au seuil de la porte et regarda s'éloigner, à la lueur des réverbères, cette silhouette massive qui dominait de haut celles des autres passants.

Ce soir-là, Kisiakoff avait résolu de se rendre à la foire du Trône. Depuis qu'il vivait seul, la foule exerçait sur lui une attirance malade. En outre, il avait besoin de se distraire, après les nouvelles alarmantes dont la concierge s'était faite l'écho.

Arrivé sur les lieux, il fut saisi par le vacarme et la lumière des baraques. Arrosés de clartés électriques, fouettés de musiques criardes, des cochons roses et de chevaux bruns et vernis promenaient en cercle quelques cavalières aux jupes troussées. Les lanceurs de boules massacraient une tablée de noce. Une chiche pétarade entourait les tirs, où se cassaient les pipes et tombaient les œufs évidés et dansants. Du labyrinthe sortaient des gloussements de filles heureuses. Les roulements d'une grosse caisse gonflaient les muscles des lutteurs médaillés. Et, dans la lueur palpitante du pétrole, un athlète aux bras velus tordait la chevelure onctueuse de la guimauve. Pris dans la masse, gorgé de clameurs mécaniques et d'odeurs humaines, Kisiakoff éprouvait la sensation d'un agréable mal de mer. Un désir enfantin de faire comme les autres, d'être bête, profondément, naturellement, tourmentait son esprit. Il s'approcha d'un billard japonais et demanda des boules. Au fond de la boutique, sur des rayons, étaient exposées les primes : batteries de cuisine, poupées, tasses chinoises ou sacs de

bonbons. Kisiakoff se dit qu'il serait fier de gagner une tasse chinoise. C'était la première fois qu'il tentait sa chance au billard japonais. Un rire doux bourdonna dans sa barbe. Avec application, il lança la bille. Elle roula le long du rebord, parvint au sommet de la piste, redescendit en zigzaguant et se cassa dans un trou marqué du chiffre 50.

— Ah ! s'écria Kisiakoff.

Et il regarda ses voisins, comme pour quêter un signe d'approbation.

Une voix dit, derrière son dos :

— Vous auriez pu attraper le 100, en donnant de l'effet à la bille.

Il se retourna. Les mains dans les poches, le mégot aux lèvres, un jeune blondin, à la face cave, le considérait fixement. Kisiakoff sentit dans son cœur un ressac de sang chaud. Dominant cette émotion incompréhensible, il murmura :

— Ah ! oui ?... Vous croyez ?...

— Certainement, dit l'inconnu. Faut d'abord garnir les gros numéros. Sans ça, vous êtes gêné par les billes du pourtour.

Dans le visage délicat et usé, brillaient deux prunelles de couleur différente. L'une foncée, l'autre claire, presque grise. On eût dit que l'homme portait un œil de verre, mal assorti à l'œil naturel. Un souvenir, longtemps endormi, se déroulait, se dressait dans la tête de Kisiakoff. Il frêmit, comme sous l'effet d'une piqûre, et grommela :

— Sans doute êtes-vous un habitué ?

— Je viens souvent.

— Moi, c'est la première fois. Voulez-vous m'apprendre ?...

Le jeune homme fit un sourire supérieur :

— Si ça peut vous rendre service.

Il posa à côté du billard une statuette en plâtre colorié, qui représentait Jeanne d'Arc.

— Vous avez gagné ça ? dit Kisiakoff d'une voix étranglée.

— Oui. Aux anneaux.

Il commença à lancer les boules, avec une expression concentrée et méchante. Chaque fois qu'une bille tombait dans un trou, Kisiakoff s'écriait :

— Magnifique ! Quelle surprenante habileté !

Quand le garçon eut terminé la partie, Kisiakoff le supplia d'en jouer une autre :

— Ne me refusez pas ce plaisir. J'aime vous regarder faire.

Après cinq parties consécutives, ils étaient devenus une paire d'amis. Le jeune homme déclara qu'il se nommait Albert Feuillade et qu'il se trouvait en chômage, après avoir travaillé pendant six mois dans une fabrique de biscuits.

— Vous habitez chez vos parents, sans doute ? demanda Kisiakoff

avec sollicitude.

— Non. Les vieux sont à Nevers. Je suis seul. D'ailleurs, j'aime mieux ça... Et vous ?

— Moi aussi, je suis seul, dit Kisiakoff gravement.

— Et qu'est-ce que vous faites comme métier ?

Kisiakoff hésita une seconde, baissa modestement les paupières et avoua :

— Je suis rentier.

— C'est une veine !

— Pas tant que ça, mon jeune ami, soupira Kisiakoff. La solitude des rentiers est terrible.

Il prit le bras d'Albert Feuillade et l'entraîna dans la foule. Tout en marchant, il songeait : « Que pense-t-il de moi ? Que je suis un pédéraste ? Et il accepte. Parce qu'il a besoin d'argent. Un petit salaud. » Il sentait, sous ses doigts, le biceps dur et sec de son compagnon.

— Vous paraissez très solide, dit-il.

— Oui, ça peut aller.

— Voulez-vous essayer votre puissance ?

Devant eux, un homme corpulent, à la nuque large et suante, tapait avec un maillet sur une enclume à ressort. À chaque choc un repère grimpait le long d'un mât gradué et indiquait, en kilos, la force du coup. Albert Feuillade posa sur le sol la statuette de Jeanne d'Arc, retira sa veste et, à non tour, empoigna le maillet. Il avait des épaules étroites. Deux taches de transpiration marquaient sa chemise sous les bras. Levant le maillet, il l'abattit sur le but avec un « han ! » de bûcheron. Le repère s'élança, monta à mi-hauteur et retomba avec un bruit net. Deux fois, trois fois, le garçon rageur, la lippe mauvaise, les flancs essoufflés, tenta de dépasser cette piètre performance. Il grondait :

— C'est dégueulasse ! D'habitude, je touche le sommet. Qu'est-ce qui me prend ?...

Kisiakoff lui arracha le maillet des mains :

— Cela suffit. Venez. Vous êtes en nage...

Pour varier les plaisirs, il lui proposa d'entrer dans la baraque des autos tamponneuses. Ils s'installèrent, côte à côte, dans un petit véhicule en forme de sabot. Kisiakoff tenait la statue de Jeanne d'Arc sur ses genoux. Contre sa cuisse, il sentait trembler la cuisse pauvre de son voisin. Le courant crépita. Les perches des voitures raclèrent le treillage métallique du plafond. Albert Feuillade tournait le volant avec rapidité. Des autos absurdes, désorientées, démarraient brusquement, pivotaient sur elles-mêmes et se heurtaient, l'une l'autre, avec fracas. Dans les carrosseries malmenées, des bouquets de faces idiotes éclataient de rire. Des femmes hurlaient, la bouche

ouverte, comme pour mordre une grappe de raisin. Deux collégiens ricaneurs pourchassaient une jeune fille seule dans son taxi dément. Chaque fois qu'un bolide affolé cognait sa voiture, Albert Feuillade serrait les dents et grommelait :

— Fumier...

Kisiakoff, les tripes secouées, le cerveau douloureux, ne quittait pas du regard cette petite figure rancunière et coriace. Albert Feuillade ne savait pas rire. Tout lui était prétexte à mécontentement. Et Kisiakoff jouissait bizarrement de cette hargne juvénile et stupide :

— Allez-y !... Vous vous débrouillez comme un as !

— Vous trouvez ? haletait Albert Feuillade.

Il respirait vite, par les narines. Ses yeux disparates défiaient l'univers entier. Un dernier choc le colla contre l'épaule de Kisiakoff. Les paupières plissées, Kisiakoff huma une odeur de peau émue, de linge aigre. Les autos s'arrêtèrent.

— Encore un tour ? demanda Kisiakoff.

— Si vous voulez ! Qu'est-ce que vous claquez comme galette !

— À qui la faute ? dit Kisiakoff. Vous m'êtes sympathique. J'aime m'amuser avec vous.

— Vrai ? murmura le jeune homme.

Et il fit un sourire sournois, qui l'enlaidit soudain.

— Oui, dit Kisiakoff. Vous me rappelez quelqu'un. Par les yeux surtout.

— Ils ne sont pas pareils.

— Justement. Comment appelle-t-on cela, en français ?

— Un œil vairon.

— Un œil vairon, répéta Kisiakoff.

Une expression de sérénité mystique se déposa sur son visage. Il prononça d'une voix tremblante :

— Étrange ! On dirait un jeu de mots. Vous avez un œil vairon. Lui avait un œil de verre.

— Qui, lui ?

— Un de mes amis très chers. Il est mort. Il y a longtemps.

Le receveur du manège s'approcha de la voiture. Kisiakoff paya. Autour de lui, en contrebas, stagnait une foule de figures curieuses. Il eut l'impression de se trouver sur une scène. Un public nombreux était venu l'applaudir. Son cœur battait fort dans sa poitrine.

— C'est drôle, dit Albert Feuillade. Vous parlez bien. Mais vous avez de l'accent.

— Je suis russe, annonça Kisiakoff avec orgueil.

Les voitures se remirent en marche avec des hoquets de métal déglingué. Une musique criarde accompagnait leurs évolutions sur la piste. Kisiakoff croyait vivre une figuration hallucinante de son propre destin. Quand le second tour s'acheva, il dit :

— Je suis brisé. Voulez-vous que nous prenions un verre pour nous guérir de nos émotions ?

Ils se rendirent dans un bistrot, déjà bondé de monde. Assis en face d'Albert Feuillade, Kisiakoff étudiait commodément son visage. Au bout d'un moment, il dit :

— Savez-vous que vous êtes un beau garçon ?

Un double regard, vert et gris, le frappa :

— Pour ce que cela me rapporte !

— On ne fait pas assez pour la jeunesse, dit Kisiakoff. Chaque homme mûr devrait, dans la mesure de ses moyens, aider les jeunes gens qui se présentent sur sa route.

Du plat de la main, il caressait la statue de Jeanne d'Arc, couchée sur la table. Soudain, il demanda :

— Vous me la donnez ?

— Pourquoi ?

— Comme souvenir de notre rencontre.

Albert Feuillade serra les mâchoires. Sa pomme d'Adam pointue remonta d'un coup sec. Il dit :

— Vous vous foutez de moi ?

Une peur voluptueuse bondit dans les veines de Kisiakoff. Tout son corps vibra, comme un wagon qui passe un aiguillage. Une force irrésistible le tirait hors de la ligne droite. Il filait de biais. Pris de vertige, il articula d'une voix entrecoupée :

— Non, je ne me fous pas de vous, monsieur Albert Feuillade.

— Alors, qu'est-ce que vous me donnez en échange ?

— Ça, répondit Kisiakoff.

Il lui tendit sa carte de visite. Albert Feuillade fronça les sourcils. Le peu d'alcool qu'il avait bu enflammait ses joues. Il tournait le carré de carton entre ses doigts.

— Que voulez-vous que j'en fasse ?

— Venez me voir demain, à neuf heures du soir, dit Kisiakoff. Vous ne le regretterez pas.

Et, prenant la statuette sous son bras, il quitta le bistrot d'une démarche compassée.

Kisiakoff sortit d'un placard un vieux costume ayant appartenu à Serge, une chemise de soie, une cravate, des chaussettes, des caleçons, et porta le tout dans la chambre de Lucienne Pérez. Derrière la porte de la salle de bains, retentissait un joyeux clapotis de lavage. Il frappa au battant :

— Ça va ?

— Ça va, répondit la voix d'Albert Feuillade. J'en avais besoin.

— Prenez le peignoir bleu pour vous sécher.

— Je peux me mettre de l'odeur ?

— Je vous en prie, dit Kisiakoff.

Une jubilation violente bouillonnait dans son cœur. Depuis qu'il avait rencontré ce garçon, il ne cessait de penser à Volodia Bourine. Son plaisir actuel se compliquait d'âcres réminiscences. Pourtant, Albert Feuillade ne ressemblait guère à Volodia Bourine. N'était l'anomalie de ses yeux, il n'eût peut-être pas retenu l'attention de Kisiakoff. Le mystère était dans ces yeux, divers et perfides. L'un vert, l'autre gris. Deux signaux contradictoires. Le train s'engage à faux. Et la catastrophe est au bout. Kisiakoff se sentit dans la main de Dieu. Un frisson descendit le long de son échine. Volodia n'avait pas été massacré par sa faute. Volodia vivait avec lui, à Paris, en cet instant. C'était Volodia qui faisait couler de l'eau dans la baignoire. Kisiakoff prononça humblement :

— Volodia !

Dans la salle de bains, des flacons tintèrent. Une voix française dit :

— La glace est embuée. On ne voit rien...

« Ce n'est pas lui, songea Kisiakoff, tout ensemble soulagé et triste. C'est une doublure. Je dois me contenter d'une doublure. »

La porte s'ouvrit enfin sur un abondant dégagement de vapeur. Albert Feuillade parut sur le seuil, les cheveux lustrés, le visage propre, le corps enveloppé dans un peignoir de bain. Un chaud parfum d'héliotrope le précéda dans la pièce. Kisiakoff, comme tiré d'un rêve, considérait le jeune homme d'un regard étonné.

— Je me sens tout flou du dedans, dit Albert Feuillade.

Kisiakoff lui désigna les vêtements qu'il avait préparés à son intention :

— Habillez-vous.

— Où ça ?

— Ici.

— Devant vous ?

— Je dois aussi savoir comment vous vous habillez, dit Kisiakoff.

— Compris, dit Albert Feuillade.

Il tourna le dos à Kisiakoff, rejeta son peignoir, passa le caleçon, puis la chemise.

— Vous êtes maigre, dit Kisiakoff.

— Ça vous gêne ?

— Pas moi. Mais je pense aux autres. Un bon régime, de la culture physique...

Albert Feuillade pivota sur ses talons :

— Alors, comme ça, va falloir que je devienne un homme du monde ?

— N'exagérons pas. Il suffit que vous soyez présentable.

— À qui voulez-vous me présenter ?

— Je vous ai déjà expliqué, dit Kisiakoff, que je tenais à vous faire une existence heureuse et libre, en utilisant au maximum vos qualités de séduction.

— Bref, ricana Albert Feuillade, vous allez me coller dans les pattes d'une vieille qui me paiera pour la bagatelle. C'est ça ?

— Elle ne sera pas nécessairement vieille, répliqua Kisiakoff.

Albert Feuillade lui décocha un regard net et pointu comme un coup de couteau. « Je l'ai humilié, le petit mâle, se dit Kisiakoff. Il me déteste. Mais il m'obéira, parce qu'il est aussi lâche que hargneux. » La conscience de cette haine toute proche l'excitait, une sale haine d'inférieur, de larbin qui crache dans les plats. Albert Feuillade avait fini de s'habiller. Kisiakoff balança son index, de gauche à droite, pour lui ordonner de se promener devant lui. Le vieux complet de Serge était un peu trop large pour ce corps efflanqué.

— Je vous mènerai chez mon tailleur, dit Kisiakoff. Il fera les retouches indispensables.

Le garçon s'arrêta de marcher, posa ses deux mains sur ses hanches et prononça d'une voix sifflante :

— Il y a quelque chose que je voulais vous demander.

— Dites.

— Pourquoi vous occupez-vous de moi ?

— Je vous l'ai déjà confessé, mon enfant. Parce que vous m'êtes sympathique.

— C'est pas vrai ! gronda Albert Feuillade.

— Si. En outre, vous me rappelez quelqu'un.

— Ça ne suffit pas.

— Enfin, je compte profiter de votre reconnaissance.

— Autrement dit, je travaillerai au pourcentage. Comme une putain. Et vous serez mon maquereau.

Un soupir s'échappa de la barbe de Kisiakoff. Il hocha la tête et murmura tristement :

— Puisque vous le prenez sur ce ton, il vaut mieux nous séparer. Adieu, mon petit ami. Gardez le complet, la chemise. Vous ne méritez pas autre chose.

Albert Feuillade, conscient d'avoir passé la mesure, fit un regard soumis, bredouilla :

— Vous fâchez pas, monsieur... Je disais ça pour causer...

Les yeux. Vert et gris. Kisiakoff trembla.

— Non, dit-il. Va-t'en. Tu ne peux pas comprendre.

— Mais si, je comprends. Seulement, il faut me laisser le temps de m'habituer. J'habiterai vraiment ici ?

— Mon intention était de te loger ici, en effet.

— Et je n'aurai rien d'autre à faire que...

— Que ce que je te dirai de faire.

— Et... et on partagera les bénéfices...

— Oui.

Albert Feuillade étira ses bras, devant lui, dans un mouvement de fille. Ses paupières se plissèrent. Il sourit :

— Gardez-moi.

— Je me demande si tu en vaux la peine ? articula Kisiakoff d'une voix menaçante. Je sens en toi un principe de révolte qui me déplaît. Je suis le maître.

— Bien sûr, chuchota le garçon.

— Tu dois m'obéir en tout.

— C'est juré.

— Au premier écart, je te fous dehors et tu retombes dans la misère.

— Vu.

Kisiakoff gonfla ses joues et décida :

— C'est bon. Je te garde. À l'essai.

— Voulez-vous que je vous tutoie ? susurra Albert Feuillade.

— Non. Moi, je te tutoierai.

Il aspira une bouffée d'air. Ce fut comme si le monde entier pénétrait dans ses poumons. Puis, il fit une expiration. Et le monde entier sortit de lui, pollué, marqué à son signe, parfumé à son odeur personnelle. Tous étaient ses esclaves. Et d'abord ce petit misérable à l'œil vairon. Il eut envie de le gifler.

— Demande pardon, dit-il subitement.

— De quoi ?

— De tes insolences.

Albert Feuillade arrondit les épaules :

— Pardon.

— C'est bien. Je vais te montrer ta chambre. Ensuite, tu feras la connaissance des chiens.

Il le conduisit dans l'ancienne chambre de Serge. En vérité, Serge n'y avait couché que rarement, car il passait toutes ses nuits dans le lit de Lucienne Pérez. Mais c'était dans cette pièce que se trouvaient son armoire, sa table, un chevalet, ses cartons à dessins.

— Qui est-ce qui habitait ici, autrefois ? demanda Albert Feuillade.

— Un jeune homme.

— Il faisait le même métier que moi ?

— À peu de chose près.

Albert Feuillade prit sur la table un gros bloc d'améthyste, que Serge avait ramené d'un voyage en Suisse et qui servait de presse-papier. Il contemplait stupidement les aiguilles de quartz aux pointes violettes. Il les touchait du bout de l'index.

— C'est joli.

— Oui, c'est joli.

— Vous êtes sûr qu'il ne reviendra pas ?

— Tu as peur de perdre ta place ?

— Dame !

Kisiakoff plaqua sa main sur la nuque d'Albert Feuillade :

— Enfin, une réflexion qui me plaît.

Albert Feuillade remit le bloc d'améthyste sur la table, inclina l'encolure, comme un petit cheval docile. Il mendiait du sucre. Il murmura :

— Et vous, où coucherez-vous ?

— Dans la chambre voisine.

— Ah ! bon !... Si vous voulez que je laisse la porte ouverte, faudra le dire.

Une brusque colère inonda Kisiakoff. Il hurla :

— Qu'est-ce que tu te figures ?

— C'était pour vous mettre à l'aise, balbutia le garçon.

Et il fit un sourire battu.

— Assieds-toi, dit Kisiakoff.

— Pourquoi ?

— Tu vas voir.

Ils s'assirent, l'un en face de l'autre. Kisiakoff posa son coude sur la table et ordonna :

— Donne-moi la main. Nous allons mesurer nos forces.

Albert Feuillade soupira et tendit sa main ouverte, qui rencontra la paume de Kisiakoff. Dès le premier contact, Kisiakoff sentit que le gamin n'était pas de taille à lui résister. Pendant quelques secondes, leurs avant-bras demeurèrent immobiles. Kisiakoff voyait de tout près cette petite gueule de gouape, pâle, crispée par le courroux. Albert Feuillade grinçait des dents. Des gouttes de sueur perlaient à ses tempes. Kisiakoff serra les doigts sur une masse de chair moite, avança l'épaule, et lentement, délicieusement, fit plier le poignet de son adversaire. Les yeux d'Albert Feuillade s'emplirent d'une folie haineuse. Il était beau.

— Alors ? demanda Kisiakoff en relâchant son étreinte, tu connais ta place, maintenant ?

— Vous êtes costaud ! proféra Albert Feuillade d'une voix fausse.

— Oui, dit Kisiakoff. Ne l'oublie jamais.

Le lendemain matin, M^{me} Lebesque vit entrer dans sa loge un Kisiakoff monumental et bienveillant. Il tira de sa poche l'enveloppe de la pétition et la jeta négligemment sur la table.

— J'ai changé d'avis, dit-il. Dès aujourd'hui, vous pourrez porter cette lettre au propriétaire.

— Mais, pour les suites...

— Il n'y aura pas de suites, madame Lebesque. J'ai résolu

conformément au vœu unanime, de ne plus recevoir chez moi les couples soucieux de tranquillité. Dès ce soir, je décommande tous les rendez-vous. À quoi bon irriter les locataires et risquer qu'ils se plaignent au commissariat ? Il faut varier les plaisirs, chercher d'autres distractions. Je ne suis pas en peine...

Derrière la porte vitrée, M^{me} Lebesque aperçut un jeune homme qui attendait, debout, tenant en laisse les trois pékinois de M^{me} Lucienne Pérez.

— C'est un ami, dit Kisiakoff. Il logera chez moi désormais. Voulez-vous prendre la peine de noter son nom, pour le courrier : M. Albert Feuillade.

VI

Les premiers mois qui suivirent sa libération, Boris connut une existence méthodique et active. Son travail d'ingénieur, aux Établissements Hopkins, le passionnait tellement, qu'il demeurait volontiers au bureau après l'heure de la fermeture et apportait à domicile des dossiers qu'il n'avait pas eu le loisir d'examiner sur place. Le directeur technique était très satisfait de son effort et lui promettait déjà un avenir brillant dans le cadre du laboratoire d'études. Ses collègues, presque tous anciens élèves de l'École Supérieure d'Électricité, l'avaient adopté d'emblée. Ses amis, Cotentin en tête, paraissaient l'entourer d'une considération nouvelle. Et, à la maison, grâce aux bénéfices réalisés par l'exploitation des Comptoirs Danoff, régnait un esprit d'aisance et de bonne humeur. En vérité, Boris eût été parfaitement heureux, si le souvenir d'Odile ne l'avait, de temps en temps, tiré vers la mélancolie. Incapable de l'oublier tout à fait, il s'était lié avec cette Paulette, que Cotentin lui avait présentée lors d'une permission. Puis, il était revenu à Gigi. Mais les plaisirs qu'il goûtait, auprès de l'une comme de l'autre, étaient de qualité si banale, que, parfois, il se découvrait tout honteux de les désirer. Quant à Marguerite Machécourt, il ne la voyait que rarement, car, dès qu'il se trouvait en face de la jeune fille, une gêne inexplicable gâchait leur entretien. Souvent, Boris s'accusait d'ingratitude envers elle et se jurait de lui rendre visite ou de l'inviter au théâtre. Mais, au moment de décrocher son téléphone, un mouvement de lâcheté le poussait à différer cet appel, dont il savait pourtant qu'elle eût été si contente. Il fallut les reproches de Michel et de Tania pour qu'il se décidât enfin à lui donner signe de vie, après deux mois de silence. Sur leurs conseils, il proposa à Marguerite et à son père de l'accompagner à une représentation de *Boris Godounoff*, avec Chaliapine dans le rôle du tsar, au théâtre du Châtelet. Ils acceptèrent avec une gentillesse qui fit regretter à Boris de les avoir si longtemps négligés. Michel et Tania avaient déjà loué deux places d'orchestre pour eux-mêmes. Pris de court, Boris ne put réserver que trois fauteuils de balcon.

Au premier coup d'œil, la salle présentait un aspect étrange par la variété des toilettes qui composaient le parterre. Les émigrés fortunés – smoking et robe du soir – coudoyaient des compatriotes malchanceux, aux vêtements ternes, qui avaient dû amasser sou par sou le prix de leur billet. Mais, contrairement à ce qui se fût passé

dans une assemblée ordinaire, les spectateurs bien mis traitaient respectueusement leurs voisins de piètre apparence. En voyant tel personnage élégant et prospère se casser en deux pour baiser la main d'une vieille dame habillée en pauvre, Boris croyait assister à une illustration symbolique du drame de l'exil. On eût dit que, dans cet univers ferme les réussites actuelles avaient moins de prix que les performances de jadis. Comme si rien ne devait compter de tout ce qui avait pu modifier, en bien ou en mal, le destin de ces êtres depuis la Révolution, la position sociale de chacun n'était pas déterminée par ce qu'il était devenu en France, mais par ce qu'il avait été en Russie. Le chauffeur de taxi n'ayant pas cessé d'être un général, et le propriétaire d'une écurie de course étant demeuré un petit avocaillon sans cause, un code spécial, périmé et inexorable, commandait leurs rapports. Excité par cette constatation, Boris se tourna vers Marguerite Machécourt et lui dit à l'oreille :

— N'êtes-vous pas déroutée par cette extraordinaire négation des lois normales de la hiérarchie ? Regardant cette même salle, un Français et un Russe la voient différemment. Je suis sûr que, si vous aviez à placer des signes de considération sur les têtes, vous couronneriez ceux que nous méprisons et laisseriez dans l'ombre ceux qui, malgré leur extérieur minable, continuent à jouir d'une grande honorabilité.

Marguerite fit un visage étonné. Ses épaules se raidirent. Elle paraissait plus gauche encore que d'habitude dans cette robe noire, un peu solennelle, marquée d'une rose rouge à l'épaule.

— Peut-être, dit-elle. J'imagine que vos compatriotes hésitent à se mêler aux Français, par crainte, justement, d'être traités selon leurs mérites présents, et non plus selon leurs mérites passés.

— C'est cela même, répliqua Boris. Ils ont peur d'affronter les Français, parce que les Français ignorent les règles du jeu. N'avez-vous jamais assisté au renouvellement des cartes d'identité, à la Préfecture de Police ? Dans la file, se trouvent d'anciens officiers, des magistrats, des hommes de science, des femmes du monde, des acteurs célèbres, mais ils savent que, devant le guichet, ils deviendront des ouvriers, des employés de bureau, des chauffeurs, des laveuses de vaisselle. Les témoignages d'estime dont ils se servent entre eux représentent une monnaie particulière, nationale, qui n'a plus cours dès qu'ils sortent des milieux de l'émigration. Voilà ce qui les trouble.

Assis de l'autre côté de Marguerite, par rapport à Boris, Machécourt se pencha sur le rebord du balcon et murmura :

— Enfin, Boris, vous n'allez pas me dire que les jeunes continuent à subir des traditions qui ne signifient plus rien !

— Les jeunes sont partagés, dit Boris. Certains, comme moi, s'orientent vers la vie française. D'autres demeurent fidèlement

attachés aux habitudes de leurs parents. Ils font leurs études dans des écoles russes, ne fréquentent que des amis russes, épousent des jeunes filles russes et rêvent de rentrer en Russie, bien qu'ils ignorent tout de la Russie.

— Quel plaisir peut-on éprouver à être un étranger ? grommela Machécourt.

— Un plaisir assez triste, mais enivrant, répondit Boris. Je l'ai connu. Je le connais encore, par moments... Voyez-vous, monsieur Machécourt, je suis français, mais je me découvre tout fier à la pensée que, dans quelques instants, vous allez applaudir un spectacle russe, des acteurs russes. Je souhaite même qu'il y ait beaucoup de Français dans la salle.

— À mon avis, dit Marguerite, le tiers du public est composé de Français. Ce serait amusant de mettre une nationalité sur les figures. Essayez. Tenez, le monsieur debout, près de la colonne, est sûrement russe. Les deux dames dans la loge...

— Russes, décréta Boris.

— Et la loge à côté.

— Française.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Une intuition.

Il se mit à rire. Ses yeux plongeaient dans l'énorme cuve rougeoyante, phosphorescente, de la salle. Ça et là, des visages brillaient comme des cailloux. Il reconnut son père et sa mère, au sixième rang des fauteuils d'orchestre. Puis, deux ou trois autres émigrés russes : l'avocat Jivoukhine, Levinson, le propriétaire d'un restaurant. Son esprit glissait sur les lignes, sur les étages d'hommes et de femmes, leur imposait une classification sommaire, les joignait idéalement entre eux, selon leur fortune, leur race ou leur métier. Cet amalgame de Français et de Russes, venus tous pour entendre une même musique, une même voix, lui paraissait aimable comme la figuration d'un de ses souhaits les plus chers. En relevant la tête, il rencontra le regard tendre de Marguerite, et un tremblement suave agita son cœur.

— J'espère que ce sera bien, dit-il d'une voix enrouée. Vous n'avez jamais entendu Chaliapine ?

— Non.

— Moi non plus. C'est une chance de l'entendre, pour la première fois, dans *Boris Godounoff*. La musique de Moussorgski est admirable. Et les vers de Pouchkine comptent parmi ce qu'il a écrit de plus beau.

Derrière eux, des gens conversaient en russe. « Ils me prennent pour un Français, songea Boris. Pourvu qu'ils se tiennent bien pendant le spectacle ! Qu'ils ne bougent pas leurs pieds ! Qu'ils ne parlent pas ! Sinon, je serai honteux, par leur faute, devant Machécourt et sa fille. »

En ce jour de fête, il avait envie que tous ses compatriotes parussent à leur avantage.

Les toux, les grincements, les balbutiements humains s'éteignirent avec les lumières, et une attention énorme s'établit dans le crépuscule de la salle. Aux premiers accents de l'orchestre, la masse des mille et une figures se laissa fasciner par une déférence prémonitoire. Déjà, le rideau se levait sur un décor de murs blancs et de coupoles dorées, dominés par un ciel bleu vif. Un peuple en guenilles était accouru au Kremlin pour supplier le régent Godounoff d'accepter la couronne des tsars. Les plaintes modulées du chœur heurtaient l'enceinte du palais, où Godounoff s'était réfugié pour méditer sur l'offre qui lui était faite. Par endroits, brillaient les tuniques écarlates des gardes, qui veillaient à ce que la foule sanglotât avec discipline. Le moindre lambeau d'étoffe, le moindre mot, la moindre note servaient à séduire Boris, à le tirer plus avant vers une contrée légendaire, traversée de plats en or massif, de barbes orgueilleuses, de caftans brodés, de moujiks. Tout dans cette musique célébrait la patrie éternelle. À entendre ce chant, les formes les plus raffinées de la nostalgie paraissaient grossières. Lorsque Godounoff se montra sur le parvis, devant la populace prosternée, l'émotion du public crût jusqu'à l'énervement. C'était Chaliapine. Grand, livide, le menton entouré d'une courte barbe byzantine, le corps saisi dans le haut socle d'une dalmatique raide et riche, il personnifiait à lui seul la majesté barbare, la cruelle puissance de la Russie médiévale. Une voix sortait de lui comme un tonnerre tranquille, et, subitement, baissait, devenait humble, humaine, parlait à l'oreille de chacun. C'était la voix de l'âme, prise profondément, puisée aux nappes souterraines et livrée sans défauts au monde qui l'attendait. Dans l'air magnifié, sonnaient les cloches de Moscou. De larges clameurs de bronze déferlaient du fond de l'Histoire. Boris devinait que quelque chose de suprême venait d'être atteint. Sa chair était douloureuse, comme sous un excès de caresse.

Quand la salle explosa enfin en applaudissements, il éprouva une véritable délivrance physique à battre des mains, avec les autres. Il regardait Marguerite et son père, et se réjouissait de les voir heureux. C'étaient eux, qui, pour une fois, se trouvaient dans la position d'étrangers, de visiteurs. Il fut sur le point de leur demander : « Est-ce que vous nous aimez ? Est-ce que vous vous plaisez chez nous ? » Les tableaux suivants développèrent encore son enthousiasme. Le moine chroniqueur, assis dans sa cellule et rédigeant ses souvenirs à la lueur d'un mauvais lumignon, le palais des tsars, l'auberge proche de la frontière lituanienne, où le faux Dimitri se réfugie avant de passer chez les Polonais tout dans cette œuvre bariolée, violente, discordante, le plongeait dans le ravissement.

À l'entracte, Boris entraîna ses amis dans le hall du théâtre. Il se

sentait fier d'être russe. Il avait envie de parler russe. À cause de Chaliapine, de Moussorgski, de Pouchkine. Machécourt vantait particulièrement le thème du moine Pimène, d'abord serein et religieux, puis martial, dès qu'il célèbre la guerre, et large comme un torrent, lorsqu'il évoque le flot de l'histoire des hommes.

— Et le couronnement du tsar ! disait Marguerite. Ces motifs de cloches dissonantes. La solennité, l'angoisse, qui passent dans la voix de Chaliapine...

— Vous avez compris cela ! s'écria Boris. Comme c'est bien ! Comme je vous remercie !

Il était bouleversé de gratitude. Michel et Tania vinrent se joindre à leur groupe. Eux aussi paraissaient fortement émus. Boris observait sa mère qui parlait avec Marguerite, son père qui parlait avec Machécourt, et il lui semblait qu'à l'intérieur de son corps la musique continuait de jouer, houleuse et noble.

— Vous verrez Chaliapine dans la scène de la mort, dit Michel. Il est prodigieux. Ses dons de tragédien le servent autant que ses dons de chanteur. Lorsqu'il a interprété Godounoff pour la première fois, au Théâtre Marie, à Saint-Pétersbourg...

Subitement, Boris n'entendit plus rien. Le monde s'écroula. Derrière plusieurs haies d'épaules, il avait cru reconnaître le visage d'Odile. Comme lors de l'hallucination qu'il avait subie dans le train, un vide total se fit dans sa tête. Il resta ainsi, stupéfié, affaibli, pendant quelques secondes. « Ce n'est pas elle. D'ailleurs, pourquoi serait-elle ici ? Bien sûr, de nombreux Français se sont dérangés. Mais aimait-elle seulement la musique russe ? » Le fantôme d'Odile avait disparu, englouti par la multitude. La fumée des cigarettes flottait mollement sous les lustres. Le cri aigu des vendeuses de programmes dominait le bourdonnement monotone, mi-français, mi-russe, des conversations. Boris revenait lentement à la vie. Pourtant, lorsque, l'entracte terminé, il se rassit dans son fauteuil à côté de Marguerite, un trouble malsain persistait en lui. Il connaissait bien cette souffrance sourde, logée au centre de la poitrine, qui renaissait, dès qu'il commettait l'imprudence d'évoquer le souvenir de son espoir perdu. Jusqu'à la fin du spectacle, il demeura sous l'effet d'une hantise débilatante. La musique de l'orchestre commentait son tourment personnel. Le duo d'amour du faux Dimitri et de Marina, dans le jardin, devenait l'expression déchirante de sa propre passion. L'agonie du tsar, même, n'était pas sans éveiller en lui la pensée d'un renoncement funèbre aux faveurs de ce monde. Des théories de moines noirs, portant des cierges, cernaient de toutes parts le corps tordu de Godounoff. Chaliapine, visité par la mort, se dressait, plaçait dans le feu d'un rayon son masque exsangue, à la bouche déviée, à l'œil écarquillé et clair comme un cabochon de cristal. La convulsion

de ses traits était horrible à voir. Un chant lugubre, inexorable, accompagnait ses cris, ses prières, ses râles :

« Pardon... Pardon... »

Et, tout à coup, la chute, les ténèbres, un jaillissement de mains qui applaudissent, de visages qui hurlent. L'immense public, ému par cercles, comme une mare, tremblait sur ses bases, débordait les fauteuils, haussait des vagues d'épaules, de bras, de lorgnettes et de programmes blancs. Le rideau se levait, se baissait, supprimait et restituait, tour à tour une vitrine étincelante, où des acteurs pliaient l'échine sous les ovations. Chaliapine s'avança seul jusqu'au proscenium, s'inclina très bas, la main droite sur le cœur, d'une manière orientale. À son doigt, une bague massive renvoyait la lumière, tel un éclat de vitre. Machécourt dit :

— Décidément, les Russes sont un grand peuple.

— Oui, oui, n'est-ce pas ? balbutia Boris, comme s'il avait eu besoin de Machécourt pour être confirmé dans cette opinion.

Suivant la cohue, ils se dirigèrent, lents et ivres, vers la sortie. Devant le vestiaire, un remous les sépara. Boris se fraya un chemin jusqu'au comptoir, où des employées, excédées et gesticulantes, mendiaient des numéros, empochaient des pourboires et jetaient aux clients des brassées de pardessus, de chapeaux et de parapluies. Tenant à la main ses tickets et ceux de Machécourt, Boris tentait, en vain, de se faire servir. Brusquement, le cœur lui manqua. Odile était près de lui. Non point une apparence d'Odile, une réplique, un sosie d'Odile, mais Odile en personne, actuelle, palpable, vivante. C'était donc elle qu'il avait remarquée à l'entracte. Une lueur d'effroi glissa dans les prunelles de la jeune femme. La foule ne comptait plus. Ils étaient seuls, l'un en face de l'autre, dans un désert. Peu à peu, la surprise de Boris cédait devant le sentiment d'une nécessité inéluctable. Il ne savait que faire, que dire. Sa gorge se desséchait. Des pointes de feu piquaient ses paupières. Le temps passait. Il fallait prendre un parti. Il murmura :

— Bonjour, Odile.

Elle ouvrit les lèvres, mollement, comme saisie d'une défaillance. Il répéta, d'une voix essoufflée :

— Odile, Odile...

Alors, elle inclina la tête, sourit. Un homme s'approcha d'elle et lui parla à l'oreille. Mais elle ne l'écoutait pas. Elle continuait à sourire. Ses yeux devenaient immenses, lumineux, s'avançaient vers Boris, comme ceux d'un acteur sur l'écran. Soudain, elle pivota sur ses talons, dans un envol de mousseline vaporeuse. Boris la vit s'éloigner. L'inconnu naviguait dans son sillage. Comme libérée d'un enchantement, la multitude, longtemps pétrifiée, se remit à bouger et à bruire. Quelqu'un toucha l'épaule de Boris.

— Voulez-vous un coup de main, pour le vestiaire ?

C'était Machécourt. Boris l'avait oublié :

— Non, non... Ça va... Merci...

Lorsqu'ils sortirent dans la rue, Michel et Tania les attendaient déjà sur le trottoir. Une nuit tiède baignait la place du Châtelet, où tournaient des taxis en maraude. Machécourt proposa de finir la soirée dans un café. Mais Tania était lasse. Depuis une quinzaine de jours, elle souffrait de migraines, que les cachets d'aspirine ne suffisaient pas à calmer. Elle préféra rentrer directement chez elle. Boris laissa partir ses parents et s'installa avec les Machécourt dans un bistrot voisin du théâtre. Succédant aux premiers effets de la surprise, une surexcitation malade s'était emparée de lui. Il éprouva le besoin de discuter à haute voix, de boire, de fumer, de rire, comme pour libérer un excès d'énergie. Il parla abondamment du spectacle, de son travail à l'usine, de ses rapports avec le directeur technique, et évoqua même, amicalement, le souvenir de la dynamo sans collecteur. Son cœur battait par saccades. Ses joues brûlaient. Marguerite le considérait avec une curiosité inquiète.

VII

Albert Feuillade pénétra dans la salle à manger. La table était mise pour deux personnes. De la viande froide et des cornichons. Kisiakoff avait déjà entamé une aile de poulet. Il laissa retomber le morceau de volaille sur son assiette et s'essuya les mains à la serviette qui couvrait son ventre :

— Huit heures et quart, gronda-t-il. C'est maintenant que tu rentres ?

— J'ai dû attendre. Il avait du monde.

— Mais tu l'as vu ?

— Oui.

— Alors, le résultat ?

— C'est bien ce que je craignais ! murmura Feuillade avec un sourire d'humilité baveuse. On est dans la merde.

Kisiakoff se dressa d'un bond, arracha sa serviette, la froissa, la jeta sur la table. Ses bajoues vibraient comme une peau de tambour. Il hurla :

— Salaud ! Petit salaud !

— Le toubib dit que j'en ai pour six ou huit semaines de traitement. Si je tenais la garce qui m'a passé ça !...

— Tu ne la connais pas, peut-être ? Monsieur garde ses anciennes habitudes ! Monsieur fait des extras avec toutes les bonniches du quartier ! Les femmes du monde ne lui suffisent plus !

— Si vous vous figurez qu'on peut rigoler avec la mère Auberche-Dubignon !

— M^{me} Auberche-Dubignon est une créature généreuse, qui a conservé toute l'ardeur de ses vingt ans sous une enveloppe à peine périmée. Elle est sensuelle, royale...

— ... Et elle a du poil au menton.

— Silence ! rugit Kisiakoff. Je t'interdis d'insulter une femme en ma présence. Surtout une femme comme M^{me} Auberche-Dubignon. Tu es de basse extraction. La vraie qualité des êtres te demeure inconnue.

Soudain, une lueur terrible électrisa ses yeux. Sa bouche s'ouvrit, ronde et noire. Il glapit :

— Au fait... Tu l'as peut-être contaminée ?

— Qui ?

— M^{me} Auberche-Dubignon.

La face d'Albert Feuillade se tordit dans une moue pleurarde :

— Vous croyez ?

— Malédiction ! gémit Kisiakoff.

Ses traits s'affaîsèrent. Albert Feuillade prit un morceau de pain sur la table et mordit dans la croûte, machinalement.

— Laisse ce pain, grommela Kisiakoff. Je n'admets pas que tu manges quand je te parle.

L'autre poussa un soupir veule, essaya de blaguer un peu :

— Vous en faites des histoires pour une vulgaire...

Kisiakoff l'interrompit d'une voix de tempête :

— Tais-toi ! Ton vocabulaire de cochon me répugne. Après des mois d'éducation, tu es aussi mal embouché que le jour où je t'ai ramassé dans le ruisseau. Et c'est à ce déchet humain que je me suis dévoué corps et âme. C'est cette déjection de Satan que j'ai osé introduire dans le lit de M^{me} Auberche-Dubignon. Dieu ! je n'ai pas mérité un pareil salaire. M^{me} Auberche-Dubignon polluée par ta faute. M^{me} Auberche-Dubignon recueillant par ton canal les microbes d'une quelconque putain...

Il se tapa le front avec ses deux doigts :

— Ah ! tu nous as mis dans de beaux draps ! Nous sommes propres !

Albert Feuillade se balançait d'une jambe sur l'autre :

— Je regrette. Je ne pouvais pas prévoir. De toute façon, c'est pas mortel. Ça se soigne...

— Malheureusement ! s'écria Kisiakoff. Je préférerais que ta maladie fût incurable. Je préférerais te voir crever. Un fameux séducteur, vraiment, obligé de porter un suspensoir et de se laisser gorger quotidiennement de permanganate et de nitrate d'argent !

— La prochaine fois, je ferai attention, dit Albert Feuillade.

Et, subitement, il pouffa d'un rire absurde. Sa figure se plissait. Il avait l'air d'un Chinois.

— Qu'est-ce qui te prend ? demanda Kisiakoff.

Albert Feuillade hoqueta :

— Je pense à la mère Auberche-Dubignon !... Si jamais je l'ai amochée !... Elle va en faire un nez !...

Kisiakoff regardait avec stupeur ce visage aux yeux dissemblables, qui oscillait devant lui, grimaçait, clapotait de joie. Une recrudescence de colère l'envahit comme une eau rouge. Il leva la main. La gifle atteignit Albert Feuillade en pleine joue. Ébranlé, le jeune homme tituba, s'adossa au mur. Sur sa face blafarde s'allongeait une marque rose. Ses lèvres se retroussèrent. Un éclair bondit dans ses prunelles. Il chuchota entre ses dents :

— Vous avez tort de faire ça... Il ne faut pas faire ça...

— Je n'ai pas de conseils à recevoir d'un morveux ! clama Kisiakoff. Tu mérites qu'on te batte et je te battrai...

Il renversa une chaise, comme pour essayer sa force sur un premier obstacle. La nullité, la lâcheté de son compagnon l'excitaient jusqu'à la démence. Quelques coups résonnèrent au plafond. Des locataires insociables se plaignaient du bruit.

— Vos gueules ! aboya Kisiakoff.

Et il s'avança vers Albert Feuillade, qui demeurait plaqué contre la cloison.

— Recommencez pas, monsieur, implora le garçon. Non ! Non !

Ses yeux se dilataient. Quelque chose parut se casser dans son regard :

— Non... Non...

— Tu as peur, vermine ?

Albert Feuillade, tâtant le mur avec ses mains, glissait à petits pas latéraux vers la cheminée.

— Tu as peur ? répéta Kisiakoff.

Les pékinois, enfermés dans la cuisine, jappèrent tristement. Une nouvelle série de coups retentit au plafond. Kisiakoff avançait toujours vers cette proie aplatie, épinglée. Il se découvrait gigantesque, invincible et noir, chargé de viande et de puissance. Les foudres de Dieu vibraient dans son poing. Il dressa le bras dans un large mouvement justicier, hurla :

— Attrape !

Mais, à la même seconde, le genou d'Albert Feuillade, lancé avec violence, le frappa au bas-ventre. Une souffrance atroce explosa dans ses entrailles. Les murs de la chambre vacillèrent. Poussant un râle de bête égorgée, il tourna sur lui-même, battit l'air des deux mains et s'effondra de tout son poids en avant. Sa tête porta sur la tablette en marbre de la cheminée. Il sentit encore cette douleur dure et chaude qui fendait son crâne. Un flot sombre le recouvrit.

Lorsqu'il reprit connaissance, il était couché sur le parquet, et un liquide visqueux engluait sa figure et sa barbe. À travers un voile trouble, il distingua la pièce immobile, haut placée, avec sa table encombrée de victuailles et ses chaises veuves. Les lampes de la suspension versaient sur ce décor une clarté banale. Dans un coin, près de la porte, se tenait Albert Feuillade. Décoloré, médusé, diminué, il semblait être la vraie victime du drame. Kisiakoff porta difficilement la main gauche à sa tête, gémit et ramena les doigts devant son visage. Ils étaient barbouillés d'un jus rouge clair. « C'est moi qui saigne. Qu'est-il arrivé ? » Il essayait en vain de rétablir l'enchaînement des faits qui l'avaient conduit à cette chute, à cette blessure. Des souvenirs fragmentaires flottaient en désordre dans son esprit. Peu à peu, cependant, les images s'organisaient, s'accrochaient logiquement l'une à l'autre. La dispute. Le coup de genou. Le coin de la cheminée. Il revivait la scène avec précision. Une meurtrissure large, bête,

intolérable, en forme de rosace, écrasait le milieu de son corps. Toute la chair de son ventre était piétinée à l'intérieur. Des dents de métal demeuraient plantées dans la peau de son crâne. « Ce n'est rien. Une écorchure du cuir chevelu. Ah ! il m'a bien arrangé, le salaud ! » La force revenait en lui. Et avec la force une conscience vague, hésitante. Un rire silencieux secoua sa poitrine. Tourné vers Albert Feuillade, il grommela :

— Quoi ? Je t'impressionne encore, serpent !

Un coup de sonnette traversa ses oreilles. On eût dit qu'un charbon ardent grésillait dans ses cheveux. Albert Feuillade parut rentrer dans la cloison.

— Va ouvrir ! ordonna Kisiakoff.

Albert Feuillade ne bougeait pas.

— On a sonné. Va ouvrir, répéta Kisiakoff.

Et il faillit, pour la seconde fois, s'évanouir dans un accès de douleur. Albert Feuillade sortit de la pièce et reparut bientôt, accompagné de la concierge. Alertée par des locataires mécontents, M^{me} Lebesque venait prier Kisiakoff de mettre fin au tapage. En l'apercevant, écroulé contre la cheminée, elle lâcha un cri d'oiseau :

— Jésus, Marie, Joseph !

Albert Feuillade se cachait derrière elle, le front bas, les mains dans les poches. Visiblement, il craignait d'être dénoncé et chassé sur l'heure. Kisiakoff appréciait voluptueusement cette terreur de domestique pris en faute. Il n'avait nullement l'intention de jeter le gamin à la rue. On pouvait encore utiliser ce vaurien, s'amuser de lui, l'abaisser, le perdre. « La partie devient passionnante. Plus que jamais, je suis le maître. » Par jeu, il prolongeait le silence. Enfin, lorsqu'il jugea que l'autre était à bout de nerfs, décomposé, vaincu, il dit d'une voix apaisante :

— Ne vous inquiétez pas, madame Lebesque. Je me suis diverti à lutter avec ce jeune homme. J'ai perdu pied. Et ma vieille caboche a cogné le coin de la cheminée Décidément, ces distractions ne sont plus de mon âge !

Albert Feuillade poussa un soupir de soulagement :

— Oui, quelle bêtise !

Kisiakoff tenta de se mettre debout. Mais ses jambes tremblaient. Il dut s'asseoir par terre, haletant, la bouche grande ouverte.

— C'est épouvantable ! piaula M^{me} Lebesque. Vous êtes couvert de sang ! Vous auriez pu vous tuer ! Nous devrions téléphoner au docteur !...

Kisiakoff abaissa ses sourcils sur un regard fier. Une résille rouge couvrait le côté de sa face. Des gouttes de sang dégouлинаient dans les poils de sa barbe.

— De ma vie, dit-il, je n'ai eu recours à un docteur. Les bonnes

carcasses guérissent d'elles-mêmes.

— Il faudrait peut-être recoudre la plaie.

— Puisque je vous dis que non...

Albert Feuillade, ressuscité, fit une figure douce comme une tartine :

— Il ne sert à rien de le contrarier, madame Lebesque. Vous le connaissez. S'il se sent plus mal, je descendrai vous avertir et nous appellerons un médecin.

— Il a raison, le petit, dit Kisiakoff. Ouste ! Un coup de main !

M^{me} Lebesque et Albert Feuillade l'aidèrent à se relever. Il enlaçait leur cou, à droite et à gauche, de ses deux grands bras pendants. Sa tête s'inclinait sur sa poitrine. Un sifflement engorgé sortait de ses lèvres.

— Pouvez-vous marcher ? demanda M^{me} Lebesque, dont les épaules fléchissaient sous la masse.

— Bien sûr !

Il avança un pied, puis l'autre. Pas à pas, ils le traînèrent jusqu'à la salle de bains. Il s'assit sur une chaise, en face du lavabo. Son visage sanglant apparut dans la glace. Il faillit crier de surprise.

— Ça, vous n'êtes pas beau à voir ! dit la concierge.

À l'autre bout de l'appartement, un chien aboyait, sautait contre une porte close.

— Faites-le taire, chuchota Kisiakoff.

Albert Feuillade s'affairait devant l'armoire à pharmacie :

— Voici de la teinture d'iode, du collodion, des bandes Velpeau...

— Passez-moi de l'ouate, d'abord, dit M^{me} Lebesque. Ça n'a pas l'air profond. Mais, avec tous ces cheveux, on ne voit plus clair.

Elle lava la plaie à grande eau. Kisiakoff claquait des dents. Un marteau tapait dans son crâne. À deux reprises, il eut l'impression de quitter la terre. Quand le bandage fut terminé, il réclama un verre de cognac. Cette rasade d'alcool le ranima. Il se mit debout. Un large turban le coiffait jusqu'aux sourcils. Les traits de sa figure paraissaient logés à l'étroit entre son pansement et sa barbe.

— Et maintenant, au lit, commanda M^{me} Lebesque Déshabillez-vous, pendant que je fais vos couvertures.

— Je vais vous aider, murmura Albert Feuillade.

— Non, dit M^{me} Lebesque. Il faut que quelqu'un reste auprès de lui.

Elle sortit de la salle de bains en faisant claquer ses savates.

— Cela te gêne de te retrouver seul avec moi ? demanda Kisiakoff.

— Non, répliqua le jeune homme.

Il attendit quelques secondes et ajouta d'une voix mielleuse :

— Vous êtes chic de n'avoir rien dit.

Kisiakoff le toisa d'un regard méprisant :

— Des crapules comme toi, je ne les dénonce pas, je les mate !

— Oh ! je sais, soupira Albert Feuillade. Mais vous avez tort de me brutaliser. Moi, je ne demande qu'à vous écouter. On fait la paix. On se soigne l'un l'autre. On repart dans la vie comme des copains...

— Je n'ai jamais été ton copain, grogna Kisiakoff. Ôte-moi mes chaussures, je ne veux pas me baisser.

Agenouillé devant Kisiakoff, Albert Feuillade lui refit ses chaussures, ses chaussettes, avec empressement.

— Poudre mes pieds avec du talc, dit Kisiakoff.

Albert Feuillade obéit :

— Voilà !

— Enlève-moi ma chemise, maintenant. Doucement. Bon. Le pantalon...

Il apparut dans sa nudité pâle et considérable. Ses seins très importants pendaient de biais sur ses côtes. Des muscles, ramassés en boules, roulaient sous la peau de ses bras. Les colonnes velues des jambes soutenaient son gros ventre luisant. La ceinture de toile, où il conservait ses économies, le sanglait confortablement à hauteur du nombril. Les pochettes, jadis vides, étaient maintenant gonflées de pièces d'or et de billets de banque. Kisiakoff les tapota des deux mains, comme pour vérifier les preuves de sa réussite. Un sourire rouge et blanc ouvrit sa barbe.

— Vous gardez votre ceinture pour dormir ? demanda Albert Feuillade.

— Cela fait quinze ans que je ne m'en suis pas séparé, dit Kisiakoff.

— C'est marrant de porter toute une fortune sous sa liquette, ricana Albert Feuillade en lui présentant une chemise de nuit. On tient chaud au fric, et le fric vous tient chaud.

Kisiakoff enfila la chemise de nuit, mais, ayant fait un mouvement brusque, il se sentit pris de vertige et dut s'appuyer au mur.

— Vous avez eu un étourdissement ? dit Albert Feuillade, sur un ton faussement attentif.

Kisiakoff claqua des mâchoires :

— Non.

— La chambre est prête, cria M^{me} Lebesque derrière la porte.

Kisiakoff gagna sa chambre, en refusant le secours de ses deux gardes-malades. Lorsqu'il fut couché dans son lit, la concierge le borda et s'enquit une dernière fois de sa santé.

— Vous pouvez partir, chère madame, dit-il cordialement. Dès demain, je serai sur pied.

Albert Feuillade raccompagna M^{me} Lebesque jusqu'à la porte de l'appartement. Kisiakoff écouta leurs voix qui résonnaient en s'éloignant dans le couloir :

— Il est costaud. Mais des chocs pareils, ça ne pardonne pas. La

tête, c'est tout ou rien...

— Buté comme il est...

— Si demain ça ne va pas mieux...

Quand le jeune homme revint, Kisiakoff demanda :

— Que vas-tu faire ?

— Ce que vous voulez.

— Couche-toi. Je t'ai assez vu.

— Soyez pas méchant ! murmura Albert Feuillade.

Sa jolie figure avait repris des couleurs. Une lueur de malice passa dans son œil vairon. Il dit encore :

— Je suis suffisamment puni comme ça ! Tenez, j'avais faim, eh bien ! vous me diriez d'avalier quelque chose, je ne pourrais pas.

— Je ne te dis pas d'avalier quelque chose, je te dis de te coucher.

— Bon, bon. On y va. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à m'appeler. Je ne dors que d'une oreille.

— Va-t'en, cria Kisiakoff.

Et une souffrance sourde lui brisa les os de la face. À travers un bourdonnement nauséeux, il entendit Albert Feuillade qui sortait de la chambre et refermait la porte de communication. Les pékinois jappèrent encore dans la cuisine, puis se turent. Seul. La lampe de chevet, vêtue d'un jupon de soie rose, dispensait à la pièce une lueur d'aurore artificielle. De petits panneaux d'ombre étayaient le dossier des chaises. Au-dessus de la commode, une glace inclinée reflétait un coin du parquet. L'unique fenêtre était close. Kisiakoff songea qu'il aurait dû l'ouvrir. Mais il ne voulait pas déranger Albert Feuillade, et lui-même ne se sentait plus la force de quitter le lit. « Tant pis. Je crèverai de chaleur. Si seulement je pouvais dormir ! » Derrière ses paupières baissées, persistait une clarté rosâtre, unie, irritante. Il avança la main et atteignit l'interrupteur, à tâtons. Soudain, la nuit entoura son visage. Il flottait, telle une barque, dans le néant. Un mât planté dans la tête. La grande douleur verticale se gonflait au vent du large. Vaste palpitation de toile, de bois et de cordages. « Ça grince, ça penche, ça roule. J'ai mal. Dormir. Dormir... »

Il aspira l'air, profondément. Mais le sommeil se détournait de son corps. Une louche anxiété maintenait son esprit en état d'alerte. Pour vaincre ce sentiment détestable, il tenta de le formuler. Que se passait-il dans le monde ? Pourquoi Dieu avait-il permis que son serviteur Kisiakoff fût si cruellement blessé à la tête et au bas-ventre ? Avait-il commis une faute ? Subissait-il une punition ? Depuis plusieurs mois, il avait l'impression qu'un complot se tramait derrière ses épaules. Lui qui, jadis, avait vécu sous la protection vigilante du Très Haut, se découvrait, soudain, privé de cette alliance extraordinaire. Deux ou trois fois, il avait failli se faire écraser par une auto, en traversant la rue. La semaine dernière, il avait été réveillé par une forte odeur de

gaz dans l'appartement. Hier encore, en descendant l'escalier de la maison, il avait manqué une marche. Une menace rôdait autour de lui, se cognait dans ses jambes, jouait à cache-cache avec son regard. Cette danse macabre avait commencé, très exactement, le jour où il s'était présenté avec les pékinois chez le vétérinaire. On eût dit qu'à dater de cette visite, la mort, mise en branle sur son ordre, tournait, désorientée, aveuglée, frappait de-ci de-là, et accumulait les bévues au mépris des règles de l'art. N'ayant pas rencontré les victimes pour lesquelles elle avait été convoquée, elle se trouvait en vacance, elle s'amusait, elle travaillait dans l'absurde, l'inutile, le défendu. Et Dieu la laissait faire, car Kisiakoff, ayant désobéi, méritait une leçon. Tout était clair maintenant. C'était pour le châtier d'avoir, par faiblesse d'âme, renoncé à supprimer les pékinois, que Dieu, courroucé, l'abandonnait aux dangers quotidiens des petites gens. C'était parce qu'il avait trahi son rôle, en manifestant une charité qui n'était pas dans la ligne de son personnage, que Dieu lui retirait le privilège de l'immunité. « Les sales cabots ! J'ai été trop bon. Et aujourd'hui, je paie. Demain, demain, je les conduirai chez le vétérinaire ! Les tuer. Après, la mort satisfaite rentrera chez elle. Dieu me pardonnera mon erreur d'interprétation. Je redeviendrai son pitre préféré. » Mais peut-être Dieu était-il déjà à bout de patience ? Peut-être cette plaie au crâne était-elle le dernier avertissement de Dieu ? Il eut un sursaut de crainte à l'idée de glisser ainsi du rêve au néant, de la présence à l'absence. Un courant froid ébranlait chacun de ses nerfs, rampait le long de la moelle épinière pour aboutir au cerveau où quelque chose s'allumait, brillait d'un éclat fixe, comme une lampe. Une vache était couchée, de tout son poids, sur son ventre. Sa langue remuait des cailloux brûlants. « J'ai mal. J'ai soif. Ce n'est pas difficile de tuer. Chaque fois que j'ai fixé la mort sur une tête innocente, Dieu m'a encouragé de ses applaudissements. Lucienne Pérez, Volodia... » Il prononça leurs noms, à mi-voix, comme s'ils eussent été ses intercesseurs auprès d'un juge inexorable. Le cas de Volodia, surtout, méritait d'être cité en exemple. « Je l'aimais. Je l'ai sacrifié. Pour vous, mon Dieu ! Pour vous ! Alors, vous pensez bien que les pékinois ne me font pas peur. Demain, demain... Je vous le promets... Attendez jusqu'à demain... » Incapable de supporter plus longtemps l'enveloppement hostile des ténèbres, il allongea la main vers l'interrupteur. Ses doigts dansaient sur le marbre de la table de nuit. Malencontreusement, sa manche accrocha la lampe de chevet, qui chancela et tomba sur le sol avec un bruit lourd. Cet effort l'avait épuisé. Il se sentait non plus témoin, mais sujet passif d'une expérience. La chambre était un lieu de naufrage. Des vagues noires se haussaient autour de son lit.

Subitement, une rumeur feutrée retint son attention, la porte de

communication se décollait du chambranle. Un rayon de clarté jaune, venu de la pièce voisine, coupait l'obscurité, obliquement. Il frissonna d'inquiétude. Sa peau se couvrait d'une rosée froide. La lampe gisait sur le tapis, hors d'atteinte. Pas moyen d'allumer. Une lame de parquet craqua.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Kisiakoff.

La voix d'Albert Feuillade répondit :

— Vous m'avez appelé, n'est-ce pas ?

— Non, dit Kisiakoff.

— Mais si, mais si, vous m'avez appelé, reprit la voix douceuse. Vous ne vous en souvenez plus, mais vous m'avez appelé.

Sa silhouette passa dans le faisceau lumineux. Kisiakoff vit briller un œil. Une terreur folle lui poigna le ventre. Ce n'était pas Albert Feuillade. C'était Volodia. Il gémit faiblement :

— Volodia... Volodia... Que cherches-tu ?... Que veux-tu ? Laisse-moi...

L'autre avançait toujours. Dans un suprême effort, Kisiakoff tenta de repousser les couvertures, de sortir du lit. Mais ses muscles n'obéissaient plus. Une puissance supérieure à la sienne le contraignait à une immobilité de cadavre. En moins d'une seconde, un tourbillon de pensées s'engouffra dans son cerveau. Des rideaux se levaient de toutes parts. Il entra en contact avec une organisation surnaturelle du monde. Quelqu'un de haut placé s'occupait de son sort. « Volodia va me tuer. Mais c'est impossible. La mort n'est pas pour moi. Dieu le sait. Je lui ai promis que, demain, j'aurai réparé ma faute. On agit donc sans le consentement de Dieu. De quel droit ? L'avertir. Comment ? » Il cria :

— Dieu... !

Mais seul un hoquet déborda ses lèvres. Une épouvante sans nom hérissait sa chair. Il perçut un souffle chaud qui effleurait sa figure. L'ombre s'inclinait sur lui. « Fuir. Frapper. Mes mains sont mortes. Je lui appartiens. » Sa langue bougea dans une salive aigre :

— Pitié !...

Le visage fut touché par le rai lumineux.

— C'est vous, Feuillade ? balbutia Kisiakoff.

— Mais oui. Je venais voir si vous n'aviez besoin de rien.

Les nerfs de Kisiakoff se détendirent. Comment avait-il pu prendre Albert Feuillade pour Volodia ? Une hallucination causée par la fièvre, sans doute. Il tremblait. Il suait. Il bafouilla :

— Merci, merci...

Soudain, il aima ce garçon. Parce qu'il ne se nommait pas Volodia Bourine, mais Albert Feuillade. Parce qu'il n'avait pas un œil de verre, mais un œil vairon. Parce qu'il n'était pas un fantôme, mais un être vivant.

— Oh ! reprit-il gaiement, comme vous m'avez fait peur !

— Peur ? dit Albert Feuillade. Pourquoi ?

— Je ne vous avais pas reconnu... Je croyais... je croyais que vous étiez un autre... Un autre qui venait me tuer... Un moment, j'ai même eu l'impression qu'on me frappait de nouveau à la tête... Pan !... Un grand coup !...

Il y eut un silence. Enfin, Albert Feuillade toussota et dit :

— C'est idiot...

— Oui ?... N'est-ce pas que c'est idiot ? marmonna Kisiakoff d'une voix implorante.

Il se sentait tout amolli de gratitude et d'humilité. Un vil besoin d'être adoré, cajolé, lui chatouillait le creux de la poitrine. Saisissant la main d'Albert Feuillade, il soupira :

— Tu es un bon petit ! Tu m'aimes bien, dis, tu m'aimes bien ?

— Mais oui, je vous aime bien...

— Tu ne dois pas m'en vouloir pour la scène de tout à l'heure... Je me suis emporté, je le regrette... Après tout, où est le crime ?... Ta maladie ?... Combien de garçons, à ton âge !... Balivernes !... Hein ?... Tu vois comme je suis ?... Je passe l'éponge !... Plus tard, quand je guérirai, je deviendrai pour toi comme un père. Je te gâterai. Je te comblerai de cadeaux. Une montre en or. Un briquet en or. Tu entends ? Mais, d'abord, il faut que je guérisse. Tu vas m'aider à guérir. Parce que, tu sais, ça ne va pas fort. J'ai mal. Tu m'as fait mal, je ne peux pas remuer.

— Ah ! non ?

— Non. Des bras et des jambes de femmelette. Du lait de jument dans les artères. La force rouge est partie. Pfuitt ! Et puis, je suis sûr que j'ai la fièvre. Peut-être devrais-tu téléphoner à un docteur ?

— C'est une bonne idée, dit Albert Feuillade.

Il se dirigea d'un pas lourd vers la porte de communication.

— Où vas-tu ? s'écria Kisiakoff.

— Eh bien, quoi ? téléphoner au docteur, dit Albert Feuillade d'une voix traînante.

— Mais le téléphone est dans l'entrée !

— Faut que je prenne le carnet d'adresses dans ma chambre, en passant. Vous en faites pas. Je connais un fameux toubib. Il vous retapera en un tourne-main.

Il sortit.

Son absence parut à Kisiakoff interminable, intolérable, mortelle. Il ne pouvait plus supporter la solitude. Il appela timidement :

— Albert ! Revenez ! Reviens !...

Enfin, le jeune homme reparut, les bras ballants, la tête basse.

— Alors ? Tu as téléphoné ? demanda Kisiakoff.

— Oui.

— Je n'ai rien entendu.

— Le téléphone est loin. Je parlais bas.

— Il va venir ?

— Dans une demi-heure.

— C'est long.

— Mais non, mais non... Je lui ai tout expliqué. Il m'a recommandé, en l'attendant, de défaire le bandage.

— Pourquoi ? Il est très bien comme ça, le bandage.

— Faut le défaire, je vous dis. Le sang pisse à travers.

Kisiakoff, épuisé par l'émotion, n'osait plus protester. Il conseilla seulement :

— Vous devriez allumer la lumière.

— J'y vois assez comme ça.

— J'ai fait tomber la lampe.

— Je la ramasserai plus tard.

Deux mains légères tournaient autour de ses tempes, ouvraient des épingles de nourrice, déroulaient la longue bande Velpeau.

— Je ne vous fais pas mal ?

— Non... non...

Des spirales de rêves tièdes s'éloignaient de lui. Une fraîcheur cuisante baigna la surface de son crâne. Sa tête était nue. Une douleur tira ses cheveux.

— Voilà. C'est fini.

Il avait mal. Il était un enfant blessé. On allait lui donner des bonbons pour le consoler de sa peine. Des larmes coulèrent sur ses joues. Il demanda :

— Et maintenant, que voulez-vous faire ?

Albert Feuillade cherchait quelque chose dans la poche de son veston. Il grogna :

— Maintenant...

Les yeux de Kisiakoff s'habituèrent à la pénombre. Subitement, il fut repris par l'angoisse. Une expression de haine crispait la figure du gamin. Sa mâchoire inférieure avançait un peu.

— Eh ! qu'as-tu ? bredouilla Kisiakoff. Il faut... le docteur... je veux voir le docteur...

Un souvenir fulgurant le traversa. Albert Feuillade, à la foire, tapant comme un sourd, avec un maillet, sur une enclume. Son sang se figea dans ses veines. L'air vola hors de ses poumons. Il haleta :

— Non... non...

— Quoi, non ? dit Albert Feuillade d'une voix étrange, dissonante.

Il sortit la main de sa poche. Un objet net et massif brilla entre ses doigts. Kisiakoff reconnut le bloc d'améthyste, que Serge avait rapporté de Suisse. « Il va me frapper. À la même place. Pour qu'on ne se doute de rien. » Le bras se levait. D'un mouvement désespéré,

Kisiakoff essaya de se dresser sur son séant pour parer l'attaque. Un coup de poing l'atteignit au menton. Il retomba sur son oreiller. Des étoiles éclatèrent dans ses yeux. Volodia s'avançait parmi les étoiles. « C'est la fin ! » Il clama :

— Volodia !... Pardon !... Pas ça !... Je ne veux pas !... Pardon !...

Un choc énorme foudroya sa tête. Presque en même temps, il sentit que des mains arrachaient la couverture, retroussaient sa chemise, dénouaient la lourde ceinture de toile. Puis, un second choc le précipita dans un escalier sans fond, où sa chute se répercuta interminablement. Penché sur Kisiakoff, Albert Feuillade étanchait le sang avec des linges, essuyait la face inerte, remplaçait les bandages sur le crâne ouvert. Ses doigts tremblaient. Il avait jeté la ceinture en travers de son épaule. Tout en travaillant, il grognait :

— Fumier, fumier, tu l'auras voulu...

M^{me} Lebesque se réveilla en sursaut et alluma sa lampe de chevet. Quelqu'un frappait à la lucarne vitrée de la loge. Elle sortit du lit, enfila un peignoir et ouvrit la porte. Albert Feuillade se tenait devant elle. Il était pâle. Il murmura d'une voix détimbrée :

— Venez vite... il se sent très mal. Je crois qu'il faut appeler un docteur...

VIII

Boris reposa la règle à calculer sur la table et leva les yeux vers la baie vitrée du bureau. De l'autre côté, se trouvait le laboratoire d'études, avec ses vastes panneaux armés d'inverseurs, ses voltmètres, ses oscillographes, toute une machinerie précieuse, qui se reflétait verticalement dans le sol dallé. Le profil d'un contremaître glissa derrière la paroi de verre limpide. Boris lui sourit amicalement et se pencha de nouveau sur la feuille chargée de chiffres. Ce schéma d'un tableau de distribution lui donnait plus de mal qu'il ne l'avait d'abord supposé. N'ayant presque pas dormi de la nuit, il se laissait constamment distraire de son travail par des pensées personnelles, tour à tour délicieuses et désespérantes. Des bribes de musique traversaient son esprit. L'air des cloches, le thème de Varlaam, le duo de la fontaine. Il secoua le front pour réagir contre cet enchantement. Le téléphone sonna. Sa main paresseuse chercha l'appareil, à tâtons, le décrocha, l'appliqua contre son oreille.

— On vous demande de l'extérieur, dit la standardiste.

— Qui ?

— M^{me} Figeac.

Il répéta, du bout des lèvres, ce nom banal et inconnu.

Et, soudain, une lumière effervescente emplit sa tête : Odile ! Il n'était pas surpris. Il cria :

— Passez-moi la communication.

Au bout du fil, il y eut un déclic mesquin. Puis, de la plaque de l'écouteur sortit une voix tout ensemble si oubliée et si familière, que Boris en perdit la respiration :

— Je voudrais parler à M. Boris Danoff.

Il balbutia :

— C'est moi... C'est moi, Odile...

Un silence suivit. Il la sentait oppressée, confuse, incapable de trouver ses mots. Lui-même, d'ailleurs, interdit par une chance trop forte, ne savait que se taire et fermer les yeux. Cette présence invisible, qui reposait contre sa joue, ce souffle lointain, suffisaient à le combler de joie. Enfin, corrigeant son trouble, il dit :

— Comme je suis heureux de vous entendre, Odile !

— Il y a longtemps que je voulais vous téléphoner. Mais je n'avais pas votre numéro.

— Qui vous l'a donné ?

— Cotentin.

— Quand ?

— Aujourd'hui. Pourquoi me demandez-vous cela ?

Il remarqua que, depuis le début de leur entretien, ils n'avaient cessé de se vouvoyer.

— Pour rien. Je suis abasourdi. Je ne sais plus quoi vous dire. Cette rencontre au théâtre a été providentielle...

— Oui, Boris.

— Il faut que nous nous revoyions.

Elle ne répondit pas. Serrant l'appareil de toutes ses forces, comme si Odile eût pu percevoir cette étreinte à distance, il gémit.

— J'ai tant de choses à vous expliquer !

Une voix un peu différente, voilée, mystérieuse, murmura :

— Ce soir, à six heures et demie, êtes-vous libre ?

Il tressaillit d'allégresse :

— Oui, Odile !

— Je connais un petit bar très tranquille : l'*Old Chap*, rue de Marignan.

— J'y serai, à six heures et demie.

— Merci, Boris.

Il voulut répliquer, mais elle avait déjà raccroché l'appareil. Plongé dans une absence subite, Boris demeura un moment immobile, l'œil rond, la bouche déformée par un sourire. Un excès de bonheur l'étouffait. Plus tard, il s'approcha de la fenêtre ouverte pour respirer l'air chaud de la cour. Des camionneurs transportaient des caisses sur leur dos, en courant à petits pas. La chatte du concierge jouait avec ses chatons. Un faisceau de soleil, passant entre les toits des ateliers, dorait l'asphalte. Tout à coup, Borin éprouva le besoin de se rappeler la toilette d'Odile, au théâtre : elle portait une robe de mousseline champagne, avec des fanfreluches sur les épaules. Un diadème brillait dans ses cheveux sombres. Mais de quel ton était sa ceinture ? Une vision de majesté et de lumière se leva dans son esprit, un fantôme parfait, d'une substance inconnue, pareil à la vapeur radieuse d'un pommier en fleur. Cette visiteuse en toilette de fête, si fraîche, si belle, lui avait téléphoné. Après des années de vide et de silence, il y avait eu, entre eux, ce choc, ce rayon, cet appel. Le présent absorbait le passé. La réalité supplantait le rêve. Aucun exercice de mémoire n'avait préparé Boris à revoir Odile. Quelque chose d'absolument neuf, d'imprévisible, de recréé, avait fait irruption dans sa vie. Le jeu reprenait sur d'autres données. Il ne s'agissait plus d'une suite, mais d'un recommencement. « Puisqu'elle a pu me téléphoner ainsi, spontanément, c'est que l'homme qui l'accompagnait au théâtre ne compte pas pour elle. » Il se délecta de cette pensée. Sa fierté y trouvait du contentement. Dans une demi-heure, il quitterait le

bureau. Vingt minutes de trajet en taxi. Peut-être moins. Il déplora de n'être pas mieux habillé. « Hier soir, j'avais mis mon smoking. J'étais tout à fait présentable. Mais aujourd'hui... Ce costume, bon pour le travail, ne m'avantage guère. » L'un des battants de la fenêtre, plaqué contre le mur, servait de miroir. Il regarda son reflet noirci, lissa ses cheveux drus, dénoua, renoua sa cravate. « Plus que vingt-cinq minutes. Plus que vingt minutes. Je devrais aller me laver les mains. Non, attendons encore. C'est chic, la vie, j'aime la vie. » Subitement, sa force tomba. Le téléphone sonnait de nouveau : « Mon Dieu, faites que ce ne soit pas Odile qui m'appelle pour décommander le rendez-vous ! Tout mais pas cela ! » Il éprouva un sentiment de délivrance en reconnaissant la voix de son père :

— C'est toi, Boris ?

— Oui.

— Prends un taxi. Viens immédiatement.

Boris redressa la taille, comme pour réagir contre la crainte aiguë qui le perçait de part en part. Son cœur se vidait. Il demanda :

— Que se passe-t-il ?

— Ta mère s'est trouvée mal.

— Que dis-tu ?

— Oui, à l'instant. Tout à coup, elle n'a plus pu remuer la langue. Ses yeux sont devenus fixes et blancs. Elle est tombée par terre. Heureusement, j'étais rentré du magasin plus tôt que de coutume. Je crois... je crois que c'est une attaque...

— Le docteur ?...

— Je l'attends d'une minute à l'autre. C'est grave. Ne tarde pas, mon petit.

— J'arrive, chuchota Boris.

Comme il posait le récepteur, il eut l'impression d'un éboulement formidable au-dedans de lui-même. Des masses d'espoir basculaient, s'effondraient en silence. Sa mère malade, mourante peut-être. Et Odile qui se préparait à le rencontrer dans un bar. La prévenir. Comment ? Il cognait ses mains l'une contre l'autre, d'une manière obstinée. Ses yeux glissaient sur les murs blancs de la pièce. Il saisit une feuille de papier, écrivit rapidement : « Odile, pardonnez-moi. Je viens d'apprendre que ma mère est gravement malade. Une attaque. Mon père me réclame. Nous nous verrons demain. Téléphonez-moi... »

Il hésita un court instant et ajouta : « Je ne cesse de penser à vous. » Bon. Une enveloppe. Je déposerai ça à l'*Old Chap*, en passant.

Les Établissements Hopkins étaient situés rue Blanqui. Cheveux au vent, la veste ouverte, Boris se mit à courir, comme un forcené, en direction de la place d'Italie. Sa face haletante se couvrait de sueur. Des piétons se retournaient sur son passage. Enfin, un taxi.

— Porte Champerret. Vous ferez un crochet par la rue Marignan.

Je vous indiquerai. Vite !

Il s'effondra, à bout de souffle, sur la banquette. Un ciel chaud pesait sur la ville. Les glaces de la voiture étaient baissées. Sur le paillason, traînait un lambeau de journal : « Manifestation nazie à Berlin, en faveur du réarmement. MM. Einstein et Édouard Herriot, reçus docteurs *honoris causa* à l'Université de Glasgow... »

Il mit son pied sur la feuille : « Maman, depuis quelque temps, se plaignait. Ses migraines. Le sang à la tête. Mais ce ne sera rien. » L'idée que sa mère pût succomber à une attaque lui paraissait injuste et inacceptable. Ce n'était pas son esprit, c'était son corps qui niait confusément l'éventualité d'un pareil désastre. « Elle vivra. Elle vivra, puisque, moi, je vis. » L'auto roulait lentement entre deux haies de façades pauvres.

— Vous ne pouvez pas aller plus vite ? cria Boris. Je suis pressé.

— C'est pas une raison pour se casser la gueule, dit le chauffeur.

Boris songea qu'il eût été plus simple de faire porter le billet par sa secrétaire : « Cela m'aurait évité un détour. Mais c'est un tout petit détour. Je perdrai cinq minutes, au plus. Et si, pendant ces cinq minutes... » Une crainte atroce tomba, comme un couperet, sur sa nuque. « Je suis stupide. Je m'affole inutilement. » Son désir de revoir Odile était si grand qu'il ne parvenait pas à concentrer toute son attention sur la seule maladie de sa mère. En vérité, il se sentait coupable d'être ainsi partagé entre des soucis d'inégale valeur. Deux présences polarisaient tour à tour sa pensée. Il s'accusait de légèreté, voulait s'analyser, dominer son désordre intérieur. Des enfants passèrent en rangs, conduits par un abbé rougeaud et alerte. Un triporteur fit un virage sur l'aile. Un agent siffla. L'horloge de la gare d'Orsay marquait six heures cinq. « Je confierai le billet au barman. Je lui décrirai de mon mieux la personne à qui il devra le remettre. Mais comment décrire Odile ? »

Il tenta de rassembler ses souvenirs. À la place d'Odile, ce fut l'image de sa mère qui le visita : pâle, les yeux fermés, les lèvres coincées dans une moue de souffrance inconsciente. Il frémit et serra les dents. Le vent de la course faisait bouger une mèche de cheveux contre la peau moite de son front. Sur les Champs-Élysées, un barrage arrêta le flot des voitures. Boris poussa un soupir excédé et appuya sa nuque au dossier de la banquette. Il lui semblait qu'il avait atteint les limites de la patience. Enfin, le taxi se remit en marche. Le Rond-Point. La rue Marignan.

— Arrêtez ! C'est ici. J'en ai pour deux minutes.

Il pénétra violemment dans un petit bar sombre aux sièges de toile verte. Et, soudain, il vibra de la tête aux pieds, comme un cristal heurté par un coup d'ongle. Elle était là. En avance d'un quart d'heure. Elle le regardait. Boris retenait son souffle, en proie à un

bouleversement délicieux et horrible. Il fit deux pas vers la table. Sans doute avait-elle remarqué l'altération de son visage, car elle se dressa brusquement et ses prunelles s'agrandirent.

— Que se passe-t-il ? dit-elle. Vous paraissez affolé ?

Il tira de sa poche la lettre qu'il avait préparée à son intention. Elle jeta les yeux sur le papier. Les coins de sa bouche remuèrent imperceptiblement. Boris, écrasé par l'émotion, aspira une large bouffée d'air. Le parfum d'Odile entra dans sa tête. Il frissonna de plaisir et se reprocha immédiatement de céder à ce trouble suave, malgré les circonstances dramatiques de leur entrevue.

— C'est affreux ! dit-elle. Mais il ne s'agit peut-être que d'une alerte ? Ne vous désolerez pas encore. Si le docteur...

Il l'interrompit d'un geste las :

— N'essayez pas de me remonter le moral, Odile. Vous comprenez que je ne peux pas rester. Le taxi m'attend. Quand vous reverrai-je ?

Elle fronça les sourcils. Dans ses yeux jaillit une lueur de compassion, que les paupières baissées voilèrent aussitôt.

— Je vous accompagne, dit-elle.

Il sursauta :

— Chez mes parents ?

— Non, Boris. Il y a bien un café à proximité de votre maison ?

— Place Chamberret, oui.

— Vous me déposerez là.

— Pourquoi ?

— Ainsi, je serai près de vous. J'attendrai. Dès que vous pourrez vous échapper pour quelques minutes, vous viendrez me donner des nouvelles de votre mère.

Il la considéra fixement, sourit et prononça d'une voix tendre :

— C'est bien. Venez, Odile.

Elle monta dans la voiture, à son côté, mais se plaça dans l'angle de la banquette, comme pour éviter tout contact avec lui. Visiblement, elle craignait de lui déplaire en le distrayant de son inquiétude.

— Je connais de nombreux cas, dit-elle, où une petite hémorragie cérébrale n'a pas empêché le malade de continuer à vivre comme par le passé. Votre mère est jeune...

— Oui, dit Boris. Vraiment, j'ai été surpris...

— Savez-vous si, dans sa famille... ?

— Mon grand-père maternel est mort d'une hémorragie cérébrale, à Ekaterinodar.

— Dès la première attaque ?

— Je ne crois pas...

Tenus en respect par une grande menace, ils n'osaient pas se dire ce qu'ils se seraient dit à tout autre moment et jouaient à étouffer en eux la joie merveilleuse de leurs retrouvailles. Une fois de plus, il

consulta sa montre.

— Je vous ai retardé ? demanda-t-elle.

— Oh ! Odile.

Ce cri était si sincère, qu'elle porta la main à sa poitrine, comme pour écraser les palpitations de son cœur. Un coup de frein brusque les jeta l'un contre l'autre. Ils se séparèrent en souriant d'une même confusion. Boris annonça :

— Place Pereire. Nous sommes presque arrivés.

Le taxi repartit en crachotant. Des arbres défilèrent.

— Voici le café, dit Boris. Vous reviendrez sur vos pas. Vous m'attendrez là. J'espère pouvoir...

Il n'acheva pas sa phrase. Son visage, un moment apaisé, se contracta de nouveau dans une expression d'angoisse. Devant lui, Odile se dédoublait, tremblait, comme enrobée dans un voile de larmes. Le taxi s'arrêta.

— Bonne chance, chuchota Odile.

Dans l'entrée, Boris se heurta au vieux docteur russe de la famille, qui sortait de la chambre, un stylo et un bloc de papier à la main. Michel venait derrière lui, la tête basse. Ses traits étaient à la fois ravalés et calmes. En apercevant Boris, il dit :

— Cela va mieux. Elle a repris connaissance...

— Votre opinion, docteur ? demanda Boris.

— Nous nous trouvons en présence d'une petite crise d'hypertension, qui, fort heureusement, ne laissera aucune trace, répondit le docteur. Je considère même que cet accident est salubre pour l'entourage de la patiente. Ainsi, nous sommes prévenus. Nous savons les précautions à prendre pour empêcher, ou retarder au maximum, le retour d'un pareil malaise.

— Vous estimez réellement que tout danger est écarté, n'est-ce pas ? reprit Michel d'une voix indécise.

— Pour l'instant, oui. Sans doute Tatiana Constantinovna a-t-elle, ces derniers temps, fourni un gros effort, ou fait des excès alimentaires, ou subi quelque vive contrariété ?...

— En effet, grommela Michel, nous avons reçu aujourd'hui une lettre qui l'a bouleversée.

— Quelle lettre ? interrogea Boris à voix basse.

— Une lettre de Chabassu, dit Michel. Si tu veux la lire, tu la trouveras sur la table, dans notre chambre.

Boris pâlit.

Le docteur les regardait l'un et l'autre avec sympathie.

Son visage bilieux et moussu se plissa dans un sourire aimable.

— N'allez pas chercher ailleurs les causes immédiates du trouble qui nous intéresse, dit-il. Tombant sur un terrain prédisposé, quelque

mauvaise nouvelle a suffi à provoquer un paroxysme hypertensif. Vous m'avez dit que votre beau père était mort d'une hémorragie cérébrale. Nous sommes donc en présence d'un cas héréditaire. Et nous devons doublement nous méfier. Éviter le surmenage et les tracas. Suivre un régime très strict. Obliger la malade au repos. Huit jours de lit pour commencer. Si vous suivez mes indications, Tatiana Constantinovna guérira vite et bien. Où puis-je réinstaller pour rédiger mon ordonnance ?

— Par ici, docteur, dit Michel, en poussant la porte de la salle à manger.

Boris, à demi rassuré, se dirigea, sur la pointe des pieds, vers la chambre de sa mère. La lampe de chevet éclairait le visage renversé de Tania, blanc et inerte, comme celui d'une morte. Une poche de glace était posée sur son front, tel un grotesque chapeau de carnaval. Des mèches de cheveux, collés sur ses joues, semblaient des fêlures dans un marbre. Ses yeux étaient clos, mais un léger frémissement agitait ses paupières. Boris n'avait jamais vu sa mère dans un pareil état de prostration. Cloué sur place, il croyait assister à la préfiguration d'une fin atroce et inévitable. Un jour, elle serait ainsi, pâle, raide, et il n'y aurait plus rien à faire pour la ranimer. Cette seule pensée l'aidait à mesurer toute sa chance actuelle. Une tendresse bouillonnante montait en lui, arrachait tout, noyait tout sur son passage. Les larmes lui vinrent aux yeux. Il balbutia :

— Maman...

Elle ne bougea pas la tête. Mais l'oreiller parut se creuser un peu sous son poids. À deux ou trois reprises, une large respiration souleva sa poitrine, sous la mince couverture de satin vieux rose. Sa main, posée au bord du lit, remua faiblement, ramassa ses doigts, les déplia.

— Maman, répéta Boris.

Enfin, elle ouvrit les yeux. Un sourire vague erra sur ses lèvres décolorées.

— C'est stupide, dit-elle. J'ai perdu connaissance. Et maintenant, je me sens toute lasse. Je voudrais me lever pour préparer le dîner.

— Nous le préparerons nous-mêmes. Le docteur exige que tu gardes le lit...

— Il ne comprend rien, le docteur... Il se figure... Moi, je sais... Demain matin, je me lèverai...

Elle referma les paupières. L'air de la pièce sentait le vinaigre de toilette et le cognac. Sans doute Michel, dans son affolement, avait-il voulu faire absorber de l'alcool à Tania, pour la ramener à la vie. Un linge mouillé pendait sur le dossier d'une chaise. De petits fragments de glace achevaient de fondre dans une assiette. Sur le sol, gisait un marteau. Boris imagina son père seul, effrayé, maladroit, traînant vers le lit le corps insensible, le caressant, l'appelant, remplissant une

bouillotte, cassant la glace, courant au téléphone pour convoquer le docteur. Il s'approcha de la table. La lettre de Chabassu reposait sur le sous-main :

« Cher Monsieur, je m'excuse de n'avoir pas répondu aux trois lettres consécutives que vous m'avez adressées. Mais Serge m'avait brusquement faussé compagnie, et je ne savais plus où le trouver. En outre, je puis bien vous le dire à présent, il a commis certaines "erreurs" de comptabilité très fâcheuses, dont je subis encore les conséquences. Aujourd'hui, j'ai pu enfin obtenir de ses nouvelles. Ce n'est pas très brillant. Je vous expliquerai tout cela de vive voix, car je compte venir à Paris bientôt... »

Tania poussa un soupir et se haussa péniblement sur ses oreillers. Boris jeta la lettre sur la table et demanda :

— Désires-tu que je renouvelle la glace, maman ?

— Non. Tu sais que le docteur veut me faire des piqûres ? J'ai horreur des piqûres !

— Si elles doivent te guérir rapidement...

— Mais je ne suis pas malade !

Une subite rougeur monta à ses joues. Sa bouche remuait vite :

— Je ne suis pas malade. Simplement, j'ai été très chagrinée par la lettre de Chabassu. Avoue qu'il y a de quoi ! Ah ! ce Serge, il nous en aura fait voir de toutes les couleurs !

Elle prononça ces mots avec une sorte de gaieté fébrile, qui étonna Boris. Était-il normal qu'une pareille euphorie succédât à la syncope ? Le visage de Tania s'animait. Ses yeux brillaient d'un éclat bizarre.

— Ne t'énerve pas, maman, repose-toi, dit-il.

Pourtant, lorsqu'elle cessa de parler, il eut peur. De nouveau, elle ressemblait à une morte. Michel entra, tenant l'ordonnance à la main, s'approcha de Boris et lui dit à l'oreille :

— J'ai encore cuisiné le docteur. Il m'affirme qu'elle s'en tirera très bien. 24 de tension ! C'est insensé. Mais la constitution est robuste. Je suis soulagé...

Il se tamponna le front avec un mouchoir. Ses yeux étaient enfoncés dans deux trous d'ombre.

— Ah ! mon pauvre petit, dit-il encore. Si tu m'avais vu ! J'ai cru que je devenais fou !

La peau tremblait dans le creux de ses joues. Boris l'embrassa.

— Vous savez, j'entends tout, dit Tania.

— Eh, tu peux tout entendre ! s'écria Michel. Tu as subi un petit accident sans importance. Désormais, nous te surveillerons. Voilà.

Il feignait une allégresse pénible. Boris songea à Odile. Un flot de douceur coula dans ses membres.

— Veux-tu passer chez le pharmacien pour acheter ces médicaments ? demanda Michel. Il faut commencer le traitement dès

ce soir.

— Mais oui. J'y vais. À l'instant.

Il prit l'ordonnance. Son cœur vivait par bonds inégaux : « Maman est sauvée. Odile m'attend. »

— Fais vite, dit Michel.

Boris jeta un regard sur sa mère. Elle reposait, sereine, privée d'épaisseur, dans la lumière favorable de la lampe. Un léger sourire écartait ses lèvres. Ses yeux grands ouverts contemplaient le mur du fond, que décoraient deux photographies, encadrées et pendues côte à côte : Boris et Serge. Elle murmura :

— Vraiment, Serge est impossible ! Qu'a-t-il bien pu faire pour que Chabassu n'ose pas l'expliquer par lettre ?

Boris sortit de la chambre.

Dès qu'il eut franchi le seuil du café, il vit Odile, assise à une table, les mains jointes, le visage tiré par l'angoisse. Elle se leva :

— Alors ?

— Elle va mieux. Elle repose. Mais il s'agissait bien d'une petite attaque.

— Pas trace de paralysie ?

— Non. Tous les réflexes sont bons. Le docteur est optimiste. Il a prescrit un régime...

— Dieu soit loué ! chuchota Odile.

Ses traits se détendirent. Elle prit la main de Boris et la serra fortement. Il remarqua qu'elle portait un tailleur bleu marine rayé, qui la faisait grande, mince, strictement moulée. Un peu de joie palpitait en lui sous des monceaux de cendre. Il dit :

— Je m'excuse... Je suis pressé... Il faut que je passe à la pharmacie... Voulez-vous venir avec moi ?...

Le pharmacien lut l'ordonnance, glissa une main sur sa calvitie et déclara :

— Il vous faudra patienter quelques minutes le temps que je fasse la préparation. Si vous voulez vous asseoir...

Plusieurs clients piétinaient humblement devant le comptoir chargé de boîtes et de fioles. Aux murs s'alignait une armée de pots émaillés. Prises dans une large vitrine, des éponges, des brosses à dents, des poires à injection et des bouillottes en caoutchouc rouge composaient un paysage hygiénique, austère et réconfortant.

— Et voilà, soupira Boris, en se tournant vers Odile. Il ne reste plus qu'à attendre. Je vous aurai fait passer une bien mauvaise soirée. Nous ne nous sommes rien dit de tout ce que nous avons à nous dire.

— Qu'avions-nous à nous dire ?

— Vous ne savez pas grand-chose de moi, depuis que nous nous

sommes perdus de vue.

— Je sais tout. Par Cotentin. Je sais que vous avez abandonné l'idée de la dynamo sans collecteur, que vous vous êtes fait naturaliser français, que vous avez réussi vos examens, et que vous occupez, aujourd'hui, une excellente situation à l'usine Hopkins.

— C'est, en effet, l'essentiel, dit-il amèrement.

Le pharmacien versait, goutte à goutte, un liquide vert foncé dans une bouteille. Une vieille femme entra dans la boutique, pour acheter une bande Velpeau et de la teinture d'iode. La sonnette du tiroir-caisse tinta gaiement. Soudain, comme arraché d'un rêve, Boris s'exclama :

— Je n'ai pas cessé de penser à vous, Odile !

Quelqu'un dit :

— Je voudrais aussi un bon sirop contre la toux. Elle tousse et elle ne crache pas. Ça la déchire...

— Et dix francs soixante-quinze pour Madame, cria un commis, virevoltant et jovial.

— J'avais peur que vous ne m'ayez gardé rancune, murmura Odile. Je me sens coupable.

— Vous n'êtes pas coupable, Odile. Seuls votre père, votre mère...

Il s'arrêta au milieu de la phrase. La vision de Tania le frappa comme une flèche. Ce visage pâle. Cette poche de glace sur le front. Il secoua la tête et poursuivit prudemment :

— J'avoue avoir été surpris, décontenancé, en apprenant votre mariage...

— Ne me parlez pas de ce mariage, dit-elle.

Sa voix était sourde, un peu haletante. Une respiration saccadée pinçait et relâchait ses narines. Elle appuya sa main au dossier de la chaise, le bras raidi, comme pour rester bien droite.

— Pourquoi ? reprit-il violemment, sans se soucier du trouble où il la voyait. Pourquoi n'en parlerais-je pas ? Est-ce vous qui avez décidé, choisi ? Non ? Vous vous êtes laissé faire ?

Elle se tourna vers la rue, sans répondre. Son profil baigna dans le reflet rouge du bocal qui décorait la vitrine.

— Voici les ampoules d'hypocholate, dit le pharmacien, en dressant le cou, au-dessus d'un rempart de bouteilles.

Boris lui fit un sourire contraint :

— Merci.

— À présent, les cachets. Voyons, aloès, gommegutte, calomel, à 0,05 g pour une pilule n° 12. Bon...

Il plongeait de nouveau derrière son comptoir. Boris, penché vers Odile, demanda :

— Odile, répondez-moi franchement : vous n'êtes pas heureuse ?

Elle eut un haut-le-corps, et, pivotant sur ses talons, livra à la lumière de la boutique une figure pâle aux yeux dilatés par

l'indignation :

— Serais-je ici, près de vous, si j'étais heureuse ?

Deux gouttes brillantes naquirent aux coins de ses paupières. Une joie intense le souleva. Pour la première fois depuis leur rencontre au théâtre, il la voyait telle qu'elle était réellement. L'expression juvénile de son visage avait disparu. Un autre esprit animait cette chair délicate. Non plus une jeune fille. Mais une femme. Belle, savante, meurtrie. Il gronda :

— Ah ! Odile, si vous disiez vrai...

— Je dis vrai, Boris... Je n'en peux plus... J'ai cru qu'il me serait possible de vous oublier... Sur les instances de mes parents, j'ai épousé cet homme que je n'aimais pas... J'ai espéré... J'ai lutté... Et puis, hier soir, au théâtre...

Elle ouvrit son sac et porta un mouchoir roulé en boule devant ses yeux.

Boris lui saisit le bras, la força à s'asseoir sur une chaise. Lui-même tremblait d'épuisement et d'angoisse. Pour vaincre cet ébranlement nerveux qui le secouait jusqu'à l'extrémité des doigts, il contracta ses muscles et respira profondément l'air chargé d'âcres odeurs médicinales :

— Mais alors... alors, Odile... Qu'allons-nous devenir ?

Soudain, le pharmacien fut devant lui, avec une face lisse et rose, au-dessus d'une blouse blanche :

— Voici votre ordonnance. Si vous voulez régler à la caisse...

Boris fixa sur l'homme un regard inexpressif. On lui tendait un paquet. Il le prit dans ses mains. De nombreuses petites boîtes ficelées ensemble. Odile se leva. Ils s'avancèrent tous deux vers la caisse Boris paya, ramassa la monnaie.

— Bonsoir, messieurs-dames, dit le pharmacien.

Ils se retrouvèrent dans la rue sombre et tiède. Sous les arbres, brillaient les réverbères espacés de l'avenue de Villiers. Des ménagères sortaient des magasins. Les autos roulaient vite. Une fois de plus, Boris éprouva dans sa poitrine ce spasme long et voluptueux, qui ressemblait à l'étreinte de la peur. Il abaissa ses yeux vers le visage d'Odile. Leurs regards se touchèrent. Boris s'arrêta de marcher. Et elle s'arrêta aussi. Ils étaient debout, l'un devant l'autre. Il dit :

— Quand vous reverrai-je ?

— Quand vous voulez... Je suis libre...

Il fut étonné par cette complaisance excessive. Déjà, au fond de lui, une jalousie agissante troublait les plus heureux sentiments. Subitement refroidi, il demanda :

— Mais votre mari ?... Vous êtes mariée, Odile !

— Si peu.

Il insista :

— Ce soir, vous allez rentrer chez lui !

— Non, Boris.

— Pourquoi ?

— Nous sommes en instance de divorce. J'habite seule.

Il lui parut que le vent s'engouffrait dans sa tête. Toutes ses idées volaient en rond. Brusquement, sans qu'il eût tenté le moindre geste, elle s'abattit sur son épaule. Ce fut un éclair. Il voulut l'étreindre. Mais, déjà, elle s'écartait de lui. Il poussa un cri :

— Odile, je vous aime !

Elle souriait, les yeux ardents, le cou gonflé.

— Demain matin, dit-elle, je vous téléphonerai pour avoir des nouvelles de votre mère. Et maintenant, partez. Partez vite ! On vous attend !

Un taxi passait. Elle lui fit signe de la main. Boris cueillit cette main au vol et appliqua ses lèvres sur la peau chaude et odorante du poignet. Elle eut un mouvement de recul :

— Non, non... Laissez-moi... Laissez-moi... Demain...

Il l'aida à monter dans la voiture. Le taxi s'éloigna. Protégée par la petite vitre arrière, la tache pâle d'un visage se tournait vers Boris. Il prolongea jusqu'à l'extrême limite du plaisir l'incertaine conjonction de leurs regards. Lorsque l'auto eut disparu dans le virage de la place Pereire, une tristesse délectable l'envahit. Il demeura un moment, stupide, son paquet sous le bras. Puis, baissant la tête, il se dirigea vers les hautes maisons de la porte Champerret, dont les fenêtres ponctuaient la nuit de lumières égales.

IX

— Je t'assure que tu peux très bien me laisser seule, dit Tania. La femme de ménage est là. J'ai tout ce qu'il me faut à portée de la main. Va donc au magasin. Il est déjà six heures. Tu feras la clôture.

— Ils n'ont pas besoin de moi pour faire la clôture, dit Michel. Le commerce marche tout seul. J'irai demain. Je ne veux pas te quitter.

Elle ferma les yeux et son visage pâle, fortement dessiné par la souffrance, prit une expression de bonheur énigmatique. Le traitement l'avait considérablement affaiblie. Elle tombait parfois dans de longues torpeurs, puis, subitement éveillée, parlait pendant quelques minutes avec volubilité. Ces alternatives de repos et d'excitation inquiétaient Michel. Pourtant, selon le médecin, l'évolution de la maladie était satisfaisante. La tension était déjà descendue à 20. Dans trois jours, Tania pourrait se lever. Il crut qu'elle s'était endormie. Mais elle rouvrit les paupières et demanda :

— Tu as eu peur, n'est-ce pas, mon chéri ?

Il tressaillit :

— Oui, j'ai eu peur, Tania.

— Peur de me perdre ?

Il serra les mâchoires et détourna la tête. Cette seule pensée introduisait en lui une affreuse impression de vertige. Elle continua doucement :

— Moi aussi à plusieurs reprises, couchée dans le lit, j'ai craint d'être condamnée. J'allais rejoindre les autres, tous les autres. Je glissais. Je te quittais. Et je me sentais si malheureuse ! Maintenant, je sais que je suis sauvée. C'est bon. Nous avons eu une belle vie, Michel.

— Oui, Tania.

— Je n'ai cessé de réfléchir à cette vie, durant tout le temps de mes malaises, de mes somnolences. La richesse, la lutte, le désastre, la fuite, un pays étranger, les enfants qui grandissent, l'espoir qui revient...

Tandis qu'elle parlait, une succession d'images se déroulait dans l'esprit de Michel à une vitesse de rêve. Il eut la perception très nette de la nécessité qui régissait toutes ces métamorphoses. Avaient-elles été voulues par Dieu ou désirées par lui ? Il ne le savait plus. Il lui semblait que, livré à sa seule initiative, il n'eût pas choisi un destin différent de celui qu'il avait vécu. Cette femme et pas une autre. Ces enfants et pas d'autres. Ce malheur, ce bonheur, et pas d'autres.

— Tant de souffrance et tant de joie ! reprit Tania. Tant d'amour et tant de tristesse ! Un énorme bouquet posé sur mon cœur. Il pèse lourd. Il m'étouffe.

Il avança la main et toucha le front moite et chaud de la malade :

— Ne parle pas tant. Tu te fatigues.

— J'aime te parler. Pendant que j'étais à demi inconsciente, mille souvenirs me visitaient. C'était drôle. Je me voyais dans le jardin de mon père, parmi les roses. Le vieux jardinier, penché sur ses cailloux, me prédisait un avenir de lumière et de violence. Et puis, soudain, je me trouvais dans un wagon en flammes. Je cherchais Serge. Il n'était pas là. Je criais. Et tu te dressais devant moi, fatigué, sali de barbe, tel que tu m'es apparu, une nuit, à Moscou, revenant d'Allemagne. Mais déjà, ton visage changeait. Tu avais été blessé au bras, dans une escarmouche entre rouges et blancs. Et, comme je voulais te soigner, tu secouais la tête, tu rapetissais, tu devenais un garçon de douze ans, lancé à ma poursuite. Un lasso tournoyait dans ta main. J'avais peur. La boucle volait dans l'air et me cinglait les yeux. Papa et maman m'entouraient. On me posait une compresse humide sur le haut de la figure. Et je me réveillais, gonflée de larmes, la poche de glace ayant glissé de mon front.

Elle essaya de rire. Le sang afflua à ses joues :

— Et cela continue... Par les enfants... Par Serge qui me torture... Par Boris qui me console... Un tourbillon... Il faut écrire à Chabassu...

— C'est déjà fait.

— Lui demander des précisions... Je ne pense pas que ce soit grave... Ils se sont brouillés, voilà tout... Serge a dû commettre quelque sottise... Ah ! Serge...

Elle leva sa main et la laissa retomber mollement sur la main de Michel :

— Mon ami, mon cher grand ami... Mon compagnon...

Ses yeux se fermaient. Elle dit encore :

— Pour le bien et pour le mal, merci. Il ne faut pas douter de la terre qui nous a tant donné !

Michel se dressa et poussa la fenêtre, par crainte que le bruit de la rue n'incommodât la malade. Elle s'était assoupie soudain, si calme, si belle, qu'il éprouvait devant elle un regain de tendresse. Mille fois plus précieuse encore d'avoir été menacée, elle représentait pour lui la meilleure raison de vivre. Il n'aurait su dire exactement pourquoi il l'aimait : « Je l'aime parce qu'elle est ma femme. De longues années, de longues années encore... Comme dans la chanson. »

Un coup de sonnette retentit. Ce devait être la concierge qui apportait le courrier du soir. Michel sortit de la chambre et referma la porte avec précaution. Dans le vestibule, il trouva Akim, que la femme de ménage venait de faire entrer.

— Comment va Tania ? dit Akim, en faisant glisser son imperméable de ses épaules.

— Mieux. Elle s'est endormie.

— J'espère que je ne l'ai pas réveillée en sonnant.

— Non.

— Parfait. Je voulais te voir seul.

Sa figure était empreinte de gravité et de mystère.

— De quoi s'agit-il ? demanda Michel, subitement alarmé.

Ils pénétrèrent dans la salle à manger et Akim s'assit devant la table nue. Par une vieille habitude d'officier, il avait gardé ses gants. Il les retira avec lenteur et les roula en boule, tout en fixant sur Michel un regard incisif et froid. Lorsque l'opération fut terminée, il dit brusquement :

— Voici j'ai des nouvelles de Serge.

Michel eut un haut-le-corps :

— Il t'a écrit ?

— Oui.

— Pourquoi à toi et pas à nous ?

Les lèvres d'Akim s'étirèrent d'une manière serpentine :

— Ce n'est pas la première fois qu'il préfère passer par mon intermédiaire pour vous annoncer une décision importante.

— Tu as sa lettre ?

— Oui.

— Montre-la-moi.

— Plus tard.

Michel appliqua une claque, du plat de la main, sur la table :

— Mais, Akim, c'est absurde !... Tu vois que je m'inquiète !... Où est-il ?

— À Sidi-Bel-Abbès.

— Et que fait-il à Sidi-Bel-Abbès ?

— Il s'est engagé dans la Légion étrangère.

Michel poussa un grognement étouffé et, baissant la tête, écrasa son menton contre sa poitrine. N'ayant pas prévu ce choc supplémentaire, il essayait en vain de comprendre le sens et les conséquences du nouvel affront qui venait de lui être infligé. Soudain, rassemblant ses esprits, il cria :

— Donne-moi cette lettre !

— Non. Tu n'es pas en état de la lire.

Michel lui jeta un regard trouble et gémit :

— Je ne serai jamais en état de la lire. La honte, Akim, la honte ne s'apprivoise pas !...

— De quelle honte parles-tu ? dit Akim sur un ton paisible.

Michel appuya ses deux poings sur la table, comme un homme qui appréhende de perdre pied. Le sang chauffait son visage. Il éclata :

— Mon fils mêlé à des repris de justice, à des assassins, à des voleurs, mon fils plongé dans la pègre étrangère en uniforme ! On ne leur demande pas leurs papiers là-bas ! On sait bien qu'ils ont tous quelque chose à se reprocher ! Une succursale des pénitenciers ! Un dépotoir pour criminels repentants !...

Akim lui coupa la parole :

— Sais-tu que certains officiers russes se sont engagés dans la Légion étrangère ? Non point pour se cacher. Mais pour servir encore.

— Serge n'est pas un officier russe ! rétorqua Michel avec véhémence. Il avait une situation, une maison, une famille...

— Il m'avoue dans sa lettre avoir commis plusieurs indécrotesses à l'égard de Chabassu. C'est pris de remords, accablé de dettes, et désespérant de réussir dans une existence normale, qu'il a signé son engagement.

— Il n'avait qu'à revenir vivre ici !

Akim fronça les sourcils sur des yeux impitoyables :

— Ton fils n'aurait pas pu vivre ici. C'est une graine de révolté. Il lui faut le régiment, la discipline...

— Tu approuves donc sa résolution ? s'exclama Michel, en croisant les bras sur sa poitrine.

— Entièrement. S'il m'avait demandé un conseil, je l'aurais envoyé, moi-même, à la Légion. Contrairement à ce que tu crois, la Légion est une troupe glorieuse. Servir sous son drapeau n'est pas une honte, mais un honneur. De nombreux héros sont sortis de ses rangs...

— Et de nombreux gredins y sont entrés.

— Ce sont souvent ces gredins qui ont fait des héros. Encadré de camarades courageux et frustes, Serge changera. J'en suis sûr. Ils le dresseront...

Michel haussa ses larges épaules :

— Dès qu'il s'agit de l'armée, tous les miracles te paraissent possibles.

— En effet, dit Akim. Je respecte l'armée. Quelle qu'elle soit. Et j'ai souvent songé, moi aussi, à m'engager dans la Légion. Répudier cette petite vie tranquille. Agir, souffrir, ailleurs qu'entre quatre murs. Ne plus dédier toute son existence à des problèmes de situation, de loyer, de métro, de concierge et de bifteck-pommes frites...

Un silence pesa dans l'air. Akim alluma une cigarette.

— Quelle est la durée de l'engagement ? demanda Michel dans un souffle.

— Cinq ans au minimum. Mais je ne serais pas surpris que Serge eût signé pour huit ou dix ans. D'après sa lettre, il semble très heureux de son nouvel état. Il envisage de suivre des cours pour passer sous-officier, puis officier. Figure-toi qu'il se trouve dans le même bataillon que notre bon ami, le hussard Dalmatoff.

— Dalmatoff est à la Légion étrangère ? dit Michel d'une voix hésitante.

— Oui, depuis deux ans. Il en avait assez de rouler en taxi. Sa femme l'a quitté. Il a vendu la carriole. Et il est parti pour l'Algérie.

— Ah ! oui, chuchota Michel. Dalmatoff. Un brave garçon. Si gai...

Furtivement, un sentiment nouveau s'infiltrait en lui, moins stérile que la colère ou le désespoir. Les paroles sages d'Akim l'aidaient à abdiquer devant cette dernière incarnation de son fils. Tout compte fait, sans doute était-il nécessaire que Serge devînt ce soldat anonyme ? Peut-être les rigueurs du service militaire obtiendraient-elles de lui ce que n'avaient pu obtenir ni l'affection ni les conseils de ses proches ? La tête de Michel était lourde. Des liens douloureux se distendaient, se dénouaient dans sa poitrine. Il respirait mieux.

— Sous quel nom s'est-il engagé ? demanda-t-il.

— Serge Donnant.

— Il a changé... C'est bien...

Il passa une main sur son visage, violemment, comme pour se débarrasser d'un voile. Puis, les traits pacifiés, l'œil clair, il prononça :

— Maintenant, donne-moi sa lettre.

Akim sortit de sa poche une enveloppe de papier jaune et dit :

— Il m'a écrit à moi, parce qu'il savait que je plaiderais sa cause.

— Tu l'as bien plaidée, Akim, dit Michel.

Il prit l'enveloppe avec des mains tremblantes et en tira une feuille de papier quadrillée.

À ce moment, un léger bruit lui fit tourner la tête :

— Mon Dieu ! Tania !

La porte était entrebâillée. Tania se tenait sur le seuil, appuyée au chambranle. Un peignoir de soie jaune pendait sur ses épaules. Ses pieds étaient nus. Son visage semblait enduit de craie. Comme Michel s'élançait à sa rencontre, elle murmura :

— J'ai tout entendu. Akim a raison. C'est mieux ainsi, Michel...

X

Dehors, Paris cuisait dans la fournaise d'un dimanche de juillet. Aucun bruit ne venait de la rue. La fenêtre était ouverte, mais un store de toile orange l'aveuglait jusqu'en bas. À travers cet écran ténu, ne pénétrait dans la chambre qu'une pénombre radieuse de tente exposée au soleil. Boris remua les jambes. Odile poussa un gémissement infantin et remonta une épaule. Prise par le sommeil, elle avait rejeté à demi la vague, bleue et soyeuse, de la couverture. Dressé sur un coude, Boris regarda ce buste nu et lisse, d'une blancheur presque phosphorescente. Le bras droit, mollement abandonné, reposait le long de la hanche, le bras gauche, plié et appuyé contre la joue, portait, jusque dans la masse sombre des cheveux, une petite main aux doigts crispés comme des serres. La respiration égale de la dormeuse soulevait ses seins menus et ronds, marqués de deux pointes mauves légèrement froissées. Boris huma l'odeur excitante et douce de cette peau. Son cœur trembla de joie. Dix jours s'étaient écoulés depuis leur conversation dans la pharmacie. Aujourd'hui enfin, après plusieurs rencontres qui n'avaient fait qu'exaspérer son désir, elle l'avait invité chez elle et leur première étreinte avait eu pour décor ce minuscule appartement neuf aux peintures fraîches, aux meubles précieux, et aux portes qui fermaient mal. Stupéfié par le bonheur, il ne se lassait pas d'admirer le jardin de ce corps, si généreusement livré à sa convoitise. Le parfum d'Odile, *la vie* d'Odile, l'imprégnaient jusqu'au fond de la gorge. Leur accord était si total qu'il éprouvait, en cette seconde, le vertige aigu de la perfection. Avançant la main, il toucha délicatement la chair élastique d'un ventre aux reflets d'ivoire. « Je l'ai obtenue. Après tant d'années. Malgré tant de malchances. » Il eut envie qu'elle se réveillât. Une auto passa dans la rue. Un faible vent agita le store, dont l'armature claqua contre le bord de la fenêtre. Sur une table, au centre de la pièce, reposaient des tasses à thé et une assiette garnie de petits fours. Il avait soif. Il se leva prudemment, enfila son pantalon, sa chemise, fit deux pas dans la chambre : « Elle a tout préparé. Elle a mis des fleurs dans les vases. Comme une femme expérimentée. » Subitement, une tristesse lancinante le frappa au cœur. Il connaissait bien ce dépit mesquin, qui l'attaquait souvent lorsqu'il pensait à Odile. De toutes ses forces, il voulut l'étouffer, le détruire : « Je ne suis pas le premier. Les caresses qu'elle m'a prodiguées, un autre lui en a enseigné le merveilleux pouvoir. Ayant été mariée, elle ne peut plus

m'offrir un corps privé de souvenirs. » Des enveloppes décachetées traînaient sur la tablette de la coiffeuse. Il lut machinalement l'adresse : M^{me} Figeac. Le nom absurde se planta dans sa tête comme un épieu « Eh bien, oui, elle a été M^{me} Figeac. Elle ne le sera plus. Mais il est plus facile de changer les papiers de l'état civil que les habitudes profondes de la chair et de l'âme. L'accepter telle quelle. Ne pas me torturer. Ai-je le droit de me plaindre le jour, où, enfin, elle est devenue mienne ? » Une chaleur de fièvre adhérait à sa face. Audessus de lui, quelqu'un jouait du piano. Il se tourna vers le lit. Odile, éveillée, l'observait en silence. Il frémit, comme pris en faute, tenta de sourire.

— Que fais-tu, mon chéri ? dit-elle.

— Rien... Je me promenais... Je regardais la chambre...

— Elle te plaît ?

— Oui.

— Tu reconnais les meubles ?

Il demanda avec brusquerie :

— Pourquoi les reconnaîtrais-je ?

— La coiffeuse vient de ma chambre, rue d'Assas.

— Ah ! oui ?

— Les chaises aussi...

— Et le guéridon ?

— Je l'ai acheté.

— Quand ?

— Il y a quinze jours. Chez un petit antiquaire de la rue Bonaparte.

Odile ne cessait de le regarder, les yeux grands ouverts et pénétrés de lumière, les mains croisées sur la poitrine. Elle était si vraie, si nue, qu'il en ressentit un malaise indéfinissable. Loin de calmer sa rancune, cette vision de beauté en précisait douloureusement le motif. Moins jolie, elle lui eût certainement paru plus innocente. Assailli par tout ce qu'il s'était si longtemps contraint à cacher, il grommela :

— En somme, si je comprends bien, rien de ce qui se trouve ici ne provient de l'appartement que tu habitais avec ton mari ?

Elle sembla choquée, baissa la tête et prononça humblement :

— Mais non... rien, Boris.

— Rien, sauf toi ?

Aussitôt, il regretta ses paroles. Mais il ne pouvait plus se taire. Une force mauvaise plaçait les mots sur sa langue :

— Réponds ? J'ai besoin de savoir...

Obéissant à un obscur réflexe de défense, elle se pencha un peu, atteignit un peignoir qui gisait sur la carpepe et s'en voila le corps, sans sortir du lit. Son visage était défait, pâli, comme cinglé par le vent. Il répéta :

— J'ai besoin de savoir.

Un miroitement de larmes passa dans les yeux de la jeune femme. Elle gémit :

— Mais quoi ?... Que veux-tu savoir ?... Tu m'étonnes Boris... Tu me fais peur...

— À qui la faute ? Si je t'aimais moins, je serais peut-être moins exigeant. Cet homme, ton mari, pourquoi l'as-tu quitté ?

— Je te l'ai expliqué cent fois, Boris. Nous ne nous entendions pas. Je l'avais épousé par dépit, pour échapper à mes parents...

— Et avec leur bénédiction.

— Bien sûr. Mais, dès les premières semaines, notre union s'est révélée désastreuse. Tu m'avais habituée à tant de chaleur, à tant de compréhension ! Et je me trouvais en présence d'un être sec, glacial, ricaneur. Uniquement obsédé par le désir de se faire des relations, de se pousser dans le monde. Un intrigant. Un arriviste. Je ne comptais guère pour lui. Un pareil désaccord ne se raconte pas. Mon père est mort. Ma mère s'est réfugiée dans notre propriété en Touraine. De là, elle m'écrivait des lettres pour me conseiller la sagesse, la patience. Mais, j'étais à bout... Finalement, j'ai résolu de divorcer en prenant tous les torts à ma charge. J'ai abandonné le domicile conjugal. Je me suis installée ici. Depuis, nos avoués échangent des lettres...

— Quel était donc l'homme que j'ai aperçu au théâtre, à ton côté ?

— Un ami de ma famille.

— Tu en es sûre ?

— Oui, Boris.

— Et ton mari, tu ne le revois plus ?

— Je l'ai revu deux ou trois fois.

— Pourquoi ?

— Pour les affaires du divorce. Il y a mille détails matériels à régler. Nous étions mariés sous le régime de la séparation. Mais nos biens respectifs avaient été mal définis dans le contrat. En fait, le partage ne pouvait se passer qu'à l'amiable.

Il s'écria :

— À l'amiable ! Tu le quittes et le partage se passe à l'amiable ! Magnifique !

— Cela vaut mieux, Boris. Sinon, le procès traînerait pendant plus d'un an.

— Et, avec ce système amiable, quand seras-tu divorcée, quand cesseras-tu d'être légalement madame Figeac ?

— Au début de l'année prochaine, je pense.

Il se frappa le front :

— C'est insensé !

— Mais non, Boris, c'est normal.

— Ah ! oui ? Rien n'est normal dans cette histoire ! Rien, rien !...

Il marchait de long en large dans la pièce. Cette chaleur, de teinte

orange, l'accablait. Il éprouvait à la fois la nécessité et la peur de prononcer des paroles définitives. Une autre qu'Odile l'eût trouvé plus indulgent. Mais, puisqu'il l'avait choisie, elle méritait un traitement de rigueur. L'ayant placée très haut, il ne pouvait plus, sans renoncer à son amour, accepter le fait accompli, effacer le passé, respecter le mystère. Soudain, il s'approcha d'elle, résolu à obtenir une confession totale de cette femme nouée par la stupeur. Comme on parle à l'oreille d'un sourd, il articula d'une voix basse, martelée, contre sa joue :

— Ce mari que tu n'aimes pas, Odile, il t'a tout de même tenue dans ses bras. Il t'a dit, à peu de choses près, les paroles que je t'ai dites. Il t'a caressée comme je t'ai caressée. Je viens en second. Je reprends un rôle. Et tu t'étonnes que je souffre de n'être que le remplaçant...

Elle tendit le cou. Ses yeux brillèrent d'un éclat de révolte :

— Comment oses-tu parler ainsi ? Je n'ai jamais appartenu à personne d'autre que toi, puisque c'est toi seul que j'aime.

Il répliqua avec humeur :

— C'est de la rhétorique féminine.

— Ah ! oui ? dit-elle. Eh bien, réfléchis. Peux-tu m'affirmer que tu n'as fréquenté aucune femme depuis notre séparation ? Non, n'est-ce pas ? Tu as eu des maîtresses. Mais elles ne comptaient pas. Et, aujourd'hui, tu n'as certes pas pensé à elles lorsque tu m'as jetée sur ce lit. Ton plaisir était un plaisir tout neuf. Tu découvrais l'amour. Pourquoi veux-tu qu'il en soit autrement pour moi ?

D'abord ébranlé par cet argument, il se ressaisit et gronda :

— Les réactions d'un homme et d'une femme dans l'amour ne sont pas comparables.

— C'est trop commode, Boris. Tu t'accordes le bénéfice de l'oubli, et tu me le dénies. Tu t'estimes innocent malgré tes aventures passées, mais tu me juges coupable parce que j'ai connu un autre homme avant toi.

— Je ne te juge pas coupable. Simplement, je regrette...

— Ce que tu regrettes pour moi, tu dois aussi le regretter pour toi. Ou alors, ne rien regretter du tout. Oh ! Boris, je t'en supplie, ne sois pas jaloux d'un passé que je déteste. Ne gâche pas notre joie par des accès de suspicion malade...

Il lui en voulut d'être si touchante et si sage. Vaincu sur le terrain de la discussion, il se refusait à accepter sa défaite. Comment ne comprenait-elle pas que son malaise se situait au-delà de l'intelligence, dans une région si profonde de son être, qu'aucune parole ne pouvait l'atteindre ? Il dit avec un élan de reproche :

— Je t'envie d'être si logique, Odile, dans l'analyse de ton comportement. C'est très français, ma foi. Pour toi, tout sentiment injustifiable est condamné à mourir d'emblée. Puisque j'ai tort de

souffrir, je dois cesser de souffrir.

— Évidemment.

— Eh bien, figure-toi qu'il n'en est rien. Si tu as avalé un poison, tu ne l'expulseras pas de toi par le seul jeu de ta volonté. J'ai avalé un poison. Il travaille dans mon ventre, dans mon cœur. Et tu auras beau m'expliquer que ce poison est un poison de qualité vulgaire, tu ne changeras rien aux réactions de mon corps. C'est là. Ça me brûle. Ça m'étouffe. Je voudrais m'en délivrer. Je ne peux pas...

Elle semblait dormir, les yeux écarquillés, le front plat. Des larmes coulaient sur ses joues. Comme si elle parlait dans un songe, elle murmura :

— Tu regrettes donc que nous nous soyons retrouvés.

Il fut secoué par une commotion rapide. Un cri jaillit de sa bouche :

— Non, Odile.

— Si..., si... Tu imaginais autre chose... Tu as été déçu... Déçu parce que je n'étais plus exactement la jeune fille que tu avais connue... Déçu parce que le temps avait passé sur nous... Je ne veux pas être pour toi une pauvre réplique vivante de ton merveilleux souvenir. Je ne veux pas représenter à tes yeux un à peu près de la femme que tu avais rêvée. S'il en est ainsi, Boris, il vaut mieux nous quitter...

Stupide, haletant, il la voyait déjà diminuer, s'éloigner, disparaître. Une terreur panique le pénétra. Il saisit les poignets d'Odile et tenta de l'attirer contre lui. Elle se débattait faiblement :

— Non, je t'assure... Il vaut mieux nous quitter... Je ne supporterai pas...

— Quoi ? Qui te parle de séparation ? Comment peux-tu dire que tu m'as déçu ? Si je me pose tant de questions, c'est justement parce que tu ne m'as pas déçu, parce que je t'aime chaque jour davantage, parce que je ne conçois plus l'existence sans toi. Je voudrais que tu me fusses redevable de toutes les révélations. Je voudrais... Je voudrais t'avoir donné la vie...

À bout de souffle, il appuya un genou sur le lit et abattit son visage contre l'épaule d'Odile. Un chaud parfum, un peu moite, comparable à l'arôme de la praline, emplissait son cerveau, endormait ses idées. La réverbération orangée du store l'isolait du reste du monde. À quelques centimètres de sa figure s'étalait une plage de peau, au tissu serré, uni, sans la moindre granulation. Il balbutia :

— Aide-moi, Odile.

Un bras nu entourait son cou :

— Quel étrange garçon tu fais, Boris ! La vie est si simple, et tu joues à la compliquer...

— Je veux la perfection.

— Elle ne s'obtient pas en un jour. Tu devrais le savoir, depuis le temps que tu travailles sur des chiffres. Tout est affaire de patience, d'agencements, d'accommodements...

Il n'écoutait pas ce qu'elle lui disait. Mais la musique tendre de ce discours suffisait à calmer ses nerfs. Elle le berçait, le consolait, comme elle eût fait d'un enfant rageur. Il se redressa un peu. Leurs regards se joignirent. Celui d'Odile était illuminé par un joyeux dévouement. Il sembla à Boris qu'il perdait pied, qu'il plongeait la tête la première, dans un lac. Il ferma les paupières.

— Boris, mon chéri, reprit la voix sans visage, nous serons heureux, je le sais. Ce que j'ai vécu loin de toi ne servira qu'à me faire mieux apprécier ce que je vivrai près de toi. Aie confiance en nous. Nous le méritons, l'un et l'autre. Et surtout n'hésite jamais à me parler franchement comme tu viens de le faire. Je ne supporterais pas l'idée que tu puisses nourrir quelque grief contre moi, sans me le dire en face...

À présent, blotti contre Odile, pénétré par sa tiédeur, par son parfum et par sa voix, Boris éprouvait une charmante impression d'équilibre et de solidité. Devait-elle à son atavisme français cette faculté de concilier en se jouant des thèses en apparence inconciliables, de considérer chaque événement dans ses proportions réelles, de refuser, en toutes circonstances, l'attrait romantique de l'exagération ?

— Tu te tais ? À quoi penses-tu ? demanda-t-elle doucement.

— Je pense que nous sommes vraiment nés l'un pour l'autre, toi à Paris, moi à Moscou.

Il prononça cette phrase banale avec un tel accent de gravité qu'Odile en parut troublée. Il s'était écarté d'elle, comme pour mieux la voir dans son ensemble. Il dit encore :

— Tu es belle... si belle...

Les épaules de la jeune femme frémirent. Elle se recoucha, serrant contre sa poitrine les deux pans du peignoir froissé. Gaiement, il se glissa près d'elle et se pencha sur son visage.

Le soleil avait dû se cacher, car, traversant le store, une clarté nouvelle, jaune, laiteuse, noyait la pièce d'une vapeur, où les murs, les meubles, toutes les choses dures et opaques, semblaient devenues diaphanes.

XI

Un carré de pensées violettes achevait de se faner sur la tombe. L'or de la petite icône, enchâssée dans la pierre s'était craquelé et terni. Mais l'inscription, en caractères slavons, demeurait encore très lisible : *Marie Ossipovna Danoff*. Tania et Nina se signèrent. Elles avaient profité de l'offre d'un chauffeur de taxi, ami d'Akim, pour se rendre au cimetière russe de Sainte-Geneviève-des-Bois. Par cette belle journée d'automne, le voyage en voiture, à travers la campagne frileuse, brumeuse, leur avait donné, à toutes deux, la sensation d'une longue promenade d'agrément. Michel, retenu au magasin, n'avait pu les accompagner dans leur randonnée. Mais il avait chargé Tania de vérifier l'état de la sépulture. Le chauffeur de taxi s'était agenouillé devant un mausolée en briques, voisin de l'entrée.

— Un parent, sans doute, dit Tania.

— Non, dit Nina. Il s'agit, je crois, d'un général dont il a été l'aide de camp en 1917.

Dans la lumière de cet après-midi, bleu et froid, les feuillages des bouleaux brillaient d'un éclat jaune vif. Quelques monuments catholiques se serraient, à gauche, contre le mur de l'enceinte. Mais une vaste population de décédés orthodoxes limitait déjà leur expansion. Proche de la Maison de retraite russe, le cimetière de Sainte-Geneviève-des-Bois était rapidement devenu le lieu de sépulture préféré de l'émigration. Vers lui, convergeaient de Paris et de la banlieue de nombreux défunts, dont les familles désiraient que le repos fût entouré d'un décor comparable à celui qu'ils eussent connu dans leur pays natal. Et vraiment dédié aux trépassés de l'exil, ce coin de terre, en Seine-et-Oise, avait perdu, d'année en année, ses derniers caractères français. Chaque mort, originaire de Riga, de Saint-Pétersbourg, de Moscou, d'Orel, de Kharkov, avait ici, pour voisin, quelque compatriote également malchanceux. Côte à côte, s'alignaient des croix russes, à triple traverse, coiffées d'un petit toit pentu. Certaines, comme celle de Marie Ossipovna, étaient ornées d'une image sainte. D'autres portaient encore de minuscules œufs de Pâques, en bois colorié accrochés à leurs branches lors de la fête de la Résurrection du Christ. Les jardiniers de la Maison de retraite entretenaient jalousement les tapis de fleurs qui recouvraient les emplacements funéraires. Le silence était large, total, comme à l'entrée des steppes. L'air même paraissait consacré par des prières

russe.

— Quand nous avons transféré le corps de Marie Ossipovna à Sainte-Geneviève-des-Bois, il n'y avait que quelques tombes dans l'enclos, dit Tania. Et maintenant...

— Oui, soupira Nina. Toutes les routes des émigrés se rejoignent. Que de gens qui se sont connus dans la vie se retrouvent ici dans la mort ! J'ai regardé les noms, en passant. Des proscrits venus de tous les coins de notre patrie. Des princes, des généraux, des magistrats, des acteurs. Et un sol étranger enveloppe leur dernier sommeil. Ils avaient espéré finir leurs jours en Russie. Et les voici ensevelis dans un cimetière russe. C'est la seule consolation que le sort leur ait accordée.

— En sera-t-il de même pour nous ? demanda Tania.

— Je le crains, dit Nina. La Russie soviétique devient, avec le temps, toujours plus solide et plus redoutable. Et nous autres, que faisons-nous ?

Elle étendit la main vers les tombes :

— Nous mourons. Et des croix orthodoxes, des inscriptions russes, des bouleaux au feuillage tremblant, nous offrent, en pleine France, une réplique charitable et insuffisante de la patrie perdue.

Un souffle de vent fit glisser des feuilles sèches et rousses sur le menu gravier de l'allée. Tania frémit. Elle venait de penser à sa propre fin. Cette idée la visitait souvent depuis sa maladie. Elle murmura :

— Je ne comprends pas la mort. Je la trouve inutile et bête. Je voudrais pouvoir en accepter le présage, pour moi comme pour les autres. C'est impossible...

— Il ne faut pas redouter la mort, dit Nina avec douceur. Réfléchis bien. Compare l'immense population des disparus, depuis la création du monde, avec la poignée de vivants qui couvrent aujourd'hui la planète. Tu seras forcée d'admettre que le grand nombre c'est la mort, et le petit nombre la vie ; que la règle général c'est la mort, et l'exception la vie. Quiconque est en vie jouit d'une permission extraordinaire. Il est anormal que tu vives, que je vive. Il serait normal que nous fussions mortes.

— Simplement parce que beaucoup d'autres sont morts avant nous ?

— Oui, Tania. Parce que tous, presque tous, sont là-bas, et que quelques-uns seulement sont ici. Parce qu'une majeure partie de l'humanité a cessé d'exister. Parce que, tels que nous sommes, au regard de ceux qui ne sont plus, nous représentons une minorité infime, ridicule, un château de sable dans le désert, une flaque d'eau devant l'océan. Nous nous remuons, nous nous désespérons, nous nous réjouissons, nous nous figurons que nous sommes importants, irremplaçables. Cependant, notre destin authentique ne se situe pas sur la terre, mais au-delà de la terre. Lorsque nous aurons rejoint

l'énorme, l'incalculable réserve, alors commencera pour nous la vraie vie, ou la vraie mort, comme tu aimes mieux...

— Je conçois que tu aies cette opinion, dit Tania, parce que bien des êtres qui te sont chers se sont éloignés du monde...

Elle pensait à Siféroff, à Malinoff. Elle plaignait sa sœur d'en être réduite à n'aimer que des fantômes. Nina dressa la tête vers le soleil. Son visage maigre et ingrat exprimait une grande confiance. Un sourire flotta sur ses lèvres. Elle dit :

— En effet, je crois que, là-bas, je me sentirai moins seule.

Le sifflet d'un train troua le silence. Un jardinier passa, poussant sa brouette encombrée de pelles et de gravats. Tania reporta son regard sur la tombe de Marie Ossipovna. Blanche, propre et fleurie, elle paraissait être la tombe d'un enfant. Il était difficile d'imaginer qu'elle recouvrait la dépouille d'une vieille femme primitive, autoritaire et secrète. Une tristesse inoffensive émanait de toutes ces croix érigées au-dessus de toutes ces défaites. On eût dit les mâts d'une flotte enlisée, engloutie. Le cœur de Tania se serrait. Elle songeait à d'autres défunts. À ses parents, à Volodia, à Nicolas. Par une étrange association d'idées, le souvenir de Nicolas s'alliait dans son esprit au souvenir de Serge. Comme Nicolas, Serge, chargé de tous les dons, gâchait et gaspillait sa chance. Elle l'évoqua, sous l'uniforme d'un légionnaire, cheminant, cuit de soleil, à travers une vague campagne arabe. On parlait d'opérations militaires dans le grand Atlas. Pourvu que, son instruction terminée, il ne fût pas envoyé sur le front de la dissidence ! Joignant les mains, Tania pria, non pour cette morte, mais pour ce vivant.

— Viens, dit Nina. Notre chauffeur doit s'impatienter...

Elles s'écartèrent de la tombe, après un dernier salut. Nina lisait, à droite, à gauche, les inscriptions gravées dans les croix :

« Né à Vladivostok, le 17 mars 1863, mort à Bois-Colombes le 18 décembre 1932... Né à Stavropol, le 5 mai 1875, mort à Paris, le 24 août 1930... Né à Toula, mort à Sainte-Geneviève-des-Bois... Quel voyage !...

Elles s'arrêtèrent devant un mausolée, surmonté d'une petite coupole bleue, en forme d'oignon :

« Amiral prince Poutiatine », déchiffra Tania.

Un peu plus loin, d'autres noms célèbres retinrent leur attention : Comtesse Moussine-Pouchkine, née Vorontzoff-Dachkoff, Lieutenant-comte Tolstoï, Sénateur-baron Kaulbars, Comtesse Galitzine, Sénateur A.-M. Bézobrazoff...

— De grands noms pour les Russes, dit Nina, et, pour les Français, des émigrés comme les autres. Quiconque s'exile perd un peu plus que son pays, et un peu moins que sa vie. Ici, pourtant, les morts russes savent qu'ils se trouvent entre eux. Les hiérarchies sont respectées. La

princesse Krapotkine ne risque pas d'être ensevelie à côté d'un M. Durand, parfaitement ignorant des qualités de sa voisine. Il faut aussi penser à la susceptibilité des défunts.

Tania observa sa sœur, mais fut incapable de discerner si elle plaisantait ou parlait raisonnablement. Soudain, Nina s'immobilisa devant une grande croix de marbre noir et poussa un cri étouffé.

— Qu'as-tu ? demanda Tania.

— Regarde cette inscription, chuchota Nina en se signant d'un geste rapide.

Tania fit un pas en avant et lut :

« Ivan Ivanovitch Kisiakoff. »

Elle tressaillit. Un froid rayonnement semblait venir du monument trapu, planté au bord du chemin comme une sentinelle. La personnalité même de Kisiakoff s'était infiltrée dans ce bloc de ténèbres, aux arêtes vives. Une pensée menaçante, profanatrice, circulait dans les veines de la pierre.

— J'avais lu l'annonce de sa mort dans le journal russe, dit Nina.

— Moi aussi, moi aussi..., balbutia Tania. Mais je ne savais pas qu'il fut enterré ici... Comme c'est étrange !...

Elle voyait en imagination ce gros corps couché, cette barbe flétrie, cette bouche comblée de silence. Kisiakoff n'était pas un cadavre comme les autres. Même dans la mort, il refusait de se plier à la loi commune. Même enterré, il faisait le pitre. Il y avait une sorte d'ostentation sinistre, de moquerie insolente, dans la seule forme de son tombeau. Par cette croix trop grande, trop noire, trop neuve, il avait introduit le scandale jusque dans l'enceinte du cimetière. Elle se rappela les paroles de Nina. Si la survie était une notion valable, Kisiakoff devait poursuivre, dans cette colonie de trépassés, son travail de perdition démoniaque. Lâché dans la société des défunts, il y suscitait des remous, des imprécations et des catastrophes inconcevables. Elle l'évoquait dans ses fonctions nouvelles, ce géant épique et bavard, au cerveau bourré de farces, tourbillonnant, criant, rotant, sifflant dans ses doigts et crevant en cascades de rires. Mille visages éclaboussés de plaisanteries se détournaient de lui. Des princesses, des officiers, des danseuses aux tutus rongés. Et il était là. Il se multipliait, se divisait, saluait, buvait de l'eau de pluie, mangeait de la terre et distribuait des bagues ornées de vers luisants. Tania crut entendre un halètement engorgé. Comme si quelqu'un eût soulevé un fardeau devant elle. Ses genoux faiblirent : « Il est mort, mort, mort... C'est fini... »

— Que Dieu apaise son âme, dit Nina.

Une crainte superstitieuse maintenait Tania face à ce marbre noir, gravé de lettres d'or. Elle ne pouvait plus bouger.

« Eh bien, partons, il est temps », reprit Nina.

Tania fit un effort pour s'éloigner de quelques pas. Tout en marchant, elle sentait dans son dos le regard nocturne et glacé de la pierre. Elle vit avec plaisir le chauffeur de taxi qui les attendait, debout devant la grille, en lisant un journal.

— Quel coin paisible ! dit-il. On aimerait être enterré là.

Dehors, s'étalait une campagne rousse et verte, étouffée de vapeurs. Deux enfants passaient sur la route en se tenant par la main. Ils parlaient entre eux avec animation. L'un s'écria :

— Moi, quand je serai grand, je veux être vétérinaire...

Ces simples paroles haussèrent dans le cœur de Tania une vague de mélancolie. « Il veut devenir vétérinaire. Et il le deviendra peut-être. Comme c'est bien ! » Elle pensa longtemps à ce futur vétérinaire, au visage marqué de taches de rousseur et à la chevelure jaune, ébouriffée.

— À vos ordres, mesdames, dit le chauffeur de taxi en ouvrant la portière de sa voiture.

Il cligna de l'œil et ajouta :

— Je vais vous ramener en France.

Une cloche tinta. Des oiseaux criaient en se pourchassant dans l'espace. Le taxi démarra rudement sur le chemin aux longues ornières parallèles.

XII

— C'est une française ? demanda Michel.

Boris inclina la tête :

— Oui.

La lumière pluvieuse de cette fin d'après-midi conférait à la salle à manger un aspect froid et rébarbatif. Des gouttes d'eau glissaient lentement sur la vitre. Tania sourit :

— J'en étais sûre. Comment se nomme-t-elle ?

Boris se tourna vers sa mère. Assise dans un fauteuil, près de la fenêtre, elle observait son fils avec une gravité bienveillante.

— Eh bien, tu ne veux pas nous dire son nom ? reprit-elle ?

— Si, balbutia Boris. Elle se nomme Odile...

Il hésita durant une fraction de seconde et acheva brusquement :

— Odile Révillat.

Tania baissa les paupières. Un souvenir s'éveillait en elle. Le carnet noir. À plusieurs reprises, elle avait tenté de remettre la main sur le document. En vain. Sans doute Boris l'avait-il détruit ? Se fiant à sa seule intuition, elle avait imaginé que l'idylle des deux jeunes gens s'était terminée par une rupture. Et voici que Boris prononçait devant elle ce nom dont elle le croyait délivré depuis plusieurs années. Elle dut se contraindre pour paraître ignorante :

— Odile Révillat... Ah ! oui... Et que font ses parents ?

— Son père est mort, grommela Boris. Il était avocat.

Il se troubla, rougit et dit encore, sur un ton légèrement hostile :

— Ce sont des gens... des gens très bien... Mais la famille n'a pas d'importance... La seule chose qui compte, c'est... enfin... c'est mon sentiment pour elle...

— Tu l'aimes ? dit Tania.

Elle était à la fois heureuse et déçue. Son fils s'éloignait, choisissait une femme, parlait de quitter la maison. Dans le vide qui se creusait autour d'elle, elle entendit résonner une voix joyeuse, enrouée, une voix d'homme :

— Oui, je l'aime, maman. De toute mon âme. Et elle le mérite. Je suis sûr qu'elle vous plaira. Elle est si tendre, si droite, si raisonnable !... Auprès d'elle, je me sens calme et fort... Loin d'elle...

Il fit de la main un geste vague et tourbillonnant, qui évoquait une chute dans les abîmes.

— Fichtre ! dit Michel avec une grimace comique.

— Tu comprends, papa, s'écria Boris, comme inquiet de n'être pas pris au sérieux, nous nous complétons. Elle possède toutes les qualités qui me manquent. Elle modère mes enthousiasmes et apaise mes doutes. Elle rétablit l'équilibre...

— Tu n'es pas équilibré ? murmura Tania.

— Non.

— Première nouvelle !

— C'est ainsi. Tu ne me connais pas, maman.

Tania, blessée, eut un faible sursaut de révolte :

— Comment, je ne te connais pas ?

— Tu crois me connaître. Mais tu ne peux pas savoir ce qu'il y a là-dedans.

Il frappa sa poitrine avec ses deux poings :

— Moi, je le sais. Et elle aussi. Elle aussi, parce qu'elle est faite pour moi. Et puis, elle est si jolie ! Regarde...

Il plongea la main dans la poche intérieure de son veston et en tira une photographie. Tania prit entre le pouce et l'index la petite image brillante, aux bords festonnés, et l'inclina vers la lumière de la fenêtre :

— Je peux voir ? demanda Michel.

— Mais oui, papa, dit Boris, avec empressement.

Il éprouvait l'anxiété d'un créateur soumettant son œuvre au jugement des critiques. Son sang battait sourdement dans les artères de son cou. Tandis que son père s'approchait de la croisée, il toussota nerveusement et dit :

— La photo n'est pas fameuse. Odile est mieux au naturel. Mais vous pourrez déjà vous faire une idée...

Tania considérait intensément cette jeune inconnue, au visage fin, tourné vers la gauche. Les lèvres s'entrouvraient dans un demi-sourire. Le regard était gai et loyal.

— Elle paraît vraiment très jolie, dit Michel.

— N'est-ce pas ? s'exclama Boris, dont la figure s'éclaira, des cheveux au menton.

— Oui, dit Tania. Très jolie. Et très jeune aussi...

Un peu de dépit tremblait dans son cœur. Sans raison précise, des larmes lui montaient aux yeux. Elle continua prudemment :

— Toi non plus, tu n'es pas vieux, mon petit. Je respecte ton sentiment. Mais le mariage est une décision grave. À ton âge, tu manques encore de discernement...

Boris éclata de rire :

— Tu crois ?

— J'en suis persuadée. Un homme a besoin d'avoir quelque notion de la vie avant de fixer son choix. Sinon, il risquerait...

Il l'interrompit avec assurance :

— Quel âge avait papa lorsqu'il t'a épousée ?

— Vingt ans, déclara Michel. Et ta mère en avait dix-huit.

Tania baissa le front, en proie à une émotion délicieuse et secrète.

— Tu vois, maman, reprit Boris, sur un ton triomphant. Nous sommes plus vieux que vous ne l'étiez le jour de votre mariage. Ce que vos parents ne vous ont pas dit, il ne faut pas nous le dire à nous.

— C'était une autre époque, soupira Tania. Tout était plus simple, plus facile. Nos familles...

— Vos familles ne se connaissaient pas, d'après ce que vous m'avez raconté. Vous vous êtes rencontrés, vous vous êtes aimés, sans le conseil de personne. Nous ne faisons pas autre chose...

— Non, bien sûr...

Elle n'aurait su dire pourquoi elle était plus craintive, plus réticente, à l'égard de Boris, qu'elle ne l'avait été à l'égard d'elle-même. D'une génération à l'autre, le problème sentimental n'avait pas changé. Et, pourtant, il lui semblait que son expérience personnelle n'avait aucun rapport avec celle que vivait son fils.

— Enfin, maman, s'écria Boris, rappelle-toi le jour où tu as annoncé à tes parents ton intention d'épouser un certain Michel Alexandrovitch Danoff. Que t'ont-ils répondu ?

Une vibration joyeuse transperça Tania comme un rayon. Ses joues devinrent chaudes. Elle prononça dans un souffle :

— Ton père était venu. Il se tenait dans le salon. À Ekaterinodar. Vêtu d'une jaquette. Si solennel !... J'ai compris... J'ai cru mourir d'allégresse... Mes parents nous ont bénis avec l'icône... Avec l'icône qui est encore dans notre chambre...

Sa voix s'étranglait. Avec quelle assurance ils s'étaient élancés, eux aussi, jadis, vers l'avenir ! Comme elle s'était sentie invincible, irréprochable, aux côtés de celui qui l'avait choisie ! Elle retrouvait d'emblée son exaltation d'autrefois, ses illusions, la certitude qu'ils étaient les premiers à connaître un pareil bonheur. Michel posa une main sur son épaule. Lui-même paraissait très ému.

— Eh bien, chuchota Boris, sois avec moi comme ils furent avec toi, maman. Je ne demande pas autre chose.

Tania redressa le buste. Ses prunelles étaient noyées de rêves.

— Quand nous présenteras-tu cette jeune fille ? dit-elle.

Boris fronça les sourcils et répliqua avec fermeté :

— Ce n'est pas une jeune fille, maman.

Appuyant ses mains sur les accoudoirs du fauteuil. Tania se pencha en avant :

— Que dis-tu ?

Michel aussi avait fait un mouvement vers son fils, comme pour mieux l'entendre ou mieux le retenir. Boris comprit que le moment critique était enfin venu. Rassemblant son énergie, il proféra, en

détachant chaque mot avec une affectation de bravade :

— Odile n'est pas une jeune fille. Elle a été mariée. Son divorce sera prononcé dans quelques mois.

Une expression de sévérité pétrifia les traits de Michel :

— Ce que tu nous annonces là est très important, mon petit.

— Pourquoi ?

— Parce qu'une personne divorcée, quelles que soient ses qualités, ne saurait représenter à nos yeux une épouse idéale.

Boris reçut le coup en pleine face. Ce qui le poignait le plus, c'était de sentir combien l'offense était réfléchie, volontaire. Il gronda :

— Je vous jure qu'Odile mérite autant votre estime aujourd'hui que jadis, divorcée que jeune fille.

— Je fais abstraction de nos propres impressions, dit Michel. Je ne pense qu'à toi dans cette aventure...

Il s'était adossé au mur, entre le buffet et une chaise. Toute la lumière de ce jour finissant se concentrait sur le rectangle pâle de son front. Il parlait lentement, sur un ton essoufflé et triste :

— Voyons, Boris, réfléchis bien. Cette jeune personne est probablement charmante. Pourtant, que tu le veuilles ou non, le principe du changement a été déposé dans son âme. Elle a appris, à ses propres dépens, que les serments ne sont pas éternels, que le mariage peut être aisément rompu, qu'une femme n'est pas faite pour se dévouer tout entière à un seul homme, mais pour chercher, d'homme en homme, un bonheur toujours plus conforme à ses vœux. C'est grave...

Boris haussa les épaules :

— Grave ? Pour d'autres, mais pas pour Odile...

Tania tenait toujours la photographie dans sa main. Elle jeta un dernier coup d'œil sur l'épreuve et la rendit à Boris. Il voulut voir dans ce geste une fin de non-recevoir, une condamnation. Ses joues blanchirent. Il saisit le carré de carton glacé et le fourra violemment dans sa poche. Une mèche de cheveux barrait son front. Il le releva avec son poignet.

— Ne te fâche pas, Boris, dit Tania.

— Je ne me fâche pas. Toutefois, j'avoue que votre attitude me déconcerte. Où est le crime ? J'aurais épousé Odile depuis longtemps, si j'avais eu une situation convenable. Mais, à l'époque son père s'est opposé à ce qu'elle devienne la femme d'un Russe émigré, sans fortune et sans avenir. Il l'a poussée dans les bras d'un prétendant choisi par lui et qui offrait toutes les garanties.

— Il a cru agir pour son bien, dit Michel.

— Oui. Mais le résultat, vous le voyez. Elle divorce. Par la faute de ses parents. Et elle revient à moi, parce qu'en dépit des prévisions notre amour n'a fait que grandir. Le père d'Odile a condamné notre

union au nom des principes bourgeois. Il parlait de mésalliance en pensant au piètre parti que je représentais. Allez-vous à votre tour, parler de mésalliance en pensant au parti que représente Odile ?

Il observa son père, espérant l'avoir ébranlé. Mais Michel ne bougeait pas, massif, fermé, le regard dur.

— Il ne s'agit pas de mésalliance, dit Tania d'un air conciliant. Notre réserve n'est pas dictée par l'orgueil, mais par la prudence, la circonspection...

Michel lui coupa la parole :

— Je vais te paraître brutal, Boris. Je raisonne comme ceux de mon temps, de mon pays. À Paris, vous avez une mentalité différente. Eh bien, écoute-moi quand même. Je te répète qu'une femme divorcée ne peut plus considérer le mariage comme une institution inattaquable. Je te croyais jaloux de ton autorité...

Une colère brillante envahit l'esprit de Boris. On touchait à son bien le plus précieux. On dénigrait celle qui méritait d'être respectée. Derrière ces reproches d'ordre général, il en devinait d'autres, d'un caractère plus intime, que son père hésitait à formuler devant lui. Sans doute Michel imaginait-il difficilement qu'un homme pût renoncer à être, auprès de son épouse, le découvreur omnipotent, l'initiateur unique.

— Je sais tout ce que tu penses, s'écria-t-il. Tout ce que tu penses et que tu ne dis pas. J'ai pesé le pour et le contre. Une divorcée ! Le mot te gêne. Et, pourtant, le seul fait que je passe outre à toutes ces considérations devrait suffire à te prouver la valeur de mon sentiment. Odile est-elle responsable de la faute qu'elle a commise lors de son premier mariage ? Non, n'est-ce pas ? L'eût-elle même été, estimes-tu normal, papa, qu'elle en souffre durant toute sa vie ? Es-tu pour la politique de l'irréparable ? Et toi, maman, toi, crois-tu qu'une femme ne puisse pas revenir sincèrement à son premier amour, après une diversion qu'elle-même juge désastreuse ?

À ces mots, Tania se sentit happée par le souvenir de Volodia, qui n'attendait que cette occasion pour fondre sur elle. Une effusion de honte prenait possession de son corps. Avait-elle le droit de se montrer si intransigeante envers Odile ? Devait-elle nier que l'amour fût possible entre deux êtres, bien que le passage d'un tiers les eût, pour un temps, séparés ? Boris, penché vers elle, l'interrogeait de toute sa figure bouleversée, quêtait son alliance, mendiait sa compréhension. Elle eut envie de crier : « Rappelle-toi, Michel... » Mais les mots s'arrêtaient dans sa gorge. Elle fit un effort pour dominer son agitation et chuchota :

— Boris a raison... Il ne faut pas condamner cette petite. Ayant pris conscience de son erreur, elle est peut-être mieux préparée qu'une autre à le rendre heureux... Une femme est toujours neuve devant

l'être qu'elle aime...

Elle ne put en dire davantage. Tout à coup, il lui sembla que la conversation avait changé de plan. Il ne s'agissait plus de Boris et d'Odile ; mais de Michel et d'elle-même. Elle regarda son mari avec ferveur. Jamais encore elle n'avait osé évoquer devant lui, fût-ce par allusion, cette période exécrationnelle de leur passé. Mais, puisque le bonheur de son fils était en jeu, elle se sentait tenue de rappeler à Michel que leur expérience personnelle aurait dû les inciter à moins d'intransigeance. Fut-il touché par cette leçon, qu'il était seul à pouvoir entendre ? Elle eut l'impression que des angles se brisaient dans ce corps, dans ce visage raidis. L'air de la pièce se chargeait d'effluves favorables.

— Je ne dis pas non, concéda Michel. Je n'accable personne *a priori*. Simplement, je déplore que Boris ne fasse pas un mariage... enfin un mariage normal.

— Il faut mieux faire un mariage anormal et avoir, ensuite, une vie normale, dit Boris. Je suis sûr d'Odile comme de moi-même.

Tania, rompue par l'émotion, appuya sa nuque contre le dossier du fauteuil. Elle sentit que Boris lui prenait la main, déposait un baiser sur ses doigts. Subitement, une allégresse folle déboucha dans son cœur. Elle ne sut ni pourquoi ni comment cela s'était passé. Saisissant la tête de son fils, elle l'attira contre sa poitrine en murmurant :

— Boris, mon petit... mon enfant...

Michel marchait d'un coin à l'autre de la pièce. On entendait sonner des clefs dans sa poche. Enfin, il s'arrêta. Sa figure s'était radoucie :

— Son premier mariage a sans doute été célébré dans une église catholique ? dit-il.

— Oui, je crois répliqua Boris, étonné.

— Dans ce cas, vous pourrez tout de même, je pense, vous marier religieusement à l'église orthodoxe. Il faudra que je me renseigne...

Boris releva le front et demanda :

— Tu acceptes donc ?

D'un geste fébrile, Michel passa les doigts dans ses cheveux courts et grisonnants :

— Comment refuserais-je ? Je t'ai mis en garde. C'était tout ce que je pouvais faire. Si tu persistes dans tes intentions, ni ta mère ni moi, ne songerons à t'en tenir rigueur. Ta femme sera reçue par nous, comme elle l'eût été si nous l'avions choisie nous-mêmes...

Stupéfié par la joie, Boris regardait tour à tour son père et sa mère, avec l'étrange sentiment d'avoir été dupe de quelque machination amicale. Il marmonna :

— Je vous remercie. Vous me rendez heureux.

— Montre-moi encore sa photographie, dit Tania.

Il obéit avec hâte.

— Elle est brune, n'est-ce pas ? reprit-elle en se penchant sur l'épreuve.

— Châtain foncé. Et ses yeux sont d'une couleur très chaude, très particulière...

— Je vois, je vois. Grande ?

— Moyenne. Elle me vient un peu au-dessus de l'épaule. D'ailleurs, vous la verrez...

Il y eut un silence.

— Quand ? demanda Michel.

— Je vous prie d'attendre encore, dit Boris.

— Pourquoi ?

— Lorsqu'elle sera tout à fait libre, alors je vous la présenterai. Pas avant. Non, pas avant.

Il prit la photographie des mains de sa mère, la tourna entre ses doigts et dit encore :

— Ce soir, si vous le permettez, je ne dînerai pas à la maison. Je veux lui porter la bonne nouvelle.

— Tu l'embrasseras pour nous, murmura Tania.

Elle dirigea sur Michel un regard caressant et ajouta d'une voix plus forte :

— Que Dieu vous bénisse, mon enfant, comme il nous a bénis.

XIII

Sur le pas de la porte, Marguerite dit encore :

— Vous ne serez pas imprudents ?

— Mais non, s'écria Machécourt. J'ai besoin de me dégourdir après un bon repas. Nous allons voir ce qui se passe sur les grands boulevards. Il paraît que ça remue dans le coin...

Il serra le bras de Boris :

— Lui, il est amoureux. La politique, il s'en fiche. Mais moi qui n'ai pas cet avantage sentimental, j'avoue que je ne tiens plus en place.

Marguerite sourit :

— Eh bien, va, va, papa. Et reviens vite. Au revoir, Boris.

Elle referma la porte.

Boris avait remis, de semaine en semaine, l'obligation de révéler aux Machécourt son projet de mariage avec Odile. Ce soir, pourtant, invité à dîner chez eux, il n'avait pu faire moins que de leur annoncer la nouvelle. Maintenant, tout était dit. Dégagé de l'épreuve, il respirait plus librement. « Et Marguerite ? Que pense-t-elle de ma décision ? » Descendant l'escalier à côté de son ancien professeur, il ne cessait de réfléchir à la jeune fille. Il évoquait l'expression douce de son visage, l'intonation de sa voix mal affermie : « Je vous félicite, Boris... Je souhaite tant que cette jeune femme vous rende heureux !... Vous nous la présenterez... » Tandis qu'elle parlait, sur sa figure, en apparence immobile, un petit pli, entre les sourcils touffus, se formait, disparaissait, reparaisait, s'effaçait encore, seul indice d'un violent débat intérieur. Soudain, Boris éprouva l'impression d'avoir, par l'affirmation de son bonheur trop neuf, blessé quelqu'un de très humble et de très précieux. « Ce serait rudement bien, se dit-il, si Marguerite et Odile devenaient des amies. » Mais un pressentiment inexplicable lui enseignait déjà la vanité d'une pareille conjecture. À mille lieues de lui, Machécourt proclama :

— Je fais confiance au peuple. Face à la renaissance belliqueuse de l'Allemagne, il est temps que la France se ressaisisse.

— Oui, oui, marmonna Boris.

Les paroles de Machécourt lui rappelaient, mal à propos, les soucis de ce monde troublé. En effet, les derniers mois de l'année 1933 avaient été marqués par une série de tristes présages. Le procès des incendiaires du Reichstag, l'attentat contre le chancelier Dollfuss, la rupture de l'Allemagne avec la Société des Nations, le plébiscite

monstre qui renforçait le pouvoir d'Hitler, et, en France, le renversement des ministères Daladier et Sarraut, ces nouvelles, qui se suivaient selon une cadence rapide, paraissaient être à chacun les signes avant-coureurs d'un cataclysme général. Pour saluer l'année naissante, à la catastrophe du chemin de fer de Lagny succédait subitement la découverte des scandales du Crédit Municipal de Bayonne. L'escroc Stavisky avait bénéficié, dans son entreprise, de secours politiques et d'indulgences administratives qui révélaient la corruption du régime parlementaire actuel. Son suicide, dans une villa de Chamonix, ressemblait fort à un assassinat ordonné par des personnages haut placés et bien obéis. Tant de mensonges et tant d'hypocrisie ne pouvait manquer d'émouvoir la population. De l'*Action Française*, aux *Jeunesses patriotes* et aux *Croix de Feu*, différentes ligues politiques manifestaient depuis quelques jours dans les rues. Le ministère Chautemps avait démissionné ce matin, 27 janvier. On parlait de nouvelles agitations pour le soir même. Avisant un taxi en maraude, Machécourt demanda au chauffeur de les conduire le plus près possible de l'Opéra. Dans la voiture, il posa une main tremblante sur le genou de Boris et déclara :

— « Il s'agit de savoir si quelques hommes, aujourd'hui, doivent l'emporter sur la patrie ! » disait Robespierre. La formule est encore valable. Tout recommence.

— Vous croyez à une révolution ? demanda Boris. Instinctivement, il voulait écarter d'Odile et de lui-même tout risque de perturbation extérieure. Plus qu'autrefois encore, il avait besoin d'une société paisible pour encadrer et soutenir son bonheur personnel.

— Une révolution ? Non, dit Machécourt. Mais j'espère que la vindicte populaire obligera les députés à plus de prudence dans l'utilisation de leur mandat. Il est bon que la masse entoure le Parlement d'une attention tendue, sourcilleuse, menaçante...

Boris écoutait Machécourt avec curiosité. Lui-même n'avait jamais eu le goût de la politique. La discipline scientifique l'avait habitué à penser que, dans le domaine des affaires d'État, comme dans celui de la recherche pure, l'initiative devait être laissée aux seuls spécialistes. En toutes choses, il avait le respect de la compétence. À cette réserve, dictée par un souci d'honnêteté intellectuelle, s'ajoutait une répugnance innée à l'égard de tout ce qui concernait les questions de la conduite des peuples. Les scandales et les injustices qui jalonnaient le cours de l'Histoire suffisaient à le persuader que l'exercice du pouvoir était inséparable d'une certaine immoralité.

— Je ne comprends pas, dit-il, qu'un homme comme vous, ami de la rigueur et de la probité scientifiques, se laisse fasciner par le lamentable remue-ménage des politiciens.

— Ce ne sont pas les politiciens qui m'intéressent, répliqua

Machécourt, c'est le peuple. Je n'ai aucune opinion politique. Mais toute réaction collective, qu'elle vienne de droite ou de gauche, m'émeut. Sitôt qu'une conscience se dégage de la foule, que ce soit à l'occasion d'un spectacle, d'un accident, d'une cérémonie, d'une manifestation, je me sens récompensé d'être un homme. Vous additionnez des unités. Vous formez un total. Trois mille deux cent sept. Quatre mille six cent trois. Et, brusquement, au-dessus de ce total, naît un concept indéfinissable. Le total ne représente plus rien. C'est ce concept supplémentaire qui compte. Les mathématiques sont vaincues. N'est-ce pas vertigineux ? Chautemps a dû capituler devant ce concept, malgré ses armées de gardes mobiles et d'agents.

Boris sourit :

— J'avoue que je n'aime pas le concept dont vous parlez. Une question d'atavisme, sans doute. En Russie, la foule était redoutable. Mes parents m'ont souvent parlé de la foule...

— Il ne faut pas comparer la foule russe et la foule française. Les heures que nous vivons sont mystérieuses et fortes. Par le seul fait de l'indignation populaire, le gouvernement a compris qu'il ne pouvait être à la fois le gardien du bien public et le conseiller des escrocs...

— On formera un autre gouvernement, dit Boris. On limogera quelques hauts fonctionnaires, pour calmer l'opinion publique. Et, lorsque les manifestants seront rentrés chez eux, de sales combines recommenceront dans les couloirs de la Chambre. Moi, ce jeu me dégoûte...

Machécourt éclata de rire :

— Vous voyez, vous voyez, déjà vous prenez parti ! Déjà vous vous passionnez ! Je crois au progrès humain. Je crois à la raison triomphante...

Le taxi roulait lentement. Derrière les vitres, surgissaient des groupes de passants aux silhouettes gelées. La clarté jaune des lampadaires révélait, çà et là, des rassemblements d'agents au repos. Sur le boulevard de la Madeleine, à hauteur de la rue des Capucines, la voiture s'arrêta. Le chauffeur refusait d'aller plus loin, à cause des risques de bagarre. Boris et Machécourt continuèrent leur chemin à pied. Tout en marchant, Boris regrettait de n'avoir pas décliné l'offre de son vieil ami. N'eût-il pas mieux fait de prétexter un rendez-vous et de courir, immédiatement après le dîner, chez Odile, qu'il n'avait pas vue de la journée ? Il était dix heures du soir. Elle lui avait dit qu'elle se coucherait tôt, qu'elle lirait au lit, en l'attendant : « La clef sera sous le paillason. Tu viendras dès que tu le pourras ! » Il l'imaginait dans son petit appartement de la rue Oudinot, le visage penché sous la lampe. Il respirait le parfum de sa chambre quiète et chaude. Machécourt le poussa du coude :

— Vous entendez ?

Dans la nuit, ponctuée par les taches pâles des réverbères, montait un mugissement funèbre et lentement cadencé :

— Démission !... Au poteau !... Stavisky !...

Aux environs de la rue Daunou, la foule grossie formait un énorme gâteau de crânes et de poings. Boris et Machécourt se faufilèrent entre les groupes, rasant les murs, contournant les noyaux résistants. Les boutiques avaient baissé leurs rideaux de fer. Quelques rares autos, enlisées dans la cohue, servaient de piédestal à des orateurs gesticulants et aphones. La clarté vive des projecteurs découpait dans le ciel les floritures architecturales du théâtre de l'Opéra. Fouillé par les rayons lumineux, un vaisseau de statues, de harpes, de colonnettes et de médaillons de pierre, dominait l'océan houleux de la multitude. Le terre-plein central et les abords du palais étaient isolés par des cordons d'agents et de gardes mobiles. Des voitures de pompiers stationnaient le long du trottoir, avec leurs tuyaux branchés sur les prises d'eau. Par endroits, des bâtons blancs se levaient, s'abaissaient, tels des bouts de craie maniés devant un tableau noir. Le signal d'une voiture d'ambulance déchira l'air. Soudain, un frémissement comparable au murmure du vent fit onduler les têtes. Mille bouches sans nom clamaient *La Marseillaise*. Du côté de l'avenue de l'Opéra, retentit, en réponse, *L'Internationale*.

— Je n'y comprends rien, dit Boris. Les communistes sont donc d'accord avec la droite, pour une fois ?

— Il n'y a plus de communistes, il n'y a plus de droite, dit Machécourt avec élan. Il n'y a que des Français écoeurés par l'impéritie des pouvoirs publics.

Insensible à ce tumulte, la masse illuminée du théâtre de l'Opéra continuait à servir la musique. Des spectateurs, délivrés par l'entracte, se montraient furtivement aux fenêtres.

— Est-il possible que la représentation de ce soir ait été maintenue ? demanda Boris.

— Mais oui, dit Machécourt. J'ai regardé le programme dans le journal. Savez-vous ce qu'on joue ? *La Traviata* et *Soir de Fête* ! N'est-ce pas admirable ? *Soir de Fête* ! *Soir de Fête* !...

Il paraissait surexcité et heureux. « Les Français ont l'émeute dans le sang », pensa Boris. Autour d'eux, des visages mal éclairés, irréels, couleur de chlore, oscillaient sur place, comme des ballons liés à un même manche :

— Chautemps, au poteau !... Daladier, au poteau !...

Tout à côté de Boris, un jeune homme à la face poupine, coiffé d'un béret basque et armé d'une canne, vociférait :

— La France aux Français ! La France aux Français ! Contre la pègre étrangère : hou !

Boris se mordit les lèvres pour ne pas répliquer. Stavisky était

effectivement un Russe naturalisé français. Tous les journaux, depuis trois semaines, le rappelaient avec malveillance. Dans la gazette du soir, que Boris avait dans sa poche, l'éditorial commençait ainsi : « Nous sommes tellement envahis par des étrangers de toutes sortes, que notre méfiance n'est même plus éveillée quand un naturalisé de fraîche date, au nom exotique, se trouve promu à un poste officiel dans le cadre de l'organisation républicaine... » Le papier s'intitulait : « Retournez chez vous. »

Boris regarda le jeune homme qui s'égosillait en agitant sa canne. L'idée le traversa de frapper au visage ce patriote bruyant. Mais de quel droit ? À quel titre ? « Ne suis-je pas un Français, moi-même ? Ne devrais-je pas, plutôt, unir ma voix à la sienne ? » Machécourt lui saisit la main :

— Regardez ! Regardez !

Au débouché du boulevard, l'agitation devenait plus violente. Des casques luisants tanguèrent au-dessus de la marée. Les gardes municipaux montés renforçaient les effectifs de police. Des sifflets crépitérent. Un râle secoua l'assistance :

— Vaches !... Fumiers !...

— L'armée avec nous ! Vive l'armée !

— Ils vont charger !...

— Vive l'armée ! Vive l'armée !

Machécourt criait avec les autres :

— Vive l'armée ! Chautemps au poteau !

Boris ne reconnaissait plus son professeur dans cet énergumène exalté et tonitruant. « De nous deux, c'est lui qui paraît le plus jeune ! » songea-t-il. Déjà, la foule reflétait vers les voies transversales, mais elle était coincée par la vague compacte de ceux qui avançaient toujours, sans se douter du péril. Bousculé, étouffé, Boris fut subitement séparé de Machécourt. Il le vit dériver, comme un bouchon, en direction de la rue de la Paix. Lui-même, pris dans le remous, fut projeté contre une devanture. Harcelée par les agents et les gardes mobiles, la troupe des manifestants se disloquait, se dispersait, rentrait sous terre. Longtemps, Boris demeura immobile, considérant ce ballet de figures incohérentes. Puis, il se remit à marcher vers la place de la Madeleine. Comme il se dégageait de la masse, il aperçut Machécourt qui, lui aussi, battait en retraite. Le professeur avait perdu son chapeau. Une tache de cambouis maculait sa joue.

— J'ai failli y passer, dit-il en haletant. Des gardes mobiles m'avaient cerné dans une encoignure. Mais je suis leste encore !

Sa moustache tremblait gaiement sur ses dents mal plantées. Il semblait victorieux et rompu.

— La manifestation est pratiquement terminée, dit-il encore. Il est

onze heures et demie. Mais nous n'avons pas perdu notre temps.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr. Encore quelques démonstrations comparables à celles-ci, et nos élus comprendront qu'il est dangereux de miser sur l'ignorance du peuple. Si tous les Français étaient, comme vous, dédaigneux de la politique, le Parlement deviendrait vite une foire d'empoigne. Le régime démocratique n'est concevable que dans un pays dont tous les citoyens s'intéressent aux affaires de l'État.

— Vous avez raison, dit Boris. Je devrais lire plus de journaux, essayer de m'instruire un peu.

Des groupes les dépassaient dans un bourdonnement de paroles courroucées.

— Vous rentrez chez vous ? demanda Machécourt.

— Non, dit Boris, j'ai encore une visite à faire.

Machécourt le menaça du doigt :

— Peut-on parler de vie publique à un homme dont la vie privée est sur le point de changer du tout au tout ? Allez vite, mon ami, et pardonnez-moi de vous avoir retenu. Je suis un incorrigible bavard. Marguerite me grondera à mon retour.

Boris prit congé de Machécourt et se mit en quête d'un taxi. Il en découvrit un qui stationnait dans la rue Daunou, devant un café aux rideaux de fer à demi baissés. Le chauffeur, qui buvait un verre au comptoir, accepta en maugréant de conduire ce client pressé jusqu'à la rue Oudinot. Dans la voiture, Boris s'aperçut qu'il était indiciblement las et nerveux. Cette grande agitation nocturne, ce concours de visages furieux, ces cris, ces lueurs, ces coups de sifflet, maintenaient son corps dans un état de surexcitation fébrile. Il alluma une cigarette et aspira avidement une bouffée de fumée âcre. Depuis sa conversation avec Machécourt, il subissait une impression confuse de duplicité, voire de tricherie. Mêlé à la bousculade des manifestants, il ne s'était pas senti en communion de pensée avec eux. Cette attitude passive, il ne doutait pas qu'elle lui fût dictée par la conscience de ses origines russes. Aux heures graves pour la France, il éprouvait quelque gêne à réagir devant les événements avec la générosité d'un Français authentique. Il lui semblait qu'en rejoignant les Français dans la colère ou dans l'enthousiasme patriotique, il eût dépassé son rôle, faussé le jeu et commis même une sorte d'impolitesse. Le garçon qui criait : « La France aux Français » avait le droit moral d'exprimer cette idée. Mais lui ? Une fois de plus, il se heurtait à un mur. Il soupira, baissa la vitre et jeta son mégot dans la nuit.

La clef était sous le paillason. Il ouvrit, sans bruit, la porte de bois blond. Dès le seuil, un parfum pénétrant l'enveloppa et le rendit heureux. Avec une circonspection de voleur, il entra dans la chambre. Les rideaux étaient tirés. La lampe de chevet répandant autour d'elle

une lueur rose, vaporeuse. Dans le grand lit, Odile, tournée vers le mur, dormait déjà. Sa tête était abandonnée au creux de son bras nu. Une moue enfantine gonflait ses lèvres. Un livre ouvert gisait sur le tapis.

Un long moment, Boris contempla la chevelure sombre et lustrée, le cou laiteux, l'épaule glissante et la ligne des jambes étirées sous les couvertures. Devant tant de faiblesse avouée, il se découvrait animé par des instincts de pirate. Précautionneusement, retenant son souffle, il se pencha et déposa un baiser sur la bouche tiède, collée par le sommeil. Odile étouffa un cri bref, et, se retournant d'un coup de reins, ouvrant les yeux, secouant la tête, s'éveilla en riant dans ses bras.

XIV

Après les sanglantes émeutes du 6 février, la démission de Daladier, tenu pour responsable des fusillades de la place de la Concorde, avait quelque peu apaisé les esprits. L'arrivée de Doumergue, appelé par Albert Lebrun pour constituer un large ministère de trêve politique, était favorablement commentée par tous les journaux de la droite et du centre. Cependant, les dirigeants du parti communiste voyaient, derrière cette nouvelle combinaison gouvernementale, une manœuvre destinée à substituer la dictature à la démocratie. Sortant de sa retraite à la suite des démonstrations massives des *Croix de Feu*, des *Jeunesses Patriotiques* et de l'*Action Française*, le futur président du conseil ne pouvait être, aux yeux des gens de gauche, qu'un ennemi des libertés syndicales. Aussi, pour répondre aux « émeutes fascistes », les gazettes d'obédience communiste convièrent-elles le peuple à protester, le 9 février, place de la République, au nom de la révolution sociale. Le gouvernement interdit le rassemblement, et, dès sept, heures du soir, la place de la République était occupée par la police. Akim, rentrant de l'atelier, où il avait passé l'après-midi à peindre des écharpes, fut étonné de se trouver soudain au centre d'une agitation extraordinaire. Certes, il avait appris par les journaux qu'une manifestation communiste se préparait dans son quartier, mais il n'avait pas imaginé qu'elle dût avoir cette ampleur menaçante.

Des agents contrôlaient la sortie du métro Voltaire. Sur le boulevard, collés aux murs, cachés dans les encoignures des portes, quelques gardes mobiles se tenaient debout, l'arme au pied, et conversaient à voix basse. La chaussée était envahie par des groupes d'hommes en casquettes et de femmes en cheveux, qui avançaient, reculaient, tournaient sur eux-mêmes, sans paraître obéir à aucun ordre précis. Un drapeau marqué d'une croix rouge, était accroché à un arbre, pour signaler la présence d'un poste de secours. Devant la mairie du XI^e arrondissement, des gardes républicains à cheval formaient un sombre récif, couronné par la carapace luisante des casques. Les montures s'ébrouaient, dans un léger bruit de hennissements et de tintements de gourmettes.

La vue de ces hommes armés, surveillant les préparatifs d'une émeute, rejetait Akim au plus vif de ses souvenirs. Instantanément, il se trouvait reporté à l'époque des premiers troubles révolutionnaires,

en Russie. Il regardait ce louche remuement de civils, et reconnaissait en eux les émules de ceux qui s'insurgeaient jadis contre la volonté du tsar. Il regardait ces soldats attentifs, et ne doutait plus qu'ils fussent les frères de ceux qu'il avait commandés autrefois contre la foule des protestataires. Irrésistiblement attiré par les représentants de l'ordre, il s'approcha d'eux. Il eût aimé leur exprimer sa sympathie. Peut-être même leur offrir ses services. Mais un officier casqué, moustachu, le menton bridé par une jugulaire noire, cria :

— Circulez, circulez...

Akim obéit, les épaules basses. Pourtant, il ne pouvait se résoudre à rentrer chez lui. Une surexcitation, qu'il connaissait bien pour l'avoir cent fois éprouvée au cours de sa carrière, faisait trembler des réseaux de nerfs sous sa peau. Il humait, dans l'air froid et brumeux, le relent des anciennes violences. Ces lueurs sourdes, ces têtes de chevaux enfoncées dans l'ombre, cette odeur de gel, de pierre et de cuir, cette grande rumeur faite de mille voix, ces ordres brefs, ces coups de sifflet stridents c'était une nuit russe, une nuit de Moscou, ou de Pétrograd. La tragédie recommençait dans ses moindres détails. Comme pour répondre à cette vertigineuse sensation de retour en arrière, un chant grondant s'éleva de la multitude :

*C'est la lutte finale,
Groupons-nous, et demain
L'Internationale
Sera le genre humain !...*

D'autres voix glapissaient sur l'air des *Lampions* :

— Voleurs ! Assassins !...
— La Rocque au poteau !
— Daladier au poteau !

À côté d'Akim, une femme hurlait, les deux poings serrés contre sa poitrine, la bouche déchirée par l'effort :

*Ça ira, ça ira, ça ira !
Les députés à la lanterne !...*

Un bruit de vitres brisées retentit parmi les clameurs. Aux fenêtres des maisons, des silhouettes noires se penchaient. Des nuées de piétons affluaient par les rues transversales. Les agents avaient disparu, par enchantement. Soudain, comme si des écluses se fussent ouvertes devant elle, la foule, longtemps hésitante, s'ébranla dans la direction de la place de la République. Pris dans la masse, Akim suivit le mouvement. Le courant le portait, le noyait dans son murmure profond, le jetait à droite ou à gauche, et la lueur insuffisante des

lampadaires révélait, ça et là, une mâchoire crispée, un poing fermé, un œil brillant qui flottait tout seul. Un arrêt immobilisa le cortège à hauteur du boulevard Richard-Lenoir. Akim parvint à se hisser sur l'entablement d'une boutique. Son regard plongeait dans ces gravats d'humidité, répandus d'un bord à l'autre de la rue. Devant lui, un garçon avait retiré sa casquette et en rembourrait la coiffe avec du papier journal, pour amortir les coups de matraque. Un peu plus loin, des ouvriers arrachaient les grilles d'un arbre. D'autres démontaient un banc. Une devanture vola en éclats. Les vendeurs de gazettes communistes agitaient des feuilles qui battaient de l'aile, tels de grands oiseaux flasques posés sur leur poing. Sans bien connaître les raisons de l'émeute, Akim détestait en bloc tous les manifestants. Instruit par l'expérience de la révolution russe, il souhaitait que la police écrasât cette populace imbibée de propagande bolchevique : « Ils recommencent en France ce qu'ils ont fait en Russie. Je les ai fuis et je les retrouve. Ils sont partout, partout... »

De nouveau, les accents de *L'Internationale*, brailée en cœur, frappèrent ses oreilles. Il voulut répondre par *Dieu protège le tsar...* Mais les mots se bloquaient dans sa gorge. Hors du chaos, quelques drapeaux rouges surgirent, disparurent, tels des linges trempés de sang. L'aveu du meurtre. Il frémit d'angoisse : « Pourquoi les gardes mobiles ne chargent-ils pas encore ? Si j'étais à la tête d'un escadron... » Son impuissance, son inutilité actuelles, lui donnaient envie de pleurer. Il serra les poings.

— Les Soviets au pouvoir ! Les Soviets au pouvoir. Les bourgeois au poteau !...

Des bouches françaises criaient ça. Et il devait l'entendre, lui, Akim Arapoff, ancien colonel des hussards d'Alexandra. Il grommela :

— Vermine !...

Un hurlement énorme couvrit sa voix. À l'extrémité du boulevard, vers la place de la République, un choc violent s'était produit. De son observatoire, Akim voyait confusément, dans la nuit brumeuse, mal éclairée, se heurter les avant-gardes des policiers et des manifestants. Des agents, par petits pelotons noirs, s'encastraient dans la foule grise, se démenaient, tapaient, encaissaient, avançaient, reculaient. Une flamme bondit. Sans doute des ouvriers avaient-ils mis le feu à un kiosque ou à un dépôt de bois dans un chantier. Soudain, jaillies de droite et de gauche, par les rues voisines, des sections de sergents de ville pénétrèrent durement dans la masse. Une lame de fond souleva toute la fourmilière. Harcelés de face et sur les côtés, les émeutiers tournoyaient, fuyaient, se cognaient, comme des graines secouées sur un van. Une débandade de masques disloqués par la haine et la peur, passait et repassait dans la lueur indifférente des réverbères.

— Voilà, c'est bien. Comme ça ! marmonnait Akim.

Au plus fort de la tempête, il aperçut, à l'angle de la rue Saint-Sébastien, un agent, isolé de son groupe, qui titubait, houspillé par dix diables hurleurs. Un colosse vêtu d'un chandail au col roulé brandit une brique. La victime disparut dans un entonnoir de coups et de cris. Akim voulut se porter à son secours. Mais, déjà des gardes mobiles montés débouchaient au trot de la rue Popincourt. Les sabres nus étincelaient comme des aiguilles. Une réverbération rousse nimbait la croupe des chevaux. Comme un fleuve troué de tourbillons, la foule se creusait autour des zones de combat. Un coup de feu claqua. Puis un autre. Venus d'où ? Des fenêtres ? Des trottoirs ? Des policiers ? Des manifestants ? La multitude, effrayée, oscillait en tous sens. Juché sur son entablement, Akim devait se cramponner à un volet de fer pour n'être pas arraché de son poste. Une balle cogna le mur, à sa droite, avec un bruit sec. Profitant d'une seconde d'accalmie, il se laissa glisser à terre. Tel un troupeau mordu aux jarrets par les chiens, la matière humaine reculait en désordre vers le boulevard Richard-Lenoir. Emporté par le flux, Akim se trouva bientôt à quinze mètres de sa maison. Pressé de toutes parts, suffoquant de colère, il escalada le rebord d'une fenêtre, au rez-de-chaussée. Un parterre de faces haletantes s'étalait à hauteur de ses genoux. Des voix essouffées gueulaient :

— Restez pas là, les gars ! Rassemblement à la Bourse du Travail !

— Les flics y sont !

— Non. On les en a chassés !

— Faut faire une barricade boulevard Magenta. Il y a du matériel.

Le boulevard Voltaire paraissait entièrement nettoyé. Des vociférations forcenées signalaient une recrudescence de la lutte du côté du quai de Jemmapes.

— Quai de Jemmapes ! Au quai de Jemmapes ! Mort aux flics ! Mort aux bourgeois ! Vivent les Soviets ! Les Soviets partout !

Au loin, des casques brillèrent.

— Ils reviennent !... Sauve qui peut !... Fumiers !... Vaches !...

Akim se dressa sur la pointe des pieds. Un peloton de cavaliers fonçait en direction du boulevard Richard-Lenoir. Tirés du néant, ils naissaient, morceau par morceau, dans le rayonnement vague des réverbères. Des coups de feu pétèrent, isolés, inutiles. Soudain, Akim sentit une douleur vive à l'épaule gauche. « Touché ? Oh ! c'est trop bête ! » Il descendit de son piédestal. Autour de lui, la foule fuyait, comme aspirée par un trou de vidange. Les chevaux arrivaient au petit galop. Il s'accroupit, se plaqua contre le mur. Dans un éclair, il vit un mufle de chair blanche qui se penchait vers le sol. Des prunelles folles bondirent en avant. Une voix hurla :

— Salaud !

Une botte, sans lâcher l'étrier, le frappa au visage. Il vacilla, serra

les dents, et des larmes de honte jaillirent de ses paupières. Son bras était pesant comme une grosse pièce de bois. Mais il n'avait pas mal. « Une égratignure. Nina me soignera. Elle m'attend. » La cavalcade l'avait dépassé dans un martèlement de roues à aubes. Il se hâta vers la porte de sa maison. L'escalier de service. Le monte-charge. D'un doigt tremblant, il appuya sur le bouton du septième étage. Il lui sembla qu'un souffle de vent le soulevait. Baissant la tête, il aperçut des gouttes de sang qui coulaient de sa manche sur le plancher poussiéreux de l'ascenseur. Un rideau mauve, semé de perles, dansait devant ses yeux. Dans le couloir, il eut l'impression de marcher en posant ses pieds de nuage en nuage. À deux reprises, il dut s'adosser au mur pour ne pas tomber. Ce fut à grand-peine qu'il parvint à introduire sa clef dans la serrure et à ouvrir la porte. La première chambre se trouvait plongée dans l'obscurité. Nina n'était pas là. Une terreur brusque lui fendit le cœur. Il passa, en chancelant, dans la pièce qui servait de musée et chercha le commutateur d'une main tâtonnante. La lumière rayonna d'une ampoule habillée de papier jaune. Ce seul effort l'avait épuisé. Il se laissa glisser de tout son poids sur le canapé tendu d'un vieux plaid marron « Où est Nina ? Le dîner n'est pas prêt. Elle ne peut plus tarder. Mais ne va-t-elle pas être prise dans la manifestation ? Je devrais aller au-devant d'elle... » Il voulut se lever. Cependant, une mauvaise faiblesse le retenait couché sur le dos, la tête renversée, les yeux au plafond. Un engourdissement suave remontait le long de ses bras, de ses jambes. Dans son épaule, chantait une source chaude « Ah ! oui, la blessure ! Ce ne sera rien. Tout à l'heure, quand j'aurai repris des forces, je me ferai une ligature, un pansement sommaire. Puis, Nina viendra. Au besoin, elle appellera un médecin. Un trou dans la peau. J'en ai vu d'autres. » Il s'arc-bouta péniblement sur le coude droit, mit un pied à terre. Une nuée de guêpes fondit sur son crâne, bourdonna dans sa nuque, dans ses oreilles, dans sa bouche. La chambre elle-même, dévorée par les guêpes, se morcelait, palpitait par endroits. Cette constatation, loin d'effrayer Akim, lui parut prodigieusement amusante. Comme le vertige persistait, il posa l'autre pied sur le sol, et, subitement, se retrouva gisant de tout son long sur le canapé. « Trop faible encore. Attendre. Que fait Nina ? » Il sentait un ruissellement poisseux qui gonflait sa manche par saccades. Sa langue se desséchait. « Je compte jusqu'à trois, et je me dresse sur mes jambes. » Mais, déjà, son esprit, sautant d'une idée à l'autre, se concentrait sur un nouveau problème. Il avait entrepris de rédiger la biographie de tous les officiers de son régiment, depuis la création de l'unité par le baron de Fersen, sous le règne de Catherine II. « Une besogne importante. Moi seul peux en venir à bout. Il faut à tout prix que j'écrive au capitaine Ieniséïeff, à Berlin, pour lui demander des précisions sur les déplacements des

hussards d'Alexandra, durant la guerre de Crimée... » Il tendit le bras vers la table de nuit afin de prendre un crayon et un bloc-notes. Ses doigts errants touchèrent une feuille de papier. Il la ramena à lui, la plaça en écran devant ses yeux. Sur la page blanche, des signes vibraient. Une lettre ? De qui ? L'écriture rappelait celle de Nina. Il lut, syllabe par syllabe :

Mon cher Akim, notre quartier n'étant pas sûr, à cause de la manifestation qui se prépare, j'ai accepté une invitation à dîner de Tania. Nous nous mettrons à table sans t'attendre. Viens dès que tu le pourras. Mais sois prudent. Je t'embrasse Nina.

Une sueur froide mouilla son front. Nina se trouvait donc chez les Danoff. À l'autre bout de Paris. Comment la prévenir ? La concierge avait le téléphone dans sa loge. Descendre au rez-de-chaussée. Il dit : « Allons... Vite... Vite... »

Néanmoins, il ne bougeait pas. Il n'y avait plus de muscles dans ses membres. Un alanguissement paresseux, écœurant, comparable à celui qui précède le sommeil, conviait son âme à la défaillance. Il eut peur. Il cria : « Au secours ! »

Cette voix sortit étrangement, non de ses lèvres, mais de son épaule gauche. Et, avec elle, jaillit un flot de sang. Toute sa hanche était trempée. « C'est dégoûtant, je vais mettre du sang partout. Nina me grondera. Hémorragie. » Le mot remua dans sa cervelle, de ses lettres fines, velues et crochues, comme des pattes d'insecte. Il appela encore, mais plus faiblement :

« Nina ! Nina ! Au secours ! »

Personne ne répondit. Pourtant, il n'était pas seul. Le mannequin, habillé de l'uniforme noir à brandebourgs d'argent des hussards d'Alexandra, veillait sur son repos. Sous la coiffure de parade, marquée de la tête de mort, il n'y avait pas de visage particulier. Mais cent visages venaient se placer là, à tour de rôle. Et, à chacun, Akim donnait un nom : « Cornette Bourtzeff, mort pour la patrie ; lieutenant Mamontoff, mort pour la patrie... » Aux murs, des photographies et des gravures, représentant des princes, des généraux, des empereurs, se penchaient favorablement vers sa couche. Catherine II, Alexandre I^{er}, le général Paskévitch, Souvoroff, Korniloff, le grand-duc Nicolas... Un fantôme tenait à la main le fanion noir aux broderies d'argent. Un autre avait déposé sur un coussin ce sabre, cette croix de Saint-Georges et ce revolver. Un autre encore enfourchait une selle, astiquait les médaillons d'un harnais. Des éperons tintèrent. Une trompette sonna. Des coups de feu. Où ? Dans la rue. « Ah ! c'est vrai la révolution. » Un mugissement de foule furieuse traversait les vitres. Mille voix hurlaient *L'Internationale* :

Debout, les damnés de la terre,

On se battait dans la ville. Les bolcheviks massacraient les officiers fidèles au régime tsariste. La famille impériale se trouvait en danger. Et lui, que faisait-il, couché sur ce grabat ? « Alerte ! Ressanglez les chevaux. Rassemblement au carrefour. »

L'Internationale

Sera le genre humain !...

Ce chant odieux déchirait son tympan. Les os de son crâne tremblaient. « Assez ! Qu'ils se taisent !... » « Les Soviets partout ! Les Soviets partout ! » Akim fronça les sourcils. Il chevauchait, en tête de son escadron. « Sabre au clair, lance au poing ! En avant ! Marche !... » La populace fuyait devant lui, comme balayée par un jet de vinaigre. Les drapeaux rouges piquaient du nez dans la boue. Des masques de chair se fendaient en deux, crachaient leurs yeux tels des pépins. « Vous êtes blessé, Votre Haute Noblesse ? » Il gisait devant un mur fumant. La charge continuait, victorieuse. Korniloff chassait les rouges d'Ekaterinodar. Non, non, c'étaient des Japonais qui abandonnaient leurs positions en tiraillant dans le vide. La neige. Le silence. Un cosaque, nommé Namikaï, reposait, mort, non loin de lui. Son corps faisait une tache noire dans la lueur bleue de la lune. « Le régiment à la prière. Tête nue. Notre père qui êtes aux cieux... » Une main légère épinglait une décoration sur la poitrine d'Akim. « Au nom de Sa Majesté Impériale, je vous remets la croix de Saint-Georges, comme récompense de vos actions d'éclat. » Un roulement de tambour grondait dans ses artères. Ce qui lui restait de vie consciente était suspendu à ce battement monotone. Son regard trouble s'arrêta sur la petite table, qui supportait des figurines de hussards à cheval, découpées dans une feuille de contreplaqué. Tout un escadron, en tenue de parade, s'acheminait vers le champ de manœuvres. Un halo de clarté irréaliste les dominait. « Quel beau régiment, Akim Constantinovitch ! » La tente impériale se dressait sur un tertre entouré de drapeaux. Une salve d'artillerie donnait le signal du défilé. D'abord s'ébranlaient les lignes rouges des cosaques de la garde, précédés de leur fanfare. L'infanterie suivait, soixante-neuf bataillons, vêtus d'uniformes kaki, avec leurs sections de mitrailleuses, et les petites flammes des jalonnes, qui s'agitaient, de distance en distance, au bout des fusils. Avant de passer devant l'empereur, tous prenaient le pas de parade, les officiers, l'épée bas, les hommes, l'arme oblique, comme pour charger à la baïonnette. Puis, c'était le tour de la cavalerie. Juchés sur leurs selles rouges, bordées de blanc, les cosaques de l'empereur arboraient la tunique amarante. Les cosaques

du grand-duc héritier étaient en bleu clair. Les uhlands succédaient aux cosaques, et les dragons aux uhlands. Les sabots tambourinaient le sol sec. Un nuage de poussière. Des hennissements. Des sonneries de trompettes criardes. Hussards d'Alexandra. L'escadron accéléra son allure. Légèrement penché sur l'encolure de son étalon, Akim vit grandir le tertre impérial, avec sa tente blanche et son fourmillement de spectateurs chamarrés. Son cœur battait vite. Le galop du cheval retentissait dans son ventre. Une bonne odeur de poudre, de terre et de sueur chaude l'enveloppait. Il dédiait sa vie à la Russie invincible, éternelle. Dans un flamboiement de soleil il aperçut le tsar, qui portait la main à la visière de sa casquette. C'en était trop. Il suffoquait de joie. Ses lèvres altérées murmurèrent :

« Pour la foi, le tsar et la patrie !... Heureux de servir, Votre Majesté Impériale !... »

Depuis longtemps, Akim ne discernait plus les détails de sa chambre, ce bric-à-brac de souvenirs poudreux, de bottes dépareillées, d'épaulettes mangées aux mites, de sabres hors d'usage et de photographies jaunâtres. Le demi-cercle de sa vision se rétrécissait sur une forte lumière. Il n'était qu'un souffle, un reste de conscience, un point de douleur qui vacille un peu avant de s'évanouir. Mais cette fragilité même était délicieuse. Qu'avait-il à faire dans la vie ? La vie continuait sans lui. D'autres tâches lui étaient réservées ailleurs. « Allons, vite, vite... Sa Majesté Impériale vous attend... Pour le rapport... pour le rapport... »

Il écarquilla les yeux sur la clarté surnaturelle qui grandissait toujours et le cernait d'une vibration de feu. Il s'élevait dans une apothéose de rayons dorés. Il pénétrait, la tête haute, au creux d'une forêt de lampes, de cierges, de torches et de miroirs. « Sa Majesté Impériale vous attend... Sa Majesté Impériale vous attend... » Soudain, du côté des vivants, retentit une voix familière :

— Akim !

Il pensa « Nina est rentrée. » Mais cela n'avait plus d'importance. Un chœur martial chantait : « Dieu protège le tsar. » Des drapeaux passaient devant lui, effilochés, sanglants, glorieux. « Messieurs les officiers, fixe ! »

— Akim ! Akim ! Qu'as-tu ?...

Une main se posa sur son front. Ce contact humain fut le dernier qu'il perçut avant de disparaître, au son des cuivres et des tambours, dans une éblouissante aurore.

Avec les différentes parties d'uniforme qui traînaient dans le fond du musée, Nina avait pu reconstituer une tenue complète d'officier. Akim reposait, impondérable et plat, le torse enfermé dans une tunique kaki aux épaulettes rectangulaires. Ses bottes fraîchement

cirées portaient une rosette de métal argenté sur leurs faces extérieures. Une rangée de décorations, aux rubans ternes, barrait sa poitrine. Ses mains de cire serraient une petite icône. La flamme des bougies éclairait faiblement le visage qui n'était plus que matière. En se retirant, la vie avait allégé cette peau des flétrissures et des rides qui la marquaient naguère. Les joues lisses s'incurvaient sous la saillie des pommettes, jusqu'à la structure volontaire du menton. La chair du front était tendue à se rompre sur une ossature précise. Et, dans la forme des paupières et des lèvres closes, il y avait comme une affirmation de bienveillance, de sagesse et de sérénité.

Le prêtre venait de partir, après avoir dit la messe des morts, et, dans l'air confiné, flottait encore le parfum capiteux de l'encens. Tania et Nina priaient, agenouillées côte à côte devant la couche funèbre. Boris se tenait appuyé au mur, fasciné par l'immobilité dorée du cadavre. Dans la pièce voisine, Michel parlait à voix basse avec un inconnu. Des bribes de leur conversation passaient par l'entrebâillement de la porte :

— Oui, c'est affreux... On aurait pu le sauver, si on l'avait secouru à temps. L'artère sous-clavière perforée... Lorsqu'on l'a découvert, il était trop tard pour tenter une transfusion de sang... Le docteur affirme qu'il n'a pas souffert...

— Je pense que les obsèques se feront aux frais de la municipalité...

— Probablement. Je vais m'en occuper moi-même...

— Funérailles nationales à l'église de la rue Daru... Drapeau russe sur le cercueil... Haie d'honneur des anciens officiers... Comptez sur moi... Le chœur au complet... Dites à Nina Constantinovna et à Tatiana Constantinovna qu'au nom de l'Union générale des combattants...

Les voix se perdirent dans un chuchotement imperceptible. De faibles sanglots secouaient les épaules de Tania. Boris, lui, ne pouvait pas pleurer. Cet oncle militaire, bourru, intransigeant, cet éternel contradictoire, ce serviteur fanatique de la patrie, qu'était-il devenu ? Subsistait-il encore ? Où ? Sous quelle forme ? Dix fois, vingt fois, Boris s'était querellé avec lui, et la perspective de ne plus avoir à lui tenir tête le comblait d'une vaine tristesse. Akim, cette chose inanimée ?... Il avait de la peine à le croire. Il tentait mentalement de donner au cadavre les poses, les expressions, les paroles de l'homme vivant. Mais ce qui demeurait d'Akim ne voulait pas se prêter au jeu de la résurrection. Comme si tout ce qu'il avait dit, tout ce qu'il avait fait, ne comptait plus au regard de ce qui lui restait à dire et à faire dans l'autre monde. Comme s'il n'avait vécu jusqu'à ce jour que dans la préparation méticuleuse de la mort.

Un mannequin funèbre, vêtu de l'uniforme de parade, montait la

garde au chevet du lit. Çà et là, dans la demi-obscurité de la chambre, luisaient la poignée d'un sabre, un culot d'obus, le panneau d'une selle. Michel rentra dans la pièce sur la pointe des pieds. Son visage était usé par la fatigue et la désolation. Il toucha l'épaule de Nina.

— Je vais sortir, balbutia-t-il. Les dernières formalités...

Sa voix hésitait. Il toussota et dit plus fermement :

— Il faut... il faut que tout soit très bien, très beau... Il le mérite...

Michel s'en alla. Nina se remit à prier. Un faible bruit de respiration et de larmes monta vers l'insensible « serviteur de Dieu », Akim Constantinovitch Arapoff.

Akim fut enterré au cimetière russe de Sainte-Geneviève-des-Bois. Aussitôt après les obsèques, Michel proposa à Nina de transférer chez lui les reliques du régiment. Mais elle refusa jalousement de se laisser convaincre. Elle ne doutait pas qu'en se dessaisissant de ces collections elle eût commis à l'égard de son frère une action blâmable. Loin de se désintéresser du musée militaire, elle prétendait l'enrichir encore. Dans cet esprit, elle étudia de près le catalogue, répara de son mieux certaines pièces détériorées, modifia le classement de l'ensemble et écrivit aux correspondants habituels d'Akim pour leur réclamer plusieurs documents qu'ils avaient omis de lui envoyer. Enfin, elle entreprit de compléter, par ses propres moyens, la biographie des officiers du régiment des hussards d'Alexandra, commencée par Akim peu de temps avant son décès. Dans la journée, elle continuait à confectionner des poupées pour les grands magasins et les boîtes de nuit. Mais, le soir, elle se livrait tout entière à son rôle de gardienne. Enfermée dans le sanctuaire, elle reprisait de vieux uniformes, astiquait des sabres, époussetait des soldats en miniature, collait des étiquettes et compulsait des bouquins vénérables sur l'armée impériale à travers les âges. Cette activité la maintenait en contact avec le souvenir de son frère. Elle était heureuse de pouvoir servir encore selon sa volonté. Penchée dans la lumière confidentielle de la lampe, cernée par les humbles trophées d'une époque révolue, il lui semblait parfois qu'elle incarnait la personnalité d'Akim, qu'elle *était* Akim, et un vertige merveilleux s'emparait de son âme.

Les amis de son frère venaient fréquemment lui rendre visite. Elle les recevait, comme il les recevait jadis, en leur offrant du vin blanc, du thé et des gâteaux secs. Elle le remplaçait dans les longues discussions oiseuses, autour de la table. Ses recherches sur l'histoire du régiment lui permettaient de prendre une part effective à la conversation. Souvent, un ancien officier s'adressait à elle pour la prier de préciser la date d'une bataille, d'une promotion, d'une affectation. Elle répondait à ces questions avec une grande assurance. En l'écoutant parler du passé des hussards d'Alexandra, ces survivants

éprouvaient l'impression très douce qu'elle avait participé à toutes leurs campagnes. Les réunions se prolongeaient tard dans la nuit. Quand il ne restait plus de vin blanc, Vijivine ou Ivanoff couraient en acheter une bouteille dans le bistrot voisin. La fumée épaisse des cigarettes flottait entre les quatre murs du musée. Une femme en noir disait à un groupe d'hommes grisonnants :

— Mais non... Souvenez-vous bien... C'est le 5 novembre 1919 que l'escadron a déclenché son attaque contre l'aoul Madjalis. Ensuite, nous nous sommes repliés sur Temir-Khan-Choura. Le chef d'escadron Kilénine commandait l'opération...

Fixée au mur, une photographie d'Akim présidait de loin le débat.

XV

Tout en se préparant, devant la glace de sa chambre, Odile ne cessait de lutter contre l'émotion sourde et douce qui s'était logée dans son cœur. Sa présentation aux parents de Boris avait été retardée de quelques semaines par le deuil qui venait de frapper la famille. C'était ce soir, enfin, qu'elle devait les voir pour la première fois. Quelle que fût son assurance d'être bien reçue, elle craignait tout ensemble d'être déçue par eux et de les décevoir. Sa situation de femme divorcée lui paraissait de nature à créer un malaise autour d'elle. En outre, elle ne pouvait oublier une lettre récente, par laquelle sa mère lui annonçait qu'elle désapprouvait ce projet de mariage et qu'elle ne quitterait pas sa propriété, en Touraine, pour assister à une cérémonie qui, tant sur le plan religieux que sur le plan social, était une indécence. Bien que M^{me} Révillat eût toujours manqué de compréhension à l'égard de sa fille, Odile eût souhaité être soutenue par elle dans le choix de son nouveau destin. Subitement, elle se trouvait très seule devant la grave démarche qu'elle était sur le point d'accomplir. Elle se regarda une dernière fois dans la glace et se découvrit pâle, avec des yeux anormalement brillants et une certaine raideur dans le port de la tête. Elle avait revêtu pour la circonstance un tailleur noir très strict, rehaussé, au revers, d'une boutonnière d'orchidées. Un collier de perles entourait son cou. Elle le retira, le remit, hésitante, perplexe. À huit heures moins le quart, Boris vint la chercher. Elle l'écouta nerveusement s'extasier devant sa toilette et sa mine. Il ressemblait à un jeune chien, qui a rompu sa laisse.

— Ton tailleur est d'un chic ! Et cette coiffure ! Ils seront éblouis !...

Elle comprenait toute l'importance qu'il attachait à cette entrevue, et son appréhension personnelle en était encore aggravée. Elle eût aimé qu'il fût plus calme, plus sûr d'elle et de lui. Mais, dès que ses parents entraient en ligne de compte, Boris redevenait un enfant.

— Ne te mets plus de rouge sur les lèvres, dit-il. C'est suffisant ainsi, je t'assure. Tu es si belle ! Viens vite...

Il l'entraîna. Durant tout le trajet en taxi, elle l'entendit raconter les préparatifs de la réception : quel menu sa mère avait élaboré, et comment la vieille servante russe, qu'ils employaient depuis peu, avait dressé la table, et ce qu'avait dit son père en apercevant les bouquets de fleurs qui décoraient la salle à manger familiale :

— Ils sont si gentils ! Ils t'aiment déjà ! Tu verras, tu seras séduite...

Une curiosité peureuse se levait en elle. D'un regard tendre, elle caressait la bouche expressive, la mâchoire, les épaules de Boris. Et la conviction que cet homme représentait pour elle une longue suite de jours à venir la comblait d'orgueil et de gratitude. Comme dans un rêve, elle traversa une cour, monta dans un ascenseur, s'arrêta devant une porte quelconque.

— C'est ici, dit Boris.

La porte s'ouvrit sur une antichambre, carrée et sombre, meublée d'un coffre et d'un portemanteau, un parfum de fenouil embaumait l'entrée. Une servante au visage ahuri se dressa devant Boris, lui parla en russe avec volubilité, fit un salut gracieux à Odile et disparut, aspirée par le repaire odorant de la cuisine.

— C'est notre domestique, chuchota Boris. Elle baragouine à peine le français. Nous l'avons engagée la semaine dernière.

— Ah ! oui ? répliqua Odile. Elle paraît gentille.

Elle ne sut jamais pourquoi elle avait dit cela. Elle se moquait de la domestique. Le centre de son corps lui sembla habité par un mécanisme défectueux, qui fonctionnait à contretemps et l'empêchait d'être vaillante. Dans son esprit régnait un sentiment d'angoisse, comparable à celui qu'elle avait connu la veille de ses examens. Froide et inquiète, elle se laissa conduire dans une pièce très éclairée, où brillait une table chargée de flacons, de fleurs et de victuailles. La voix de Boris retentit soudain, joyeuse et forte :

— Maman, je te présente Odile.

Odile vit venir vers elle une femme en deuil, haute et blonde, un peu forte, mais très belle encore, dont le sourire, instantanément, la rassura.

— Je suis heureuse de faire votre connaissance, Odile, dit Tania. Permettez-moi de vous embrasser.

Derrière elle, se tenait un homme aux larges épaules, au visage mat, énergique, barré d'une courte moustache grise.

— Et voici papa ! s'écria Boris.

Michel serra la main de la jeune femme avec vigueur, hésita une seconde, et, à son tour, l'embrassa maladroitement. Il avait l'air aussi intimidé qu'Odile par l'épreuve qui leur était imposée à tous deux. Ses pommettes rougirent. Il articula d'une voix essoufflée :

— Très bien... Très bien...

Son accent russe était plus accusé que celui de Tania. Troublée, Odile prononça très vite quelques phrases banales sur le plaisir que lui procurait cette première rencontre. Tandis qu'elle parlait, Boris ne la quittait pas des yeux, comme s'il eût happé au vol chaque mot qui sortait de sa bouche. Placé entre ses parents, il paraissait plus jeune

encore. Une expression de fête était imprimée sur sa figure. « Sera-t-il un jour un monsieur comme son père, avec un regard bon et droit, un front fatigué et une courte moustache grise ? » pensa Odile. Un flux de prévisions heureuses l'envahit. Tania lui désigna un divan et s'assit auprès d'elle. Il y eut un long silence d'observation mutuelle et de gêne. D'un œil rapide, Odile parcourut cette pièce, tapissée d'un papier clair à fleurettes et décorée de meubles rudimentaires badigeonnés au brou de noix. Dans un angle, veillait une icône. De part et d'autre du buffet, pendaient des photographies. La Russie commençait à la porte de cet appartement. Odile savoura l'illusion bizarre de se trouver dépaysée dans son propre pays. Étant l'invitée, elle était aussi l'étrangère. Michel débouchait une bouteille de vodka.

— Vous savez, dit-il, si le menu vous déplaît, il faudra vous en prendre à Boris. Nous voulions vous honorer par un dîner français, et il a insisté pour que tout le repas fût russe.

— Il a eu raison, dit Odile.

Certes, Boris l'avait avertie du caractère spécifiquement slave de sa famille, et, cependant, elle était surprise par la forme concrète que prenaient les personnages et les lieux dont il lui avait si souvent parlé. Elle s'était habituée à ce que son fiancé fût d'origine russe, mais sans croire que la Russie eût déposé une empreinte profonde dans son âme. Or, ici, elle le devinait entièrement soumis à une influence exotique. Les doutes, les exaltations, les colères, la timidité de Boris, sa façon de sentir, de penser, de vivre, trouvaient leur explication naturelle dans ce décor et cet entourage qui n'étaient pas français. Comme si elle eût fait un pas de plus dans la connaissance de l'être qui lui était cher, Odile éprouva dans son cœur un élan de victoire.

— Désirez-vous un petit verre de vodka avant de vous mettre à table ? demanda Michel. C'est une coutume de chez nous. Les Français, eux, préfèrent l'apéritif... J'ai aussi de l'apéritif...

— Je prendrai de la vodka, dit Odile.

Une lueur de gentillesse puérile passa sur le visage de Michel. Il répéta :

— Très bien... très bien...

Toujours cet accent lourd, traînant, cette façon gutturale de rouler les « r ». Il s'animait. Il posa une main sur l'épaule de son fils :

— Je vois que tu as déjà commencé son éducation. Donc, un petit verre de vodka avec une tartine de caviar, ou des champignons marinés...

Il leva un doigt :

— Marinés par ma femme !

— Michel ! dit Tania, ces détails sont vraiment inutiles !...

— Pourquoi ? rétorqua Michel. Odile (il prononçait *Adill*), Odile n'est pas une invitée. Elle fait déjà partie de la maison. Elle a le droit

de savoir comment tout se prépare ici...

La servante entra, poussant une table roulante, chargée de hors-d'œuvre. Michel se tourna vers elle, avec un geste large du bras :

— Odile, je vous présente Véra Nicolaévna.

Un peu étonnée, Odile tendit sa main à la petite femme sèche, qui s'en saisit avec effusion.

— Véra Nicolaévna, continua Michel, n'est pas une servante ordinaire. C'est plutôt... une amie... une dame de compagnie... Dans l'émigration, la nécessité contraint bien des personnes honorables à accepter un sort très différent de celui qu'elles avaient en Russie. Vous allez trinquer avec nous, Véra Nicolaévna...

Véra Nicolaévna trinquait avec tout le monde, proféra quelques mots en français, parfaitement inintelligibles, devint écarlate, et disparut dans un battement de porte. Michel emplissait à nouveau les verres.

— À votre santé, mes enfants ! Il y a bien longtemps que je n'avais eu à saluer une aussi claire journée !...

Odile vida son second verre d'un trait, et, sous le choc de l'alcool glacé, des larmes lui vinrent aux paupières.

— Comme elle a bien bu ! s'exclama Michel. Une Russe n'aurait pas fait mieux !

Boris, exultant, se pencha vers sa mère :

— Je vous avais bien dit qu'elle appréciait déjà ce qui vient de Russie !...

Il paraissait très fier de tout ce qui, en Odile, pouvait rappeler à ses parents une jeune femme de chez eux. Et Odile, simplement parce qu'elle aimait Boris, se sentait flattée d'être comparée à une Russe. Soudain, Tania lui prit la main et dit avec douceur :

— Je souhaite que vous connaissiez auprès de mon fils une vie longue et heureuse... une vie longue et heureuse qui s'écoule tout entière dans le même pays...

Odile inclina la tête. Elle eût aimé pouvoir assurer ces trois êtres de son dévouement, de son affection. Mais les mots restaient dans sa gorge. Avec effort, elle balbutia :

— Je vous remercie...

Michel toussota d'une manière embarrassée. Boris fit craquer les articulations de ses doigts. Il avait des yeux vagues et scintillants, une bouche serrée, comme s'il se fût retenu de pleurer. Tania se leva lentement et murmura :

— Maintenant, passons à table. Voyons... comment allons-nous nous asseoir ? J'avais tout combiné...

Elle réfléchit un instant, sourit et dit en montrant une chaise :

— Votre place est ici, Odile.

ÉPILOGUE

Le taxi avançait lentement dans un bain de lumière crue et chaude. Peu de voitures. Peu de passants. Aux carrefours déserts, des agents, le masque à gaz au côté, réglaient une circulation réduite. Deux ouvriers, assis à croupetons, peignaient en blanc la courbe d'un trottoir. Un concierge empilait des sacs de sable devant le soupirail d'un immeuble bourgeois. Autour d'un kiosque, se pressaient des gens aux mines graves et solitaires. Ils achetaient leur journal, faisaient deux pas, l'ouvraient et le lisaient debout. Des titres d'encre grasse : « Mobilisation générale... L'honneur de la France... » Le taxi grimpait la côte de l'avenue Mac-Mahon. Tania poussa un soupir et se renversa sur la banquette :

— Dieu, qu'il est lent !

— Estimons-nous heureux d'en avoir trouvé un, dit Michel.

Un avion bourdonna dans le ciel. Tania leva les yeux vers cette immensité bleue qui avait, en quelques heures, changé de signification. Michel regarda sa femme, à la dérobée. Le calme de Tania était réconfortant. Les traits de sa figure paraissaient maîtrisés par une volonté sévère. Depuis la fuite de Russie, Michel savait qu'elle supportait mieux les catastrophes de grande envergure, que les sordides soucis quotidiens. Aujourd'hui, 3 septembre 1939, elle avait son visage de Russie. Elle allait chercher son fils, mobilisé, pour l'accompagner à la gare, et elle ne pleurerait pas. Les cahots de la voiture faisaient trembler son menton. La peau de ses joues était rose et moite. Soudain, continuant à scruter le ciel, elle demanda :

— Serge aussi, sans doute, sera envoyé sur le front ?

— Sans doute, Tania, dit Michel. Les deux...

Elle n'avait pas vu Serge depuis tant d'années que, malgré les lettres qu'elle recevait de lui, elle hésitait encore à le croire vivant. Elle répéta d'une voix détimbrée :

— Les deux... Oui... en même temps... Et Odile qui reste seule ! Je regrette que Boris n'ait pas pu la convaincre de s'installer chez sa mère, en Touraine.

— Elle sera mieux soignée à Paris, dit Michel. J'aurais été inquiet si elle avait dû entreprendre ce voyage à quinze jours de son accouchement.

— Et tu ne seras pas inquiet si elle doit accoucher en pleine alerte,

en plein bombardement ?

Il tressaillit :

— C'est vrai... Il faut penser à cela aussi...

— Le gouvernement a créé des trains spéciaux pour l'évacuation des familles. Ce n'est pas pour rien...

— Oui, oui...

— Pauvre petite !... Enfin, c'est son affaire... Peut-être, d'ici quelques jours, pourrions-nous la décider à venir habiter chez nous... Il faudra insister... J'ai promis à Boris de veiller sur elle...

Michel baissa le front. Toute la fièvre des dernières heures de paix se remettait à vivre dans sa tête. Discours, démarches, notes diplomatiques et préparatifs militaires. Le délai de réflexion accordé par la France à Hitler expirait ce soir, à cinq heures. Mais chacun, déjà, savait que le Führer ne reviendrait pas sur ses décisions et que les hostilités entre les deux pays étaient virtuellement ouvertes. Appelé par sa patrie d'adoption, Boris partait pour défendre la France, comme Michel, jadis, était parti pour défendre la Russie. La guerre de 39 continuait la guerre de 14. Le fils prenait la succession du père. Sous un autre uniforme, contre le même ennemi. Grâce au pacte d'alliance germano-soviétique, ceux qui avaient chassé les Russes blancs de Russie étaient devenus, en un jour, les adversaires de la France. On ne pouvait plus être hostile à Hitler sans être, du même coup, hostile à Staline. Michel éprouvait à cette pensée un sentiment de satisfaction logique et de trouble terreur. Comment le monde sortirait-il de ce gigantesque choc, sanglant, inutile et inévitable ? Quel serait le sort de Boris, jeté, telle une graine, dans cette tornade de fer et de feu ? Naissances, morts, mariages, guerres, révolutions, proclamations, grèves, drapeaux, journaux, spectacles, la vie des hommes, d'une génération à l'autre, était affreusement monotone. Le retour des saisons, le retour des moissons, l'alternance du soleil et de l'ombre, de la tristesse et de la joie, du froid et du chaud, jusqu'à la fin des temps. Le 31 août, le Comité national russe avait remis un communiqué à la presse pour se désolidariser publiquement des Soviets et affirmer sa fidélité au gouvernement français. Les journaux annonçaient que, dès le 1^{er} septembre, deux mille Russes blancs s'étaient présentés au bureau de recrutement de la rue de l'Université pour signer leurs feuilles d'engagement. Si Boris ne s'était pas fait naturaliser, il se serait joint, sans nul doute, à ces volontaires. L'abstention, pour lui, était inconcevable. Élevé dans ce pays, il fallait qu'il en supportât les bonnes et les mauvaises fortunes. Le taxi contourna la place de l'Étoile. Sous l'Arc de Triomphe, quelques personnes, debout, tête nue, devant le tombeau du soldat inconnu, paraissaient lui demander conseil à voix basse. Une file de camions militaires s'engageait dans l'avenue Marceau. Sur l'avenue des

Champs-Élysées, glissaient des voitures civiles aux toits chargés de bagages. Par la désorganisation des services de la voirie, des boîtes à ordures, non vidées, restaient devant les portes des hôtels. Aux terrasses des cafés, des consommateurs prenaient l'apéritif en lisant des journaux. Pas d'enthousiasme. Une grande peur silencieuse et secrète. Depuis quelques jours, des pères de famille affolés installaient leur progéniture à la campagne, des industriels élaboraient des dispositions de repli pour leurs usines et remplaçaient vaille que vaille les ouvriers mobilisés, des hommes bouclaient leurs valises dans des appartements déserts, des femmes pleuraient, des volets se fermaient, les visages, un à un, perdaient l'habitude française du sourire.

Le taxi descendait l'avenue des Champs-Élysées, en cornant à chaque croisement d'une voix de canard. En dépit des événements, devant le théâtre Marigny, à la Bourse des Timbres, les philatélistes continuaient leurs tractations minuscules en plein air. L'avion bourdonnait toujours dans le ciel. Les feuillages des arbres étaient poudreux, rôtis, immobiles. Au loin, l'obélisque, seul et blanc, tremblait dans une vibration de vapeur.

— Estimes-tu que la guerre sera longue ? demanda Tania.

— Je ne le suppose pas, dit Michel. Avec les moyens d'action de l'armée moderne, une guerre de position paraît impossible. Dans quelques semaines, nous serons fixés...

Il disait cela sans le penser vraiment, mais avec l'espoir de se convaincre en même temps qu'il convaincrait sa femme. Le taxi traversa le pont Alexandre III. Sur la berge, Michel aperçut un pêcheur aux épaules indifférentes, qui trempait sa ligne dans l'eau. Boulevard des Invalides, des postiers défilaient, deux par deux, sur la chaussée. C'étaient tous des vieux, des retraités, que l'Administration rappelait en hâte pour remplacer les jeunes.

— Ne crois-tu pas, dit Tania, qu'étant spécialiste-radio, Boris sera moins exposé que ses camarades artilleurs ou fantassins ?

Michel ne répondit pas. Le taxi tourna dans la rue Oudinot. À cet instant, Tania songea que, peut-être, elle allait voir son fils pour la dernière fois. Son visage se convulsa, comme frappé par un coup de griffe. Elle gémit :

— Oh ! cette guerre, cette guerre... Pourquoi ?...

— Attendez-nous, dit Michel au chauffeur. Dix minutes au plus. Ensuite, vous nous conduirez à la gare de l'Est.

Ce fut Boris qui leur ouvrit la porte. Il avait revêtu un complet élimé et chaussé de gros souliers de marche. Ses cheveux étaient coupés très court. Une expression d'angoisse altérait sa figure. Ayant embrassé ses parents, il dit :

— Rien à faire. Elle veut vraiment rester ici.

— Eh bien, laisse-la, Boris, dit Tania. Il ne faut pas la contrarier. Elle a confiance en son docteur. Sa place est retenue dans une bonne clinique, à Neuilly. Votre femme de chambre se trouve constamment auprès d'elle. Enfin, ton père et moi n'habitons pas si loin ! De quoi vas-tu t'inquiéter ?...

— Je ne sais pas, grommela Boris. L'idée de partir comme ça... de l'abandonner... à un moment pareil...

Une crispation nerveuse tordit les coins de ses lèvres.

— Voyons, voyons, chuchota Tania avec reproche. Calme-toi... Ce n'est rien...

Ils passèrent dans la chambre à coucher, où Odile, ronde et lasse, s'affairait devant une commode aux tiroirs ouverts. La grossesse avait marqué son visage. Ses prunelles brillaient d'un éclat fiévreux.

— J'ai ajouté de la viande froide dans la musette, dit-elle. Six mouchoirs te suffiront ?

Tania lui prit les mains, comme pour lui interdire de travailler en sa présence :

— Je suis sûre que vous devez être à bout de force.

Odile sourit douloureusement et rejeta, d'un mouvement de tête, une mèche qui pendait sur son front :

— Mais non. Au contraire. Je me porte à merveille...

— Elle prétend ça, gronda Boris. Et, en vérité...

— Le taxi est là, dit Michel.

— Parfait.

Boris ramassa une musette neuve qui gisait au pied du lit et la passa en bandoulière sur son épaule.

— Voilà... tout est en ordre, murmura-t-il encore.

— Tout est en ordre, répéta Odile, d'une voix blanche.

Il l'attira contre lui, la berça un instant, si lourde, si précieuse, si vulnérable ! Son cœur débordait de tendresse. Des mots incohérents venaient à ses lèvres :

— Ma chérie, ma petite... ma chérie sans moi...

Elle se détourna un peu, saisit la main de Boris et la posa sur son ventre. Il sentit sous sa paume, à travers le vêtement léger, cette masse chaude, tendue, cette promesse de vie. Un frémissement parcourut ses doigts. Elle articula faiblement :

— Ce matin, il a encore bougé...

Boris leva les yeux au plafond où jouait une réverbération orange. Sous la pression des événements, une notion de gravité et de douceur entraînait dans son âme : « Notre enfant. Notre premier enfant. Blond ou brun ? Emporté ou calme ? Intelligent ou sensible ? Les années à venir... » Odile respirait contre sa poitrine. Michel et Tania s'étaient réfugiés dans le coin le plus éloigné de la chambre. Un coup de sonnette retentit. La domestique passa en courant dans le corridor.

Boris fronça les sourcils :

— Qu'est-ce que c'est ?

Mais, déjà, son visage se dénouait. La voix de Nina disait dans le vestibule :

— J'espère qu'il n'est pas encore parti ! J'ai eu peur d'arriver en retard. Les métros sont bondés...

Elle entra vivement, embrassa Michel, Tania et Odile, à tour de rôle, et s'arrêta devant Boris. Il fut étonné de la voir si pâle et si bouleversée.

— J'ai apporté ceci, pour toi, dit-elle.

Boris sentit qu'elle lui glissait dans la main un objet en métal, froid et léger.

— C'est une médaille... une médaille que ton oncle Akim a gardée sur lui, pendant toute la guerre, reprit Nina. Elle l'a préservé. Elle te préservera. J'aurais voulu qu'il fût là pour te la donner lui-même...

Boris jeta un coup d'œil sur la médaille. La rondelle de bronze verdâtre était marquée d'une croix.

— Cache-la dans ton portefeuille, chuchota Nina.

Il obéit. Sa gorge lui faisait mal. Ses genoux faiblissaient. D'un regard vague il engloba cette chambre, dont chaque objet, chaque visage, soudain, avait doublé de prix. Tout le retenait, tout lui criait de rester, la commode, la coiffeuse, le bois du lit, le papier du mur, les mains blanches de sa mère, le front soucieux de son père, le sourire navré d'Odile. Sur le point de succomber au découragement, il se raidit et grommela d'une voix rauque :

— Allons, allons, il est temps...

— Oui, dit Michel, mais, auparavant, il faut faire la prière du départ. C'est une coutume russe, Odile, vous nous excuserez.

Tout le monde s'assit. Les têtes se baissèrent en silence. Au bout d'une minute, Michel, le premier, se leva, se signa et dit :

— À la grâce de Dieu !

Une stupéfaction résignée pétrifiait les figures. La femme de chambre entra, portant une mallette à la main, Boris lui fit un sourire amical :

— Merci, Hortense. À bientôt...

La fenêtre était ouverte. Derrière le store orange, imbibé de soleil, palpitait la sourde rumeur de la ville.

— En route, mes enfants, dit Michel.

Tous se dirigèrent vers la porte.

Aux abords de la gare de l'Est, l'encombrement était tel, qu'il ne pouvait être question d'approcher en auto. Le taxi stoppa. Michel, qui était assis à côté du chauffeur, mit pied à terre, ouvrit la portière et aida Odile à descendre. Tania, Nina et Boris sortirent à leur tour de la

voiture. La foule des mobilisés grouillait sur place, dans un désordre de casquettes, de musettes et de litrons. Ils se ressemblaient tous, par l'expression de passivité tragique qui se lisait sur leurs traits. La plupart étaient en civil. Des épouses, des mères, des gosses aux joues cuites par les larmes, les entouraient. Une rumeur consternante de piétinements et de murmures montait de ce troupeau sacrifié. À côté de Boris, un homme enlaça une femme avec violence, la repoussa, fit un sourire crâneur, serra les mâchoires et s'éloigna en courant. Elle agitant son mouchoir. Une fillette ahurie se plaquait contre ses jambes. Un cri aigu retentit :

— Bébert ! Bébert !...

Une palissade en bois, protégée par des gardes mobiles canalisait le flot des arrivants. Partout, des pancartes : « Entrée des Réservistes. » Les mobilisés seuls avaient accès dans l'enceinte. Des adjudants, postés à l'entrée des chicanes, examinaient les livrets.

— Vous ne pourrez pas m'accompagner plus loin, dit Boris.

En prononçant ces mots, il sentit qu'il venait de rompre les dernières adhérences qui le reliaient au monde où il avait vécu. Un choc sourd retentit dans sa chair. Les lèvres d'Odile se collaient aux siennes. Il faillit crier : « Te reverrai-je ? » Mais, déjà, c'était sa mère qui était devant lui, blanche, défaite, le regard implorant. Il l'embrassa, il embrassa Nina, puis, il se tourna vers son père. Michel se tenait très droit, l'œil vide, la bouche entrouverte, comme s'il eût manqué d'air.

— Eh bien, mon petit, dit-il d'une voix saccadée, que les heures futures te soient bonnes... Moi aussi... Autrefois... Chacun son tour... Nous prendrons soin d'Odile... Tu reviendras en permission pour voir ton enfant... Tu n'as pas changé d'avis pour le prénom, je pense ?...

— Non, dit Boris. Si c'est un garçon, il se nommera Michel.

Il ne pouvait plus prolonger cette attente. Quelque chose était sur le point de céder, de craquer dans sa poitrine, comme un parquet chargé d'un trop grand poids. Évitant de regarder son père, il l'étreignit gauchement, lui saisit la main, la serra avec force. Un haut-parleur hurlait des ordres incompréhensibles au-dessus de la multitude. Quelqu'un gémissait :

— Écris-moi, dis, écris-moi.

Boris empoigna la mallette, qu'il avait déposée à terre, cria : « À bientôt ! » et, pivotant sur ses talons, se mit à marcher résolument vers l'entrée de la gare. Lorsqu'il eut dépassé les palissades en bois, il se retourna. Au sein d'une mer de visages, il aperçut le groupe que formaient ses parents, Nina et Odile. Ceux qu'il aimait le plus au monde. Blottis côte à côte. Si petits, si lointains ! Son cœur chavirait. « L'enfant... l'enfant qui bouge... Elle souffrira... Et je ne serai pas près d'elle... Pourvu que tout se passe bien... Et si la guerre n'avait

pas lieu ? Si Hitler, subitement, consentait à reprendre ses conversations avec la France et l'Angleterre ? Une manœuvre d'intimidation. Rien de plus. On nous renverra dans nos foyers... » Des hommes le bouscullaient, l'entraînaient dans leur courant noir et chaud. « Non, non. Il est trop tard. Quand on a dérangé tant de gens, on ne peut plus revenir en arrière. La guerre est vraiment pour demain. Tous les travaux que j'ai laissés en suspens... » Il était entré dans la gare. Une odeur de sueur virile et de charbon se dégageait de la cohue. Les voix résonnaient fortement dans le hall aux vitrages enduits de peinture bleue. Une affiche frappa son regard : « Visitez la Normandie... » La vue de ce paysage stylisé, si vert, si gai, lui procura une impression de nostalgie atroce. Mais, tout en se plaignant de cet arrachement aux délices de la paix, il goûtait la certitude d'être d'accord avec une exigence profonde de son âme. Sa présence dans cette foule était l'aboutissement logique d'une longue et patiente entreprise de fraternisation : « Cette fois tout est résolu. Je suis français, vraiment français, puisque je vais me battre pour la France. »

— Paraît qu'Hitler va proposer un armistice de quinze jours...

— Il y a des gars drôlement planqués qui sont partis en camions...

Il ferma un instant les yeux, évoqua le visage d'Odile, une épaule nue, un store de couleur orange. Mais il lui semblait déjà qu'il se remémorait de très anciens souvenirs, des images d'une vie antérieure.

— Suivez la flèche... Quai sept...

Il se dirigea vers le quai que lui indiquait un sergent de l'active, à la face bouillie et au crâne coiffé d'un casque trop étroit.

— Quai sept !

Boris titubait. Des gars aux faces obstinées le pressaient de toutes parts. À chaque pas, un nom sonnait dans sa tête, petitement, mélancoliquement, comme une clochette au bord fêlé : « Odile... Odile... Odile... » Pourtant, il ne souffrait plus de cette musique intérieure, qui accompagnait ses moindres mouvements. Peu à peu, son trouble s'apaisait. La tristesse se retirait de lui et le laissait dur et vacant, neuf et impersonnel, prêt à n'être qu'un numéro dans l'aventure unanime des peuples.

Tania et Michel marchaient dans la nuit tiède, où quelques réverbères, camouflés selon les prescriptions de la défense passive, posaient, çà et là, un halo de sourde lueur. Comme s'ils eussent été les derniers vivants dans cette énorme cité de pierre, l'écho seul répliquait au bruit de leurs pas sur l'asphalte. À une heure du matin, un coup de téléphone les avait brutalement tirés du sommeil. Une infirmière, au fort accent bourguignon, leur annonçait qu'Odile s'était fait transporter à la clinique dans la journée et venait d'accoucher normalement d'un garçon qui pesait sept livres. L'infirmière ajoutait

que la jeune M^{me} Danoff avait tenté, plusieurs fois, de téléphoner à ses beaux-parents avant d'être admise dans la salle de travail, mais que personne n'avait répondu à son appel.

— Tu vois, chuchota Tania, nous n'aurions pas dû aller dîner chez Nina, ce soir. Odile a sûrement téléphoné pendant notre absence.

— Je comprends maintenant pourquoi elle ne voulait pas partir pour la Touraine, grommela Michel. Sans doute prévoyait-elle que l'accouchement aurait lieu avant la date fixée par les calculs du médecin. Dix jours de différence, c'est beaucoup !

— Mais non, Michel, tu n'y connais rien.

Il rit, seul, dans l'ombre, en continuant à marcher :

— Un garçon... Un garçon...

— Est-ce que c'est encore loin ? demanda Tania.

— Quelques minutes à peine. Heureusement, elle a trouvé de la place dans cette clinique de Neuilly. Si nous avions dû nous traîner en pleine nuit jusqu'à Boulogne ou à Saint-Mandé...

Il alluma une lampe de poche pour éclairer le bord du trottoir.

— Pourvu qu'il n'y ait pas d'alertes ! dit Tania. Et Boris qui ne sait rien ! Il faudra lui télégraphier dès que les bureaux seront ouverts. Tu as le numéro de son secteur postal ?

— Compte sur moi, dit Michel, je télégraphierai à Boris et je déclarerai l'enfant à la mairie.

Le boulevard Bineau était bordé de frondaisons noires et compactes. Un miroitement de toile cirée indiquait l'emplacement de la large chaussée déserte. Tania s'essouffait :

— Pas si vite, Michel. Je ne peux plus te suivre.

— Excuse-moi... Je suis impatient. Songe donc, Tania la révolution, le pillage, les morts, notre patrie perdue, des milliers de lieues parcourues follement, pour aboutir à quoi ? À cette clinique de Neuilly, où vient de naître un enfant qui porte notre nom. Un garçon. Un petit Michel. Un petit Michel français. C'est drôle !

Elle vacilla sur ses talons, se tordit la cheville, poussa une plainte :

— On ne voit rien ! Ta lampe éclaire mal...

— Un peu de courage. Nous sommes presque arrivés...

Ils allaient, tous deux, dans ces ténèbres pures, comme des pèlerins en route vers la bonne nouvelle. Le rayon jaune de la lampe de poche les guidait, telle une étoile salvatrice. La guerre n'existait plus. Ce pays n'avait pas de nom. Le mystère d'une simple naissance suffisait à bouleverser les notions du temps et du lieu.

— Un garçon, un garçon, répétait Michel.

Tout à coup, il s'arrêta devant une grille. Le portail était entrebâillé. Dans la cour, dormait la masse blanchâtre d'une voiture d'ambulance.

— Nous voici rendus, dit-il.

Suivant l'allée, ils se dirigèrent vers une grande bâtisse sombre. À travers les vitres bleuies, filtrait une lueur très douce, qui faisait songer à des insomnies, à des tisanes, aux chaleurs fades de la fièvre. Dans l'entrée, flottait l'odeur de l'éther. Des infirmières, coiffées d'un voile, glissaient à petits pas rapides sur la patinoire chocolat du linoléum. Tania interpella l'une d'elles :

— Madame Danoff, s'il vous plaît ? On nous a téléphoné...

— Ah ! oui... C'est ma collègue qui s'est chargée de vous prévenir. Tout va très bien. Vous pouvez monter. Chambre dix-huit. Ne restez pas plus de cinq minutes. Ce n'est guère l'heure des visites, vous savez ? Mais votre belle-fille a tellement insisté !...

Ils gravirent un escalier aux marches larges et basses. Un couloir s'ouvrit devant eux. Au seuil des chambres, étaient exposés des vases pleins de fleurs, que les infirmières avaient sortis pour la nuit, par crainte que le parfum des bouquets n'incommodât les malades dans leur sommeil. Ainsi, la condition sociale de chaque patiente se laissait deviner à l'importance des brassées de roses, d'œillets ou de glaïeuls qu'elle avait reçue en hommage. Michel était pénétré de respect devant cette vaste usine où se fabriquaient tant de vies innocentes. Un mystère douloureux, féminin, organique, suintait des parois peintes d'une couleur jaune et lisse. Le relent amer des produits pharmaceutiques incitait l'esprit à des rêves de chirurgie. De temps en temps, on entendait une plainte lancinante, ou le cri inarticulé d'un nourrisson. Tania lisait les numéros sur les portes :

— Quatre, six... C'est beaucoup plus loin...

— Oui, c'est beaucoup plus loin, répéta Michel sur un ton docile.

Jamais encore il ne s'était senti aussi virilement stupide, maladroit, que dans ce royaume nocturne de la fécondité.

Ses pieds lui paraissaient grands et lourds. Il déplaçait trop d'air en marchant. Tania, en revanche, était visiblement très à l'aise. Soudain, elle s'arrêta, tendit la main vers une porte :

— C'est ici !

Un faible vagissement traversait le battant de bois plein. Michel trembla de la nuque aux talons. Un sourire d'étonnement allongea ses lèvres. Il posa sur Tania un regard émerveillé, hocha la tête et dit en levant un doigt :

— Écoute, Tania... Tu entends ?... C'est lui... Michel... Michel Borissovitch Danoff...